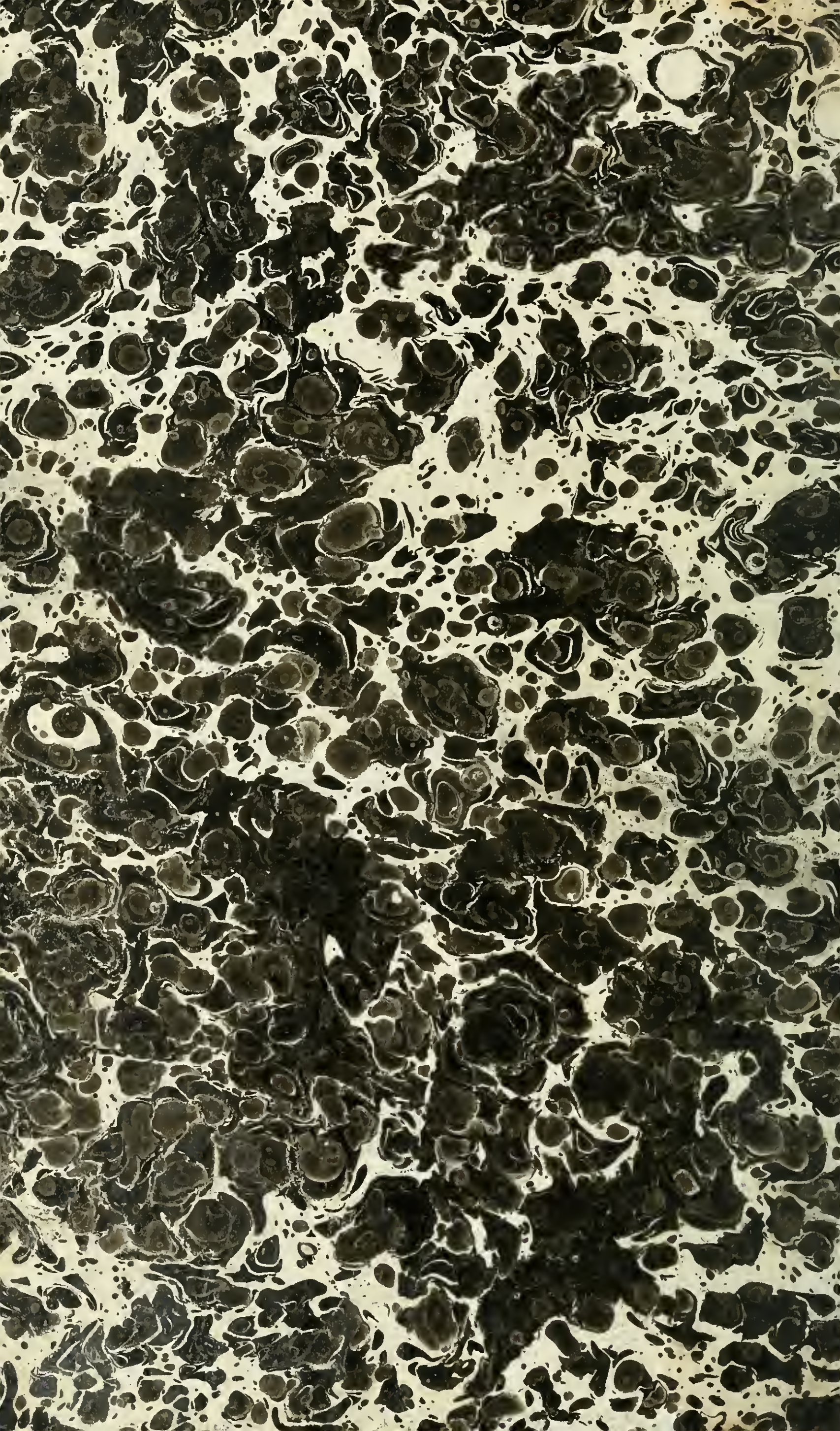
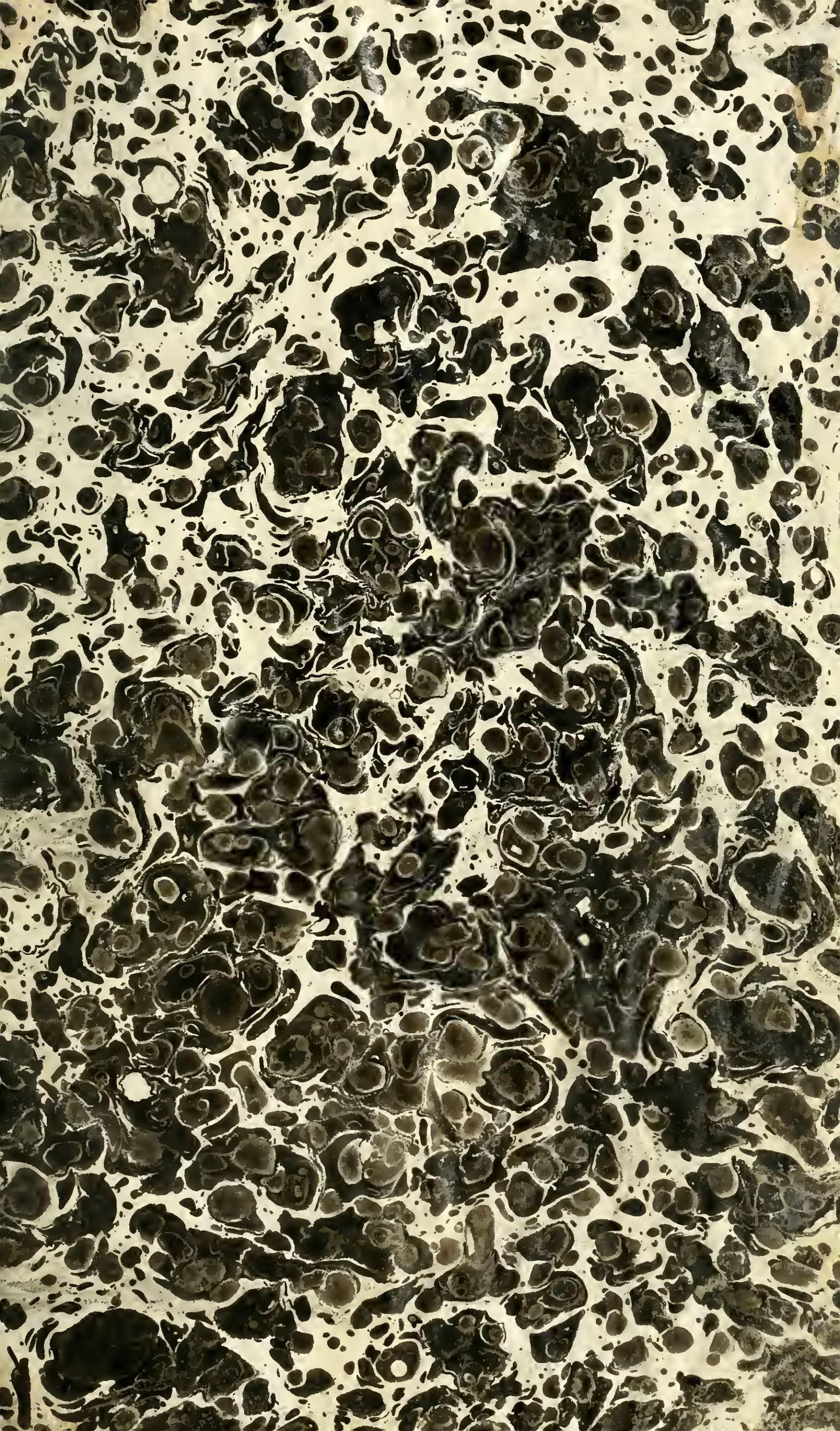










DE L'INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE

DU XVIIIe SIÈCLE

SUR LA LÉGISLATION ET LA SOCIABILITÉ

DU XIXe.

Ouvrages du même Auteur.

DE POSSESSIONE

ANALYTICA SAVIGNIANEÆ DOCTRINÆ EXPOSITIO.

1 vol. in-8°.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

A L'HISTOIRE DU DROIT.

1 fort vol. in-8. Prix : 8 fr.

(La seconde édition est sous presse.)

PHILOSOPHIE DU DROIT.

2 vol. in.8°. Prix : 14 fr.

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES A UN BERLINOIS.

1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rue de Verneuil, n. 4.

DE L'INFLUENCE
DE LA PHILOSOPHIE
DU XVIIIe SIÈCLE

SUR

LA LÉGISLATION ET LA SOCIABILITÉ

DU XIXe



PAR E. LERMINIER,

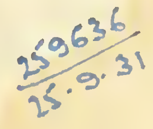
PROFESSEUR DE L'HISTOIRE DES LÉGISLATIONS COMPARÉES
AU COLLÉGE DE FRANCE.

Bono sui sæculi quisque, citrà obtrectationem alterius, utatur.

TACITUS.

Servons-nous de notre siècle, sans calomnier celui qui nous a mis au monde.

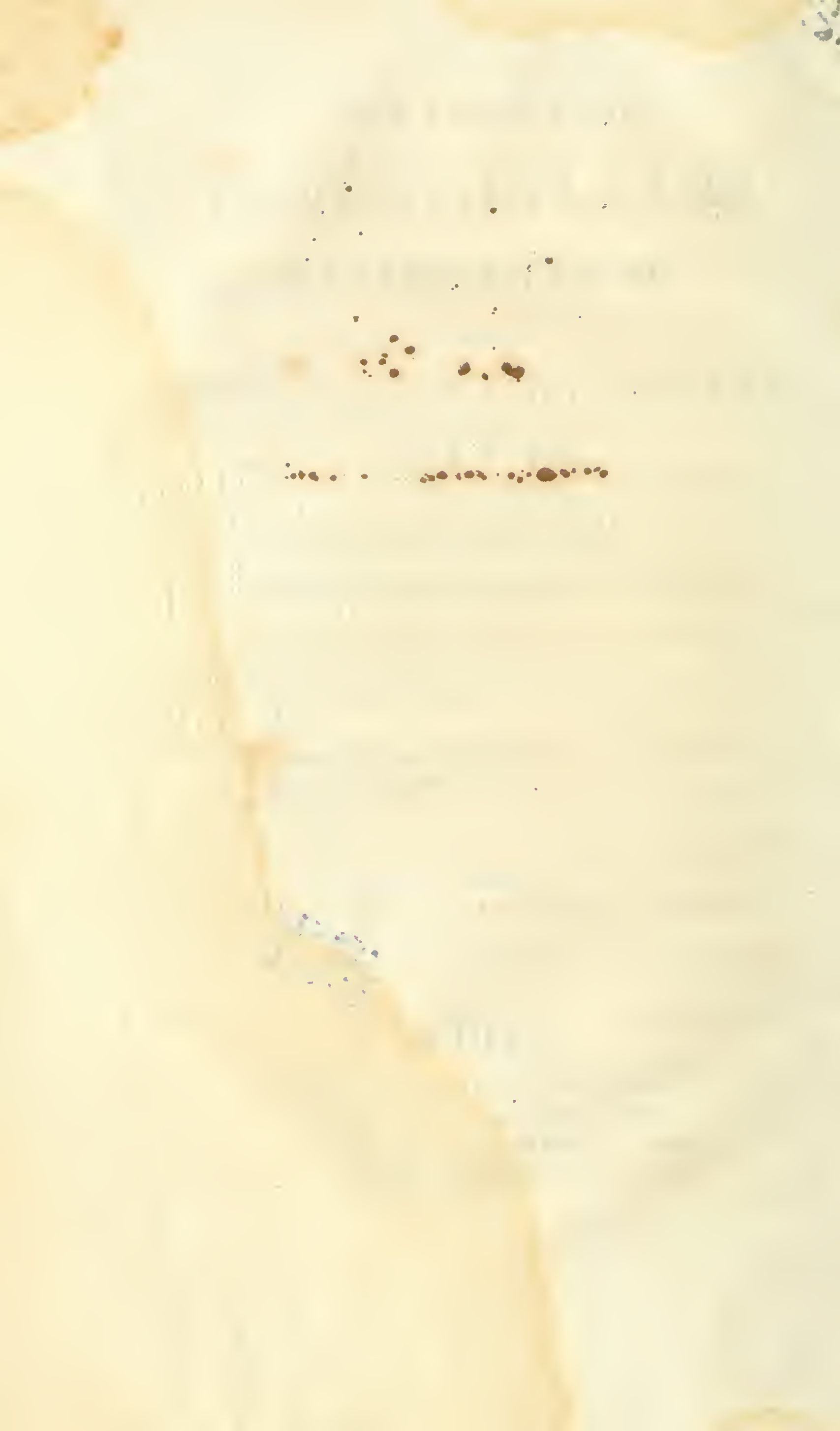
Paraphrase.



PARIS.

Mme PRÉVOST-CROCIUS, ÉDITEUR,
RUE DES FOSSÉS-ST.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 12;
DIDIER, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 47

1833



PRÉFACE.

Pourquoi toujours écrire ? Et qu'importe un livre au milieu des occupations et des intérêts de la vie positive ? A cela nous n'avons rien à répondre : nous ne nous adressons qu'à ceux qui croient à la valeur des idées humaines, et nous prions les mortels heureux que font sourire une conviction et un raisonnement de fermer ce livre, si par accident ils l'ont ouvert.

Mais aux esprits sérieux qui nous liront

nous devons cet avis qu'ici nous parlons de philosophie sans produire un système, et de religion sans apporter un dogme nouveau. Nous leur offrons encore une revue critique du passé; sans doute nous avons considéré le dix-huitième siècle avec les sentimens d'un homme du dix-neuvième, et peut-être avons-nous semé à travers notre récit des germes qui fructifieront un jour; mais enfin, nous ne montrons ici qu'une image du passé: cette évocation itérative était-elle nécessaire?

Quand, il y a cinq ans, je commençai de professer et d'écrire, j'aurais pu dès cette époque me fabriquer assez facilement un petit système: mes études m'en fournissaient les matériaux. Le kantisme m'était familier; j'aurais pu me faire kantiste avec quelques amendemens. J'aurais pu m'ap-

proprier encore quelques principes de Hégel, que j'étudiais avec acharnement; mais rien ne me sollicitait à dogmatiser. Comme déjà j'avais beaucoup lu, j'entrevoyais l'immensité des opinions humaines et la nécessité dans une science d'en préciser l'histoire : je traçai l'esquisse des destinées de la jurisprudence européenne depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours; j'avais vécu dans le commerce des grands maîtres du seizième, du dix-septième et du dix-neuvième siècle; Cujas, Doneau, Bodin, Grotius, Montesquieu, Vico, Savigny, Hugo, ne m'étaient pas étrangers; je commençais à goûter les métaphysiciens; enfin toutes ces études aboutirent à un essai historique où je racontais ce que je savais. Personne ne me soupçonnera sans doute de considérer aujourd'hui l'*Introduction générale à l'Histoire du droit* comme un

monument qui peut défier le temps; mais je ne regrette pas de l'avoir écrite; il y a dans cet essai de la sincérité et des connaissances positives.

La révolution de 1830 me surprit au milieu de l'étude de l'histoire du droit romain : jusqu'alors je n'avais senti profondément que l'élément scientifique du droit; la révolution m'en révéla la face sociale, elle ébranla mon imagination et m'ouvrit un nouvel ordre d'idées. Appelé à un enseignement supérieur, j'y portai non le désir de développer sur-le-champ un système mais la volonté ferme d'éclaircir les choses, de poser les questions, de définir le point où en étaient venues les théories sociales. Dans la *Philosophie du droit* tout marche à ce but; c'est une vaste esquisse qui ne manque ni de force ni de

franchise; les philosophes y sont jugés, les problèmes établis, et les principales difficultés un peu débrouillées. Mais le livre manque d'une unité positive; c'est un plan statistique assez artistement combiné, et non pas un système harmonieux et vivant. Je ne pouvais alors faire davantage, et j'abandonnai au temps la fortune ultérieure de ma pensée.

Cependant en jetant les yeux autour de moi je sentis qu'il restait encore à l'esprit critique une dernière tâche à accomplir, celle de porter la lumière au milieu des systèmes contemporains qui exercent sur nos destinées une influence immédiate, et de combattre avec l'évidence du bon sens les chimères, les mensonges et les fantômes élevés entre nous et la vérité. Je me déterminai à la polémique; je crois m'en être

servi avec discrétion et retenue; je n'aime pas les cruautés inutiles, et mon esprit n'a pas de plus grand plaisir que d'admirer le bon et le beau. Les *Lettres philosophiques adressées à un Berlinois*, sont l'expression mesurée d'une raison convaincue.

Je crus alors n'avoir plus qu'à marcher devant moi, quand l'utilité d'une dernière inspection sur le passé dont nous sortons immédiatement m'apparut à l'esprit: voici comment. L'été dernier, nous avions été meurtris par les rudes atteintes d'un cruel fléau, et le choléra avait affaibli ou dispersé tout le monde. Je ne voulus pas pendant le cours d'été continuer l'*Histoire du pouvoir législatif*; ce grave sujet me parut à cette époque un poids trop lourd, et pour le professeur et pour l'auditoire, que d'ailleurs l'approche du fléau devait avoir

éclairci. Je cherchai quelque chose de court et d'épisodique, et mon choix s'arrêta bientôt devant cette question : *L'influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la législation et la sociabilité du dix-neuvième.* Pour traiter ce sujet, je ne manquais pas de matériaux ; le dix-huitième siècle m'était présent, et je trouvais dans cette excursion une occasion nouvelle d'établir précisément la connexité des deux siècles et la situation présente. Je commençai : l'importance de la question frappa l'auditoire au-delà de mon espérance ; il redoublait tous les jours son attention et son affluence. Cette bienveillance augmenta mon ardeur ; elle m'inspira, et me fournit à la fois une carrière plus vaste et une force nouvelle. Voilà pourquoi je publie aujourd'hui un essai sur le dix-huitième siècle.

J'ai écrit sur ce sujet comme si je n'avais pas parlé : la forme a pris sous ma plume un aspect nouveau. Écrivain et professeur, j'apprécie de plus en plus les différences qui séparent l'improvisation du style.

L'improvisation ne saurait se produire sans avoir rassemblé ses forces et ses moyens par une longue et patiente méditation ; mais dès qu'elle a commencé à se développer, elle use d'une liberté qui n'appartient qu'à elle, de procédés imprévus, et de franchises illimitées ; elle se répand et se prodigue, elle a des familiarités qui vous saisissent, des mouvemens qui vous emportent, des images qui ressuscitent les choses ; quand son but est certain, sa course peut être vagabonde ; parfois elle s'égare, on la dirait effrénée ; mais d'un coup elle

reprend l'empire d'elle-même et marche avec une vélocité directe à l'accomplissement du plan ordonné. C'est la parole humaine sans bornes et sans rivages, n'ayant de loi que sa force, de mesure que sa puissance, trouvant dans ses épanchemens la source de nouvelles richesses, remuant les hommes pour les persuader et les convaincre, sachant les maîtriser, en même temps recevant d'eux, de leurs yeux, de leurs frémissemens, de leur attitude et de leurs concours une excitation magique qui fait circuler dans les veines de celui qui parle une vigueur indomptable et un enthousiasme divin. C'est la parole vivante, réelle, infinie, familière, sublime, grave, ironique, chaude, acérée, majestueuse, comique, simple, oratoire, lyrique, démonstrative, logique, passionnée, humaine, prenant l'homme à partie, et

sachant employer pour le conquérir tous les modes, toutes les faces et toutes les facultés de l'humanité.

Le style a d'autres procédés: l'homme qui écrit est seul; il ne saurait avoir ni les impulsions ni les audaces de l'orateur; il pense, il a le temps de réfléchir. La réflexion lui procure la lucidité, et comme il voit tout, il peut abstraire et choisir au milieu de ses matériaux et de ses méditations; il élit ce qu'il veut s'approprier et douer de la vie. Cependant ces claires visions de l'esprit échauffent l'ame peu à peu; l'homme s'anime, s'enflamme, il peut écrire; seul, il s'est inspiré seul; par l'imagination il a peuplé sa solitude des hommes et des choses qu'il veut peindre, par des provocations mentales il les a évoqués; il a contraint le spectre du passé de venir lui

apporter toutes les représentations dont il a besoin ; il ne le congédie qu'après lui avoir arraché tous les mystères dont il médite la révélation. Il écrit, il crée, il tire de lui-même, en le purifiant, ce qu'il y avait amassé. Le style est une élection longtemps méditée ; le style comme la vertu vit de sacrifices : c'est la pensée humaine s'exprimant dans la mesure du temps, marquant les déductions principales, omettant les petites, avec une hardiesse d'autant plus grande qu'elle est moins instantanée ; c'est la pensée humaine à la fois juste et elliptique, discernant avec un tact heureux ce qu'il faut négliger, ce qu'il faut mettre en relief, élevant un monument qui puisse contenter l'œil de loin, de près, aujourd'hui, dans des siècles ; le style est la réflexion inspirée de l'humanité semant à travers l'espace et le temps des caractères durables.

Que l'orateur puisse se retrouver dans l'écrivain, qui en doute? si quelqu'un, muni d'un tempérament oratoire, parle souvent devant un auditoire nombreux, il est évident que la tournure naturelle de son esprit ne l'abandonnera pas dans le silence du cabinet, et qu'en écrivant il pourra parfois voir reparaître sous sa plume les souvenirs et les allures de sa parole. Mais toujours il distinguera l'improvisation du style, et après avoir parlé que bien que mal il tâchera d'écrire.

Nous avons désiré écrire d'une manière courte et concise le sujet sur lequel nous avons parlé; et nous nous sommes donné le temps de la brièveté. Il nous eût été facile d'enfler ce livre avec des développemens prolixes; nous avons retranché des justifications utiles dans un cours, des

expansions naturelles à la parole; du milieu de nos études et de nos matériaux nous avons abstrait ce qui nous a semblé rigoureusement essentiel. Nous ne produisons pas ici des faits nouveaux, mais une nouvelle manière d'apprécier des faits connus; nous devions donc concentrer les rayons du tableau et resserrer les liens de la démonstration.

En donnant au lecteur ces explications, nous le prions de ne pas nous croire la proie des appréhensions de l'amour-propre qu'on dit inhérent aux auteurs; nous ne poursuivons pas la vanité d'un nom académique et littéraire; et ce but nous émeut si peu que si nous n'en apercevions pas d'autre, il n'y aurait pas pour nous de raison de parler et d'écrire: nous ferions autre chose; il ne nous déplairait pas de briser la mono-

tonie d'une vie sédentaire, de nous donner carrière à travers le monde, de faire de la vie une course agitée, et d'aller voir sur pied les hommes et sur leur théâtre les civilisations.

Si nous avons astreint l'ardeur de l'âge à la patience de travaux successifs, c'est que nous sommes possédés et soutenus par une ambition, celle de concourir à l'œuvre de la sociabilité progressive du genre humain; il ne s'agit pas ici de briguer l'éclat futile de la gloriole des lettres, mais d'avoir raison sur le fond des choses. Avoir raison est en dernière analyse le meilleur parti à prendre; et pourquoi mouvoir sa pensée si ce n'est pour avoir raison?

Il vaut la peine de se destiner au culte des idées avec le dévouement d'un soldat

et d'un prêtre; il vaut la peine de s'employer dans la place la plus obscure au service de la cause du genre humain; voilà qui procure à l'ame une émotion simple et persévérante et peut occuper la vie. Tout s'épure aux feux de cette sainte ambition; les petites vanités sont mises sous les pieds; l'esprit est actif et tranquille, l'ame sereine et dévouée.

Désormais dans la déduction de nos travaux nous avons terminé toutes les expositions préliminaires et nous entrons dans le second acte de notre développement. Nous nous proposons d'écrire l'histoire d'une des idées essentielles de l'humanité, l'*Histoire du pouvoir législatif;* nous l'écrirons du mieux que nous pourrons; nous tâcherons de reproduire la conscience du genre humain, telle que nous la réfléchis-

sons en nous-mêmes. Nous chercherons aussi à élaborer *une théorie du droit dans ses rapports avec le temps et l'espace.* Nous ferons tous nos efforts pour approcher le plus possible de la vérité; mais sur ce point nous n'avons pas d'inquiétudes personnelles : l'esprit de tout homme est donné; il est constitué dès qu'il existe; il possède dès l'origine tous les germes de ses puissances et de ses propriétés; c'est une plante qui doit chercher le soleil et les conditions d'une heureuse culture, mais qu'aucun art ne saurait doter d'une virtualité de plus. L'esprit n'a donc qu'a se développer avec convenance; il portera les fruits qu'il doit porter, et tout ce qui doit être sera. Livrons-nous donc à l'impulsion progressive qui agite et dirige les choses, et n'ayons d'autre égoïsme que le désir de nous abandonner aux desseins de Dieu.

Eh! comment penser à soi, à la vue du monde tel qu'il se comporte aujourd'hui? Jamais plus vaste spectacle ne s'est développé. On a vu à certaines époques certains peuples se mouvoir pour être grands et libres entre tous; mais à côté d'eux les autres nations paraissaient inertes; on eût dit qu'elles leur cédaient le privilége du mouvement et de l'action. Aujourd'hui les choses ne vont pas ainsi : un mouvement de rénovation anime non pas quelques peuples, mais la civilisation du monde. L'Orient est remué comme l'Occident. Nous sommes arrivés à un moment du temps où il a été décrété que les choses humaines seraient révisées et changées : or la loi du temps domine les conditions de l'espace.

Elle les domine, mais ne les détruit pas;

elle n'étouffe pas l'originalité naturelle des nations, les diversités qui sortent du climat, les différences du sol et de la patrie; pourvu qu'on lui obéisse, elle abandonne à chaque peuple le mode de son obéissance; elle admet même des répits et des délais, se réservant de renouveler le signal des choses nécessaires, si par hasard il était oublié.

Ainsi nous voyons le midi de l'Europe, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, garder encore les apparences des sociétés du moyen-âge, moins la gloire et les libertés. Cependant un travail interne s'effectue au sein de ces peuples; il aura son heure d'aboutissement et de succès.

Ce mouvement de rénovation qui affecte le nord de l'Europe plus énergiquement en-

core que le midi n'est donc pas un caprice de quelques hommes ou d'une seule nation; il est l'expression chronologique du point où en est venu l'esprit général du monde.

Les choses ainsi vues, la politique s'élève à la philosophie. On comprend l'immense solidarité de la sociabilité moderne; on y fait entrer tous les élemens et toutes les nations de l'humanité. La politique n'est pas seulement la défense d'une forme constitutionnelle ou de garanties isolées, si précieuses qu'elles soient. La politique est l'application des forces de l'esprit humain à la direction de ses propres destinées : elle n'a d'autre but que de livrer le gouvernail des affaires aux idées reconnues les meilleures, les plus vastes et les plus justes.

Débrouiller les idées est donc une œuvre

politique. Si vous voyez une société douée de force tomber néanmoins dans la langueur, être incertaine dans ses affections et ses pensées, craindre d'agir, croire que tout mouvement doit aboutir à une chute, ayez pour constant que cette société ne voit pas clair dans ses opinions et ses idées, et qu'elle se tient inactive parce que la lumière lui manque : les peuples ressemblent à ce guerrier d'Homère qui, au plus fort de la mêlée, demandait du soleil à Jupiter; ils n'aiment pas à combattre dans les ténèbres. Ont-ils tort après tout? on ne saurait leur demander de faire les héros de roman et de s'engager dans les erreurs aventureuses d'une course vagabonde; ils se doivent à eux-mêmes de marcher sciemment à un but déterminé.

Occupons-nous donc d'éclaircir les cho-

ses. Rien, n'est plus nécessaire que de définir nettement la descendance de notre siècle et son originalité.

Dans l'ordre métaphysique, il est impossible de suivre le développement de la philosophie moderne sans traverser la pensée primordiale de Descartes; mais le système de Descartes n'est pas toute la philosophie et des progrès ultérieurs ont élargi ce qu'il avait ébauché.

Dans l'ordre politique, il est impossible de faire un pas sans accepter la magnifique initiative de la révolution française; mais cette révolution indestructible n'est pas toute l'humanité; et des progrès ultérieurs doivent agrandir ce que depuis quarante-trois ans elle a instauré.

Ainsi, dans la voie tracée par nos pères, chercher des vérités sociales accommodées

à nos propres convenances, voilà notre tâche. Or, une fois la vérité trouvée et produite aux hommes, elle n'a que deux fortunes possibles : la persécution et le triomphe; quelquefois elle est martyre avant d'être reine; c'est suivant les temps.

Mais notre époque a trop soif de l'évidence des choses pour la proscrire longtemps si on parvenait à la lui présenter; et les générations nouvelles en se mettant à sa poursuite trouveront finalement dans sa conquête non des disgraces et des inimitiés, mais le bonheur et la paix.

Soyons justes envers tous. Sans doute ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux est petit : il y a comme un interrègne d'idées grandes et de passions élevées; mais cette médiocrité intermédiaire qui occupe la

scène puise pour ainsi dire son droit dans l'absence d'une rivalité triomphante qui ait la force de la supplanter. Cette légitimité qui n'est glorieuse pour personne a néanmoins son cours et son effet; elle ne saurait être interrompue d'une manière heureuse et durable que par l'avénement d'idées consistantes et claires ayant la puissance de convaincre et d'entraîner tous les esprits.

Depuis trois ans le génie des choses sociales a manqué aux hommes que leur âge appelait aux affaires; ils se sont trouvés inférieurs à une grande situation, et ils ont placé la sagesse humaine dans l'abstinence de toute grandeur : il faut à la fois rendre justice à la sincérité des sentimens et déplorer la faiblesse des conceptions.

D'un autre côté, les jeunes générations n'étaient pas préparées. Des instincts ne

sont pas des raisons, et les plus énergiques passions n'ont de puissance qu'appelées au soutien de choses mûres et possibles.

Voilà pourquoi la science politique peut seulement recevoir des améliorations sensibles d'un laps de temps que les jeunes générations sauront employer avec persévérance et rapidité pour entrer vivement dans l'intelligence des choses et en répandre autour d'eux la bienfaisante influence. Un siècle de rénovation appartient légitimement à la jeunesse.

Durant les siècles qui reposent dans la tradition, au sein des sociétés qui croient posséder la vérité, le vieillard a le premier rang. Voulez-vous personnifier sans mensonge le génie dorien et spartiate, représentez-vous un vieillard grave, sentencieux,

solennel, parlant peu, sévère, inspectant tout, plein de la sagesse de la Grèce, ayant derrière lui les traditions de Minos et de la Crète, regardant les jeunes gens comme des enfans qu'il faut élever dans les mêmes maximes que leurs pères ont gardées. Le vieillard est roi, il est sage entre tous; la jeunesse entière est soumise à son autorité, et il exerce sur tous la magistrature de l'âge et de la vertu, cette vaste paternité de la république.

Au contraire, dans les sociétés qui croient au fond des choses sans être en possession d'une vérité déterminée qui nourrisse et rassasie leur foi, durant ces époques où l'esprit de l'homme est poussé par sa mobilité perfectible, la jeunesse est au premier rang. Entre un passé qui tombe et un avenir qui n'est pas encore, elle se précipite dans

toutes les voies et dans toutes les ouvertures : politique, poésie, législation, médecine, opinions philosophiques, sciences, religions, elle se jette partout avec pétulance; elle innove, elle veut tout approprier à la convenance de ses goûts et de son âge, et elle demande à ses propres forces une philosophie, une littérature et une société nouvelles. Cette irruption des hommes jeunes n'est pas une impiété envers la vieillesse; ce n'est pas non plus une fantaisie, ni une impatience désordonnée : elle est une loi de notre siècle.

Mais c'est peu que le cours naturel des choses livre la puissance à la jeunesse; il faut la mériter. Pour cela que chacun mette dans l'emploi de ses forces discernement et persévérance. Vous que la nature a doués d'imagination et d'enthousiasme, soyez

poètes; mais apportez-nous cette poésie forte qui peut nourrir le genre humain et triompher du temps; la philosophie a besoin d'être reprise par des esprits ardens et fermes qui déchirent les fictions et les voiles; l'histoire attend de nouveaux artistes; la philologie réclame de jeunes travailleurs qui, se partageant l'Orient, nous procurent par leur habileté et leur talent la connaissance claire des fragmens de ce corps immense. Enfin la politique, cette science et cette application des propriétés de la sociabilité humaine, veut des représentans jeunes, frais, pas découragés, que la grandeur des conjonctures anime au lieu de stupéfier, ayant des passions, pas des mauvaises mais des généreuses, intelligens, munis de la conscience du passé, ne voulant ni le calomnier, ni le continuer, doués du tact des choses possibles, ouvriers énergiques

et sensés de la raison générale. Les occupations ne nous manquent donc pas. Que chacun dans ce vaste travail reconnaisse sa place et sa vocation, et qu'il y persévère après s'y être engagé. Délibérez long-temps; mais, le choix fait, il ne faut plus se dédire. Laissons de côté les choses molles, indécises et puériles : ne nous proposons chacun dans l'ordre de nos idées qu'un but précis, que nous apercevions clairement devant nous, dût-il être au loin placé. C'est ainsi que nous ajoutant les uns aux autres nous formerons un immense concert qui engendrera tôt ou tard une universelle harmonie.

Un philosophe s'est complu à représenter le corps social comme un animal énorme qui ne reçoit la vie que du mécanisme de l'art. La nature a créé le monde, l'art forme et constitue l'État. Dans l'État, celui qui a le

pouvoir suprême fait la fonction de l'ame; les magistrats et les autorités constituées en sont les membres; les peines et les récompenses, excitations et moyens de la société, représentent les nerfs; les richesses et les propriétés de chacun sont comme la substance du corps social; le salut du peuple en est le but; les conseillers qui suggèrent à l'État les avis nécessaires en sont comme la mémoire; les lois sont la raison; la concorde, la santé; la sédition, la maladie; la guerre civile, la mort; enfin, les conventions qui lient les unes aux autres toutes les parties de ce corps politique, *pacta quibus partes corporis hujus politici conglutinantur,* sont comme cette parole divine échappée de la bouche de Dieu, quand il créa le monde: *Fiat, sive faciamus hominem*[1].

(1) Magnus ille Leviathan, quæ civitas appellatur,

L'harmonie sociale ne saurait résulter que de la santé individuelle et du concours volontaire de tous ses membres. Poètes, philosophes, politiques, savans, artistes, vous travaillez tous à la même œuvre, et vous ne trouverez la vraie gloire que dans l'exercice de votre rôle véritable. Du jour

« opificium artis est, et homo artificialis, quanquam « homine naturali (propter cujus protectionem et sa- « lutem excogitatus est) et mole et robore multo ma- « jor. In quo *is qui summam habet potestatem* pro *anima* « est, corpus totum vivificante et movente. *Magistratus* « et *præfecti* artificiales *artus*. *Præmiæ et pœnæ* summæ « potestati appensæ et a quibus membra ad suum cu- « jusque opus perficiendum incitantur, *nervi* sunt, « qui idem faciunt in corpore naturali. *Divitiæ singu-* « *larium hominum* sunt pro *robore*. *Salus populi*, pro *ne-* « *gotio*. *Consiliarii* per quos ea, quæ cognitu necessaria « illi sunt, suggeruntur, pro *memoria* sunt. *Æquitas* « *leges*que pro artificiali *ratione*. *Concordia* sanitas est. « *Seditio*, morbus; *bellum civile*, mors. Postremò pac- « ta quibus partes corporis hujus politici conglutinan- « tur, imitantur divinum illud verbum *fiat*, sive *fa-* « *ciamus hominem*, a Deo prolatum in principio cùm « crearet mundum. » *Thomæ Hobbesii Leviathan, pars prima de homine.*

où la société verra ses enfans se jouer dans son sein avec harmonie et liberté, et marcher au même but avec une indépendance solidaire, elle tressaillera comme une heureuse mère; elle sentira le moment venu de sa rénovation; elle aussi pourra dire: *Fiat, faciamus hominem.*

Fiat! oui, dans la maturité des temps que la vérité paraisse, et que son règne commence! Que les choses humaines soient soumises à la règle de ce qui est vrai! et que les idées se soumettent le monde!

Faciamus hominem! Oui, dans la maturité des temps constituons l'homme nouveau; créons l'homme social de l'ère moderne; imprimons une face ultérieure à la nature des choses, et que l'humanité trouve

dans une unité nouvelle l'emploi et la satisfaction de toutes ses puissances.

Unité, image de Dieu, voile transparent de l'éternité, toi qui veux aujourd'hui revêtir une robe nouvelle, si tu ne peux dès à présent devenir la reine du monde, fais au moins passer dans les esprits et les cœurs le désir de ta possession et la passion de ta conquête; embrase de tes ardeurs nos ames pour les épurer et les changer; et que l'amour que nous aurons pour toi nous devienne un gage de ta venue sur la terre!

Paris, 9 juin 1833.

DE L'INFLUENCE

DE

LA PHILOSOPHIE DU XVIIIe SIÈCLE

SUR LA LÉGISLATION

ET LA SOCIABILITÉ DU XIXe.

PREMIÈRE PARTIE.



PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CARACTÈRE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE DEPUIS LA MORT DE HENRI IV JUSQU'A CELLE DE LOUIS XIV. — 1610-1715.

Henri IV termina par sa mort cette partie de notre histoire qui, s'ouvrant au règne de François Ier, avait réuni les derniers momens et les suprêmes efforts du moyen-âge avec les premières irruptions des temps nouveaux et véritablement modernes. Tout en France avait paru au seizième siècle sous les formes indécises d'une magnifique ébauche qui ne peut parvenir à trouver une har-

monieuse fin ; tout naît, tout commence, tout demeure inachevé : architecture, poésie, religion, philosophie, législation, érudition et littérature. Philibert Delorme inaugure par un pavillon les Tuileries ; l'arquebuse d'un catholique fait tomber Jean Goujon de l'échafaud où il sculptait sur les murailles du Louvre ; Marot par sa plaisanterie cadencée assouplit les formes d'une poésie à venir ; Calvin porte dans la religion une réforme austère, inflexible, incomplète comme son propre caractère ; Pierre de la Ramée, dit *Ramus*, qui professa au collége de France, lègue l'opprobre de sa mort à l'antique Sorbonne et son exemple à Descartes ; Cujas, Dumoulin et L'Hospital laissent de précieux fragmens de jurisprudence et de législation ; Juste Scaliger ouvre les voies de l'érudition et de la chronologie ; Montaigne arrache à l'enveloppe des langues grecque et latine cette prose française destinée à servir d'interprète aux pensées les plus claires, les plus générales et les plus humaines.

La liberté, je veux dire l'activité de l'esprit de l'homme se montrait ainsi partout : de plus elle fit reconnaître expressément son droit dans ce

qui lui était alors le plus sensible, les affaires de la religion. L'édit de Nantes, rendu par Henri IV, confirma les priviléges et les franchises que les réformés avaient arrachés par les armes à l'autorité royale et à la foi catholique : ce célèbre édit de pacification d'avril 1598 ainsi que les articles secrets qui l'accompagnent garantissaient aux religionnaires le libre exercice de leur culte, l'égalité civile, l'habileté aux charges et aux emplois de l'état.

Le traité de Westphalie fut pour le protestantisme de l'Allemagne ce que l'édit de Nantes pour le calvinisme français. Il assurait aux protestans et à ceux de la confession d'Augsbourg l'égalité civile et politique. Vous lisez dans le traité d'Osnabruck (art. 5, § 18) que dans les assemblées ordinaires ainsi que dans les diètes générales le nombre des députés de l'une et de l'autre religion sera le même. Vous y trouvez encore que le tribunal de la chambre impériale sera composé d'un juge catholique, de quatre présidens nommés par l'empereur, et dont deux professeront la confession d'Augsbourg ; de vingt-six assesseurs catholiques, et de vingt-quatre

protestans. Les juges du conseil aulique devaient être pris en nombre égal dans les deux religions. C'était ainsi que le dix-septième siècle recueillait les fruits des épreuves et des luttes du seizième : héritage légitime et mérité, moisson fertilisée par les sueurs et le sang de la nation allemande.

Cependant en France, après la mort de Henri IV, deux prêtres achevèrent la destruction de la puissance aristocratique, et pour élever la royauté au-dessus de toutes les têtes ils en firent tomber plusieurs. Armand de Richelieu fut impitoyable : la cruelle audace de son génie fut remplacée aux affaires par les ruses heureuses de Mazarin, dont je veux laisser parler l'adversaire : «On voyait sur les degrés du trône, d'où l'âpre « et redoutable cardinal de Richelieu avait foudroyé plutôt que gouverné les humains, un « successeur doux et benin, qui ne voulait rien, « qui était au désespoir que sa qualité de cardinal « ne lui permît pas de s'humilier autant qu'il « l'eût souhaité devant tout le monde, et qui « marchait dans Paris avec deux petits laquais « derrière son carrosse [1]. » La royauté vint jouir

(1) Mémoires du cardinal de Retz.

elle-même, dans la personne de Louis XIV, des résultats conquis par les deux cardinaux, et parut sur la scène au moment convenable. Alors tout semble jeune, brillant, vif, dispos, gracieux et grand : c'est un de ces instans privilégiés de l'histoire où tout succède à un peuple comme à un homme heureux, où il cumule glorieusement les dons du génie et les faveurs de la fortune.

Le gouvernement s'établit et s'enracine; les armées se forment et se fortifient par leurs triomphes; les généraux s'instruisent et s'illustrent; la monarchie recule ses limites; la société s'adoucit et se polit; les mœurs deviennent élégantes, aimables; le génie de la nation s'éclaircit en s'élargissant; la langue se fait lumineuse, simple et grande; les arts cherchent et trouvent une majesté simple; chefs-d'œuvre, monumens, victoires, plaisirs s'élèvent et arrivent avec une admirable opportunité.

L'esprit français, après n'avoir décliné ni les expériences, ni les apprentissages, ni les aventures, tour à tour grec, latin, italien, espagnol, prend enfin son caractère et son assiette : Des-

cartes fonde la prose; Corneille institue la forme tragique; Molière crée d'un coup la comédie nationale admirée des autres nations; Bossuet et Pascal achèvent la prose dans sa précision et son éloquence; La Fontaine sauve la naïveté gauloise et la concilie avec son siècle; enfin l'ami de Boileau, Jean Racine, livre aux Français ce que donna Virgile aux Romains, des types inconnus et éternels de poésie, d'amour, d'harmonie et de délicatesse.

Il y a entre les œuvres d'esprit du dix-septième siècle et ceux du seizième la même différence qu'entre une esquisse et un achèvement. C'est une première halte de notre génie que l'âge de Louis XIV; il se pose, se termine et se suffit dans ce cercle radieux; à les lire, ces poètes et ces prosateurs de Paris, de Port-Royal et de Versailles, on est tranquillement enchanté; on s'appuie avec sécurité sur la dignité qui les soutient et sur la foi qui les anime.

C'était la religion dont l'influence s'étendait beaucoup sur les idées, encore un peu sur les mœurs. Partout souveraine, elle semblait gou-

verner la société comme la littérature; mais dans les lettres elle ne produisit que des chefs-d'œuvre; au contraire, dans la direction politique des hommes et des choses, elle fit des fautes dont je crois apercevoir la raison.

Le catholicisme français sous Louis XIV était dans la même situation que le catholicisme italien sous Léon X; il vivait plus encore dans l'imagination des artistes que dans le cœur des hommes. Singulière destinée des cultes, de jeter leurs plus vives splendeurs au moment où des révolutions effroyables les approchent et les menacent! Les pompes étaient éblouissantes, mais l'esprit chrétien lui-même devenait la proie de mauvaises ambitions, de passions peu clairvoyantes et d'une intolérance idiote.

Jamais le cardinal de Richelieu n'eût songé à ourdir une persécution sans réserve et sans composition contre le culte réformé. A défaut de la charité, son génie ne lui eût jamais permis une exécution d'une si barbare ineptie. Il combattit les huguenots; après la prise de La Rochelle, il rendit un *édit de grace* qui retranchait aux cal-

vinistes plusieurs de leurs franchises, et les traitait en sujets rebelles et domptés; mais en même temps il travaillait à ramener secrètement les réformés par des séductions, des graces et des caresses; il voulait les amollir et non pas les persécuter; il redoutait les entêtemens de la foi et de la théologie.

Je ne veux pas m'apitoyer sur l'humanité violée, mais jamais acte ne fut plus stupidement contre-révolutionnaire que la révocation de l'édit de Nantes; on en dirait le préambule écrit avec la plume de Tartufe[1]. Amsterdam, le Danemarck, l'Angleterre, la Prusse s'enrichirent de l'industrie de nos concitoyens proscrits qui portèrent chez l'étranger les procédés habiles de nos manufactures.

« A l'avénement de Frédéric-Guillaume à la « régence, dit Frédéric dans les *Mémoires de* « *Brandebourg*[2], on ne faisait dans ce pays ni « chapeaux, ni bas, ni serges, ni aucune étoffe « de laine; l'industrie des Français nous enrichit

(1) Voyez notes et pièces justificatives, n° I.

(2) Page 402; édit. Berlin, 1789.

« de toutes ces manufactures; ils établirent des
« fabriques de draps, de serges, d'étamines, de
« petites étoffes, de droguets, de grisettes, de
« crépon, de bonnets et de bas tissus au métier,
« de chapeaux de castor, de lapin et de poil de
« lièvre; des teintures de toutes les espèces.
« Quelques-uns de ces réfugiés se firent mar-
« chands, et débitèrent en détail l'industrie des
« autres. Berlin eut des orfèvres, des bijoutiers,
« des horlogers, des sculpteurs; et les Français
« qui s'établirent dans le plat pays y cultivèrent
« le tabac, et firent venir des fruits et des lé-
« gumes excellens dans les contrées sablonneuses
« qui, par leur soin, devinrent des potagers ad-
« mirables. Le grand-électeur, pour encourager
« une colonie aussi utile, lui assigna une pension
« annuelle de quarante mille écus dont elle jouit
« encore. »

Une aberration sociale aussi profonde que la révocation de l'édit de Nantes dénotait dans la religion qui siégeait au conseil du roi une grande infirmité. La religion manquait donc à la fois de miséricorde et de génie; aussi, par un juste retour, une force ennemie la minait

sourdement. Tout était calme à la surface, mais au fond certains élémens réactifs commençaient à bouillonner.

Leibnitz prévoit en la déplorant *la révolution générale dont l'Europe est menacée*[1]. Venant après Descartes, entre Spinosa, Locke et Bayle, il pressentit les effets des idées; mais les temps n'étaient pas venus : les représentans de la philosophie étaient rares et sans lien; le travail était obscur, partiel et détourné.

Ainsi le dix-septième siècle eut une triple face: le développement positif et calme des sciences, des lettres et des arts; l'établissement de la monarchie absolue, de ses limites et de son administration; un mouvement sourd des idées, mouvement en apparence sans application et sans avenir.

(1) Nouveaux essais sur l'entendement humain, page 430; édit. Leipsig, 1765.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENT DE LA RÉACTION PHILOSOPHIQUE. — FÉNÉLON.

Ç'a toujours été une déclamation familière aux défenseurs du passé que l'impuissance de la philosophie. Nous écrivons surtout ce livre pour achever la confusion de ce sophisme déjà si hautement démenti par le siècle dernier et par ce que nous savons du nôtre. Il importe dans ce dessein de surprendre et de relever au milieu même de l'âge de Louis XIV les signes d'une révolte naissante contre l'autorité de l'église et du prince. Et ce sera l'église qui nous fournira un factieux de génie, tour à tour adversaire

du pape et du roi, de l'orthodoxie et de la puissance absolue ; précepteur d'un héritier du trône, l'instruisant à détruire un jour l'œuvre de son aïeul, d'une indépendance d'esprit sans bornes, d'un mysticisme raffiné dans l'imagination, d'une tendresse et d'une sensibilité de femme; d'une ambition sans limites, sans repos et sans découragement; profond dans ses ruses, inépuisable en ses détours, aimable en ses artifices, faisant de ses vertus l'instrument d'une grandeur à venir; assidu auprès du lit du pauvre avec la pensée et la convoitise du ministère; flatteur de tous avec dignité pour devenir leur maître avec douceur; portant sur sa physionomie et dans ses yeux charmans les reflets séduisans d'une ame d'autant plus maîtresse de ses secrets qu'elle semblait à chaque instant les laisser échapper[1].

Sous l'apparence d'une majesté tranquille, Fénélon était intérieurement agité par les pensées les plus discordantes. Tantôt l'humilité de son christianisme semblait le porter à un entier renoncement de lui-même, et à

(1) Voyez notes et pièces justificatives, n° II.

de pieuses tristesses incompatibles avec les ambitions humaines. Alors il s'écrie : « Je suis dans « une paix très amère, et je vous souhaite cette « paix sans vous en souhaiter l'amertume. Il me « serait impossible de vous dire plus en détail de « mes nouvelles : je ne comprends pas mon état ; « tout ce que j'en veux dire me semble faux et le « devient dans le moment. Souvent la mort me « consolerait, souvent je suis gai et tout m'amuse. « De vous dire pourquoi l'un et pourquoi l'autre, « c'est ce que je ne puis, car je n'en ai pas de « vraies raisons. A tout prendre je trouve que je « suis en ma place, et je ne songe point qu'il y « ait au monde d'autres lieux que ceux où mes « devoirs m'attachent. Si je pouvais vous voir, « j'en serais bien aise mais ; ne le pouvant, il me « suffit de me trouver tout auprès de vous en esprit, malgré la distance de lieux. Demeurons « unis de cette façon pendant que la Providence « nous tient si séparés [1]. » Puis, pour s'arracher à ces misérables langueurs, Fénélon sortait de lui-même ; il entrait en Dieu et dans l'amour de Dieu. « L'amour, selon l'expérience intime,

(1) Lettres spirituelles. Lettre 14.

« est bien plus Dieu que nous : c'est Dieu qui « s'aime lui-même dans notre cœur. On trouve « que c'est quelque chose qui fait toute notre vie « et qui néanmoins est supérieur à nous. Nous « n'en pouvons rien prendre pour nous en glo- « rifier. Plus on aime Dieu, plus on sent que « c'est Dieu qui est tout ensemble l'amour et le « bien-aimé [1].» Et Fénélon n'engageait pas seulement son ame dans les élans d'une dévotion qui débordait; il y mettait son esprit et son imagination. Il raffinait l'amour divin, il subtilisait sa tendresse pour Dieu. Versé dans les secrets et les délicatesses de la gnose mystique, il appuyait ses doctrines chéries par une érudition dont il contraignit Bossuet à se munir. Enfin, pour achever le caractère de cette piété singulière, il était entêté d'une femme extraordinairement, de ses opinions, de ses pratiques, et tout en protestant que s'il la croyait hérétique il la brûlerait de ses propres mains, il la suivait dans ses ardentes divagations avec une inconcevable fidélité.

Le même homme était la proie toujours vive

(1) Lettres spirituelles. Lettre 67.

et toujours saignante d'une ambition persévérante. Fénélon espéra jusqu'au dernier moment de sa vie qu'il gouvernerait un jour la monarchie, et il attendit constamment le pouvoir des bonnes graces de la providence. Son ambition était haute : elle n'avait rien de commun avec les désirs de ces hommes qui ne recherchent guère de la puissance que les insignes, les commodités et les pompes, qui se font les serviteurs de la force quelle qu'elle soit, lui sacrifient les opinions à la fortune desquelles ils parurent un instant attachés, l'adorent, achèvent de l'aveugler, oubliant, au milieu des vulgaires jouissances d'une élévation éphémère, les nobles satisfactions que la grandeur humaine a le droit de trouver dans l'exercice de ses qualités et de sa vertu.

Si Fénélon songeait au pouvoir dans son exil, c'était pour appliquer les vues de son génie. Il a été le premier homme en France qui se soit annoncé par des théories politiques, et qui se soit porté compétiteur de la puissance au titre de la pensée. Dans la poursuite de la vérité cet homme si doux est inflexible ; ce gentilhomme si bien né écrit rudement à Louis XIV ; mêlant

dans sa conduite la politesse et l'audace, l'insurrection et la docilité.

Tel est le mélange qui caractérise *Télémaque*, production qu'aujourd'hui nous avons peine à vraiment apprécier, tant les habitudes de la première éducation et de l'enfance ont effacé pour nous le caractère de ce livre, que tous les peuples ont adopté pour apprendre notre langue, et qui n'est plus aujourd'hui que l'auxiliaire de la grammaire française. Mais reportons-nous au temps où il parut. Voilà un prélat qui, pour élever un des plus proches héritiers du roi très chrétien, compose un poème païen : la sagesse ne s'y appelle pas Jésus-Christ, mais Minerve; la vertu n'y dépend plus de la religion, mais de la philosophie; et l'antiquité reparaît avec tous ses charmes, toutes ses graces et ses beautés. Qu'eût dit saint Augustin de ce centon d'Homère et de Virgile? Et vous, Jérôme, qui vous reprochiez si amèrement la lecture de Cicéron, de quelle douleur n'eussiez-vous pas été percé à la vue d'un prêtre de Jésus-Christ cherchant la poésie ailleurs que dans les prophètes, et la politique ailleurs que dans Moïse? Mais c'est peu : le

poème de l'archevêque contient encore d'autres scandales : vous n'y avez aperçu d'abord qu'une riche effusion de l'imagination ; mais bientôt vous y découvrez la satire la plus cruelle et la mieux méditée ; la Grèce et ses héros, l'Olympe et ses dieux, l'antiquité et ses sages ne sont évoqués que pour accabler Louis XIV et sa cour ; cette épopée est une vaste personnalité ; les allusions sont flagrantes, les portraits irrécusables ; rien n'est épargné, tout se trouve atteint d'une réprobation éloquemment détournée : la guerre, le despotisme, l'esclavage du commerce [1], l'intolérance s'exerçant au nom du ciel, la frivolité et la licence des mœurs, le faste du luxe et de l'orgueil, l'égoïsme qui se fait dieu, tout est condamné impitoyablement. Qui donc pousse ce prêtre à ces extrémités ? l'esprit de son siècle, qui ne se trouve pas suffisamment représenté par

(1) « Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce « pour le tourner selon vos vues. Il faut que le prince ne « s'en mêle pas de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le « profit à ses sujets qui en ont la peine : autrement il les « découragera ; il en tirera assez d'avantages par les grandes « richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est « comme certaines sources : si vous voulez détourner leur « cours, vous les faites tarir. » *Télémaque*, livre III.

Bossuet et par l'état officiel de la monarchie, et qui, au moment même où il semble vouloir se reposer long-temps, suscite et se donne un ardent promoteur dans les rangs mêmes de l'immobile église. Fénélon s'est prêté avec dévouement à servir d'intermédiaire entre la religion et la philosophie ; il a payé de son bonheur cette hardie position. Il s'est partagé douloureusement entre le mysticisme, l'ambition et la philosophie ; mais la philosophie a eu la plus noble part ; elle a eu ses meilleures pensées et ses plus populaires écrits ; aussi c'est elle surtout qui doit s'emparer de son nom pour le rendre immortel ; gloire de bon aloi, gloire solide et vivace qui jette un voile épais sur les pieux entêtemens de l'ami de madame Guyon, et qui cicatrise les larges blessures faites par les ressentimens de Louis XIV et la mort du duc de Bourgogne.

CHAPITRE III.

PETITE ÉCOLE INTERMÉDIAIRE. — PERRAULT. — LAMOTTE. — DOUBLE CARACTÈRE DE FONTENELLE.

Avant d'entrer sans retour dans le dix-huitième siècle, il faut remarquer une petite école qui fit une certaine figure entre l'âge de Louis XIV et celui de Voltaire; mais nous mesurerons à son importance l'attention que nous lui prêterons.

Chaque siècle a ses devoirs et sa vocation. Le temps de Bossuet et de Racine était consacré à l'empire de la religion, à l'établissement de la langue, à la foi catholique, au culte des anciens,

à un travail contenu et régulier, où l'esprit en s'exerçant s'humiliait volontairement devant la double autorité du christianisme et de l'antiquité. Or, pendant que cette œuvre s'accomplissait, trois esprits qui ne manquaient pas de valeur entreprirent de la contrarier. Il ne serait pas équitable de juger Charles Perrault sur son portrait d'Iris et sur son poème du siècle de Louis XIV, il avait de la solidité dans l'esprit ; il a rendu de véritables services : il contribua à la formation de l'Académie des Inscriptions et à celle des Beaux-Arts ; il sut diriger utilement les faveurs et la puissance de Colbert, dont toutefois il ne conserva pas les gracieuses dispositions jusqu'au bout. Dans son *Parallèle des anciens et des modernes*, auquel il donna la forme d'un dialogue, on aperçoit un sentiment vague et qui n'est pas sans justesse de l'originalité de la pensée moderne, de ce que l'esprit humain a de progressif et de perfectible ; mais ces vérités eurent le malheur d'être maladroitement indiquées, sans maturité comme sans convenance. Charles Perrault, qui vantait les modernes, suscita contre lui les plus illustres de ses contemporains ; il fut accablé par l'autorité de Boileau et de Racine. Huet écrivit pour

le confondre; il n'y eut pas jusqu'à Lafontaine qui composa une épître dans le dessein exprès de venger les anciens.

Lamotte mérite de nous un souvenir, non pour avoir fait les meilleurs opéras depuis Quinault, mais pour avoir écrit les *Réflexions critiques* en réponse à madame Dacier. Ces réflexions sont ingénieuses, et combattent poliment l'âpreté classique de cette femme savante avec laquelle Lamotte se réconcilia par l'entremise de M. de Valincour. En dépit du grand succès qu'obtinrent ses fables, Lamotte, au détriment des vers et des siens propres, préconisa la prose; il en fit la langue par excellence; je ne sais quel instinct lui fit combattre les trois unités que défendit Voltaire; enfin il était hérétique aux yeux des classiques; mais par une compensation singulière, il mourut dévotement dans la plus pieuse orthodoxie catholique, pendant que l'auteur du *Temple du gout* se montrait superstitieusement enchaîné aux traditions littéraires et novateur infatigable dans le fond des choses.

Vivre cent ans laisse à un homme le temps

de se corriger et de se perfectionner[1]. Il eût été cruel pour Fontenelle de mourir après avoir fait *Aspar* et ses idylles; heureusement il eut un siècle à sa disposition pour affermir sa raison, l'alimenter, et tracer cette Histoire de l'Académie des sciences où les éloges des grands hommes vous livrent les plus claires notions sur la nature des choses illustrées par le génie. Notre langue n'a pas de chef-d'œuvre plus instructif. Fontenelle est marqué d'un double caractère : faiseur de méchans vers, prosateur excellent, puéril et paradoxal, solide et lumineux; mais les bons côtés de cette nature ont prévalu et recommanderont toujours la memoire du neveu de Corneille.

Fontenelle partageait les opinions littéraires de Lamotte, dont il était l'intime ami. Ces deux hommes, ainsi que Charles Perrault, pressentirent vaguement un avenir de rénovation; mais leur position fut indécise; ils soulevèrent imprudemment des questions mal posées; leur polémique fut parfois ingénieuse, mais dénuée de

(1) Fontenelle naquit le 11 février 1657 et mourut le 9 janvier 1757.

cet éclat et de cette vigueur qui arrachent la victoire ; ils manœuvrèrent sans habileté, ils irritèrent Boileau, Racine, Voltaire, c'est-à-dire les hommes dans lesquels la nation avait mis sa foi littéraire. Dans toutes les entreprises il importe de venir à propos ; il faut dater son avénement et ses travaux d'une grande époque, appartenir vraiment à son siècle, et non pas se glisser entre un siècle qui tombe et un autre qui naît. Dans ces situations mixtes l'homme est peu de chose ; il ne croit pas en lui et dans l'opportunité de sa venue ; il ne sait pas être vieux avec les générations qui passent, jeune avec celles qui pointent ; aussi ses pensées sont indécises et partagées, ses efforts débiles ; pas d'audace et de fierté ; il se défend plus qu'il n'attaque ; il est réduit à se justifier au lieu de condamner et de confondre, et sa voix est étouffée par les clameurs d'une foule qu'il n'a pas entraînée.

CHAPITRE IV.

PREMIERS DÉVELOPPEMENS DE L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE. — L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE. — MASSILLON. — PUISSANCE GRADUÉE DES IDÉES.

Quand Louis XIV eut fermé les yeux, on fut enchanté à la cour et à la ville. On n'avait plus sur les épaules ce joug bigot d'une hypocrisie obligatoire ; on respirait, on se précipita en même temps dans les plaisirs et dans la liberté de penser. Le premier écrivain qui occupa l'attention publique en proposant des réformes fut un gentilhomme de Normandie, ame honnête, aimant l'humanité et ne s'épargnant pas une extravagance de peur de manquer une vérité : c'est l'abbé de

Saint-Pierre. Au milieu de ses rêveries il a fait deux choses utiles; il provoqua la réforme de la taille arbitraire, et créa le mot *bienfaisance.* A l'apparition de cette expression nouvelle, les académies, les grammairiens et les pédans se soulevèrent; mais le public et Voltaire sanctionnèrent l'innovation. L'imagination de l'abbé enfanta la paix universelle et la *polysynodie,* connus surtout par les extraits qu'en fit Rousseau dans le désir d'être agréable à la famille de l'auteur. Saint-Pierre avait conçu une nouvelle amphyctionie qui devait assurer la paix perpétuelle dont il rattachait le projet, pour le rendre plus populaire, à la politique de Henri IV. Il avait remarqué avec raison que depuis la paix de Westphalie l'Europe tendait à se gouverner d'après certaines maximes de droit public plus humaines que la diplomatie antérieure, et il voulait trouver les règles d'un arbitrage européen qui établît entre tous les peuples une liaison sociale complète. Cette idée sera-t-elle toujours une magnifique chimère? En écrivant la polysynodie l'abbé accomplissait une réaction violente contre le siècle de Louis XIV. Dans les premiers temps de son administration le régent, à l'instigation du duc de Saint-Simon, avait voulu

rendre quelque chose de son ancienne splendeur à la noblesse que le despotisme du dernier règne avait réduite à un servage humiliant. Il institua dans ce dessein plusieurs conseils où il appela les grands seigneurs qui avaient embrassé ses intérêts contre la duchesse du Maine. Mais ces conseils, entravant la marche des affaires et ne faisant rien de bon et d'utile, tombèrent dans un discrédit complet après trois années d'existence. Voilà qu'au moment où le régent se préparait à les supprimer l'abbé de Saint-Pierre arrive avec sa *polysynodie* pour louer ces conseils, et déclamer contre le despotisme de Louis XIV dont il traçait un portrait outrageusement sévère. Tant de maladresse excita une réprobation universelle; l'opinion, choquée par une publication sans à-propos, ne soutint pas l'écrivain ; l'Académie française, sur la proposition du cardinal de Polignac, bannit de son sein le pauvre abbé, qui passa le reste de sa vie dans une retraite profonde, où du moins la considération publique s'attacha toujours à son caractère.

Dans la *polysynodie* l'abbé de Saint-Pierre établissait que, lorsqu'un monarque gouverne seul,

l'état est un visirat; que s'il gouverne avec des ministres agissant sous lui, l'état est un demi-visirat; mais que s'il a des conseils, l'état est véritablement monarchique. Il voulait qu'un roi eût des conseils pour les finances, l'intérieur, les affaires extérieures, la guerre, la marine, la justice, le commerce et la religion. Il demandait encore un conseil supérieur pour administrer les grandes affaires, et au besoin pour remplacer le prince. L'apparition d'un pareil livre indique suffisamment la réaction qui éclatait contre le régime du dernier siècle. Mais la société n'entrevoyait alors aucun changement praticable. Rousseau, dans son jugement sur la *polysynodie*, se montre effrayé des innovations révolutionnaires d'un semblable projet[1], tant les idées paraissaient alors sans application possible même aux esprits les plus ardens!

Louis XV était enfant : il s'agissait d'instruire sa jeunesse, et je rencontre encore un prêtre qui à l'exemple de Fénélon passe du côté de son siècle, abandonnant l'immobilité de l'église. Quatre

(1) Voyez notes et pièces justificatives, n° III.

ans après la mort de Louis XIV, une voix se faisait entendre devant le roi et la cour de France qui condamnait le souverain conquérant et despote : « Quel fléau pour la terre ! quel présent « faites-vous aux hommes dans votre colère, ô « mon Dieu, en leur donnant un tel maître ! » Le règne qui venait de s'écouler était ainsi qualifié : « Et tout cet amas de gloire ne sera plus « à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera « après elle que l'infection et l'opprobre. » Voilà l'oraison funèbre de Louis XIV. D'un autre côté l'autorité royale est abaissée devant la souveraineté « de la loi : « Ce n'est pas le souverain, c'est la loi, « sire, qui doit régner sur les peuples ; vous n'en « êtes que le ministre et le premier dépositaire. » Où sommes-nous ? en Angleterre ou en France ? à Wetsminster ou à Versailles ? Et de quoi se mêle ici cet oratorien, appelé à l'honneur de prêcher devant le roi ? Pourquoi sort-il des prédications ordinaires de l'église ? pourquoi ne répète-t-il pas comme les autres prêtres l'enseignement théologique du dogme et des pratiques pieuses ? pourquoi donc veut-il innover, et se dresse-t-il de ses propres mains une tribune politique ? pourquoi ces invectives contre les mœurs des grands et de la

noblesse? ces insolentes attaques contre l'autorité royale devant l'enfance d'un roi? pourquoi? pour soulever le fracas des applaudissemens, pour rejoindre la popularité maintenant attachée à je ne sais quelles idées nouvelles qui fermentent, pour trouver une matière neuve à l'éloquence, pour recevoir en récompense d'une éclatante désertion la prime de la célébrité.

« Sui plausu gaudere theatri. »

Le temps n'est plus où la prédication des dogmes catholiques par la voix de Bourdaloue et de Bossuet exerçait une autorité d'autant plus orgueilleuse qu'elle était certaine de son succès. Massillon ne saurait plus être théologien; il se fait moraliste, philosophe; il entre dans son siècle, il s'y plaît, l'éloquent transfuge; il oublie le scandale de la croix et de la crèche de Bethléem, ou plutôt volontairement il le laisse dans l'ombre.

Ce n'était pas sa faute: le génie ne s'appartient pas, il n'est pas libre de se dévouer à quelque chose d'usé, et de ne pas servir les nouveautés qui d'époque en époque restaurent l'humanité

comme un vaisseau qu'il faut radouber. Après la mort de Louis XIV les idées philosophiques se montrèrent partout ; on peut leur appliquer ce que disait Tertullien des chrétiens : elles remplissaient la société ; les esprits travaillaient, les cœurs se gonflaient d'espérance et d'audace, un avenir immense se déroulait aux yeux : l'arène était ouverte.

CHAPITRE V.

INFLUENCE DE L'ANGLETERRE.

On disait à Rome dans le parti pompéien que la fortune de César avait été fort humiliée dans une île lointaine et jusqu'alors à peu près inconnue. Lucain, au second chant de sa Pharsale, nous montre Pompée raillant son rival de cette expédition équivoque : « Et de quoi se glori-« fierait-il? est-ce d'avoir fui sur les bords du « Rhin? est-ce d'avoir fui devant les Bretons « qu'il était allé chercher, et d'avoir pris pour « l'Océan je ne sais quel marais bourbeux? »

. . . . . Rheni gelidis quod fugit ab undis,

Oceanumque vocans incerti stagna profundi
Territa quæsitis ostendit terga Britannis[1]?

César, dans ses commentaires ne dissimule pas que ses deux campagnes furent mêlées de succès et de revers; il ne conquit pas la Bretagne, mais avec son épée victorieuse il la montra au monde : c'était beaucoup[2].

Dans cette île ainsi indiquée, le christianisme se mêla à la civilisation romaine, les mœurs germaniques vinrent, en s'assimilant le christianisme, effacer la trace du proconsul romain ; et du conflit des vainqueurs et des vaincus sortit une nation dont l'influence sur le monde est d'autant plus notable qu'elle a été plus difficile à exercer. Sans doute la mer abrége les distances, et sa liquide surface offre à l'audace humaine une plus rapide carrière; néanmoins quelle industrie persévérante et quel art infatigable n'a-t-il pas fallu à la Grande-Bretagne pour enserrer de ses vaisseaux les côtes de l'Asie, pour coloniser l'Inde, et pour laisser dans toutes les positions

(1) *Pharsaliæ liber* II, v. 570-572.

(2) *Potest videri ostendisse posteris, non tradidisse. Cn. Julii Agricolæ vita Cap.* XIII.

maritimes du monde les traces du léopard! Mais je ne dois ici que constater l'influence morale et littéraire que l'Angleterre exerça au dix-huitième siècle sur la France, et par cet intermédiaire sur l'Europe.

Le siècle de Louis XIV était si bien destiné à l'établissement et à la précision du génie national que rien d'étranger ne vint se mêler avec autorité aux développemens de la littérature française. Boileau se moque de Milton. Cependant il semblait naturel que Shakespeare et Bacon[1], dont le renom de plus en plus grandissait sur leur tombe, occupassent nos beaux et grands esprits; mais point : ceux-ci étaient tout entiers à leur propre génie, à celui de la France; tant il était nécessaire qu'avant de se tourner encore vers d'autres peuples, la France, qui sortait de l'imitation de l'Italie et de l'Espagne, se définît et se constituât elle-même! C'est seulement quand elle aura témoigné de sa force par ses œuvres qu'elle donnera cours encore à sa curiosité; c'est après Corneille et Racine que Voltaire parlera de Shakes-

(1) Shakespeare mourut vers 1616, et Bacon en 1628.

peare aux Français, dût-il s'en repentir plus tard. Après Descartes, Arnauld et Pascal, les idées de Locke et de Bacon[1] passeront le détroit; tout est méthodique dans ce développement, dans ce contact des deux peuples.

Montesquieu comprend, expose l'esprit de la constitution anglaise ; et quand il meurt, l'Angleterre écrit son éloge dans un de ses journaux avec la plume de Chesterfield[2]. Voltaire donne pour aliment à son génie les écrits de Locke, de Pope et de Newton, le déisme de Bolingbroke, de Collins, de Woolston, de Toland, de Tindal et de Chubb. Diderot traduit Shaftesbury et s'enthousiasme de Richardson. Désormais l'Angleterre est interrogée par la France comme plus tard l'Allemagne.

Mais ces emprunts ne se tourneront pas en obstacle de la grandeur de la France ; si Montesquieu s'instruit à l'école de l'Angleterre, il écrit *l'Esprit des Lois*, que la patrie de Blakstone

(1) Voyez sur Locke et Bacon *la Philosophie du Droit* et *l'Introduction à l'histoire du Droit.*

(2) Numéro de l'*Evening-Post,* cité par d'Alembert.

eût alors été incapable de produire; car seulement avec Bentham a pénétré chez les légistes anglais l'esprit philosophique. Voltaire enflamme la froide incrédulité de ses amis d'Angleterre, et prêche le déisme avec une contagieuse ardeur. Il le répand en Europe. Rousseau s'inspira de Locke pour écrire l'*Emile* et le *Contrat social;* mais, grands dieux! à qui la puissance populaire? au professeur d'Oxford, ou bien à l'exilé de Genève? Locke conjecture, Rousseau affirme; le premier est froidement didactique, le second échauffe les esprits, les entraîne, orateur, presque prophète. C'est qu'il était de la destinée de la France de prendre au sein de la civilisation anglaise quelques idées, et de les jeter au monde après les avoir ornées et agrandies, après les avoir enrichies de sa propre substance, transformées avec sa propre énergie.

Imposant spectacle qu'offrent les deux nations, l'anglaise et la française depuis 1688 jusqu'à 1789! Siècle occupé dignement! L'Angleterre se repose de Cromwell et d'une funeste restauration; elle assure ses droits; Chatam la console de Walpole; elle polit et exhausse encore son génie; West-

minster garnit ses bancs d'orateurs et d'hommes d'état, et la Grande-Bretagne instruit l'Europe. Cependant la France, que semblait avoir épuisée l'épanchement de sa verve, recommence un travail nouveau; elle trouvera le moyen de varier sa gloire en l'augmentant; elle n'a pas d'institutions, mais elle remue mille idées; elle les comprend avec une facilité qui tient du prodige, elle les propage avec une célérité qui prévient tous les obstacles, elle les exprime avec un charme contre lequel il n'y a pas de défense; elle arrive ardente et instruite, pleine de passions et de pensées à la fin du siècle qu'elle termine par une révolution. Mais il est temps de considérer cette élaboration philosophique, et d'en graver le caractère dans l'esprit de nos contemporains.

CHAPITRE VI.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE SE DESSINE ET SE MANIFESTE SOUS QUATRE FACES ET PAR QUATRE REPRÉSENTANS.

Renouveler l'histoire, propager le déisme, le bon sens et la tolérance, résumer les connaissances humaines, revendiquer les droits de l'homme tant individuel que social, restaurer le sentiment religieux, et fonder la société sur la souveraineté démocratique, voilà les résultats élémentaires du dix-huitième siècle; et quatre hommes, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Rousseau, accomplirent cette œuvre; hommes grands entre tous, noms que le temps n'effacera pas, QUATERNAIRE sacré de la philosophie.

CHAPITRE VII.

RESTAURATION PHILOSOPHIQUE DE L'HISTOIRE SOCIALE. — MONTESQUIEU.

Pourquoi donc le genre humain, à mesure qu'il s'éloigne davantage de ses commencemens et de sa première jeunesse, ne se borne-t-il pas seulement à écrire l'histoire la plus récente? pourquoi l'homme recommence-t-il des histoires déjà composées et déjà connues? pourquoi veut-il à la fois remonter à l'antiquité des choses et embrasser leur universalité? Cependant il semblerait qu'en ce qui touche la Grèce Hérodote et Thucydide nous devraient être de suffisans conteurs,

et qu'à tout prendre Tite-Live et Salluste épuisent pour nous la connaissance de la république romaine. Toutefois, après avoir lu ces hommes, nous nous agitons encore au sujet de leurs propres ouvrages, et tout émus des récits qu'ils nous ont faits, nous les refaisons nous-mêmes, nous prétendons ajouter à leurs peintures quelque chose de plus, d'ultérieur, et qui soit à nous. En outre, les catastrophes et les événemens passés sont ramenés par l'esprit de l'homme au temps même où il vit : il les compare; il rapproche le passé du présent, et fait de toute l'histoire humaine une sphère immense dont avec son siècle il se constitue le centre.

Cependant le passé paraît acquis au genre humain irrévocablement; on le dirait un patrimoine qui ne peut ni diminuer ni s'accroître; néanmoins l'homme en dispose presque comme du présent : il y touche, il le modifie, il le change; oui, il change le passé qui semblait hors de sa puissance. C'est que l'histoire vit surtout par la pensée de l'homme. Ce qui est accompli ne varie pas en soi-même; mais l'appréciation dont l'homme le marque est mobile puisqu'elle est

perfectible, et comme le jugement humain est le souffle puissant qui anime le passé, il faut tomber d'accord que le passé se renouvelle comme ce qui vit dans le présent.

Chaque siècle touche à l'histoire pour la refaire et la restaurer; même c'est un de ses premiers soins. Les générations nouvelles désirent entrer dans une intelligence du passé qu'elles ne trouvent pas chez les écrivains d'un autre siècle, et elles sont obligées de se la donner elles-mêmes. Montesquieu[1] en dota ses contemporains.

Lorsque dans l'année 1721 les Parisiens trouvèrent chez les libraires les *Lettres persanes*, ils durent tomber dans une grande surprise qu'ac-

(1) Je crois pouvoir renvoyer le lecteur au chapitre XIV de l'*Introduction générale à l'histoire du Droit* pour ce qui touche particulièrement l'intelligence historique du génie historique de Montesquieu. On verra au même endroit la comparaison de l'auteur de l'*Esprit des Lois* avec Vico, ainsi que le jugement et une lettre curieuse d'Helvétius. En relisant l'appréciation qu'il y a quatre ans je traçais de Montesquieu, j'ai trouvé plusieurs choses à ajouter, mais rien d'essentiel à rétracter.

compagnait un vif plaisir. Des Persans qui de Paris écrivaient à Ispahan ! Un confident discret publiait leurs lettres traduites, arrangées, polies, un peu façonnées à la mode française. Cette fois un esprit nouveau éclatait dans le fond comme dans la forme. Pour le style, l'allure était inconnue jusqu'alors, et d'autant plus séduisante ; c'était quelque chose de vif, de brusque, de brisé, d'étincelant, de léger, des saillies audacieuses et courtes, des traits rapides et acérés. Adieu les habitudes et la manière d'écrire de l'âge de Louis XIV ! Adieu les longues périodes, les phrases majestueuses dont les replis retombaient symétriquement comme les vastes anneaux de la perruque du grand roi ! Tout est changé : le style est cavalier, libertin ; et pour le fond l'auteur se donne de non moins étranges licences ; il persiffle tout : la société, le gouvernement, les lois, les mœurs, la religion ; le pape est appelé *une vieille idole qu'on encense par habitude* ; l'antique monarchie est raillée. Cependant ces ingénieuses superficies couvraient de profondes pensées. Dans cette correspondance frivole on lisait des paroles sérieuses sur la société, les gouvernemens, la religion, sur l'avenir de

l'humanité ; on y trouvait ces mots : « On a beau « faire, la vérité s'échappe et perce toujours les « ténèbres qui l'environnent. Il viendra un jour « où l'Eternel ne verra sur la terre que de vrais « croyans. Le temps qui consume tout détruira « les erreurs mêmes. Tous les hommes seront « étonnés de se voir sous le même étendard ; tout, « jusqu'à la loi, sera consommé. Les divins exem-« plaires seront enlevés de la terre, et portés dans « les célestes archives[1]. »

Montesquieu apportait à la France une nouvelle manière de penser et d'écrire ; l'ellipse non-seulement de mots mais d'idées lui fut familière. Dans ses *Considérations sur les Romains* il pose les points principaux d'une déduction hardie, sans remplir les intervalles ; tant pis pour qui ne comprend pas. La *Décadence* comme les *Lettres persanes* nous montrent l'auteur curieux de réveiller le goût blasé du public par des procédés nouveaux dans l'artifice et l'industrie du langage, et par une opposition au cours ordinaire des opinions et des choses ; opposition qui, pour

(1) Lettre XXXV. Usbek à Gemchid, son cousin, dervis du brillant monastère de Tauris.

n'être pas parlementaire, n'en était pas moins spirituelle. Le public se jeta avidement sur les alimens assaisonnés qui lui offrait notre auteur; le débit fut grand d'une telle denrée.

Quand, avec un style ménagé pour ne pas ennuyer son lecteur, Montesquieu eut marqué certains hommes et certaines choses de Rome par des stigmates éternels, il sortit de Rome pour entrer dans l'humanité même. *L'Esprit des lois* est l'histoire livrée à un artiste qui a la puissance d'en disposer à son gré. La chronologie a disparu, ainsi que la séparation des histoires particulières. Tout se confond et se mêle pour retrouver un ordre inventé; on dirait une vaste et délicieuse contrée dont les accidens heureux sont inépuisables; dès les premiers pas vous êtes surpris et captivé; un indéfinissable attrait vous attire et vous pousse. Vous marchez devant vous; cependant les sentiers se croisent; leur multiplicité charmante vous embarrasse quelquefois, mais jamais vous n'êtes déçu par le chemin que vous avez pris; il vous conduit toujours à un point de vue pittoresque qui vous découvre quelque chose. Dès qu'on a séjourné quelque

temps dans cet Eden, où l'on rencontre plus de variété que d'unité, on ne sait plus s'en arracher; on veut toujours y vivre pour jouir continuellement de cette douce lumière dont un ciel si pur récrée les yeux, et qui, se réfléchissant dans l'imagination, l'échauffe et la fait tressaillir d'allégresse.

On a dit que le livre de Montesquieu était de l'esprit sur les lois; je relève et j'accepte le mot; mais il y avait long-temps qu'on n'en avait fait, de l'esprit sur les lois, et il devenait urgent de s'en procurer. Il y avait bien quelques jurisconsultes tels que Laurrière, Cochin et d'Aguesseau; les commentateurs ne manquaient pas; les robins et les avocats foisonnaient; mais où était l'intelligence qui pût porter la lumière dans la jurisprudence moderne? Montesquieu fut cet homme qui donna le scandale de chercher l'esprit des choses.

A l'apparition du chef-d'œuvre, la vieille Sorbonne, le parti ecclésiastique et le *servum pecus* dés routiniers clabaudèrent; Montesquieu, après avoir écouté leurs clameurs, résolut de les confondre toutes d'un seul coup; il écrivit la *Dé-*

fense de l'Esprit des lois, apologie qui ne pâlit pas même auprès du monument qu'elle défend. La polémique de Montesquieu a quelque chose de la majesté de son caractère et de son style ; elle est dédaigneuse avec gravité ; elle ne laisse échapper que par intervalles son indignation d'autant plus formidable qu'elle est plus contenue. Quand sur tous les points il a battu en détail ses stupides adversaires, il couronne sa réfutation par cette raillerie triomphante : « Rien n'étouffe plus la « doctrine que de mettre à toutes les choses une « robe de docteur ; les gens qui veulent toujours « enseigner empêchent beaucoup d'apprendre ; « il n'y a point de génie qu'on ne rétrécisse lors- « qu'on l'enveloppera d'un million de scrupules « vains. Avez-vous les meilleures intentions du « monde? on vous forcera vous-même d'en dou- « ter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien « dire quand vous êtes effrayé par la crainte de « dire mal, et qu'au lieu de suivre votre pensée « vous ne vous occupez que des termes qui peu- « vent échapper à la subtilité des critiques. On « vient nous mettre un béguin sur la tête pour « nous dire à chaque mot : Prenez garde de « tomber ; vous voulez parler comme nous, je

«veux que vous parliez comme moi. Va-t-on
«prendre l'essor? ils vous arrêtent par la manche.
«A-t-on de la force et de la vie? on vous l'ôte à
«coups d'épingles. Vous élevez-vous un peu?
«voilà des gens qui prennent leur pied ou leur
«toise, lèvent la tête, et vous crient de des-
«cendre pour vous mesurer. Courez-vous dans
«votre carrière? ils voudront que vous regardiez
«toutes les pierres que les fourmis ont mises sur
«votre chemin; il n'y a ni science ni littérature
«qui puisse résister à ce pédantisme[1]». On n'a
jamais accablé avec plus de bonheur la malveil-
lance de la bêtise et de la routine.

L'auteur de l'*Esprit des Lois* avait épuisé toutes
ses insurrections dans les *Lettres persanes;* dé-
sormais il n'eut plus d'autre souci que d'observer
les choses, de les peindre et d'enseigner les hom-
mes; non qu'il ait renoncé à cette ironie qui est
un des caractères de son génie; mais il la rehaussa
par une dignité naturelle et simple: il est vaste,
serein et lumineux; il éclaire les esprits sans les
enflammer; il laisse tomber tranquillement de sa

(1) *Défense de l'Esprit des Lois*, dernières pages.

plume ses vues, ses portraits, ses épisodes, ses développemens ; quand il a fini son œuvre, il se détache aisément de la terre. La mort ne le surprit ni chagrin, ni effrayé ; il s'était élevé graduellement vers une autre vie par la contemplation de l'histoire et des choses, et malgré les persécutions d'un indigne jésuite, il rendit paisiblement à Dieu une des plus grandes ames qui aient traversé la terre.

Montesquieu eut excellemment la conscience de la raison humaine : il voulut tout expliquer par elle, et tout tirer de la nature de l'homme et des choses.

Il chercha les lois particulières des institutions particulières ; il scruta les causes et les raisons qui soutiennent certaines formes de gouvernement ; à chaque chose il rattacha une condition spéciale ; il se fit l'observateur et l'historien des faits avec la plus subtile sagacité.

Il ne s'éleva pas à la considération d'une loi universelle qui mène les sociétés humaines.

Dans l'*Esprit des Lois* il a renouvelé l'histoire ; il a fait connaître le premier la société politique anglaise, le caractère anglais et les mœurs anglaises ; il a donné sur Rome et ses institutions des indications plus profondes encore que celles déposées dans son premier essai ; il a eu d'admirables instincts sur la barbarie germanique ; il a jeté la lumière sur plusieurs points essentiels de la féodalité française.

La France reçut de Montesquieu le précieux avantage de l'intelligence du passé et du présent même ; ce magnifique résumé qu'il avait tracé mettait les choses à nu ; et le voile qui couvrait bien des décrépitudes était sinon déchiré, du moins levé. Cependant l'homme qui tirait ainsi de l'observation une philosophie de l'histoire originale n'avait aucun désir de changement et de révolution : le spectacle qu'il se donnait suffisait à son ame pour la remplir ; il avait assez de comprendre les choses et de les expliquer ; même leur intelligence devenait à ses yeux une justification ; et telle était son impartialité qu'il dérivait plutôt vers une apologie trop indulgente que du côté d'une juste censure. Plusieurs con-

temporains[1] de Montesquieu redoutèrent les inconvéniens de cette inclinaison; mais quel est le génie humain qui n'ait effleuré jamais un écueil?

Toutefois n'imputons pas à Montesquieu les interprétations que veulent en faire encore certains esprits. Non-seulement depuis la fin du dernier siècle, mais depuis 1814, époque à laquelle la France a repris les discussions de liberté publique, nous avons vu des publicistes ou des hommes en possession du pouvoir justifier et défendre ce qui est, ce qu'ils trouvent établi, n'importe à quel titre; et pour cela nous les avons vu s'autoriser de l'*Esprit des Lois*. Nous sommes encombrés de petits Montesquieu, inépuisables en apologies de ce qui existe, parodiant l'intelligence historique de l'illustre auteur par leurs sophismes politiques, n'ayant pas l'air de soupçonner que le temps renouvelle tout, et n'étant guère en retard que d'un siècle dans l'intelligence de la société française.

La politique et l'histoire constituent deux ordres différens qu'il faut se garder de confondre:

(1) Voyez la lettre d'Helvétius.

l'histoire sert et mène à la politique : puisqu'elle est le tableau et l'interprétation du passé, il faut s'en servir comme d'enseignement et de transition au maniement des affaires de son siècle ; mais la politique consiste dans l'intelligence du présent, dans l'accord et l'harmonie de l'homme avec son époque, dans sa puissance à s'y mouvoir et à la remuer.

Il ne serait pas aujourd'hui plus sensé d'aller chercher dans Montesquieu des leçons de politique que dans Machiavel : c'est l'histoire qu'il faut étudier dans son livre ; elle y est vivante et indestructible.

CHAPITRE VIII.

PROPAGATION DU DÉISME, DU BON SENS ET DE LA TOLÉRANCE. — VOLTAIRE.

Je ne puis m'imaginer que l'esprit humain marche au hasard; je ne puis croire que dans les siècles les hommes de génie soient répartis d'une façon arbitraire et confuse. Or, au commencement du siècle dernier, l'esprit de la philosophie qui méditait la conquête de la société avait besoin d'associer à la gravité de Montesquieu quelque chose de plus actif, de plus vif, et je suppose qu'au pied du trône de l'auteur des choses il se soit un jour

incliné pour demander la venue d'un représentant convenable à ses desseins. Descartes, Mallebranche, Spinosa, Locke ont paru ; Leibnitz a déployé une paisible et profonde universalité ; mais le temps en réclame une autre ardente, guerrière, insurrectionnelle ; Dieu l'accordera au génie de la philosophie. Oh ! mon Dieu ! puisque ce jeune homme qui se produit en 1718 n'est pas un étourdi, un enfant perdu, puisqu'il ne doit pas avorter dans une expédition que vous avez décrétée vous-même, comblez-le de tous les dons, armez-le de toutes pièces, c'est un autre Achille :

Arma acri facienda viro.

Car que de travaux et de labeurs l'attendent ! Il risque, tant qu'il n'a pas entraîné le monde, d'en être écrasé lui-même. Mais Dieu ne l'abandonnera pas sans l'avoir muni d'une invincible habileté à l'entreprise où il l'envoie.

C'est un philosophe d'une nouvelle espèce ; ne lui cherchez aucun trait de ressemblance avec ses devanciers ; pour mieux les continuer, il s'en distingue davantage. Et sur-le-champ je saisis son plus saillant caractère, la passion. Voltaire est spi-

rituel, sans doute; mais surtout il est passionné; une passion inépuisable dans ses trésors et dans ses formes, ardente, subtile, généreuse, amère, implacable, bonne, âcre, caressante, souple, insolente, le vivifie, le pénètre, le relève et le soutient : il crie, il pleure, il rit, il s'emporte, il éclate de mille façons; il interrompt ses gémissemens et ses indignations par un ricanement sardonique; il détruit l'effet qu'il vient de produire par un plus puissant et contraire. Ne lui résistez pas, c'est un démon; il sert l'humanité, l'enchante, la raille et la mystifie; je croyais le tenir, il m'échappe, et cet homme qu'on a voulu rabaisser, en le qualifiant superficiel, me désespère par la profondeur de son inexplicable nature.

Voltaire pourra donc être le plus entreprenant et le plus provocateur des écrivains; mais encore il en sera le plus sensé; et il lui sera donné, tant Dieu le protége, d'assembler dans son caractère deux qualités qui chez beaucoup d'hommes sont insociables, la passion et le bon sens. Voltaire fut doué d'un bon sens exquis; il est clair, simple, lumineux et juste; en dépit de ses passions la justesse le ramène la plupart du temps à la jus-

tice. N'oubliez pas non plus une intarissable facilité qui ne connaît ni fatigues ni langueurs, et qui permet à ce héros de trouver le repos dans la variété et le contraste de ses travaux.

Que fera-t-il ainsi doué? un système? mieux: une révolution. Il estime Descartes, mais il n'est pas cartésien; il profite des leçons de Locke, sans dissimuler ce qu'il lui doit; il donne à connaître Pope aux Français; il ne se fait pas plagiaire sournois et impudent de la philosophie anglaise; il se sent assez fort pour se montrer sincère, et il ne cherche pas à mettre son éducation dans l'ombre, parce qu'il est certain de sa propre grandeur.

Armé de passion et de bon sens, Voltaire développa ses desseins et son esprit par quatre moyens: la scène, l'histoire, la philosophie et la polémique.

La tournure philosophique et magistrale que prit la scène au dernier siècle sous la plume de Voltaire n'a pas besoin d'apologie. Aujourd'hui nous allons au théâtre pour oublier notre époque; plus la peinture des passions, qui toujours et par-

tout sont la vie de l'humanité, plus la résurrection du passé savent par le génie de nos jeunes artistes nous captiver et nous dépayser, plus nous sommes agréablement occupés; tant le fardeau de notre siècle nous oblige à le déposer quelquefois pour le reprendre avec plus de vigueur! Mais l'âge de Voltaire était trop ardemment préoccupé de la liberté philosophique, et trop privé des moyens de lui faire jour pour ne pas se précipiter dans l'issue qui pouvait avec l'aide du génie servir de carrière à cette philosophie tant aimée du siècle. A défaut de tribune et d'institutions politiques, Voltaire chausse le cothurne; il prêchera sur le théâtre au bruit même des derniers accens de la chaire chrétienne; parce qu'il est passionné, il sera dramatique, éloquent et populaire; il entraînera la foule; il la convertira en la divertissant; il échauffera ses maximes et ses enseignemens philosophiques par le feu et le cri des passions. Aujourd'hui le temps a fait pâlir l'éclat et l'opportunité de sa philosophie devenue surannée; mais les ardentes et pathétiques beautés échappées à son cœur semblent grandir encore: Tancrède, Vendôme, Zaïre, Zamore, vous ne passe-

rez pas; et quand même vous n'auriez pas le vrai costume du moyen-âge, de l'Amérique ou de l'Asie, vous êtes sauvés, car vous avez les sources de toute vie, l'ame et l'amour.

C'était aussi dans l'histoire que Voltaire pouvait se déployer à l'aise. Bossuet avait esquissé l'histoire dans les intérêts du christianisme; Montesquieu dans ceux de la raison : Voltaire ne dut faire ni comme Bossuet, ni comme Montesquieu; il écrivit l'histoire pour la détruire et dans un but révolutionnaire; il battra l'Église en ruine et voudra réduire le christianisme au déisme, voilà son œuvre. Son *Essai sur les mœurs des nations* est un résumé, un *factum*, un pamphlet : il raconte pour condamner, il raconte pour enseigner; il poursuit à outrance les papes, les moines et les prêtres; il est injuste parce qu'il ne distingue pas les temps; il accable le clergé pour lui arracher l'empire, il caractérise le passé pour abolir le présent; à la révélation il oppose le déisme, aux persécutions ecclésiastiques la tolérance, à la théologie vieillie et sans désir de se renouveler le bon sens pratique, à l'inutilité des moines et des couvens quelques notions d'économie publique. Il

ressortait du livre de Voltaire que l'église était inutile au monde, embarrassait la marche de la civilisation, et faisait obstacle à la diffusion des lumières; il ressortait encore que la révélation n'était pas nécessaire au genre humain, et que le déisme lui suffisait; enfin il résultait de l'enquête historique que la philosophie, puissance nouvelle, devait gouverner les affaires par les mains des rois et des philosophes. Le style de l'*Essai* a des qualités admirables : quel jet! quelle facilité! quelle clarté! quand l'Église n'est pas en cause, quelle impartialité! C'est ce que le bon sens livré à lui-même peut produire de plus satisfaisant: Voltaire ne fait pas de phrase, il veut être direct: il marche, il marche toujours devant lui; il ne cherche pas l'éclat, il le rencontre; il ne courtise pas le prestige des mots; mais l'éloquence du récit et des choses l'accompagne souvent dans sa course. J'aime l'intention qui l'a poussé à tracer l'histoire du siècle de Louis XIV. Jusqu'en 1750 c'était encore la mode à Paris d'être ingrat envers Louis XIV et son siècle, et d'en parler légèrement: cette réaction, qui dans l'origine avait été nécessaire et légitime, finissait en se prolongeant par devenir le comble de l'impertinence; elle indigna Voltaire,

et de la cour de Frédéric qu'il instruisait alors il envoya aux Français l'histoire de leurs pères. Il se montre pieux envers la gloire dont il est l'héritier et l'émule ; il enseigne aux Français la même révérence ; novateur avec bon sens, il adore ceux qu'il n'imite pas ; il célèbre Bossuet, il se prosterne devant Racine ; il a pour le génie ce tendre respect qui chez les grands hommes est comme un retour sur eux-mêmes, sur leur avenir, et qui pour tous est un devoir. C'est ainsi que nous-mêmes nous devons être reconnaissans envers le dix-huitième siècle, comme Voltaire et ses contemporains envers le dix-septième ; nous devons marcher notre route, mais avec la mémoire de ce dont nous sortons, novateurs mais héritiers, et continuant d'ourdir la trame de la pensée française. Voltaire excellait dans le récit ; cette faculté se montre triomphante dans l'histoire de Charles XII ; le héros est vivant, son héroïque étourderie court devant le lecteur, se précipite comme un torrent, et ce fragment d'histoire est à coup sûr ce que nous avons dans notre prose de plus agile et de plus martial.

Nous n'en sommes encore qu'à la moitié de

Voltaire : ses œuvres philosophiques se trouvent à la fois dans ses vers et dans sa prose ; et seul de nos grands écrivains il excelle également dans le style métrique et dans le style ordinaire. Il popularise Newton, Pope et Locke ; il prêche le déisme et fait connaître l'Angleterre dans ses *Lettres philosophiques*, brûlées par le bourreau ; il poursuit les traditions chrétiennes dans son *Dictionnaire philosophique ;* il plaide et libelle des mémoires pour Calas, Sirven et Détallonde ; il change l'esprit du barreau, il écrit sur l'économie politique ; il suffit à tout ; il prêche, il pétitionne sur toutes les questions d'un intérêt humain ; il se constitue l'avocat de son siècle, le prêtre de la tolérance ; il est tout, il est partout, il agite tous les problèmes et tous les esprits.

Comment Voltaire pouvait-il se présenter comme un novateur infatigable sans soulever contre lui d'effroyables tempêtes ? Nous pouvons aujourd'hui sans beaucoup d'héroïsme manifester du bon sens ; mais Voltaire rompait la glace, et l'honneur de l'initiative était périlleux. Voltaire sentit qu'il fallait vaincre ou mourir ; il courtisa les rois et les grands, mais il fut implacable en-

vers ses adversaires littéraires, envers les chevaliers de l'église et des ténèbres; il ne leur fit ni quartier ni merci, il les égorgea sur la brèche. C'est de nos écrivains celui qui a le plus et le mieux usé de la polémique : il y trouva des plaisirs infinis et une gloire nouvelle. Dès qu'il a toisé l'imprudent qui vient s'offrir à ses coups, il l'insulte, le déconsidère, le dépouille de sa dignité, dût-il dans la lutte perdre un peu de la sienne. Il raille sur tous les tons, dans tous les styles, vers et prose; il moque, il bafoue son adversaire; il l'étourdit par ses clameurs aigres et discordantes; il l'ahurit, le stupéfie et le torture par l'intarissable abondance des plus injurieuses saillies. Cette polémique assourdissante et cruelle est comme le charivari de l'intelligence. Mais ensuite l'adversaire est serré de plus près; Voltaire l'étreint, l'étouffe, le jette dans la poussière, s'y roule avec lui; un combat désespéré commence; quelquefois Voltaire paraît vaincu, mais il se relève; il enfonce jusqu'au fond des blessures qu'il a faites son impitoyable ironie comme un glaive tranchant; il entonne l'hymne de la victoire, et grossit par ses vengeances ses titres à l'immortalité. Montesquieu portait jusque dans sa plaisan-

terie une majesté naturelle; Voltaire triomphe par le cynisme, la furie et par des facéties outrageantes, poison corrosif et mortel.

Il régnait sur ses contemporains : il eut l'audace d'un dominateur et l'habileté d'un politique raffiné ; il fut répandu dans la meilleure société de l'Europe ; il eut pour flatteurs des rois, des papes et des cardinaux ; à la faveur de ces illustres alliances ce conquérant poursuit incessamment ses entreprises ; il ne se fait faute de mêler dans ses écrits et sa conduite l'impétuosité, la ruse, le cynisme et l'élégance. On le poursuit, il s'en va, voyage et revient ; on l'accuse, il désavoue quelquefois ce qu'on lui impute, et recommence toujours. Quand il eut senti que l'âge des escarmouches, des fuites et des contremarches était passé, il choisit Ferney pour sa résidence ; il y vécut vingt ans, roi de la philosophie et des lettres. En 1778 il revint à Paris âgé de quatre-vingt-quatre ans ; il y trouva un accueil triomphal et Francklin, représentant de cette Amérique qui venait de promulguer la déclaration des droits de l'homme, dans laquelle sans vanité Voltaire pouvait bien se croire pour quelque chose. Le véné-

rable Américain présenta son fils à la bénédiction du glorieux vieillard qui prononça sur la tête de l'enfant ces deux mots : *God and liberty*. Voltaire pouvait parler de Dieu, car il l'aimait ardemment; de la liberté, car il la préparait.

Le génie de la philosophie dut être content de son représentant qui ne sortit du monde qu'après l'avoir changé : l'influence de Voltaire fut effective, plus philosophique que politique ; plus populaire que scientifique : dans son siècle il a été le grand propagateur des idées et des lumières; c'est pourquoi Dieu l'avait mis au monde.

Depuis Voltaire la pensée humaine a continué ses révolutions ; et les révolutions frappent d'insuffisance les novateurs eux-mêmes. Il serait d'un esprit peu éveillé de se montrer voltairien aujourd'hui ; mais avoir été Voltaire est une des plus grandes gloires qui puissent échoir à un homme. Mais il s'est trompé ! belle affaire ! on n'écrit pas soixante-dix volumes sans se tromper. Il sied bien à des gens qu'exténue l'usurpation déloyale de quelques idées allemandes, à des gens condamnés à l'impuissance de laisser un monument,

je dis un seul, de parler avec dédain des travaux de Voltaire! Malheureux, respectez la puissance et la fécondité! Au moins les eunuques dans le sérail, s'ils envient la virilité de leur maître, mettent leurs fronts dans la poussière.

CHAPITRE IX.

RÉSUMÉ ENCYCLOPÉDIQUE DES CONNAISSANCES HUMAINES. — DIDEROT, GÉNIE ENTHOUSIASTE ET PANTHÉISTE. — IL EST AIDÉ PAR D'ALEMBERT.

Montesquieu, qui disparut le premier de nos quatre grands hommes, ne laissa pas son siècle en déshérence. A côté de Voltaire rayonne une figure, sinon la plus grande, du moins la plus originale de nos physionomies littéraires.

Qu'on se représente un jeune homme à son début dans les lettres, allant présenter ses respects à l'illustre président pendant qu'il écrivait l'*Esprit des Lois :* il est bien reçu ; le savant magistrat l'encourage par un accueil plein de bienveillance et de

dignité, par une conversation spirituellement concise, sentencieuse et réservée ; le jeune homme lève le siége, plein d'admiration, mais sans avoir osé ouvrir son cœur au majestueux président. Il court chez Voltaire : le dictateur du siècle le reçoit comme un volontaire arrivant sous ses drapeaux ; il le félicite de sa résolution à se jeter dans la cause de la philosophie ; il applaudit à ses essais avant de les avoir entendus ; après en avoir écouté quelque chose, il approuve, il loue, il se récrie ; sans mêler à ses éloges ni conseils ni critiques, il enrôle le jeune écrivain dans la cohorte philosophique ; il lui fait entrevoir une réputation et un avancement rapide, et il le flatte dans le dessein de lui inspirer un attachement fanatique à sa propre personne. L'amour-propre ainsi caressé du jeune récipiendaire est satisfait, mais son cœur ne l'est pas ; il se décide à visiter l'auteur de *La nouvelle Héloïse* ; il s'enhardit à pénétrer dans l'Ermitage. Rousseau ne le voit entrer qu'avec défiance et déplaisir : encore un Parisien qui vient troubler sa solitude et déconcerter son travail ! La visite se passe dans un embarras mutuel ; vingt fois notre jeune homme, dont le cœur se gonfle, dont les yeux se mouillent et dont les joues sont

en feu, voudrait se jeter aux pieds de Rousseau pour lui exprimer cette admiration passionnée dont pour lui brûle la jeunesse; en vain il croit entrevoir dans ses regards un rayon de bonté venant tempérer la froideur du premier accueil; il ne trouve pas un mot convenable; une invincible oppression le retient sur sa chaise et l'étouffe comme une chemise de plomb. Enfin il rassemble ses forces pour mettre fin à cet intolérable supplice : il se lève, bégaie quelques mots et s'enfuit; il est au désespoir à la pensée que Jean-Jacques a dû confondre la naïveté de son enthousiasme avec une impertinente et vulgaire curiosité. Pauvre jeune homme! tu ne sais donc pas qu'il est difficile de s'ouvrir aux grands hommes? Mais écoute, au coin de la rue Taranne et de celle de Saint-Benoît, au cinquième étage, demeure quelqu'un dont tu seras plus content : c'est un des rédacteurs de l'Encyclopédie, c'est Diderot.

Être tout à tous, se verser et s'épancher de tous côtés, se prodiguer à chacun comme au public, ne mesurer pour l'économiser ni son temps ni sa verve, jamais avare parce qu'il est inépuisable, tel est Diderot. Toujours accessible il donne au-

dience à tous sous sa mansarde ; il accueille les jeunes gens, les conseille et les aiguillonne ; sur-le-champ il se met avec vous sur le pied d'une familiarité commode, tantôt bouffonne, parfois sublime ; vous êtes son ami à la troisième phrase; il entre dans vos idées, vos projets, votre roman, votre drame ou votre histoire, relève vos langueurs, comble les lacunes que vous ne sauriez remplir, se met à l'œuvre pour vous, improvise, écrit ; et quand il vous a donné des pages où le style étincelle et bouillonne, il reprend sa conversation, cette conversation intarissable, cette harangue perpétuelle avec laquelle il échauffe son siècle dont il est le hiérophante ; son front s'agrandit, sa tête est brûlante, il vient de jeter son bonnet, il s'est levé, il parle, il tonne, s'attendrit et se prend à rire ; il se jette dans vos bras, il vous embrasse, il s'exhale en exclamations, en apostrophes, en dithyrambes et en prophéties..... Mais il est fou cet homme ; oui, il est fou, de cette folie, feu élémentaire et sacré du genre humain, scandale de la foule qui en est vivifiée sans le savoir ; il est possédé par cette folie, conseillère du dévouement, mère des grandes choses, et qui peut aller, dernier effort

de l'humanité, jusqu'au dédain de la gloire personnelle. Et voilà pourquoi Diderot, toujours envahi par ses contemporains dont aucun ne le quittait sans une idée de plus dans la tête, n'a pas laissé de monumens comme ses égaux ; nous avons de lui des témoignages isolés et magnifiques de sa grandeur, des fragmens, des phrases, des lambeaux et des germes, mais rien de parfait et d'accompli ; il semble au-dessus comme au-dessous d'un livre.

Les systèmes philosophiques ne sont pas assujétis à des représentations uniformes ; à une époque, vous les trouvez hérissés de formules, à une autre énoncés en langue vulgaire ; tantôt leur enveloppe les dérobe à la foule, tantôt une interprétation lumineuse les dévoile et les notifie. Le panthéisme s'était établi profondément dans la philosophie moderne ; le génie sévère de Spinosa l'avait du même coup créé et pour ainsi dire consommé. Mais Spinosa restait inaccessible à la plupart ; on ne l'avait commenté qu'en le dénaturant, et son panthéisme inconnu planait sur les esprits comme un horrible mystère. Sans le savoir et sans préméditation Diderot se fit l'ora-

teur du système dont Spinosa est le rédacteur géomètre : Diderot, c'est Spinosa en dehors, non qu'il ait eu l'intention expresse de répandre les principes du Juif d'Amsterdam : tant s'en faut, même dans l'Encyclopédie il le combat; mais Diderot fut aussi naturellement panthéiste que Spinosa ; comme lui il fit une confusion idéale du monde et de Dieu. Après que Spinosa dans sa retraite, cellule de la philosophie, eut en silence élaboré cette doctrine substantielle et sans fond, aliment qui ne convient pas à toutes les ames, mais où ceux qui la peuvent supporter puisent animation, arrive Diderot qui ne saurait garder ses inspirations, qui les répand, les applique aux choses et les inculque aux hommes. Quel est donc le Dieu de Diderot? c'est la nature, c'est la vie, c'est le monde. Diderot écrit sur le mouvement, sur la matière; il voit l'image de Dieu dans l'animation universelle[1], et comme il est surtout résolu d'écarter les fausses représentations de la notion de Dieu, il tombe dans le panthéisme, mais non pas dans l'athéisme. Diderot un athée! stupide commentaire de la pensée de ce grand homme! Athée, lui, ce cœur gonflé

(1) *Rêve de d'Alembert.*

d'enthousiasme pour la beauté, la gloire et le génie! lui, Diderot, qui s'enivre à la lecture de Clarisse ou au souvenir de Marathon! lui qu'on pourrait appeler en lui appliquant une de ses expressions : *la peau la plus sensible de son siècle!* Est-ce donc de l'athéisme que ce mouvement de l'esprit humain qui s'emploie à grandir incessamment la notion de Dieu? Qui donc sur la terre aujourd'hui possède Dieu avec tant de certitude qu'il puisse interdire ou calomnier sa recherche? Hommes du passé, vous ne l'avez plus; nous ne l'avons pas encore, mais nous l'avouons, du moins.

Diderot aspirait à répandre pour les appliquer les principes de la science, et je saisis sa pensée dans cette phrase : *Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire; si nous voulons que les philosophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en sont les philosophes*[1]. Il comprenait que le temps était venu de faire passer la philosophie dans tous les esprits. De nos jours un métaphysicien allemand a voulu replonger la philosophie dans les arcanes de la scolastique et la

(1) *De l'interprétation de la nature.*

remettre entre les mains de la minorité aristocratique de l'espèce humaine[1]. Cela serait bien si Hegel eût vécu contemporain de Parménide ou d'Abélard.

La multiplicité des diverses aptitudes de Diderot était merveilleuse. Il se montra versé dans ce que les métiers et les arts ont de plus particulier ; à ces notions techniques il joignait la connaissance de l'histoire littéraire et des systèmes philosophiques ; critique, conteur, dramaturge, amant du beau, du vrai et du naïf, savant et inspiré. Il nourrissait pour ce qui sentait le rhéteur et la convenance académique une insurmontable antipathie. Il encourageait les essais les plus informes s'il y pouvait sentir la vie ; mais il fustigeait impitoyablement la médiocrité revêtue des formes reconnues pour classiques. M. de La Harpe venait d'écrire le panégyrique de Fénélon. Diderot ne put se tenir, et rédigea une petite réclamation contre le jugement de l'académie et le triomphe du lauréat. On voit qu'en commençant d'écrire il s'était promis d'être sage ; mais une fois qu'il a pris la plume, il est em-

(1) Voyez *Philosophie du droit,* t. II, ch. 9, p. 205.

porté par un courant dont après quelques lignes il ne cherche plus à triompher; alors il caractérise ainsi M. de La Harpe : « Il coule, mais « il ne bouillonne pas, il n'arrache pas sa rive, et « n'entraîne avec lui ni les arbres, ni les hommes, « ni les habitations. Il ne trouble, n'abat, ne « renverse, ne confond point; il me laisse aussi « tranquille que lui; je vais où il me mène, « comme dans un jour serein, lorsque le lit de « la rivière est calme, j'arrive à Saint-Cloud en « batelet ou par la galiote. » Plus Diderot continue, plus il s'indigne du style du lauréat; il s'écrie : « O vous, Carnéade, ô vous, Cicéron, que « diriez-vous de cet éloge? Je ne t'interroge pas, « toi qui évoquais les mânes de Marathon. » Enfin il conclut : « Encore une fois, cet homme a « du nombre, de l'élégance, du style, de la rai« son, de la sagesse; mais rien ne lui bat sous la « mamelle gauche. » Ah! rhéteurs, vous rencontriez cette fois un juge formidable. Diderot avait raison d'être sans pitié pour la rhétorique, et de l'accabler par l'éloquence. Ah! les rhéteurs! les rhéteurs! qu'ils nous ont fait de mal! Ils dégradent les chefs-d'œuvre comme les révolutions, ils étouffent ou persécutent le génie, ils dégoû-

teraient de la pensée; fléaux éternels de l'art, de l'éloquence et de la liberté.

On a écrit de Diderot que *c'était la plus allemande de toutes nos têtes* [1]. Le mot est instinctivement profond. Diderot en effet a nourri dans son cerveau, par une confusion puissante, le naturalisme et l'idéalisme. La nature avec ses beautés nues, ses voluptés matérielles et vigoureuses, et ses vastes désirs, inspirait à notre auteur des pages luxuriantes, source incontestable de certaines théories qui de nos jours se sont dites révélées. Et puis d'un bond Diderot se jetait dans les extrémités de l'idéalisme : il anime tout par la pensée, il fait de l'idée humaine la règle de toutes choses : c'est ainsi qu'il écrit dans ses lettres à Falconet : « Le présent est un point in-« divisible, qui coupe en deux la longueur de la li-« gne infinie. Il est impossible de rester sur ce point « et de glisser doucement avec lui sans tourner

(1) M. Sainte-Beuve. Voyez : *Critiques et portraits littéraires*, Diderot, p. 386-431. Rien de plus intime et de plus vrai que le portrait de Diderot tracé par M. Sainte-Beuve; il a contribué à nous fournir l'intelligence de ce philosophe et de son siècle. De pareilles peintures sont sensibles et durables.

« la tête en arrière ou regarder en avant. Plus « l'homme remonte en arrière et plus il s'élance « en avant, plus il est grand. » On n'a jamais exprimé plus clairement la soumission du temps à la raison de l'homme. A-t-on prononcé sur la gloire que décerne l'humanité des mots plus dignes que ceux-ci ? « Oh ! valeur inappréciable « de la gloire ! toutes les autres choses tombent « en commerce ; nous prêtons nos biens et nos « vies au besoin de nos amis ; mais de communi- « quer son honneur et d'étrenner autrui de sa « gloire, il ne se peut. » Les lettres à Falconet sont une excellente lecture, au milieu du scepticisme et du découragement dont on voudrait nous accabler aujourd'hui ; c'est une hymne, c'est une exaltation vers l'avenir, vers la postérité, cette récompense idéale, qui seule est assez riche pour indemniser le génie. Sans doute l'auteur déclame quelquefois ; on n'est pas constamment éloquent. Diderot est inégal : comment échapperait-il à cette condition du sublime, cet enthousiaste apôtre, mais apôtre sans oripeaux, de l'esprit de son siècle ?

Peu de livres parurent plus à propos que l'En-

cyclopédie. Résumer les connaissances humaines devait être une des occupations naturelles d'hommes qui s'employaient à changer le monde. On n'a de sécurité pour avancer qu'avec la connaissance parfaite de ce qu'on laisse derrière soi. La rédaction de l'Encyclopédie eut aussi l'avantage d'associer entre eux les philosophes, et d'enrôler pour la même affaire tous les talens et tous les esprits.

Diderot anima, conduisit l'entreprise et la soutint jusqu'au bout ; il avait un ami d'humeur tout-à-fait contraire à la sienne, d'Alembert ; ces deux hommes grandirent en se réunissant. Exact, élégant, sagace, spirituel et fin, d'Alembert par la rédaction de sa préface eut presque tous les honneurs du succès. C'était un excellent résumé de la science moderne, tracé d'une main habile et ferme, où se trouvèrent appréciés et mis en lumière les travaux des maîtres de la philosophie, de Bacon, de Leibnitz, de Descartes et de Newton. La probité de l'écrivain était évidente ; il renvoyait à chacun ce qui lui appartenait, et apurait le compte de l'esprit humain avec la netteté la plus honnête.

Cependant d'Alembert se lassa plutôt que Diderot ; il lâcha pied au milieu de l'expédition ; Diderot resta seul, mais ferme, mais aussi opiniâtre qu'aventureux, donnant aux jeunes gens et aux poltrons l'exemple de cette persévérance qui seule peut consommer les choses.

L'Encyclopédie, quels que soient ses défauts relevés par Voltaire, reconnus par d'Alembert et Diderot, a servi puissamment la cause du siècle.

Elle a réuni dans un même faisceau toutes les connaissances humaines, les sciences exactes, physiques et naturelles, les arts mécaniques, les lettres, la théologie, la philosophie et la législation.

Elle a appliqué certaines généralités de Bacon : excellent exemple !

Elle a résumé les travaux accomplis et provoqué de nouvelles découvertes.

Elle a remué les esprits ; elle a répandu le goût de l'étude ; elle a contraint les savans à la clarté ;

elle a enseigné le passé et fait songer à l'avenir.

L'ami de Diderot contribua au mouvement philosophique en gardant toujours la discrétion de son caractère. Ses *Elémens de philosophie* associent avec une méthode qui charmait le grand Frédéric la métaphysique, la physique et la géométrie. Ses Eloges continuent dignement ceux de Fontenelle. On peut lire encore ses traductions de Tacite et ses extraits de Bacon. D'Alembert savait profondément la langue, et il est utile de parcourir ses synonymes et ses fragmens de critique littéraire.

L'élégant géomètre se dédommageait de sa réserve en écrivant à Frédéric et à Voltaire, ces deux puissans rois. Cette correspondance soulageait son cœur; on l'y trouve libre, spirituel, et appelant sur les ennemis de la philosophie les foudres de Potsdam et de Ferney.

CHAPITRE X.

REVENDICATION PHILOSOPHIQUE DES DROITS DE L'HOMME ET DU SENTIMENT RELIGIEUX. — POLITIQUE NOUVELLE ET RÉVOLUTIONNAIRE. — INSTALLATION DE LA SOUVERAINETÉ DÉMOCRATIQUE. — J.-J. ROUSSEAU.

Tout était riant dans la littérature et la philosophie, et la campagne se faisait joyeusement. Un jour, tomba dans les salons de Paris un homme étrange et triste : il n'avait pas l'allure générale et l'uniforme commun ; sa conversation, un premier écrit, signalaient un mérite bizarre ; on l'accueillait, les coteries voulaient l'attirer ; il se refusait à ces avances avec une obs-

tination déplaisante ; seul pour être libre, solitaire voué aux intérêts du genre humain. Je voudrais sur cet homme, dont ailleurs[1] déjà j'ai étudié le génie, communiquer quelque chose de cette admiration intime et presque douloureuse dont il vous perce plus profondément à chaque lecture nouvelle.

Certes, jusqu'à la venue de Rousseau, les artistes n'avaient pas manqué à la prose française. Bossuet, théologien, historien et politique, avait maîtrisé la langue en roi ; mais sa tristesse a quelque chose de positif ; s'il se lamente, c'est avec Jérémie ; s'il déplore les vicissitudes des nations, c'est appuyé sur les prophètes ; et dans sa majestueuse douleur il y a constamment quelque chose de traditionnel. Les angoisses de Pascal sont dues à l'église ; il tremble devant l'éternelle damnation. Fénélon semblerait plus détaché des traditions ; mais au fond de sa prose je retrouve la Bible, le christianisme, les pères et leur autorité. Montesquieu n'a de génie qu'avec l'histoire, et l'histoire le sauve

(1) *Philosophie du droit*, l. II, liv. IV, ch. 10.

de la mélancolie. Voltaire raconte, attaque, se raille, se moque et ne pleure que dans ses tragédies. Diderot se répand en exclamations, se brise en interjections, conserve une face radieuse, et par l'enthousiasme échappe à la douleur. Or, avec Rousseau j'entre, comme Dante Alighieri à la suite de Virgile, dans un monde inconnu. Quelle est cette grandeur sans analogie avec quoi que ce soit et qui ne relève que d'elle-même? quels sont ces traits de flamme? quelle est cette tristesse? cet éclat? ces éclairs? cette nuit profonde? cette douleur poignante? ce désespoir? cette espérance d'une autre vie? ce scepticisme amer? cette soif de Dieu? cette personnalité qui se suffit en se déchirant? cette ignorance et ce mépris de l'histoire? ce dédain de l'autorité? cette aspiration vers la liberté humaine et naturelle? cette logique? ces contradictions? ces riantes peintures? ces pathétiques découragemens? Rousseau! Rousseau! qui donc es-tu? On ne vit pas impunément avec lui; il s'attache à vous, il ne quitte plus une ame dès qu'il la possède; il l'enlace, la vivifie, la dévore et la charme; son style vous plonge dans tous les

tourmens et tous les plaisirs : c'est un breuvage incendiaire qui circule dans vos veines ; c'est une brise délicieuse qui vous passe sur le front. Quant à l'homme doué d'une telle puissance , il se consume , il brûle , il saigne ; immortelle hostie qui s'immole sur l'autel de l'humanité.

La nature pour la première fois trouva dans les lettres françaises un poète inspiré. Rousseau aimait dans sa jeunesse ces longues promenades qui entretiennent les vagues rêveries ; il récréait ses yeux et son ame par le spectacle d'un frais paysage ; il aimait la fleur la plus simple, et cherchait dans son calice la révélation d'un Dieu. Le lever de l'aurore remplissait ses yeux de larmes; la lune qui parcourt les cieux en triomphant des nuages lui faisait baisser la tête mélancoliquement. Je le vois ayant trouvé son Eden dans la petite île de Saint-Pierre , se berçant dans un batelet , suivant le rivage avec ses pensées , s'abreuvant du parfum des fleurs, du chant des oiseaux , embellissant encore par ses rêveries les enchantemens que lui envoyait la nature[1]. Buffon écrivait dans le même temps l'histoire naturelle

(1) Rêveries. Cinquième promenade.

de la terre et des êtres qui l'animent et la décorent; les merveilles de la création recevaient de la puissance de l'art une seconde vie; la nature se réfléchissait dans le style de l'écrivain comme dans une eau limpide et cristalline. Buffon enseignait, Rousseau vivement ramenait au culte des beautés naturelles ses contemporains affadis; société dont les idées étaient vastes, les mœurs molles, philosophant dans ses boudoirs, allant chercher les arbres et la verdure à l'Opéra. Nature, chaste et sauvage chasseresse, la jeunesse revient à tes autels, entraînée par les accens d'un poète; ces fils de pères efféminés désertent les quotidiennes saturnales pour tes joies innocentes et tes agrestes plaisirs. Dans chaque famille il est un jeune homme pour qui les écrits de Rousseau ont créé des sentimens et des voluptés à part; il cherche la solitude au bord d'un ruisseau, dans une clairière, sur une colline, pour relire ces pages, retrouver ces émotions qui ont doublé les forces de son cœur. C'est à Rousseau que nous devons tous ce délectable romantisme de notre première jeunesse, ces impressions naturelles et infinies, les extases ardentes, les effusions dans le sein d'un

ami; mais bientôt, la virilité venue, nous quittons les champs et la nature pour la société, l'histoire et l'ambition.

J'ai toujours estimé que Rousseau, si puissante que soit sa prose, n'a cependant traduit avec son secours que la moitié de lui-même; son cœur était un abîme sans fond, et les sentimens qu'il sentait gronder comme de brûlans orages ne pouvaient éclater au dehors qu'à demi. Mais n'y aura-t-il pas une autre langue pour ce Dieu déchu? S'il était un langage dont l'indéfinissable harmonie rattachât la terre au ciel, les terrestres amours à la céleste religion, pur et faible écho des concerts divins, ne serait-ce pas pour notre malheureux poète un refuge salutaire? Il sera moins tourmenté s'il peut poser ses doigts sur un luth même incomplet : aussi se jette-t-il dans la musique, cette poésie plus mystérieuse encore que l'autre. Par une harmonie qui provoque la pensée il échauffe son ame, et par elle, comme Pythagore et Platon, il se suscite à lui-même une vaste inspiration qui éclate dans quelques notes et surtout dans ses écrits. Eh! que m'importent aujourd'hui les chants débiles et grêles du

Devin de village! Ce que retiendra la postérité, c'est l'amour de Rousseau pour la musique qui l'animait comme les législateurs de l'antiquité, cette aspiration vers la céleste harmonie, cette fuite de la terre sur les ailes d'un art divin. Que de pensées restées inconnues, que d'émotions perdues pour nous s'élevèrent dans le cœur de Rousseau pendant qu'il écrivait des notes pour gagner du pain! Scribe divin, sublime copiste, dans quelles régions s'égarait ton ame pendant que tes doigts couraient sur le papier? Aurais-tu donc quitté la terre emportant avec toi les plus profonds secrets de ton génie?

Si la nature fut le culte de Rousseau, la prose et la musique ses deux instrumens, l'homme fut son étude; il traça les règles d'une éducation nouvelle. Fénélon avait élevé industrieusement un type de perfection idéale : Télémaque était un fils de roi, du sang des héros; des larcins habiles, une compilation de génie, un éloquent mélange de traditions et de quelques nouveautés faisaient du roman de l'archevêque une lecture à la fois royale et populaire; la hardiesse de l'écrivain moderne s'autorisait des leçons de l'anti-

quité, des actions des héros et des vertus des législateurs : elle a frayé la route à Rousseau ; il faut rallier le Télémaque à l'Émile ; mais entre ces deux ouvrages il y a une différence qui est un progrès. Emile n'est pas un fils de roi, il est sorti du peuple ; ce n'est pas un héros, c'est un homme. Jean-Jacques éduquera cet enfant pour le rendre bon, simple et libre ; il aura horreur d'en faire un courtisan et un académicien ; enfin il ressuscitera pour son siècle la pensée et l'énergie du stoïcisme ; c'était beaucoup de réveiller la liberté humaine et de lui demander de se tenir debout.

Depuis le seizième siècle, la foi, je ne dis pas au catholicisme mais à l'évangile même comme règle divine et définitive de l'humanité, était vivement ébranlée. Cependant elle vivait encore dans ces cœurs auxquels ne suffisaient pas l'incrédulité déiste de Voltaire et le panthéisme de Diderot ; elle y vivait non pas sans être troublée : le doute la traversait à toute heure et l'altérait douloureusement. Dans Rousseau se personnifia cette hésitation entre l'évangile et la philosophie. Il flotte entre la révélation et le déisme ; parfois

on le voit, après avoir exalté l'indépendance de la pensée, tomber de lassitude au pied de la croix : bientôt après sa raison se réveille, se révolte et veut retrouver à elle seule le chemin de Dieu : déisme nouveau, déisme pathétique, déisme contagieux par ses irrésolutions mêmes et par sa bonne foi. Comment résister à un ami qui partage vos incertitudes et vos tourmens? Rousseau est l'homme qui a le plus arraché d'ames aux croyances traditionnelles ; il a montré qu'on pouvait parler magnifiquement de Dieu sans s'appuyer sur les pompes de la phraséologie catholique ; il a suscité et fondé dans les cœurs le sentiment religieux avec une autorité d'éloquence dont la nouveauté aurait consterné Bossuet.

Mais voici quelque chose de plus nouveau. Seul dans son siècle, Rousseau comprend la majesté du peuple comme il a compris la nature de l'homme et la grandeur de Dieu. Partant de l'homme et de la liberté stoïque, individuelle, il s'élève à la liberté sociale. L'histoire n'est pas sa règle, mais la nature philosophique des choses. Pour lui la société repose sur le pacte de tous, contrat qui constitue la souveraineté.

souveraineté qui domine les gouvernemens. C'était sur la scène politique l'avénement de l'esprit humain avec son droit et son nom. La volonté générale de l'homme et des peuples s'élevait au-dessus de la tête des rois; elle est écrite dans la civilisation française, elle envahit progressivement la civilisation européenne, elle exerce une puissance désormais indélébile. Aujourd'hui que nous agitons en tous sens le problème de l'association, qu'avons-nous à faire si ce n'est de poursuivre la voie de la volonté générale pour l'élargir et la faire remonter à Dieu? Compléter l'humaine volonté par la conscience de l'universelle et divine raison, voilà l'œuvre de notre âge. La liberté n'est pas seulement un acte de volition, mais une idée de l'intelligence.

Quel poème que ce *Contrat social* où, sans souci du présent, avec le mépris du passé et sans une conscience précise de l'avenir, le législateur du peuple enchaîne les déductions logiques, les aphorismes féconds, et fait tout jaillir de sa pensée qu'il met face à face avec les autorités et les tra-

ditions! Voilà qui était inconnu aux Grotius, aux Montesquieu et aux Chatam.

Ainsi Rousseau a dans son siècle inspiré le culte de la nature et des beautés de la création; il a ouvert des sources inconnues d'émotions énergiques et pures.

Il a revendiqué les droits de la nature humaine et de la liberté de chaque homme.

Il a restauré la conscience de Dieu, il a fait aimer Dieu ardemment; du milieu des ruines et des corruptions du symbole il a sauvé le sentiment religieux et rendu possible l'avenir.

Il a été l'auteur d'une politique nouvelle et révolutionnaire; il a mis dans les têtes le principe de la souveraineté démocratique, et il a rendu une révolution nécessaire.

Est-ce de la puissance? que si vous en doutiez encore, entendez-vous les clameurs et les invectives furieuses des écrivains ecclésiastiques et des

soutiens du passé? Ils ont appelé Jean-Jacques sophiste, et le sophiste a changé la société; ils l'ont nommé rhéteur, et le rhéteur a enflammé tous les esprits. Où donc est Dieu, si ce n'est avec le génie? D'autres hommes dans ces dernières années ont affiché pour Rousseau un auguste dédain mêlé d'un peu de colère : s'ils lui accordaient quelque chaleur, ils lui déniaient l'esprit philosophique et politique ; mais nous attendons encore les ouvrages qui doivent accabler de leur supériorité l'*Émile* et le *Contrat social.* J'oubliais que Genève a délibéré longtemps pour ériger une statue au fils de l'horloger; rien n'a manqué à Rousseau, ni les fureurs de l'église, ni les risibles mépris de quelques demi-penseurs, ni l'ingratitude de sa patrie. Telles sont les conditions de l'immortalité : un nom déchiré, une gloire contestée, poursuivie, un naufrage accidentel. L'homme disparaît, mais il ne périt pas; il revient, il surnage; un flot impétueux et sauveur le porte jusqu'au ciel, qui s'entrouvre pour le recevoir.

CHAPITRE XI.

L'ABBÉ MABLY. — L'ABBÉ CONDILLAC. — DUCLOS. — VAUVENARGUES.

Deux directions se partageaient la pensée morale du siècle, l'intelligence du passé et l'attraction vers l'avenir, Montesquieu et Rousseau. On vit hésiter entre ces deux grands maîtres un homme qui se débattit pour trouver du génie, et qui après de violens efforts retomba dans une irrévocable médiocrité : c'est l'abbé de Mably. Tant qu'il ne sortit pas des études historiques, il fut utile et raisonnable ; ses *Observations sur*

l'histoire de France offrent encore aujourd'hui de précieuses indications ; son *Droit public de l'Europe fondé sur les traités* renferme de saines notions historiques : dans cette voie Mably se montrait élève intelligent de Montesquieu.

Mais une autre ambition lui traversa l'esprit : Mably voulut se faire le rival de Rousseau, et dans cette émulation il échoua. Rousseau avait posé le problème de la société, dont il établissait les fondemens sur un contrat ; il absorbait dans la volonté générale les libertés individuelles avec lesquelles il alimentait la liberté sociale : innovation démocratique ; politique nouvelle dont l'entente fut déniée à Mably. L'abbé lut sans le comprendre le *Contrat social ;* loin d'y voir le titre des peuples à la souveraineté et le fondement de la liberté moderne, il s'adresse aux rois pour opérer les réformes nécessaires ; en même temps il a pour la république de Sparte un fol engouement, il voudrait accommoder au brouet noir toutes les choses de ce monde.

Il croit que la liberté n'est possible que dans les petits états ; il préfère la Suède à l'Angleterre,

il juge mal les commencemens de l'Amérique ; il déclame contre le luxe et l'industrie ; il voit presque dans le commerce la peste des états.

Dans les *Entretiens de Phocion* il ambitionne tout ensemble la profondeur des pensées et le relief de la forme ; mais il faut ici laisser parler Jean-Jacques : « Je ne vis dans les dialogues de « Phocion qu'une compilation de mes écrits, « faite sans retenue et sans honte. Je compris à la « lecture de ce livre que l'auteur avait pris son « parti à mon égard, et que je n'aurais pas désor- « mais de plus cruel ennemi. Je crois qu'il ne m'a « pardonné ni le *Contrat social* trop au-dessus de « ses forces, ni *la Paix perpétuelle*, et qu'il n'avait « paru désirer que je fisse l'extrait de l'abbé de « Saint-Pierre que dans l'espoir que je m'en ti- « rerais mal [1]. » Le *Phocion* est une des plus fastidieuses lectures auxquelles on puisse se trouver condamné ; des déclamations vagues et erronées y dégradent cette antiquité même dont l'écrivain s'autorise.

Jamais le génie du style ne fut refusé plus com-

(1) *Confessions*, partie II, liv. XII.

plètement à personne qu'à Mably ; sa phrase est épaisse et insipide, son expression terne et plombée. Jamais la lumière ne vient interrompre par des clartés soudaines ou brisées l'obscurité monotone de sa phraséologie : jamais une image, jamais un élan; on n'aperçoit pas les cieux un seul instant, on est, pour ainsi parler, enfermé et comme enfoui dans une cave dont les ténèbres sont rendues encore plus sensibles par une faible lueur rougeâtre et tremblotante.

On a peine à concevoir comment Mably, si dépourvu de la faculté de composer et d'écrire, a osé promener sa dédaigneuse critique sur des écrivains tels que Gibbon, Robertson et Voltaire. Ses deux ouvrages *de l'Étude de l'Histoire* et de *la manière d'écrire l'Histoire*, n'offrent que des appréciations légères et inexactes des hommes et des choses.

L'esprit dur et peu juste que porta Mably dans les matières philosophiques eut de tristes influences. Cet écrivain répandit dans le public de fausses notions sur l'antiquité, et le désir d'imiter un jour ces représentations mensongères. Si plus

tard à la Convention nous rencontrons des hommes qui veulent ressusciter Sparte, qui croient la liberté incompatible avec les richesses, le luxe et le commerce, ce sont les élèves de Mably et non pas de Jean-Jacques. Mably a confondu les temps et les civilisations, et troublé bien des cervelles ; encore une fois ses recherches historiques sont fructueuses ; mais dans la théorie même il s'est montré dépourvu du sens européen ; il a été plus qu'inutile venant après Jean-Jacques ; il a été dangereux.

Il eut un frère valant mieux que lui, l'abbé de Condillac qui exerça sur son siècle et sur les commencemens du nôtre une autorité du premier ordre. Jusqu'à lui, dans la métaphysique, rien n'avait été positif, spécial et didactique ; ni le déisme de Voltaire et de Rousseau, ni le panthéisme de Diderot n'avaient revêtu les formes d'un enseignement dogmatique ; Condillac professa, à parler proprement, la philosophie.

L'abbé de Condillac venait après Locke ; il le continua sans masquer sa gloire, et marchant sur ses traces il innova. Locke avait eu surtout le gé-

nie observateur; Condillac eut particulièrement le génie métaphysique. L'Anglais avait rassemblé un nombre infini de faits observés et les avait exposés avec plus de sincérité que de cohérence; il s'était montré plus clairvoyant que logique. Condillac, en moissonnant dans les observations recueillies par Locke, voulut les coordonner en système plus étroitement que n'avait fait son devancier; il désirait trouver l'unité, désir qui visite toujours les esprits métaphysiques, et il chercha une théorie de l'esprit humain; il arriva dans ce dessein à expliquer l'idée par la sensation transformée. Pas plus que Diderot, Condillac ne déserte l'idéalisme, condition de toute philosophie; et son système est à vrai dire un idéalisme sensitif. Voici comment il ouvre son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* : « Soit que nous nous élevions, « pour parler métaphoriquement, jusque dans les « cieux, soit que nous descendions dans les abî- « mes, nous ne sortons point de nous-mêmes et « ce n'est jamais que notre propre pensée que « nous apercevons. Quelles que soient nos con- « naissances, si nous voulons remonter à leur ori- « gine, nous arriverons enfin à une première pensée « simple, qui a été l'objet d'une seconde, qui l'a

« été d'une troisième, et ainsi de suite. C'est cet
« ordre de pensées qu'il faut développer, si nous
« voulons connaître les idées que nous avons des
« choses......... Nous sentons notre pensée, nous
« la distinguons parfaitement de tout ce qui n'est
« point elle...... Les sensations et les opérations
« de l'ame sont les matériaux de toutes nos con-
« naissances; matériaux que la réflexion met en
« œuvre, cherchant par des combinaisons les rap-
« ports qu'ils renferment. Mais tout le succès dé-
« pend des circonstances par où l'on passe........
« Il n'y a point d'idées qui ne soient acquises; les
« premières viennent immédiatement des sens;
« les autres sont dues à l'expérience et se multi-
« plient à proportion qu'on est plus capable de
« réfléchir. »

Bossuet ne parle pas de la liberté et du libre arbitre d'une manière plus expresse que Condillac qui met en lumière toutes les parties idéales et morales de notre nature.

Le *Traité des sensations* est avec la *Critique de la raison pure* de Kant le meilleur fragment de science métaphysique du dix-huitième siècle. Le

philosophe allemand, naïf autant que profond, critique la raison, établit ses rapports avec le temps et l'espace, et croit entrevoir des limites qu'elle ne saurait franchir. Condillac, quelques années auparavant, analysa la sensation avec autant de bonne foi et une ténuité aussi subtile que le professeur de Kœnigsberg. L'Allemagne se développa sous l'influence de Kant; en France tout sortit de Condillac : Charles Bonnet, Helvétius, ses contemporains; Cabanis, Bichat, de Tracy, Volney, Garat, Laromiguière, Broussais, Magendie, tous ces hommes célèbres dépendent du métaphysicien de Grenoble.

Si l'on prise les hommes suivant leur utilité, Condillac fut grand. Instructif et méthodique, il éclaircit les notions les plus essentielles de la grammaire générale; il écrivit l'histoire sans éloquence, mais avec une édifiante raison; son *Cours d'études* servit à ses contemporains plus qu'au prince de Parme. La métaphysique, l'histoire, la logique, furent l'objet de ses enseignemens.

Sur ses traces la philosophie physiologique pourra pénétrer de nos jours dans la connais-

sance intime de l'homme. La psychologie et la métaphysique ne peuvent devenir nouvelles et effectives qu'associées à la science de l'homme physique ainsi qu'à la cosmologie ; et c'est à la médecine française à doter la France d'une philosophie de la nature et de l'homme.

Dans une direction puissamment imprimée, les hommes les plus divers et les plus inégaux trouvent leur emploi. Le timide marche derrière le plus impétueux ; l'élégance se produit sous la protection de la force, et les tempéramens modérés, amis de la vérité, mais plus encore de leur bonheur, servent la cause qu'ils ne veulent suivre qu'à demi : avec eux les innovations s'insinuent, et les hardiesses se font recevoir. *Duclos a son franc parler,* disait Louis XV ; ce roi n'avait pas peur de cet académicien spirituel et discret, et Duclos pouvait être tout ensemble secrétaire perpétuel et philosophe. Je crois que Duclos, après Voltaire, a le mieux répandu les nouveautés du siècle dans les salons ; il a écrit l'histoire sans force, mais avec une ingénieuse facilité ; il a peint les mœurs de son temps agréablement ; il avait une connaissance exacte de la langue ; il charmait

ses contemporains par sa conversation, et d'Alembert disait que *c'était l'homme de France qui avait le plus d'esprit dans un temps donné.*

Que la mort moissonne arbitrairement les hommes! quel plaisir prend-elle à faucher avant le temps les plus aimables têtes, pendant qu'elle épargne les êtres les plus insipides ou les plus malfaisans? Vauvenargues meurt à vingt-cinq ans pleuré par Voltaire. « Par quel prodige, s'écrie l'é-
« loquent poète, avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans
« la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans
« autre étude que le secours de quelques bons
« livres? comment avais-tu pris un essor si haut
« dans le siècle des petitesses? et comment la
« simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette
« profondeur et cette force de génie? Je sentirai
« long-temps avec amertume le prix de ton
« amitié; à peine en ai-je goûté les charmes;
« non pas de cette amitié vaine qui naît dans les
« vains plaisirs, qui s'envole avec eux, et dont
« on a toujours à se plaindre, mais de cette
« amitié solide et courageuse, la plus rare des
« vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur
« ce dessein de rendre quelque honneur aux

« cendres de tant de défenseurs de l'état, pour
« élever aussi un monument à la tienne. Mon
« cœur rempli de toi a cherché cette consola-
« tion, sans prévoir à quel usage ce discours sera
« destiné, ni comment il sera reçu de la malignité
« humaine, qui, à la vérité, épargne d'ordinaire
« les morts, mais qui quelquefois aussi insulte à
« leurs cendres quand c'est un prétexte de plus
« de déchirer les vivans. »

Vauvenargues avait l'ame ardente et l'esprit vaste; Dieu et l'humanité étaient l'objet des passions de ce jeune homme. Dans le peu de jours qu'il passa sur la terre, il avait pris un sublime essor; il était sorti de la religion traditionnelle pour s'élever à des émotions nouvelles. « La plus
« fausse des philosophies, écrivait-il, est celle
« qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des
« embarras des passions, leur conseille l'oisi-
« veté. » Il disait encore : « Nous devons peut-être
« aux passions les plus grands avantages de l'es-
« prit. » Vauvenargues n'a pas le désir de se montrer chrétien, c'est un homme nouveau : il n'a pas besoin de l'Évangile pour adorer Dieu passionnément, ni du christianisme pour arriver à la connais-

sance de l'homme. *Cet enfant timide*, suivant l'expression de Voltaire, a d'incroyables audaces dans ses conceptions, et porte une singulière maturité dans ses jugemens[1]. S'il eût vécu, il eût grandi de telle façon que personne ne l'eût dépassé peut-être. En voyant ce jeune soldat philosophe rapporter de la retraite de Prague, qu'il fit pendant trente lieues de glace, les semences de mort qui déchirèrent sa poitrine, on est percé de cette inconsolable tristesse qui sur les tombes de Barnave et d'André Chénier vous contraint à baisser la tête. Ces jeunes aigles de la philosophie, de la poésie et de la tribune, semblent n'avoir un instant paru que pour servir d'auspices à l'émancipation de l'humanité.

(1) *Voyez* l'Introduction à la connaissance de l'esprit humain.

CHAPITRE XII.

TERRASSON. — MARMONTEL. — LE BARON D'HOLBACH. — HELVÉTIUS. — SAINT-LAMBERT.

L'inspection des écrivains médiocres offre un avantage qu'il ne faut pas dédaigner. Le génie même, quand il concorde le plus avec son siècle, le devance, et sa supériorité consiste surtout dans son antériorité; la médiocrité reflète fidèlement les opinions moyennes et le milieu du siècle. Les grands hommes s'emparent du présent avec la conscience du passé et de l'avenir; les hommes secondaires n'expriment que le présent. Ainsi Marmontel par son *Bélisaire* reproduit assez exac-

tement les opinions de son siècle, sans les accroître ni les rehausser avec son propre fonds. Mais auparavant je dirai un mot sur *Sethos*.

Le roman poétique de Fénélon eut de nombreux imitateurs parmi lesquels il est juste de distinguer Terrasson. *Sethos, histoire ou vie tirée des monumens anecdotes de l'ancienne Égypte, traduite d'un manuscrit grec*, est une double imitation du Télémaque et de la Cyropédie. On y voit un jeune prince, après avoir perdu sa mère dont le règne est jugé aux enfers, s'élever à l'école de la sagesse sacerdotale, passer par l'épreuve des initiations, et contracter ainsi l'habileté de régner. Le livre de Terrasson offre des excursions curieuses sur la Phénicie et sur Carthage ; le traducteur de Diodore de Sicile a mis dans son roman tout ce que les Grecs lui avaient appris de l'Egypte. Le dernier siècle lisait avec plaisir le Jugement aux Enfers de la mère de Sethos. Parmi les éloges que décerne à la reine le grand-prêtre de Memphis on remarque ces mots : « Il n'est jamais sorti de sa bouche ni un secret, ni un mensonge ; et elle a cru que la dissimulation nécessaire pour régner ne devait s'étendre que

jusqu'au silence. » J'ai été surpris agréablement en trouvant dans *Sethos* la fable d'Orphée[1] comprise avec quelque profondeur : le récit de la perte d'Euridice et des initiations que son amant va chercher en Egypte, a quelque chose de cette interprétation symbolique que de nos jours a exposée M. Ballanche avec une si touchante sensibilité. *Sethos* est encore un respectueux enseignement adressé aux rois ; compromis incertain entre la soumission et la dépendance, comme entre l'histoire et la fiction.

Le temps était favorable à ces compositions hermaphrodites. *Bélisaire*, qui commence en roman et finit en sermon, reproduisait toutes les opinions du siècle ; aussi quoique ennuyeux il fut populaire. Marmontel s'élevait contre la confusion des anciennes lois, et réclamait la simplicité d'un code ; il se plaignait du mode de l'impôt[2]. Il demandait aux rois le bonheur des peuples et disait : « Il n'y a pas un homme de bon sens, « quelque élevé qu'il soit, qui, se comparant « en secret avec le peuple qui le nourrit, qui le

(1) Livre III.
(2) Chap. XII.

« défend, qui le protége, ne soit humble au « dedans de lui-même; car il sent bien qu'il est « faible, dépendant et nécessiteux [1]. » Touchant la religion il écrivait ces mots : « La révélation « n'est que le supplément de la conscience; c'est « la même voix qui se fait entendre du haut du « ciel et du fond de mon ame [2]. » La Sorbonne jugea cette maxime impie; l'ouvrage fut condamné et la réputation de Marmontel s'en augmenta.

Le culte des idées humaines ne comporte pas un attachement tiède et passager, non plus qu'une adhésion légère et une courtoisie vaniteuse. Voulez-vous être écrivain? soyez-le de pied en cap, et mettez vos doigts dans l'encre. Qu'ils sont aimables ces papillons littéraires qui voudraient sans peine et rapidement butiner la science et la célébrité par distraction, d'une façon épisodique! Ils n'étudient que pour varier l'oisiveté, et s'ils écrivent c'est pour honorer les lettres. Ces aimables fats sont la peste des études et de la philosophie. Ils gâtent l'œuvre

(1) Chap. XII.
(2) Chap. XV.

des grands maîtres; ils dénaturent les idées, les faussent, les dépravent, dissertent à tort et à travers; grace à leurs manœuvres le vaisseau risquerait de sombrer près du port, si le naufrage de l'esprit humain était possible.

Le baron d'Holbach recevait les philosophes; ainsi qu'Helvétius il était leur amphytrion, mais il voulut encore être leur égal, faire un livre, compter parmi eux : Helvétius eut la même ambition, et tous deux se fourvoyèrent. Messieurs, ouvrez votre maison aux philosophes, donnez-leur à souper, mais n'écrivez pas, cela passe vos forces. Si l'on excepte quelques endroits échauffés par Diderot (et qu'allait faire Diderot dans la prose du baron d'Holbach?), le *Système de la nature*, ou *des lois du monde physique et du monde moral*, est de fond en comble un faux et méchant livre. D'Holbach avait lu que bien que mal Hobbes et Spinosa : il n'avait pas entendu Spinosa, il en était incapable; il n'avait vu dans l'idéalisme de ce grand penseur qu'un matérialisme épais, inepte calomnie déversée sur la nature et la religion. Hobbes lui échappa également; il ne comprit ni les passions de vengeance

et de réaction qui poussaient cet Anglais contre l'esprit humain et la liberté, ni la subtile industrie de ses déductions logiques ; il s'empara seulement de quelques conséquences grossières pour en faire la substance d'un athéisme qu'il délaya.

Pour prêcher l'athéisme il prenait bien son temps ; il se faisait athée pendant que l'esprit humain cherchait Dieu dans tous les sens, pendant que les génies de son siècle gravitaient chacun dans leur voie vers le trône de l'Eternel. Mais donnons-nous le spectacle de quelques-unes des extravagances de d'Holbach : « On demandera « peut-être si l'on pourrait raisonnablement se « flatter de jamais parvenir à faire oublier à tout « un peuple ses opinions religieuses ou les idées « qu'il a de la divinité. Je réponds que cela paraît « entièrement impossible et que ce n'est pas le « but que l'on puisse se proposer. L'idée d'un « Dieu, inculquée dès l'enfance la plus tendre, « ne paraît pas de nature à pouvoir se déraciner « de l'esprit du plus grand nombre des hommes ; « il serait peut-être aussi difficile de la donner « à des personnes qui, parvenues à un certain

« âge, n'en auraient jamais entendu parler, que
« de la bannir de la tête de ceux qui depuis
« l'âge le plus tendre en ont été imbus. Ainsi l'on
« ne peut supposer que l'on puisse faire passer
« une nation entière de l'abîme de la supersti-
« tion, c'est-à-dire du sein de l'ignorance et du
« délire, à l'athéisme absolu qui suppose de
« la réflexion, de l'étude, des connaissances,
« une longue chaîne d'expériences, l'habitude
« de contempler la nature, la science des vraies
« causes de ses phénomènes divers, de ses com-
« binaisons, de ses lois, des êtres qui la com-
« posent et de leurs différentes propriétés.......
« L'athéisme, ainsi que la philosophie et toutes
« les sciences profondes et abstraites, n'est donc
« pas fait pour le vulgaire, ni même pour le plus
« grand nombre des hommes[1].... » Quel amas
de monstrueuses stupidités ! L'athéisme une
science morale, abstraite et profonde! et tellement
profonde qu'elle reste inaccessible à la majorité
du genre humain! Fermons ce livre pour jamais;
il est erroné et ennuyeux outre mesure ; il a

(1) *Système de la nature*, t. II, ch. XI. Des motifs qui peuvent porter à l'athéisme. Ce système peut-il être dangereux? Peut-il être embrassé par le vulgaire?

été fatal ; il a failli par ses excès compromettre l'indépendance de l'esprit humain ; et je dirai volontiers qu'au dix-huitième siècle il a été comme le bonnet rouge de la philosophie.

Admirez un peu l'imperturbable audace de nos deux amateurs : monsieur le baron avait embrassé la nature ; voici monsieur le fermier-général qui s'empare de l'esprit humain. Condillac avec une force modeste avait cherché la solution de quelques graves problèmes ; Helvétius tranche sur toutes les difficultés et conclut de la sensibilité à l'égoïsme. Le livre de *l'Esprit* est moins déplaisant que le *Système de la nature* : il est divisé en plusieurs discours, morceaux légers, parsemés d'anecdotes piquantes et d'agréables propos. Aussi, plus répandu que l'ouvrage de d'Holbach, il fut comme l'évangile d'un épicuréisme qu'attendaient de terribles épreuves. Ce serait peine perdue que de réfuter Helvétius après Turgot, après Benjamin Constant, surtout après deux révolutions qui ont retrempé l'énergie de notre peuple.

Mais qui le premier a condamné d'Holbach ? Voltaire ; qui le premier a réfuté Helvetius? Rousseau. Ces imprudens écoliers n'échappèrent pas

à la censure de leurs maîtres. Voltaire qui s'employait à répandre le déisme vit avec douleur et colère son entreprise traversée par les incartades d'un fol athéisme : au nom de la philosophie il désavoua le mauvais écrivain. Helvétius comparut devant le tribunal de Rousseau. Il faut se représenter Jean-Jacques lisant le livre de l'*Esprit :* il s'indigne, il veut le combattre; mais le temps lui manque, et nous n'avons qu'un exemplaire devenu précieux par quelques notes suffisantes encore pour accabler le fermier-général. Rousseau fuyait les salons pour ne pas être assourdi de futilités controuvées, et il retrouvait ces futilités dans Helvétius qui écrivait souvent ce qu'il avait entendu dire. C'était justice que ces déviations coupables des idées fussent réprouvées par les deux hommes qui se partageaient le gouvernement du siècle. Qui pouvait mieux flétrir l'athéisme que Voltaire ? qui plus que Rousseau avait le droit de condamner l'égoïsme ?

Le marquis de Saint-Lambert, esprit élégant, auteur d'un poème agréable, Saint-Lambert, qui prenait aux philosophes leurs idées et à Voltaire sa maîtresse, écrivit dans les dernières années

de sa vie un *Catéchisme universel* où un athéisme superficiel dépare quelques vues ingénieuses et quelques subtiles analyses de la nature de l'homme et de la femme. Il se place entre d'Holbach et Helvétius; il a les mêmes opinions et les mêmes erreurs; mais ses observations plus habiles éclairent quelquefois des faits isolés.

C'était surtout dans les salons de la noblesse que l'athéisme avait trouvé faveur. On s'y moquait de Rousseau pour écouter d'Holbach et Saint-Lambert. Le peuple ne se fait pas athée : il a besoin de Dieu, il le cherche, il accueille avec joie tout ce qui lui en éclaircit la représentation. L'athéisme est condamné puisqu'il n'est pas socialement possible : c'est une négation suggérée par le caprice ou le désespoir et qui ne peut que traverser l'esprit sans s'y établir solidement.

CHAPITRE XIII.

FRÉRET. — BOULANGER. — DUPUIS. — L'ABBÉ RAYNAL.

Pendant que Montesquieu élevait son monument, un érudit de génie qui vécut pendant la première moitié du siècle, Fréret [1], amassait des matériaux et écrivait l'histoire par fragmens. A seize ans, Fréret savait toute l'antiquité de la Grèce et de Rome; la chronologie était imprimée dans sa tête ; le monde historique se réfléchissait dans son esprit avec ordre et clarté. Nous devons à Fréret d'admirables recherches sur les anciens

(1) Né en 1688, Fréret mourut en 1749.

peuples de l'Asie, sur l'origine des Français et leur établissement dans la Gaule; des observations sur la chronologie de Newton où sont posés les plus sérieux problèmes de l'histoire; des illustrations sur la géographie ancienne; de précieux mémoires sur l'état des sciences et des arts dans les temps les plus reculés; des travaux sur la mythologie et sur la théologie de l'antiquité. Fréret a été dans son siècle le héros de la critique; c'est peut-être avec Cujas et Scaliger l'érudit qui empêche le mieux la France d'être effacée par l'Allemagne dans l'histoire comparée de l'érudition européenne. Je ne sais pourquoi on a douté que *l'Examen critique des apologistes de la religion chrétienne,* ainsi que la lettre de *Thrasybule à Leucippe* appartinssent à ce savant. Ces deux ouvrages publiés après la mort de Fréret ont révélé les vues générales qui soutenaient son esprit dans ses travaux infinis. A ses yeux le christianisme n'avait rien de surhumain, mais était une transformation des institutions et des croyances religieuses qui l'avaient précédé. La raison de Fréret alimentée par la science servait d'appui aux témérités instinctives du siècle.

Quel est ce jeune homme triste et maladif, pâle, dont la mélancolie cherche quelque consolation dans les récits de l'histoire et du passé, sceptique dévoré du besoin d'affirmer et de croire, que blessent les joies hardies et bruyantes qui éclatent autour de lui? A le voir, je me suis involontairement rappelé ce que l'ami de Byron, le malheureux Shelley écrivait sur lui-même : « Parmi les autres amis moins connus vivait un « être frêle, une ombre parmi les ombres, soli- « taire comme le dernier nuage d'une tempête ex- « pirante dont l'explosion de la foudre a annoncé « la fin. Il avait aimé la nature dans sa chaste « nudité, avec l'amour d'Actéon pour Diane, et « maintenant il fuyait d'un pas affaibli à travers « le désert du monde, poursuivi comme une proie « par ses propres idées. Sa tête était entourée de « violettes et de pensées flétries; il portait un ra- « meau de cyprès autour duquel s'enlaçaient des « festons de sombre lierre, humides de la rosée « des bois. Ce rameau, attribut de douleur, trem- « blait dans sa faible main dont le mouvement « continuel répondait aux battemens de son cœur. « Il venait le dernier, négligé, seul, tel qu'un

« cerf abandonné de ses compagnons de la forêt,
« quand il est atteint par la flèche du chasseur. »
Boulanger, dont la première éducation avait été fort légère, rencontra dans la lecture des écrivains latins et grecs des difficultés et des embarras dont il voulut triompher. Comme Vico, il se mit à apprendre seul ce qu'il ignorait ; il étudia l'hébreu ; comme Vico, il cherchait une explication du passé. Or, cet écrivain qui ne vécut que trente-sept ans de 1722 à 1759, en jetant sur le monde un regard d'une inexprimable tristesse, vit l'histoire du genre humain s'ouvrir par une catastrophe qui l'explique tout entière : le déluge a détruit les sociétés primitives, puis a exercé sur celles qui succédèrent aux sociétés abolies de malignes et ineffaçables influences, et Boulanger, en commencant *l'Antiquité dévoilée par ses usages*, ne craignit pas de laisser tomber ces lugubres paroles : « Pour moi, j'ai vu écrit dans la nature que
« l'homme a été vivement affecté et profondé-
« ment pénétré de ses malheurs ; j'ai vu qu'il est
« devenu triste, mélancolique et religieux à
« l'excès ; j'ai vu qu'il a conçu un dégoût total
« pour cette terre malheureuse ; j'ai encore lu
« dans ce livre que toutes les premières démar-

« ches de l'homme ont été réglées par ces diffé-
« rentes affections de son ame; que tout ce qui
« est arrivé par la suite des siècles dans le monde
« moral, religieux et politique, n'a été que la
« suite de ces démarches primitives; enfin j'ai
« reconnu que cette première position de l'homme
« qui a renouvelé les sociétés est la vraie porte
« de notre histoire, et la clé de toutes les énig-
« mes que les usages et les traditions nous pro-
« posent. C'est donc par le déluge que doit com-
« mencer l'histoire des sociétés et des nations
« présentes. S'il y a eu des religions fausses et
« nuisibles, c'est au déluge que je remonterai
« pour en trouver la source; s'il y a eu des doctri-
« nes ennemies de la société, j'en verrai les prin-
« cipes dans les suites du déluge; s'il y a eu des
« législations vicieuses et une infinité de mau-
« vais gouvernemens, ce ne sera que le déluge
« que j'en accuserai; si une foule d'usages, de
« cérémonies, de coutumes et de préjugés bi-
« zarres se sont introduits chez les hommes et
« se sont répandus sur la terre, c'est au déluge
« que je les attribuerai; en un mot, le déluge
« est le principe de tout ce qui a fait en divers
« siècles la honte et le malheur des nations : *hinc*

« *prima mali labes.* La crainte qui s'empara pour « lors du cœur de l'homme l'empêcha de décou- « vrir et de suivre les vrais moyens de rétablir « la société détruite......... Le temps a réparé les « désordres physiques, mais il n'a pu encore ré- « parer les désordres moraux que cet événement « terrible a produits dans l'esprit humain; nos « pères nous ont appris à trembler d'une catas- « trophe arrivée depuis des milliers d'années, et « nos institutions religieuses et politiques se sen- « tent encore des impressions que la terreur a « faites alors sur le genre humain. » A ces peintures désespérées il faut associer une intelligence assez vive des institutions religieuses de l'antiquité, des mystères, des livres sybillins; une admiration profonde du génie historique de Montesquieu, un instinct réel, mais toujours traversé par une irrémédiable mélancolie, de l'avenir progressif de l'humanité. Age d'or, théocratie, andrarchie ou règne des rois, despotisme, c'est-à-dire décadence du règne des rois, nomarchie, telles sont les différentes phases par lesquelles a passé le genre humain. Boulanger veut faire de l'histoire un enseignement qui améliore les destinées futures de l'homme. « Ce sera rendre un

« grand service aux législations présentes et fu-
« tures que de leur présenter le tableau des vices
« des législations passées, afin d'instruire et de
« corriger l'homme par le spectacle de ses er-
« reurs[1].......... Tout usage dont on ne connaît
« pas l'esprit doit être aboli comme dangereux;
« tout usage utile dans son origine doit être aboli
« dès que son utilité cesse. Enfin, je regarde
« comme un corollaire de toutes les vérités qui
« ont été établies dans cet ouvrage que, lors-
« qu'un peuple sauvage vient à être civilisé, il ne
« faut jamais mettre fin à l'acte de la civilisation
« en lui donnant des lois fixes et irrévocables; il
« faut lui faire regarder la législation qu'on lui
« donne comme une *civilisation continuée*[2]......»
Eut-on jamais un sentiment plus vif de la mobilité progressive de l'esprit humain? Boulanger proclame sa foi à l'avenir de l'humanité, même sous l'oppression de ses douleurs. Le temps lui a manqué pour mener à leur entier accomplissement ses desseins historiques; il fut aussi dépourvu du genie d'écrivain; l'abattement de son

(1) *Antiquité dévoilée*, t. IV, page 435.
(2) *Antiquité dévoilée*, t. IV, page 436.

cœur et la pâleur de son visage semblent avoir passé dans son style.

Je veux rapprocher de lui un homme qui, venu plus tard, est mort dans les premières années de notre siècle, en 1809, et qui cherchait aussi, mais dans d'autres voies, l'histoire des religions et des croyances humaines.

Dans le siècle dernier les cultes et les religions furent en butte à une persécution inévitable, celle de l'examen ; et le christianisme, roi de l'Europe et de l'Occident, allait subir les conséquences d'un principe qu'il avait établi lui-même, l'égalité devant la loi. D'autres religions avaient guidé les peuples avant la venue du Christ; avant le christianisme, après lui, à côté de lui, d'autres croyances gouvernent les sociétés humaines; il importe de confronter toutes ces traductions d'une même idée; on s'y emploie activement de nos jours. L'Inde, la Chine, l'Egypte sont fouillées; la Grèce et Rome s'éclaircissent de plus en plus; et dans cette enquête historique, dans ce recollement des titres et des écritures du genre humain, malheur à ce que la lumière et la com-

paraison feront pâlir. Cette pensée qui aujourd'hui est puissante et diffuse apparut dans le dernier siècle parmi nous ; elle anima douloureusement Boulanger, elle dirigea Dupuis. Chercher l'origine de tous les cultes, en tracer l'histoire, c'est rendre hommage à Dieu, c'est confondre l'athéisme : c'est même en se trompant faire un acte de foi et de religion. Dupuis vit tout dans l'astronomie, et sa théologie est un sabéisme complet ; s'il détrône des dieux reconnus, c'est pour en installer d'autres ; le soleil, qu'il a magnifiquement décrit et célébré, est salué comme le roi de la nature et comme l'image la plus splendide de Dieu. Le livre de Dupuis descend directement du panthéisme de Diderot ; Dieu et l'unité y éclatent de mille façons. Déjà on est venu après Dupuis, notamment en Allemagne, élever d'autres systèmes sur les ruines du sien ; mais cette destruction même atteste son antériorité ; elle atteste encore la continuité directe de la route où est engagé l'esprit humain.

Parmi les livres d'histoire qui eurent crédit dans le dernier siècle, nous ne saurions omettre *l'Histoire philosophique des deux Indes*, ouvrage

d'une célébrité usurpée, mais éteinte aujourd'hui. Si l'on y trouve quelques pages éloquentes, elles appartiennent à Diderot dont vraiment le génie avait de trop généreuses complaisances. Raynal ne fut pas même un esprit de seconde ligne. Élevé par les jésuites, il se fit jésuite; jésuite, il se fit prêtre; prêtre, il se fit prédicateur; mais son accent méridional le rendit ridicule dans la chaire; il en descendit. C'est alors qu'il abandonna l'église, puis la religion, et qu'il se fit philosophe pour être quelque chose. Raynal prêtre et jésuite ne pouvait être un philosophe modéré; il se fit furibond, brigua pour son livre la persécution et le bourreau, et n'arriva qu'à faire brûler la seconde ou troisième édition de son histoire, dont à ce dessein il avait encore exagéré les exagérations. La révolution éclate; sans doute il va se réjouir et se glorifier de cette péripétie, celui qui a écrit plusieurs volumes sur les droits de l'homme, sur la liberté, sur l'humanité, *et cætera*..... Point : comme il a déserté l'église, il déserte la révolution. Le 31 mai 1791, il écrit à la Constituante une lettre ridicule où il déclare ne plus vouloir suivre l'assemblée, le siècle et la nation : voyez un peu la perte et le

malheur ! Apostat du génie philosophique comme il l'avait été du catholicisme, transfuge des deux camps, courtisan étourdi d'une renommée d'un jour, écrivain boursouflé, Raynal n'a d'autre recommandation auprès de nous que l'amitié de Diderot, et quelques réformes obtenues dans le commerce des deux Indes.

CHAPITRE XIV.

RÉFLEXIONS.

« Parce que Racine fait parfaitement des vers, « croit-il tout savoir? et parce qu'il est auteur, « veut-il être ministre? » Ce mot de Louis XIV montre quel était alors dans l'esprit des rois et des gouvernans le rôle de la littérature. Elle devait servir d'ornement et de décoration à la société ; mais elle ne semblait jamais pouvoir aspirer à la diriger et à l'instruire dans le cours de ses destinées positives. Les rois admettaient dans leurs conseils des savans, des jurisconsultes, des théologiens, pour en faire d'habiles instrumens ;

mais ces hommes appelés dans les cabinets se soumettaient aux règles d'une politique établie, suivaient les directions et les maximes prescrites. C'était sans doute un progrès que cette admission de la science humaine au maniement des affaires; mais bientôt quelque chose de plus éclatant survint. On vit des écrivains s'occuper de matières générales qui se rapportaient à la société; ils dissertèrent sur les gouvernemens et les peuples; cette application si nouvelle des lettres aux intérêts des nations fut d'abord timide, isolée; mais bientôt en se multipliant les écrivains s'enhardirent, non-seulement à continuer l'entreprise commencée, mais à la proclamer; voilà la différence qui sépare le dix-septième siècle du dix-huitième.

Comme je l'ai déjà écrit ailleurs [1], seul entre toutes les autres époques de l'humanité, le dix-huitième siècle est philosophique par excellence, c'est-à-dire qu'il a foi à la philosophie et qu'il veut opérer par la philosophie. Cherchez bien dans l'histoire, vous verrez que pour la première fois les hommes en majorité ont cru ardemment

(1) *Lettres philosophiques*, lettre v, page 49.

à la puissance de la raison. Platon, *dans sa République*, où il veut lutter, mais en vain, contre le courant de la démocratie grecque, appelle de ses vœux le temps où le gouvernement des sociétés et de la terre appartiendra à la philosophie; le stoïcisme a pu exercer quelque influence tant sur l'héroïsme particulier à quelques hommes que sur les termes et les formules de la jurisprudence romaine; mais il n'a jamais eu la puissance et la responsabilité d'une contagion sociale. J'ai donc le droit d'estimer que c'est seulement au dix-huitième siècle, chez une nation réputée spirituelle, que l'esprit humain se sentit indépendant et libre, voulut rompre avec la tradition, s'insurger contre les mensonges et l'idiotisme d'une vieille autorité, et ne relever enfin que de la nature des choses.

L'esprit humain se sentit roi dans le dernier siècle, et il travailla à s'assurer l'empire des choses humaines, en son propre nom, par son droit, non plus par accident, par tolérance et d'une manière subreptice.

Le dix-huitième siècle est à la fois l'héritier

du stoïcisme, du christianisme primitif, de la réforme, et de plus il est lui-même : succession agrandie des progrès de l'humanité.

Le dix-huitième siècle n'a pas été irréligieux au fond; mais il a tout nié dans un scepticisme ardent pour renouveler Dieu.

Le dix-huitième siècle en détruisant voulait édifier sur les ruines qu'il faisait, car il a été dogmatique dans la métaphysique et dans l'histoire.

L'esprit avait conscience de lui-même, et il croyait suffire à tout. On ne demandait pas au poète Voltaire pourquoi il s'ingérait dans les intérêts de la société.

Or, cet esprit se montra triomphant et invincible : quels sont ses adversaires? des gens couverts d'un ridicule indélébile ou d'une obscurité plus funeste encore à la cause qu'ils défendirent. Avez-vous lu Martin Fréron, Nonotte et Patouillet? A peine le nom de Bergier surnage-t-il parmi ceux des apologistes de l'église ? D'où vient donc

cette incurable médiocrité? Quoi! pas un homme! Je me trompe : un poète se dévoua seul à combattre le victorieux ascendant des idées nouvelles; une ame ardente, le don d'une poésie personnelle, le génie du style, enthousiasme, ironie, courage, sensibilité, voilà ce qu'offrait Gilbert aux grands de l'église et de l'état : comment l'ont-ils traité? ils le faisaient manger avec leurs laquais et l'ont laissé mourir à l'hôpital.

Et cet esprit du siècle, où prenait-il ses agens? où ce moteur avait-il trouvé ses instrumens? dans le peuple. Le duc de Saint-Simon disait de Voltaire : *C'est le fils du notaire de mon père;* Diderot était fils d'un coutelier, et Rousseau d'un horloger; d'Alembert fut trouvé dans la rue et nourri par une vitrière. Cependant le peuple dévorait les pages tracées par les grands hommes qu'il fournissait au monde; il s'alimentait avec le fruit de ses entrailles; sans institutions, sans garanties, sans droits, il remplissait sa tête d'idées nouvelles, son cœur de sentimens nouveaux.

L'esprit humain et le peuple prirent donc dans le dernier siècle de la hardiesse et de la force;

leur fortune s'améliora. Mais il est temps de passer de la revue des idées à l'inspection de la société; ce sera plutôt changer de point de vue que de spectacle.

DEUXIÈME PARTIE.



DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XV.

DE L'EUROPE POLITIQUE.

Le moyen-âge reposait tant sur la papauté que sur les institutions féodales sorties de la conquête. Dès que l'autorité si habilement préparée par Grégoire Ier, et que poussèrent à sa dernière audace Grégoire VII et Innocent III, n'attira plus à elle cette obéissance de foi qui ne connaît ni regrets ni doutes, et qui s'exalte encore par les duretés qu'on lui inflige, l'unité qui soutenait en l'animant la société européenne fut blessée. La

foi était l'ame du moyen-âge ; elle s'attachait non-seulement aux pensées du christianisme, mais à ses représentans vivans et temporels : on ne croyait pas en Dieu sans croire au pape ; dans l'imagination et le cœur des peuples l'ordre des choses divines était réfléchi par l'ordre des choses humaines.

Appuyée sur cette identité comme sur une colonne, la société était solidement assise ; elle trouvait tout certain et sensible ; elle puisait le bonheur dans la clarté de ses idées et de ses espérances.

L'homme marchait avec confiance dans la vie, même pour en traverser les épreuves et les douleurs : il connaissait la route du ciel ; de station en station des hommes choisis de Dieu par la main du pape et de l'évêque restauraient ses forces et sa foi ; il était sauvé du désespoir par la pénitence ; il ne doutait ni des bontés ni des colères du ciel ; tout était positif dans ses joies et dans ses épouvantes.

Poussé par de telles inspirations, le flot des

peuples se soulevait pour venir retomber à l'endroit indiqué par le doigt du prêtre. Le tombeau du Sauveur était visité par l'Europe, devenue pour l'Asie une injurieuse rivale. Les travaux les plus durs s'accomplissaient, et l'espèce humaine se prodiguait à mériter des promesses dont aucun soupçon encore n'ébranlait l'autorité.

Mais la foi comme l'amour est détruite dès qu'elle est altérée : sitôt que l'infaillibilité du pape ne fut plus crédulement adorée, Rome entra dans sa décadence et l'Europe dans des expériences nouvelles. Le moyen-âge, ce successeur des beaux jours du polythéisme antique, ce triomphe de la foi et de la lettre catholique, fut dissous, déchiré ; les rois jettent le mépris et l'outrage à la face du souverain pontife ; à Cologne, à Oxford, la prédication est tournée contre Rome ; les peuples sont enseignés à rejeter ce qu'ils embrassaient avec amour. Que leur donnerez-vous, grands et docteurs de la terre, pour combler le vide que vous creusez dans leur cœur ? Vous cherchez quelque chose, mais vous cherchez encore, et depuis les premiers déchiremens du moyen-âge, l'humanité, dont on a ébranlé le

temple, en est sortie à grands flots pour marcher devant elle, énergique mais vagabonde.

Cependant le moyen-âge chancelle encore par un autre endroit; après la conquête les vainqueurs et les vaincus s'étaient accommodés entre eux; les transactions étaient devenues des coutumes, et les coutumes des institutions. La féodalité, où le droit civil domine le droit politique et l'étouffe souvent, mécanisme à la fois irrégulier et symétrique, universelle en Europe, mais variant chez chaque peuple ses accidens et sa tournure, fut attaquée par les hommes qui se disaient ses chefs, par ses ennemis couronnés. Toute la vie intérieure de la société européenne fut remuée, les habitudes et les coutumes battues en brèche aussi bien que les châteaux forts; et les peuples furent arrachés au bon plaisir des seigneurs pour tomber aux pieds des rois.

Le quinzième siècle prépara l'avénement du despotisme royal dont le seizième fut l'apogée. Charles-Quint et Philippe II anéantirent les anciennes libertés de Castille et d'Aragon. Henri VIII et Élisabeth régnèrent d'une manière

absolue; François Ier et Henri IV continuèrent Louis XI et préparèrent Louis XIV.

Le despotisme royal, agent salutaire de la civilisation européenne, détruisit la société du moyen-âge.

Au seizième siècle la religion de l'Occident se déchira; la moitié de l'Europe protesta contre l'unité catholique. Au dix-septième, les états s'occupèrent à se constituer et à se définir; ce n'était plus l'époque de l'unité, mais celle de l'équilibre. Au dix-huitième, les sociétés cherchèrent des idées générales qui pussent les conduire et les édifier. La philosophie du dernier siècle fut à la fois la destruction des dernières ruines et le jet de quelques fondemens nouveaux.

Que ceux qui regrettent la société du moyen-âge s'en prennent aux théologiens et aux rois, et qu'ils fassent remonter à sa véritable origine l'éversion de l'antique unité.

La philosophie moderne s'est montrée intimement sociale, car elle a cherché les conditions

d'une nouvelle société; elle n'a été avare ni d'affirmations ni d'utopies. La théologie réformée avait été surtout polémique; la philosophie fut dogmatique.

J'en trouve la preuve dans la foi qu'elle inspira; on crut religieusement à ses leçons et à ses maximes; si quelques-unes des solutions fournies par elle étaient erronées, toutes étaient claires et positives.

Évidemment, quand au commencement du dernier siècle la paix d'Utrecht eut terminé les grandes guerres politiques comme la paix de Westphalie avait terminé les guerres religieuses, la société européenne avait faim d'idées philosophiques; ce n'était pas l'incrédulité qui la poussait à l'école des philosophes, mais la foi.

CHAPITRE XVI.

DE LA PRUSSE.

Pour former un peuple comme pour former un homme, trois puissances sont convoquées à l'œuvre : la nature, l'art et le temps. Seulement les combinaisons varient, et les accidens de l'histoire naissent de l'inégalité des doses où sont distribués le temps, l'art et la nature. Le théâtre fourni aux nations est inégalement favorable ; les unes n'ont qu'à régler et à exploiter les bienfaits d'une magnifique nature; les autres ont à triompher par leur industrie de l'ingratitude natale de la patrie. Chez les dernières l'art humain exerce

ses ressources avec plus d'intensité, et par son énergie abrège le temps.

L'Allemagne présentait l'image d'une confédération irrégulière et variée de principautés et de villes libres, et ces nombreux états se rattachaient à un centre commun, l'Empire germanique, représenté par la maison d'Autriche qui sans obstacle exerçait la dictature. Cependant en 1740 un homme sur le trône de Prusse vint demander aux héritiers de Charles-Quint le partage dans les choses allemandes; d'où sortaient donc ce roi et cette monarchie?

Parmi les peuples qui doivent le moins à la nature et que l'art dans un court espace de temps a le mieux servis, la Prusse veut être mise au premier rang. Au commencement du quinzième siècle, en 1415, l'empereur Sigismond conféra la dignité électorale et la charge d'archi-chambellan du saint-empire romain à Frédéric de Hohenzollern, sixième burgrave héréditaire de Nuremberg, et il lui fit cession du pays de Brandebourg avec le titre de margrave. Voilà les commencemens politiques de la Prusse. En 1539,

après un siècle employé à consolider le margraviat, Joachim II se convertit avec sa cour et l'évêque de Brandebourg à la doctrine de Luther : voilà l'Allemagne du nord obéissant à son génie, et le Brandebourg se préparant à devenir le cœur de la civilisation germanique. En 1611, Jean Sigismond, neuvième électeur, qui avait épousé Anne, fille unique d'Albert-Frédéric, duc de Prusse, dont il était le neveu, hérita par la mort de son beau-père du duché de Prusse, et en reçut l'investiture de Sigismond III, roi de Pologne. Ainsi, au commencement du dix-septième siècle, la marche de Brandebourg et le duché de Prusse formaient les fondemens d'une monarchie future en attendant la Silésie. Le successeur de Jean-Sigismond, George-Guillaume, fut incertain entre les réformés et les impériaux ; sans caractère, il se laissa dominer par le comte de Schwartzemberg qui administrait la marche et le duché dans les intérêts de l'empereur ; sous son règne Berlin vit les Suédois victorieux dans ses murs, et l'électeur s'humilia devant Gustave-Adolphe. Mais en 1640 la régence passa dans des mains plus habiles : Frédéric-Guillaume, dit

le Grand-Électeur, fit trancher la tête au comte de Schwartzemberg et gouverna lui-même.

Se montrer ferme, loyal, héroïque ; sans avoir une folle ardeur de conquêtes, poursuivre les desseins d'une ambition convenable, compter parmi les adversaires de Turenne, traiter avec Louis XIV et Cromwell, relever son pays par ses succès dans la guerre et son administration durant la paix, tels furent les mérites de Frédéric-Guillaume. La cour de France, embarrassée de sa présence dans les armées coalisées, suscita contre lui les Suédois sur lesquels planait encore le génie de Gustave-Adolphe qui avait disparu dans la poudre de Lutzen. Frédéric-Guillaume se reposait dans ses quartiers d'hiver de Franconie quand il apprit que les Suédois avaient envahi le Brandebourg et menaçaient Berlin. Il accourt, arrive à Magdebourg, atteint à Fehrbelin les Suédois qui le croyaient encore en Franconie, et triomphe de cette fameuse infanterie de Gustave, si souvent victorieuse des impériaux. De cette journée date la grandeur de la maison de Brandebourg. La victoire de Fehrbelin retentit en

Allemagne où bientôt, après la prise de Stettin, se répandit ce mot de la cour d'Autriche, « qu'on « voyait avec déplaisir un nouveau roi des Vandales « s'agrandir sur les bords de la Baltique. » Mais les héritiers du Vandale pourront bientôt rivaliser avec les héritiers de Charles-Quint. Vers la fin du règne de Frédéric-Guillaume s'établit à Berlin une colonie de Français chassés du sol natal par les persécutions de Louis XIV[1], qui envoyait à l'esprit de Luther nos concitoyens, notre sang et nos richesses. A cette époque fut transportée la souche de plusieurs renommées contemporaines qui fleurissent aujourd'hui en Allemagne. Le Grand-Electeur mérita son surnom; il fit de grandes choses avec peu de ressources et déploya le plus pur héroïsme.

Son fils Frédéric III du nom voulut être roi parce que son père avait été digne de l'être. Petit d'esprit comme de taille il poursuivit avec passion ce projet; il se mit à la dévotion de la cour d'Autriche pour obtenir ce titre qui devait un jour offusquer l'aigle impériale. Enfin après

(1) Voyez chap. Ier, caractère du dix-septième siècle depuis la mort de Henri IV jusqu'à celle de Louis XIV.

les négociations les plus persévérantes il obtint de l'empereur la permission de s'appeler roi. Il ne se tint pas de joie, et dans la cérémonie du sacre il se mit lui-même la couronne sur la tête. Cette couronne est petite et ridicule même au jugement de la nouvelle reine de Prusse qui s'écriait qu'elle était au désespoir d'aller jouer la reine de théâtre vis-à-vis de son Ésope ; mais un jour, quand cette couronne aura été portée par le grand Frédéric, Napoléon l'estimera digne d'être comparée à la sienne. Lorsque le prince Eugène apprit la reconnaissance du royaume de Prusse par la cour de Vienne, il dit : « Que l'em-« pereur devait faire pendre les ministres qui lui « avaient donné un si perfide conseil. » Il avait encore dans les oreilles le canon de Fehrbelin. Le nouveau roi voulut imiter la cour de Louis XIV et s'amusait aux pompes théâtrales de la royauté, pendant que la reine Sophie-Charlotte fondait l'académie royale et y plaçait Leibnitz. Cette femme avait une fermeté de raison au-dessus des forces ordinaires de son sexe ; à ses derniers momens elle refusa de voir un ministre réformé. « Laissez-moi mourir sans disputer, dit-elle. » Puis reprenant : « Ne me plaignez pas, car je

« vais à présent satisfaire ma curiosité sur les « principes des choses que Leibnitz n'a jamais « pu m'expliquer, sur l'espace, sur l'infini, sur « l'être et le néant, et je prépare au roi mon « époux le spectacle d'une pompe funèbre où il « aura une nouvelle occasion de déployer sa ma- « gnificence. »

En 1713 le premier roi de Prusse laissa le trône à Frédéric-Guillaume. La royauté nouvelle était incertaine et contestée : le pape avait refusé de la reconnaître, et pendant que le grand Frédéric remplira l'Europe de son nom, le pape s'obstinera à l'appeler encore monsieur le marquis de Brandebourg. L'ordre teutonique avait même protesté contre le couronnement de Frédéric III et avait revendiqué la Prusse. L'antiquité manquait à la monarchie prussienne. Frédéric-Guillaume, second roi, organisa l'état ou plutôt l'armée; il sentit que cette monarchie naissante n'avait d'autre force que les baïonnettes, la cavalerie, les sabres et les drapeaux; il en fit une puissance militaire. Berlin fut à la fois une manufacture et une caserne; les ouvriers travail-

laient pour armer les soldats. Frédéric-Guillaume acquit la possession de Stettin et de la Poméranie citérieure; il bâtit Postdam, qui n'était qu'un hameau de pêcheurs; sans être un grand roi, il légua à son successeur les moyens de le devenir, et son fils termine son histoire par ces mots : « Frédéric-Guillaume laissa en mou« rant soixante-six mille hommes qu'il entretint « par sa bonne économie, ses finances augmen« tées, le trésor public rempli et un ordre mer« veilleux dans toutes les affaires. S'il est vrai de « dire qu'on doit l'ombre du chêne qui nous « couvre à la vertu du gland qui l'a produit, il « faut convenir qu'on trouve dans la vie labo« rieuse de ce prince et dans les mesures qu'il « prit avec sagesse les principes de la prospérité « dont la maison royale a joui après sa mort.[1] »

Entre le grand-électeur et le grand Frédéric, il n'y a qu'un siècle: l'adversaire de Turenne régissait l'électorat de Brandebourg en 1640; le vainqueur de Soubise vint au trône en 1740. Le

(1) *Mémoires de Brandebourg*, page 314, édit. Berlin, 1789.

théâtre est préparé; le grand homme peut paraître: il devra tout à cette persévérance de volonté qui constitue l'héroïsme. Jamais prince royal n'eut une jeunesse plus rude ; mais ces embarras amers qui le contrariaient au début de la vie le fortifièrent; il sut faire obstacle aux obstacles qu'il rencontra; dans les luttes et les épreuves des guerres de Silésie, il se souvint de sa première jeunesse, et ne fléchit pas plus sous le canon de l'Autriche qu'auparavant sous le despotisme de son père. Voltaire ornait son esprit en l'agrandissant ; ce génie vif et mordant convenait à l'altière originalité de ce jeune prince qui devait dans le bien comme dans le mal développer une invincible opiniâtreté. Ce fut encore une de ses singularités d'avoir été l'historien de sa maison, de sa monarchie et de son règne ; ses Mémoires de Brandebourg, qui servent d'autorité au rapide récit que nous faisons, nous ont charmé par leur élégante clarté ; Frédéric écrit en français parce que la langue allemande l'ennuie. Dans l'histoire de la guerre de sept ans respire l'ame d'un guerrier. Frédéric y parle de lui, sans détour, abondamment; il sent que dans son siècle, ni roi, ni

général ne saurait lui être opposé ; il écrit avec une fierté simple, comme les hommes de son ordre, comme César et Napoléon.

Mais cet homme mérite une contemplation particulière ; il est temps d'aller à lui.

CHAPITRE XVII.

FRÉDÉRIC. — CODE PRUSSIEN.

Il y a des époques où la grandeur humaine, toujours laborieuse, est plus difficile. Il me semble que dans Athènes, à Rome ou à Sparte, l'appui que les croyances communes de la religion et de la patrie prêtaient à l'homme isolé facilitaient l'héroïsme. Le moyen-âge ne fut pas avare de grands hommes qu'enfanta la foi au cri de *Dieu le veut*. Au dix-septième siècle, les personnages de la guerre de trente ans, sans avoir au cœur les adorations vivifiantes du vieux temps, se réfugièrent

dans un enthousiasme militaire inclinant à la superstition : tel fut Wallenstein. Les héros contemporains de Louis XIV sont chrétiens fervens et sincères, comme Condé, Turenne et Catinat. Mais le dix-huitième siècle ne tolèrerait pas les héros chrétiens; et voici un héroïsme nouveau, convenable au temps, mêlé d'ironie, de cynisme, et d'autant plus méritoire qu'il est plus difficile, d'autant plus grand qu'il est plus isolé. Tous les contemporains de Frédéric s'effacent dans la comparaison; ils tombent devant lui; l'admiration des Allemands est confirmée : il est digne d'être appelé *l'unique*.

Durant sa vie Frédéric n'a jamais perdu son temps, et la fortune lui offrit sur-le-champ l'occasion de la gloire et de l'activité. Il régnait à peine depuis quelques mois, et était de retour à Berlin, après avoir visité Strasbourg sans aller jusqu'à Paris, lorsqu'il apprit la mort de l'empereur Charles VI qui laissait l'empire entre les mains d'une femme. Il jeta les yeux autour de lui, considéra l'Europe, et reconnaissant l'opportunité d'un coup brusque, il se jeta sur la Silésie qu'il convoitait; il s'en empare; il la gar-

dera de par le génie des batailles, et la Silésie sera aussi prussienne que le Brandebourg.

La paix d'Aix-la-Chapelle signée en 1748 ménagea des loisirs à Frédéric. Dès lors, à Postdam, à Sans-Souci il put recevoir Voltaire, s'instruire et civiliser la Prusse. L'esprit français que Vienne repoussait fut à Berlin fêté, obéi. Notre littérature devint pour les Allemands un instrument d'éducation comme les lettres grecques et latines. L'Allemagne ne doit pas regretter le temps qu'elle a passé à notre école; la discipline française a préparé son indépendance et ne lui a point fait obstacle. Frédéric lui-même, malgré son amour pour la France, prévit l'émancipation de la langue allemande. « Nous aurons nos « auteurs classiques, écrivait-il; chacun, pour « en profiter, voudra les lire; nos voisins appren- « dront l'allemand, les cours le parleront avec « délice; et il pourra arriver que notre langue « polie et perfectionnée s'étende, en faveur de « nos bons écrivains, d'un bout de l'Europe à « l'autre. Ces beaux jours de notre littérature ne « sont pas encore venus, mais ils s'approchent. « Je vous les annonce, ils vont paraître; je ne

« les verrai pas, mon âge m'en interdit l'espé-
« rance. Je suis comme Moïse ; je vois de loin
« la terre promise, mais je n'y entrerai pas[1]. »
Or, à l'extrémité du royaume de Prusse, presque sur les bords de la mer Baltique, à Kœnigsberg, le professeur Kant se promenait dans son petit jardin pendant que Voltaire avait son appartement à Postdam : et cinq ans avant la mort de Frédéric, en 1781, parut la *Critique de la raison pure* qui vint interrompre le triomphe en Allemagne de la philosophie française. Ainsi va le cours des choses : tout y est bien, si l'on sait le comprendre. L'industrie providentielle des affaires humaines peut soutenir à toute heure les regards de l'intelligence, et c'est à l'intelligence à ne pas défaillir.

Cependant l'Autriche ne s'accoutumait pas à la perte de la Silésie, et pour recouvrer cette province elle entreprit de changer la politique européenne; elle proposa son alliance à Versailles.

(1) *De la littérature allemande; des défauts qu'on peut lui reprocher; quelles en sont les causes, et par quels moyens on peut les corriger.*

Madame de Pompadour détruisit les combinaisons de Richelieu ; elle fit épouser à la maison de Bourbon les intérêts de la maison de Hapsbourg ; tant il est utile à un état d'être soumis à l'empire monarchique d'une maîtresse ! La France, la Russie, la Suède, les princes de l'empire et l'Autriche se réunirent contre Frédéric. Dans cet assaut qui dura sept ans il fut admirable : impétueux, calme, rapide et patient, se ménageant toutes les chances de la victoire, épuisant toutes les formes de la résistance et de l'héroïsme. Mais l'hiver de 1760 le réduisit à de telles extrémités qu'il eut à délibérer s'il ne sortirait pas de la vie violemment. « Je regarde la mort en stoïcien, » écrivait-il au marquis d'Argens........ « Ou je me « laisserai ensevelir sous les ruines de ma patrie, « ou je saurai mettre fin à mes infortunes lors- « qu'il ne sera plus possible de les soutenir...... « Après avoir sacrifié ma jeunesse à mon père, « mon âge mûr à ma patrie, je crois avoir acquis « le droit de disposer de ma vieillesse... J'ai fait « quelques remarques sur les talens militaires de « Charles XII ; mais je n'ai point examiné s'il se « devait tuer ou non. Je pense qu'après la prise « de Stralsund il aurait fait sagement de s'expé-

« dier......... Il y a des hommes dociles à la for-
« tune; je ne suis pas né ainsi, et si j'ai vécu pour
« les autres, je veux mourir pour moi...........
« Henri IV était un cadet de bonne maison qui
« faisait fortune, il n'y avait pas là de quoi se
« pendre ; Louis XIV était un grand roi, il
« avait de grandes ressources ; il se tira d'affaire ;
« pour moi je n'ai pas les forces de cet homme-
« là, mais l'honneur m'est plus cher qu'à lui, et
« comme je vous l'ai dit, je ne me règle sur per-
« sonne........ Le Brandebourg a subsisté avant
« que je fusse au monde, il subsistera de même
« après ma mort....... Ce n'est point un acte de
« faiblesse de terminer des jours malheureux,
« c'est une politique judicieuse qui nous per-
« suade que l'état le plus heureux pour nous est
« celui où personne ne peut nous nuire ni trou-
« bler notre repos[1]. » Il est remarquable que les
plus grands hommes n'ont pas échappé à la ten-
tation de se donner la mort : Frédéric, Napoléon
à Fontainebleau, Thémistocle chez les Perses ;
on a contesté le suicide du vainqueur de Sala-
mine; on a pensé que dans l'exil l'ennui et la

(1) *Correspondance posthume de Frédéric II*, t. X, pages
221-224.

satiété de la gloire avaient suffi pour le consumer. Je n'en sais rien, mais une mort violente ne m'étonnerait pas ; quand on a vécu comme Thémistocle, il est permis de disposer de soi-même. Le héros d'un pareil drame est libre de choisir le dénouement. Mais il faut de la gloire, beaucoup de gloire pour acquérir ce droit ; il n'est pas permis d'arriver au suicide par un découragement d'adolescent qui ne peut résister au premier déplaisir. Enfans, ne vous sauvez pas devant les premières sévérités du sort ; avant de mourir il faut avoir vécu.

La victoire prolongea les jours de Frédéric. Victorieux, il déposa son épée en signant en 1763 la paix d'Hubertsbourg ; il ne songera plus à la reprendre. Frédéric ne ressemble pas à Charles XII, à ce lieutenant furieux qui s'était rué sur la Russie dans l'unique ivresse de la poudre ; il se sert des armes et de la guerre philosophiquement ; il veut conserver ce qu'il a conquis ; il sauvera Munich des étreintes de Vienne sans bataille, par la majesté de son intervention et de son nom.

D'où vient cette éternelle alliance des armes et des lois chez les grands peuples et chez les grands hommes, les Romains, César, Karl, Frédéric, Napoléon? L'unité dans les lois qu'avaient conçue récemment Bacon et Leibnitz était l'avénement de l'esprit philosophique s'élevant à l'universalité sur les ruines du génie pontifical et catholique. Frédéric dès les premières années de son règne avait entrepris la réforme de la justice et de la législation; après un premier essai assez médiocre, il fit rassembler et classer tous les matériaux d'un code : si l'exécution était imparfaite, l'idée était grande et juste, et Frédéric aura des imitateurs, jusqu'à ce que le génie de la France et de la Révolution exécute avec une maturité puissante cette ébauche qui appartient à la Prusse. Certes, il y avait de la grandeur à concevoir le projet d'un code général, et à convier à l'œuvre la science de tous les jurisconsultes de l'Europe. « En présentant à Sa Majesté « la première partie de mon travail, écrivait « M. de Carmer, j'ai proposé qu'il me fût permis « de communiquer d'abord tout l'ouvrage sous « la forme d'un projet au public, et de rassem-

« bler les observations et les critiques dont il « voudrait me faire part. Sa Majesté a trouvé cette « proposition conforme à sa sagesse et à ses soins « paternels pour le bien de ses sujets. C'est donc « avec l'approbation expresse du roi que je re- « mets ce projet d'un code général des états de « la monarchie prussienne entre les mains du « public, invitant et pressant tous les membres « de la république des lettres, tant régnicoles « qu'étrangers, de lui faire subir un examen « sincère, rigoureux et entièrement libre[1]. » M. de Savigny a fait une excellente critique de la codification prussienne ; il apprécie l'école de Nettelbladt et de Dariès, regrette que Schlosser n'ait pas activement coopéré à l'entreprise, et trace les principaux caractères du code et du *Landrecht*[2]. Dans le dessein qui nous engage à écrire ce livre, nous avons surtout à relever l'esprit philosophique du roi, supérieur aux résultats obtenus et qui le poussait à innover. Les connaissances spéciales lui manquaient ; il ne dis-

(1) *De la monarchie prussienne sous Frédéric-le-Grand*, par le comte de Mirabeau, t. III, liv. VIII, page 597.

(2) *De la vocation de notre siècle pour la législation et la jurisprudence.*

cuta pas les problèmes d'une science étrangère avec la supériorité instinctive de Napoléon; mais le premier dans la république européenne il tenta l'exécution d'un code uniforme.

Jlla'ais écrire que la politique de Frédéric, en fondant l'indépendance et la gloire de la monarchie prussienne, avait été toujours utile à l'Europe et au genre humain; mais le partage de la Pologne me revient en mémoire. Cette œuvre fut conçue par l'ambition de Catherine, qui se donna pour complices la dévotion de Marie-Thérèse, la philosophie de Frédéric, et l'assoupissement de Louis XV. Frédéric reconnut l'indépendance des États-Unis et salua de ses vœux la jeune république; il assura par la paix de Teschen, obtenue après une campagne sans combats, l'indépendance de la Bavière; il prépara l'avenir de Munich, cette fleur méridionale du nord, cette cité d'un éclat si récent, qui semble ambitionner de reproduire quelque chose de la religion et des arts de l'Italie.

Après quarante-six ans de travail et de règne, Frédéric s'éteignit avec calme et résignation.

Quelques théologiens de l'église réformée lui avaient écrit pour le presser de recourir aux consolations de leur culte : *Qu'on réponde à ces gens poliment*, dit Frédéric à son secrétaire; *leur intention est bonne.* Au moment où il expirait, la France avait un représentant à la cour de Berlin, élève de Voltaire et de Rousseau, voyageur inquiet et curieux, agent à peine avoué de Versailles, attendant avec une vague impatience l'occasion d'être grand, Mirabeau. « La maladie de « Frédéric, écrivait-il à Paris, qui aurait tué dix « hommes, a duré onze mois sans interruption « et presque sans relâche depuis le premier ac- « cès d'apoplexie asphyxique d'où il revint par « de l'émétique, et en proférant avec un geste « impérieux pour premier son ces deux mots: « TAISEZ-VOUS. La nature tâcha de sauver cette « composition rare à quatre reprises différentes; « deux fois par des diarrhées, deux autres fois « par des éruptions à la peau; de sorte que les « adorateurs d'un dieu peuvent dire que le Créa- « teur même a brisé cette forme, et que la na- « ture n'a abandonné l'un de ses plus beaux ou- « vrages qu'après la totale destruction des orga- « nes, épuisés par l'âge, la contention continuelle

« d'ame et d'esprit pendant quarante-six années,
« les fatigues, les agitations de tout genre qui
« signalèrent ce règne de féerie, et la maladie la
« plus terrassante. Cet homme est mort le 17 août
« 1786 à deux heures et vingt minutes du matin,
« et le 15, où il sommeilla, contre son habitude
« constante, jusqu'à onze heures, il avait fait en-
« core son travail de cabinet au milieu d'une très
« grande faiblesse, mais sans manquer d'attention,
« et même avec une présence d'esprit et une con-
« cision rares pour tout autre prince peut-être
« en bonne santé : aussi lorsque le 16 le roi ré-
« gnant envoya à Selle l'ordre de se rendre à
« Postdam le plus tôt possible, parce que le roi
« avait perdu connaissance presque depuis le
« midi du jour d'auparavant et qu'il était dans
« un sommeil léthargique, le médecin, arrivant à
« trois heures et trouvant à Frédéric du feu dans
« les yeux, de la sensibilité dans les organes et
« de la connaissance au point que n'étant pas
« appelé par lui il n'osa pas se montrer, jugea
« qu'il était sans ressources moins à l'odeur ca-
« davéreuse qu'exhalait sa plaie qu'à ce que, pour
« la première fois pendant tout le cours de son
« règne, il ne se rappela point n'avoir pas

« expédié les affaires du cabinet, et c'était bien
« conclure; ce n'est qu'en mourant qu'il pouvait
« oublier son métier. Les deux tiers de Berlin
« s'évertuent aujourd'hui à prouver que Frédé-
« ric II fut un homme ordinaire et presque au-
« dessous des autres. Oh ! si ses grands yeux,
« qui portaient au gré de son ame héroïque la
« séduction ou la terreur, se rouvraient un ins-
« tant, auraient-ils le courage de mourir de hon-
« te, ces adulateurs imbéciles ?[1] »

Mirabeau a raison, Frédéric a été une des plus belles formes humaines échappées à la main du Créateur. Mais est-ce un héros ou un philosophe? est-il enthousiaste ou sardonique ? Il est celui qui convient à son siècle. Voulez-vous pour contemporain de Voltaire un Godefroi de Bouillon? Frédéric a quelque chose d'antique et de païen dans le caractère et dans le cœur; repoussant l'appui de la foi révélée, il croit en Dieu à force de croire à la gloire; il admet l'immortalité spirituelle du genre humain comme condition de la sienne. Après la gloire, il laisse entrer l'amitié

(1) *Histoire secrète de la cour de Berlin.* Lett. XXVIII.

dans son ame, il lui donne la place de l'amour; mais en même temps par sa cruelle ironie il fera tomber des gouttes de sang sur le cœur de ses plus tendres amis; il aime le pouvoir, puis la justice. Il est capricieux, persévérant, brusque, majestueux, se délectant dans les détails et les mauvaises joies d'un cynisme effronté, puis ramené à ce qui est digne et chaste par le triomphe intérieur des grandeurs de sa nature; naturellement stoïque, naturellement étranger aux sentimens du christianisme, homme avant d'être roi; pliant la royauté aux convenances de son caractère, écrivain, législateur, capitaine, philosophe, se défendant contre l'Europe avec du canon et de la sagesse, il est le héros du dix-huitième siècle. Joseph II voudra s'élever à sa hauteur, il retombera; sa mère, Marie-Thérère, résiste avec honneur aux empiètemens de la maison de Brandebourg; mais finalement elle est vaincue. Catherine a des appétits de gloire et de volupté; mais cette femme coquette et barbare ne saurait balancer ce que la carrière du roi de Prusse a de constamment grand et énergique. Frédéric sort victorieux de ce contrôle avec ses contemporains : seul, il est grand; comparé, il est le plus grand : le nom qui

résiste à cette double épreuve est éternel ; le vent des siècles ne l'emportera pas comme une paille légère, et ce nom à la fin des âges sera trouvé dans le plus pur froment des mérites de l'humanité.

CHAPITRE XVIII.

DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE. — MARIE-THÉRÈSE. — CODE AUTRICHIEN. — JOSEPH II.

Quand Luther parut, l'empire avait terminé depuis long-temps ses querelles avec Rome, et les inimitiés capitales des Guelphes et des Gibelins étaient éteintes. Tout conviait l'empereur d'Allemagne à défendre la religion catholique, dont l'autorité, sans pouvoir l'effrayer, lui garantissait l'obéissance des peuples : aussi depuis le seizième siècle, dans un intérêt politique, Vienne,

qui n'a jamais aimé Rome, la protége. Les haines du moyen-âge ont fait place à des appréhensions communes.

C'est cet instinct qui poussa la monarchie autrichienne à s'armer tour à tour contre la réforme, contre la Prusse protestante et contre la philosophie française. Elle représentait l'esprit du passé luttant contre les innovations religieuses et politiques. Charles VI meurt et laisse sa fille Marie-Thérèse avec la seule protection d'un traité consenti; mais de quel poids sont les traités, s'ils n'ont pas pour eux la sanction menaçante de la force? L'empire est envahi par la Bavière, la France et la Prusse. Dans ces extrémités, une femme, appuyant son courage sur sa religion et son droit, fière, dévote, hautaine dans les revers, d'un héroïsme mystique et aventureux, court à Presbourg montrer le petit Joseph aux Hongrois irrités; elle électrise la salle des états, elle tourne en vif enthousiasme les ressentimens accumulés, elle arrache des cœurs ce cri qui retentit comme un tonnerre : *Moriamur pro rege nostro Mariâ-Theresiâ.* C'était un dernier effort de la fidélité des vieux temps.

Marie-Thérèse garda la couronne impériale; mais elle fut obligée d'assister durant sa vie aux prospérités de Frédéric et de la Prusse : elle prêta tout son zèle à la foi catholique, mais elle eut le spectacle irritant des progrès de la philosophie nouvelle. Cette femme personnifia la résistance des vieilles grandeurs : elle avait l'amour du passé et la haine de l'esprit nouveau ; elle fut souvent pleine d'aigreur et de ressentiment; c'est qu'elle est attachée à une chagrine et majestueuse impuissance; l'audace ouverte et allègre des innovations lui est refusée.

La société autrichienne, surtout à Vienne, se trouvait dans une situation mixte; elle n'avait plus les ardeurs de l'ancienne foi; elle n'eut pas l'élan des idées et des passions nouvelles. Marie-Thérèse favorisa les études qui ne touchaient pas à l'émancipation religieuse; elle s'accommoda de la science médicale de Wan-Svitten et de la molle poésie de Métastase. Wan-Svitten eut le crédit de faire venir comme professeur à l'université de Vienne Martini, qui le premier enseigna le droit naturel, qui fut le maître des hommes d'affaires les plus distingués et qui enfin traça

le travail préparatoire du code autrichien. L'Allemagne savante ne fut pas consultée cette fois. M. de Savigny en critiquant ce code, estime qu'on aurait pu attendre plus d'originalité de l'administration de Marie-Thérèse. Mais on n'écrit pas de fortes lois sans convictions positives; or, le législateur autrichien ne s'appuyait ni sur une érudition profonde ni sur une philosophie déterminée.

Joseph II voulut entraîner l'Autriche dans une direction décidée ; mais ce prince a bien mérité l'épitaphe qu'il se composa lui-même : « Ci-gît Joseph II à qui rien n'a jamais réussi. » Son berceau avait été environné de poétiques infortunes, et sa mère aurait pu lui inspirer le culte chevaleresque des vieux souvenirs. Il aima mieux se tourner vers l'esprit novateur du siècle, je ne l'en blâme pas; mais il voulut faire de sa vie une contrefaçon de celle de Frédéric : or, ni l'imitation ni le zèle ne peuvent suppléer aux dons innés et réparer les refus de la nature. Joseph eut la soif des grandes choses et s'embarrassa toujours dans les petites. S'il veut accomplir une réforme religieuse, il descend aux détails d'une intolérance

minutieuse, et Frédéric l'appellera, *mon frère le sacristain*. Il ébranle tout sans rien élever. Le pape Pie VI vint le trouver à Vienne, et n'obtint aucun sacrifice dans ses projets de réforme : Joseph traça une nouvelle circonscription des évêchés dans ses états; il ordonna d'ôter les images des églises; il supprima les empêchemens dirimans en matière de mariage et permit le divorce. Enfin il conçut, sans oser l'exécuter, le dessein de soustraire l'Autriche à la suprématie spirituelle de Rome. Toutes ces réformes hâtives et mal digérées troublèrent l'Autriche sans lui apporter plus de bonheur et de lumières. Joseph compromit jusqu'à la sûreté de l'empire par la légèreté de sa conduite; sans parler de l'insurrection des Valaques et de la rupture avec la Hollande, son imprudence attira sur l'Autriche la marche victorieuse d'une armée turque, et sans le vieux Laudon Vienne était envahie. Les Pays-Bas se soulevèrent, la révolution française éclata, et le malheureux Joseph, assailli de toutes parts, maudissant les idées et les théories, invoquant le pape qu'il dédaignait naguère, mourut désespéré sans avoir été ni catholique, ni philosophe, ni homme, ni roi.

La censure la plus sévère fut établie en Autriche par Marie-Thérèse[1]; elle fut un peu adoucie par Joseph. Vienne ne put produire une littérature indigène, elle resta stérile. Plusieurs hommes, entre autres Riggers, Sonnenfels, se réunirent pour former une société littéraire allemande : tous les écrivains qu'ils étudièrent étaient protestans : c'étaient Geller, Hagedorn, Mosheim, Kleist, Gesner et Klopstock : tant le catholicisme était étranger à l'originalité germanique! On se moquait à la cour de Vienne de l'allemand plus épuré des membres de la société littéraire; on appelait leur langue et leur style l'allemand luthérien. Un ministre donnant audience à Sonnenfels qui, solliciteur d'un emploi, lui offrait quelques travaux qu'il venait de rédiger, le congédia avec ces mots : « Je crois que vous êtes « luthérien, au moins votre allemand l'est-il; vous « êtes auteur, monsieur, vous avez trop d'esprit « pour mon bureau. »

Mais le génie de l'Allemagne prospérait en dehors de la chancellerie autrichienne. La ré-

(1) Voyez Pièces justificatives, n° IV.

forme était son principe et son moteur; l'influence de la littérature française le polissait sans l'altérer.

Aujourd'hui le génie allemand continue sa carrière; la réforme est encore son principe et son moteur; l'influence de la révolution française le rendra plus politique en le laissant original.

La cause de la réforme allemande et la cause de la révolution française sont la même au fond; mais l'émancipation de 1789 a élargi cette cause, et a su associer aux protestations théologiques des affirmations sociales.

Entre l'Allemagne et la France il n'y a pas rivalité, mais il y a solidarité.

Il est un empire qui a de grands devoirs envers l'Allemagne et l'Europe. C'est l'art et la pensée qui ont créé la Prusse; tant qu'elle sera l'intelligence du nord, la puissance lui demeure assurée. Si elle oubliait ce noble rôle, elle n'aurait plus d'autre appui que les chances inconstantes de la force. Elle ne doit pas prêter son

adhésion passive aux terreurs de l'Autriche et à l'ambition moscovite; indépendante, elle doit aimer la liberté, vivifier et protéger les petits états de l'Allemagne, et estimer la France. Si elle était infidèle au génie de Frédéric, nous pourrions nous rappeler celui de Richelieu.

CHAPITRE XIX.

DE LA RUSSIE. — CATHERINE-LA-GRANDE. — RÉFORME LÉGISLATIVE.

L'histoire moderne commence à peine, et nous ne sommes que des enfans. Il serait temps pour tous de répudier ce lieu-commun que les destinées de la civilisation moderne sont au fond consommées et n'ont plus qu'à rouler dans le même orbite d'événemens semblables et d'institutions imitées. A côté de la Prusse qui ne figure vraiment parmi les états que depuis un siècle, voici un empire moitié en Europe, moitié en Asie, bar-

bare et civilisé, n'ayant pas encore trouvé sa pensée morale et livré aux accidens d'un despotisme illimité. La Russie semble chercher son ame; elle la demande à Ivan, à Pierre, à Catherine; mystérieuse, infinie, elle ne se connaît pas elle-même.

Il vaudrait la peine d'écrire l'histoire de la république de Novgorod, de cette démocratie commerciale si puissante avant l'apparition du scandinave Rourik que, depuis le lac de Rostof jusqu'à la mer Blanche, on disait : « Qui peut résister à Dieu et à Novgorod-la-Grande? »

Un pape dans le onzième siècle fit épouser à Henri Ier, roi de France, une fille de Iaroslaf qui est regardé comme le premier législateur de la Russie. Wladimir II ajouta de nouvelles dispositions aux lois commerciales et pénales qui étaient en vigueur au temps de Iaroslaf, et l'empire fondé par Rourik sortait peu à peu de la barbarie quand les Mongols s'y jetèrent et le couvrirent de leurs hordes victorieuses jusqu'au seizième siècle. Ivan IV releva la Russie, institua les strelitz, et promena la hache sur la tête des grands

boyards. Les tzars poursuivirent ses desseins contre l'aristocratie. En 1680 Fedor fit rassembler tous les parchemins de la noblesse comme pour les examiner et les confirmer; puis il les fit brûler aux yeux mêmes des boyards ébahis, que rendaient immobiles devant la sépulture de leurs titres la rage et la terreur. Ainsi dans la nuit du 4 août 1789 les députés français imitaient un tzar. C'est que l'aristocratie d'origine, quand elle n'est pas souveraine intelligente comme à Rome, à Venise, chez les Anglais, n'est plus qu'un obstacle malfaisant qu'ont intérêt à balayer les peuples et les rois.

Nécessairement le despotisme enserrait la Russie. La thèse du génie était d'animer ce despotisme et de le rendre salutaire à la nation moscovite; voilà ce qu'a fait Pierre-le-Grand. C'est un homme qui vient d'un seul coup verser sur son pays tous les dons de la civilisation moderne : il sera tout, voyageur, matelot, charpentier, soldat; s'il veut une flotte, il ira à Sardam et maniera le rabot; s'il veut créer une armée, il s'y fera tambour, passera par tous les grades et de plus par de rudes défaites qui aboutiront à Pultawa.

Il échouera contre la Turquie, mais les temps ne sont pas venus encore pour la Russie de marquer sur un poteau la route de Byzance. Enfin, pour connaître cette civilisation qu'il veut s'approprier, il viendra en France, à Paris; il visitera tout: la cour, les académies, les ateliers, l'Opéra, le régent, le petit Louis XV, jusqu'à la veuve de Scarron qui verra dans ses rideaux la tête du Slave, curiosité de barbare! Il retourne chez lui plein de ses desseins et de son œuvre; à leur exécution il emploie une volonté continue, terrible. Autour de son fils se rallient les mécontentemens séditieux des boyards. Alexis semble n'attendre la mort de son père que pour replonger la Russie dans le chaos dont elle sort sous ses yeux. Position tragique pour l'ame de Pierre, entre l'ouvrage de son génie et un fils qui menace de le détruire! Pierre envoie Alexis au supplice; il dispose de son sang pour assurer le salut de son œuvre. On l'en a blâmé [1]. Mais l'historien doit avoir l'impassibilité

(1) M. Alphonse Rabbe, auteur d'un excellent résumé de l'*Histoire de Russie,* nous semble errer complètement dans la réaction passionnée à laquelle il se livre contre la mémoire et le nom de Pierre-le-Grand. En général cet écrivain d'un cœur si chaud et si loyal, auquel on ne peut reprocher que d'avoir désespéré trop tôt de la liberté, n'a

du juge, et le cœur ne lui doit pas battre trop fort devant un pathétique tableau. Pierre fut un novateur énergique; comme les révolutionnaires sincères et forts il alla droit et vite, il abattait la barbarie. Parmi les grandes figures des législateurs et des guerriers, parmi les héros à la colossale stature, il faut placer Pierre, à moins qu'au lieu de comprendre les choses humaines on veuille larmoyer sur elles.

J'ai hâte d'aller de Pierre à Catherine-la-Grande; je passe la première Catherine, cette vivandière intelligente dont le dévouement fut récompensé par une couronne, Pierre II, Anne, Ivan VI, Elisabeth, Pierre III, espèce de caporal prussien dont l'enthousiasme stupide fut utile à Frédéric. Il est déposé, il mourra, parce que s'il survivait à la perte du trône Catherine en pourrait être importunée. Femme forte, femme philosophe, elle prend son parti sur toutes choses. La Russie est un corps immense dont l'Europe ne voit que

pas toujours cette tranquillité d'esprit nécessaire à l'historien. Son livre est plus remarquable par la rapidité dramatique du récit que par l'impartialité des appréciations générales.

la tête; or, au dix-huitième siècle, c'est la tête d'une femme : beauté, grandeur, perfidie, cruauté, passions inépuisables qui peuvent se fatiguer sans jamais se satisfaire, du génie, l'amour de la gloire et du plaisir au même degré, voilà ce qu'offrait Catherine à ses amans, à l'Europe et aux philosophes. Elle continue Pierre-le-Grand et comme lui veut abreuver la Russie de civilisation européenne. Elle n'a pas le sentiment de la justice; elle déchire la Pologne et s'empare du lambeau le plus considérable; elle délaisse la Grèce qu'elle avait poussée à l'insurrection; elle viole des droits sacrés, mais elle civilise son peuple; elle se précipite dans la licence absolue du despotisme et des passions, mais elle abolit des impôts, compose et promulgue un réglement qui crée un système nouveau d'administration; elle fait prospérer le commerce et construire de grands monumens. Voltaire la félicita sur ses réformes législatives et l'appela la Sémiramis du nord, adulation injurieuse dont Catherine ne voulut comprendre que le côté spécieux.

Mais si l'esprit net et vif de Voltaire convenait à l'esprit précis et brusque de Frédéric, qui donc pourra convenir à l'impératrice? Diderot. Son

imagination est infinie comme les steppes de l'empire dont il vient visiter la maîtresse ; son enthousiasme trouve et sème des exagérations orientales qui vont au cœur de Catherine. Diderot s'anime, s'échauffe, s'oublie, déborde en mouvemens oratoires, en chants lyriques; cependant Catherine accueille les idées du philosophe comme des émotions qui l'affectent agréablement; ces idées ornent son esprit et chatouillent sa sensibilité; elle est satisfaite d'avoir un philosophe à sa cour. Frédéric a été l'hôte de Voltaire, elle possède Diderot. « La porte du ca-« binet de la souveraine m'est ouverte tous les « jours depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à « cinq, et quelquefois jusqu'à six. J'entre; on me « fait asseoir et je cause avec la même liberté que « vous m'accordez, et en sortant je suis forcé de « m'avouer à moi-même que j'avais l'ame d'un « homme libre dans le pays qu'on appelle des es-« claves. Ah! mes amies, quelle souveraine! quelle « extraordinaire femme! On n'accusera pas mon « éloge de vénalité; car j'ai mis les bornes les « plus étroites à sa munificence; il faudra bien « qu'on m'en croie lorsque je la peindrai par ses « paroles; il faudra bien que vous disiez toutes que

« c'est l'ame de Brutus sous la figure de Cléopâtre; « la fermeté de l'un et les séductions de l'autre; « une tenue incroyable dans les idées avec toute « la grace et la légèreté possible de l'expression; « un amour de la vérité porté aussi loin qu'il est « possible; la connaissance des affaires de son em- « pire comme vous l'avez de votre maison....[1] » Avant d'aller à la cour de Catherine, Diderot exprimait ainsi sa reconnaissance des faveurs et des bienfaits de l'impératrice : « Je suis confondu, « monsieur, je reste stupéfait dès bontés nouvelles « dont il a plu à S. M. I. de me combler... » « Grande « princesse, je me prosterne à vos pieds, je tends « mes deux bras vers vous; je voudrais parler, « mais mon ame se serre, ma tête se trouble, « mes idées s'embarrassent, je m'attendris comme « un enfant, et les vraies expressions du sentiment « qui me remplit expirent sur les bords de ma « lèvre [2]. » Diderot se servait à dessein du style asiatique : c'était du tact.

(1) *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits de Diderot*, t. III, page 118.

(2) *Supplément aux œuvres complètes de Diderot*. Édit. Berlin, page 325.

Cependant la maîtresse de Potemkin courtisait les agrémens et les honneurs de la philosophie sans en pressentir la puissance. La révolution française la surprit et l'exaspéra; Catherine devint furieuse de s'être laissée prendre aux idées; elle eut pour la France autant de haine qu'auparavant d'amitié, et elle enflamma la coalition de ses colères de femme et d'impératrice. Son fils Paul admira le premier consul comme Pierre III avait admiré Frédéric : on l'assassina; Alexandre, heureux adversaire de Napoléon, a échoué dans le dessein d'animer d'une pensée chrétienne et libérale cet empire en travail de sa propre destinée. Où va donc cette Russie si nouvelle dans l'économie et la distribution des états de l'Europe? que fera-t-elle?

La Russie et l'Europe ont paru à plusieurs dans les mêmes rapports que Rome et les Barbares. Mais les hordes germaniques n'eurent qu'à porter le dernier coup à une civilisation mourante et devenaient les instrumens d'une civilisation nouvelle et chrétienne. La Russie est indécise entre la barbarie et une civilisation qui ne saurait mou-

rir. L'Europe a conscience d'elle-même : les compatriotes de Schiller et de Goëthe ne peuvent encore une fois devenir les compagnons d'armes des Cosaques. Napoléon a par ses imprudences héroïques élevé sur l'Europe la menaçante image de la Russie. Après avoir conquis la prééminence continentale, il s'avisa d'attaquer dans le Midi le génie catholique et chevaleresque, puis il alla se heurter dans les glaces du Nord contre la monarchie despotique de Pierre-le-Grand. Il succomba sous l'effort de ces deux agressions déraisonnables. Les Français ont été malheureux parce qu'ils étaient sortis des voies de la raison européenne. Nous y sommes rentrés et nous y pouvons marcher sans nous laisser assaillir par ces transes et ces terreurs qui croient voir sur les bords de la Néva la Rome des Scipions. L'Allemagne est aux avant-postes, la France au centre, l'Italie derrière; l'Angleterre se promène sur les mers; rempart épais de poitrines généreuses contre les lances moscovites.

Au surplus, un état despotique est livré à tous les accidens : je ne parle pas des conjurations; mais le génie d'un empereur peut faire abandonner à cet empire la cause de la barbarie : quoi

qu'il en soit, il est insensé de considérer la Russie comme une avalanche que Dieu tient suspendue sur l'Europe pour l'engloutir : c'est faire de notre âge la répétition du cinquième siècle.

CHAPITRE XX.

DU MIDI DE L'EUROPE. — DE L'ESPAGNE. — POLITIQUE D'ALBERONI. — D'ARANDA. — CAMPOMANÈS.

L'histoire du Nord est récente ; la Prusse et la Russie se sont élevées depuis deux siècles par les armes et l'essor d'une civilisation hâtive. Mais dans le Midi les sociétés antiques ont dissipé les premières les ténèbres de la barbarie européenne. Le moyen-âge fut pour elle un grand théâtre ; les premières encore elles entamèrent les temps modernes avec les courses et les chants de Vasco, de Camoëns et de Colombo, avec les arts, avec

l'antiquité ressuscitée ; et maintenant ces sociétés du Midi, l'espagnole, l'italienne et la portugaise, travaillées depuis deux siècles par les révolutions intellectuelles et politiques de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France, sous l'apparence d'un engourdissement léthargique se préparent à renaître.

La monarchie espagnole n'avait obtenu par la paix d'Utrecht de garder le sang de Louis XIV qu'au prix de nombreux sacrifices. Un homme conçut le projet de rendre à l'Espagne sa supériorité perdue, de renverser la maison de Hanovre, d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, de réconcilier Pierre-le-Grand et Charles XII, et de changer le système de l'Europe. Le Parmesan Alberoni fut d'abord clerc sonneur à la cathédrale de Plaisance, puis chanoine et chapelain. Envoyé auprès du duc de Vendôme pour les affaires du duché de Parme, il en fut goûté, et le duc le fit connaître à Philippe V, auquel il entreprit de faire épouser l'héritière de Parme. Il triompha de la princesse des Ursins, domina la nouvelle reine qui tenait le roi sous son empire,

devint ministre; le pape le fit cardinal; on lui donna la grandesse, et en 1715 le sonneur de cloches était maître de la monarchie espagnole. Il passa cinq ans à remuer l'Europe ; mais il était impossible de ramener à l'Escurial les prospérités de Charles-Quint. L'Espagne était épuisée ; son génie catholique affaissé ; l'ascendant sur l'Europe ne lui était plus permis. Alberoni compliquait d'ailleurs cette entreprise par la tentative de restaurer les Stuarts et se brisait ainsi contre la nécessité progressive des révolutions. Le complot ourdi pour ôter la régence à la maison d'Orléans n'était pas plus sensé. Quand en 1719 l'Espagne demanda la paix avec instance, l'Angleterre, la France, l'empereur exigèrent le renvoi d'Alberoni, et cet homme succomba sous le poids de l'Europe qu'il avait soulevée. Alberoni ne manquait pas de génie, mais il employa mal son ambition et son audace ; il ne jugea pas bien son siècle et l'état de la monarchie espagnole ; on eût dit qu'il succédait à Ximenès.

Le fils de Philippe V, Charles III, se montra sur le trône d'Espagne homme de sens et de

raison ; il avait du sang français dans les veines ; il dirigea d'utiles réformes contre les vieilles mœurs espagnoles. L'administration du comte d'Aranda et de Campomanès appliquait au gouvernement de la monarchie les leçons de la philosophie française. Mais les Espagnols tenaient à leurs habitudes, et comme on voulait réformer leurs manteaux et leurs chapeaux, Madrid eut une sédition furieuse. La nation résistait aussi à d'autres changemens plus importans, et Charles III disait : « Mes sujets sont comme des enfans qui « pleurent quand on les nettoie. » Roi réformateur, il s'impatientait des obstacles que lui suscitaient partout les moines, cette milice de l'Espagne plus invincible que sa vieille infanterie. Lorsqu'on lui faisait le rapport de quelque affaire embrouillée, le roi avait coutume de demander : « Quel moine y a-t-il en cette affaire ? »

Campomanès fut pour l'Espagne ce que Turgot pour la France ; l'analogie est sensible. Profond économiste, savant jurisconsulte, il comprit tout-à-fait les bienfaits et le génie du commerce ; il établit en Espagne la liberté dans la circula-

tion des grains, fit publier les discours économiques d'Alvarez Osorio et de Martinez de Mata, mérita d'être proposé par Franklin à la Société philosophique de Philadelphie pour s'associer à ses travaux; enfin il prêta son appui au comte d'Aranda dans l'expulsion des jésuites. La Société de Jésus, érigée pour combattre la réforme, était proscrite de tous côtés par les gouvernemens où avait pénétré l'esprit philosophique, et dans le même temps nous la trouvons bannie de l'Espagne, du Portugal, de l'Autriche et de la France: Frédéric seul ne voulut pas les renvoyer violemment. Le comte d'Aranda, président du conseil de Castille, poursuivit le bannissement de la compagnie avec une persévérance inflexible; dans son dessein d'améliorer la civilisation espagnole, il considérait la société comme un obstacle auquel il ne pouvait pardonner. Voltaire en 1771 lui écrivait de Ferney sur les manufactures et l'industrie: « Vos manufactures, monsieur le comte, sont « fort au-dessus des miennes; mais aussi Votre « Excellence m'avouera qu'elle est un peu plus « puissante que moi. Je commence par la manu- « facture de vos vins que je regarde comme la pre-

« mière de l'Europe. Nous ne savons à qui don-
« ner la préférence du Canarie, ou du Garnacha,
« ou du Muscat et du Malaga. Si ce vin est de vos
« terres, il s'en faut bien que la terre promise en
« approche. Nous avons pris la liberté d'en boire
« à votre santé dès qu'il fut arrivé...... Votre ma-
« nufacture de demi-porcelaine est très supé-
« rieure à celle de Strasbourg...... Je fais aussi
« des bas de soie; mais ils sont grossiers, et les
« vôtres sont d'une finesse admirable. Pour du
« drap, je ne vais pas jusque là; vos beaux mou-
« tons sont inconnus chez nous. Votre drap est
« moelleux, aussi ferme que fin, et très bien tra-
« vaillé, sans avoir cet apprêt qui gâte à mon gré
« les draps d'Angleterre et de France, et qui n'est
« fait que pour tromper les yeux. Agréez avec
« bonté mes remerciemens, mes observations et
« mon admiration pour un homme qui descend
« dans tous ces petits détails au milieu des plus
« grandes choses. Il me semble que du temps des
« ducs de Lerme et des comtes d'Olivarès l'Es-
« pagne n'avait pas de ces fabriques. Je conserve
« précieusement l'arrêt solennel du 7 de fé-
« vrier 1770 qui décrie un peu les fabriques de

« l'inquisition; mais c'est à l'Europe entière à « vous en remercier...... [1] » Ainsi l'esprit philosophique pénétrait dans la vieille monarchie. Mais quand Charles III mourut, les affaires furent ramenées dans les anciennes voies.

En ce qui touche l'Espagne, l'imitation de Louis XIV a perdu Napoléon et a été funeste à notre influence. Le peuple espagnol admirait l'empereur; il eût été docile à ses conseils, mais il se révolta contre une usurpation qui faisait de la péninsule une province de la France. Maintenant comment l'Espagne débrouillera-t-elle son avenir? Comment cette terre labourée par tant de civilisations différentes, où campa Sertorius, cette patrie de Sénèque et de Lucain; cette proie des Vandales qui leur est arrachée par les Visigoths que viennent expulser les Arabes; ce théâtre des merveilles arabesques; cette possession des Maures, dont la capitale avec son Alhambra n'est rendue au christianisme que par Ferdinand; cet empire disputé à la religion catholique par le mahométisme et le judaïsme, et qui pour se sauver des guerres religieuses et

(1) *Correspondance générale*, année 1771.

de l'apostasie imagina l'inquisition ; cette sombre monarchie de Philippe II ; cette Espagne où le génie novateur n'a pu encore porter la main puissamment ; quelle sera sa future histoire ? Pour aventurer sur ce point les plus faibles conjectures, il faudrait avoir vécu long-temps chez ce peuple, avoir contracté l'intelligence de ses mœurs et de son esprit dans ses foyers, dans ses montagnes, dans ses hôtelleries, avec ses moines et ses muletiers.

CHAPITRE XXI.

DU PORTUGAL. — CARVALHO DE POMBAL.

Deux états avec des forces inférieures ont exercé leur industrie maritime d'une manière utile au monde ; la Hollande et le Portugal. Certes le génie d'Amsterdam et de Lisbonne n'est pas le même, mais il y a cette ressemblance entre la patrie de Camoëns et celle de Spinosa que toutes deux, sans figurer parmi les premières puissances, ont agrandi et répandu par leurs flottes et leurs colonies la civilisation européenne.

La petite monarchie portugaise reçut au dix-huitième siècle plus vivement que l'Espagne l'empreinte du génie philosophique. Les anciennes franchises des cortès de Lamégo avaient disparu; et à Lisbonne comme ailleurs tout allait au gré du despotisme royal. Sous Joseph Ier, qui vint au trône en 1750, un grand ministre usa du pouvoir absolu pour réformer le Portugal. Sébastien-Joseph de Carvalho, depuis marquis de Pombal, gentilhomme obscur, commença sa carrière par une mission près du cabinet anglais. Le tremblement de terre de Lisbonne, qui devait inspirer à Voltaire une lamentation philosophique, le trouva secrétaire d'état : le roi dans ce désastre, abandonné de tous ses conseillers, ne vit auprès de lui que Pombal auquel il demanda ce qu'il fallait faire. *Sire, il faut enterrer les morts et songer aux vivans :* parole énergique et simple qui révélait une ame destinée à la puissance. Pombal, que rendit souverain absolu la confiance du roi, reconstruisit Lisbonne, établit une police rigoureuse, expulsa les jésuites, réprima la tyrannie des moines qu'il appelait *la vermine la plus dangereuse qui puisse ronger un état,* comme Richelieu abaissa la no-

blesse ; abolit la distinction entre les vieux chrétiens et les nouveaux, c'est-à-dire les juifs convertis ; réveilla le commerce, l'industrie et l'activité de la marine ; favorisa les sciences physiques et mathématiques, fit fleurir l'université de Coïmbre où il fonda des chaires, ôta à l'inquisition la censure des livres, répandit les ouvrages des philosophes français, ranima l'esprit militaire du Portugal, et voulut élever la patrie de Vasco en égale de l'Espagne et de l'Angleterre. Une volonté constante et passionnée animait Pombal ; il administrait le Portugal avec force et célérité ; il semblait par son énergie vouloir doubler les forces d'une puissance qui pouvait lui échapper trop tôt. En effet la mort de Joseph I[er] le précipita ; l'église et la noblesse l'accablèrent ; il fut accusé, condamné, banni, et mourut en 1782. Pombal mérite cette louange assez rare d'avoir été plus grand que le théâtre où il parut.

Ni l'Espagne ni le Portugal ne purent au dix-huitième siècle aboutir à des réformes durables dans leur sociabilité : l'église et la noblesse du moyen-âge y furent plus forts que l'esprit phi-

losophique ; aujourd'hui encore le passé de ces deux pays leur est obstacle ; comment donc au-delà des Pyrénées les progrès de l'esprit humain pourront-ils enfin se faire jour?

CHAPITRE XXII.

DE L'ITALIE. — NAPLES ; LE MARQUIS DE TANUCCI. — LA TOSCANE ; LÉOPOLD.

A l'homme qui ne saurait pas l'antiquité et qui verrait, tant au moyen-âge qu'au seizième siècle, les arts, la guerre, la politique, la poésie, le commerce, susciter sur le sol de l'Italie une foule de grands hommes, l'admiration ne serait-elle pas commandée? Mais s'il apprenait d'un coup que cette civilisation qu'il contemple est la seconde, que la patrie du Dante, de Machiavel et de Michel-Ange n'en est pas à sa première

moisson, et que deux fois elle a été l'école et la maîtresse du monde, ne serait-il pas jeté dans un étonnement dont la profondeur renouvellerait à notre sens émoussé la grandeur de l'Italie? Nous n'aurons jamais pour cette contrée assez de respect, d'autant plus qu'on la sent frémir sous le joug tudesque; la terre du Latium n'est pas un ossuaire ou un musée; l'Italie n'est pas épuisée, et les flancs de cette Niobé [1] seront encore féconds.

Entre la France et l'Italie il y a toujours eu un échange alternatif de sympathies et d'idées. Quand Vico disparut, la philosophie française trouva pour disciples Filangieri et Beccaria, appréciés ailleurs [2]; mais pour ne parler ici que des gouvernemens, Naples eut une administration qui entreprit dans l'état des réformes considérables. Le marquis de Tanucci, toscan, d'abord jurisconsulte à Pise où il soutint sur les Pandectes une controverse avec Grandi, fut emmené à Naples par Charles de Bourbon, qui, devenu Charles III, le fit son premier ministre. Bernardo

(1) *The Niobe of nations*. Byron.

(2) *Introduction générale à l'histoire du droit*, ch. xv.

Tanucci attaqua avec fermeté les usurpations de Rome et les priviléges des barons. Il contraignit ces derniers à répondre aux griefs de leurs vassaux; commencement d'égalité par la justice. Il diminua les taxes de la chancellerie romaine, et restreignit la juridiction des évêques. L'inquisition fut aussi vivement réprimée. Tanucci eut l'ambition d'une réforme complète dans les lois, et nomma pour rédiger un code une commission de jurisconsultes où brillaient Marinecca, Gennaro et Cirillo; mais la réforme était prématurée, et le *Code Carolino* demeura sans vigueur et sans autorité au milieu des obstacles que lui opposaient les habitudes et les préjugés du barreau napolitain. Tanucci voulut au moins améliorer l'administration de la justice par une ordonnance particulière qui enjoignait aux juges de motiver leurs sentences, de s'en rapporter aux lois et non pas aux opinions des docteurs et des commentateurs. Filangieri soutint la réforme du ministre contre les clameurs de la magistrature et du barreau. En 1776 le marquis de Tanucci fut renversé par des intrigues qui avaient l'appui de l'Autriche et de l'Angleterre; il mourut en 1783, laissant une mémoire honorée

et des réformes imparfaites qui ne purent résister au mauvais vouloir d'Acton et de sa faction.

La Toscane ressentit aussi la salutaire influence de nos idées sociales : Léopold régnait doucement à Florence ; il y diminuait les impôts, établissait des manufactures et la liberté du commerce, réprimait la domination des moines, et favorisa un moment les réformes ecclésiastiques de Scipion Ricci que plus tard il abandonna. Mais une pensée l'occupa surtout : l'abolition de la peine de mort ; il raya de la pénalité le dernier supplice. La mort de Joseph II, dont il désapprouvait les entreprises imprudentes, le fit empereur et ennemi déclaré de la révolution française.

L'Italie devint le théâtre des combats de la France et de l'Autriche. En 1792 nous étions envahis ; en 1795 nous signions la paix avec la Prusse ; en 1797 Bonaparte dictait le traité de Campo-Formio. Jamais la France n'avait été mieux servie et vengée. Le 13 octobre 1797 le général en chef de l'armée d'Italie, ouvrant les

fenêtres du château de Passeriano, aperçut les montagnes de la Norique couvertes de neige. « Avant la mi-octobre ! quel pays! allons, il faut « faire la paix. Venise paiera les frais de la guerre « et la limite du Rhin. Le directoire et les avocats « diront ce qu'ils voudront. » Cet homme était alors dans tout le bon sens de son génie : il n'abusait pas de la guerre et servait la révolution. Par le traité de Campo-Formio l'empereur cédait à la France les Pays-Bas à perpétuité, abandonnait à la république cisalpine la Lombardie autrichienne, Mantoue, le Mantuan, le Bergamasque, le Brescian, le Crémasque, Peschiera. La France entrait en possession des îles vénitiennes du Levant, Corfou, Zante, Céphalonie, et de Butrinto, Larta et Vonizza. Mais à l'empereur demeuraient assurées l'Istrie, la Dalmatie, les îles vénitiennes de l'Adriatique, les bouches de Cattaro, Venise. Qu'importait d'abandonner à l'Autriche la patrie depuis long-temps éteinte des Foscarini et des Faliero!

Le traité de Campo-Formio fut le triomphe pur et sincère du génie de la révolution; il re-

nouvelait l'économie de l'Europe; il affranchissait l'Italie sous la protection de la France.

L'Italie n'est pas une terre abandonnée de Dieu et frustrée de l'avenir; si elle était morte, elle ne serait pas tant aimée des conquérans et des poètes; Bonaparte et Byron n'en eussent pas fait l'objet de leurs victoires et de leurs chants. Pourquoi le vainqueur d'Arcole n'a-t-il vu dans le prix de ses triomphes qu'une couronne de plus? Mais de tous les poètes qui ont célébré l'Italie Byron est le plus harmonieux et le plus divin : Childe-Harold n'a rien laissé à chanter et à peindre. Il a erré par le monde, fendu les mers, il a usé des passions et des femmes de l'Orient, il a mis le pied sur la Grèce, il a vécu avec le Moréote et l'Albanais, il a foulé le théâtre de Thémistocle, il a cherché dans une course éternelle une distraction légère aux tourmens de son cœur, quand enfin il tombe dans Rome : dernier triomphe de cette maîtresse du monde de pouvoir un instant remplir le cœur de Byron. Il est arrivé dans la capitale de l'histoire du genre humain; il est moins triste, presque con-

solé ; et dans le répit de ses douleurs il ajoute au récit de son pélerinage un dernier chant........ Silence, vous tous qui parlez de Rome, ne mêlez pas vos voix aux accens d'Harold ; Byron a été envoyé pour chanter les ruines avant la renaissance ; c'est Jérémie pleurant sur Jérusalem avant la venue de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXIII.

DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE. — LE DUC DE CHOISEUL. — ÉTAT INTÉRIEUR DE LA MONARCHIE.

Nous rentrons dans nos foyers après avoir fait notre tour d'Europe. La France, dont les idées circulaient dans le corps européen, était animée d'une vie irrégulière, mais indestructible. Les vieilles croyances mouraient; les institutions de la monarchie étaient inanimées : durant cinquante-neuf ans (1715-1774) la société française n'eut d'autre aliment que les occupations de l'esprit; on pensait, suivant l'expression du siècle; et la

pensée était le plus piquant assaisonnement des soupers et des plaisirs.

Avait-on d'autres distractions? Le génie militaire de la nation n'avait obtenu d'autres joies que Fontenoy et Laufeld. Louis XV, parmi tous ses torts, eut surtout celui d'avoir régné trop longtemps; et l'état entra en partage de ses langueurs et de sa honte. Un seul ministre porta dans les affaires du cœur et du génie. Le duc de Choiseul, d'abord ambassadeur à Rome, puis à Vienne, reçut le pouvoir des mains de madame de Pompadour et s'en servit noblement : il trouva l'alliance avec l'Autriche cimentée et fut obligé de la poursuivre ; il changea utilement l'organisation de l'armée, signa le pacte de famille, fomenta les premières divisions entre l'Angleterre et l'Amérique, souleva l'empire ottoman contre la Russie, gêna Frédéric et donna à la France la patrie de Napoléon. Il avait l'ame fière, la volonté ferme, l'esprit vaste : il fut inflexible contre les jésuites, favorable aux philosophes, avide de gloire; il poursuivait de brillans desseins quand une impure courtisane arracha sa disgrace; l'opinion le vengea; et la royauté vit pour la première fois ses colères

procurer des triomphes à ceux qu'elles frappaient.

Dans les dernières années de la vie de Louis XV on rit beaucoup à Paris; Maupeou faisait siéger son parlement et Beaumarchais écrivait; l'ancienne monarchie périssait gaîment; le despotisme royal voulait avoir raison des souvenirs et des résistances parlementaires et retirer, comme on disait, la couronne du greffe. Le parlement gardait bonne contenance, et sa décrépitude n'était pas sans majesté : on l'exila; il eut pour successeurs des juges, complaisans avoués des volontés de la cour, gens de peu de crédit et d'autorité, tristes représentans des Harlay et des Molé. Les instincts philosophiques de Voltaire applaudissaient à cet abaissement des vieilles compagnies, et sans le savoir la cour facilitait la marche du génie novateur.

Mais voici un spirituel incident : le parlement dit Maupeou siégeait depuis quelques mois, quand un justiciable qui s'occupait de son procès crut qu'une somme d'argent donnée au secrétaire d'un juge ne nuirait pas à sa cause; l'affaire se fit mal, et Beaumarchais fut accusé d'avoir tenté de cor-

rompre un membre du nouveau parlement : on voulut l'écraser dédaigneusement; il accepta le combat. Au surplus, il ne plaidera pas tant sa cause que celle de son siècle et des rancunes du public; il ne se défend plus, il attaque ; il ne s'agit plus des quinze louis, mais bien de couvrir de ridicule la nouvelle magistrature ou plutôt l'ancienne ; Beaumarchais, qui semble n'avoir pour adversaires que les juges ministériels, immole en réalité la vieille majesté parlementaire et change en dédains ironiques les derniers respects du public ; Beaumarchais, révolutionnaire agréable et facétieux au palais comme au théâtre, moqueur folâtre de la noblesse et du pouvoir, s'amusant à les insulter sans vouloir les détruire.

Ne regardez que les institutions et la monarchie, tout meurt et tout s'éteint; mais considérez la société, tout fermente et tout vit : la vieillesse désespère du siècle qu'elle ne comprend plus ; les hommes jetés dans une disposition d'esprit mitoyenne et bornée regardent autour d'eux avec une défiance mécontente; mais la jeunesse est ivre d'espérance et d'orgueil; elle se précipite au théâtre pour entendre Lekain, artiste nécessaire

à Voltaire; elle quitte la lecture de la *Nouvelle-Héloïse* pour celle du *Contrat social;* les générations sont renouvelées; les enfans des contemporains de Rousseau et de Voltaire s'élèvent; Mirabeau, *l'ami des hommes*, tient son fils en prison; les jeunes gens étudient, pensent, rient, s'amusent, méprisent ce qui est vieux, ne croient qu'en eux-mêmes et rêvent leurs futures destinées. Ainsi se comportait la société française à la fois vieille et nouvelle, chagrine et joyeuse, pleine d'abattement et d'espérances, vouée fatalement à un avenir qui devait dépasser les proportions connues des choses humaines.

CHAPITRE XXIV.

AVÉNEMENT DE LOUIS XVI. — ESPÉRANCES DE LA NATION.

Louis XV mourut enfin, et Louis XVI qui devint roi au mois de mai 1774 fut salué avec allégresse : les peuples ne sont pas avares de crédules espérances ; un prince jeune, dont l'ame semblait ouverte comme la figure aux bonnes impressions, devait au jugement de la nation la gouverner heureusement.

Il y eut un changement sensible dans les esprits; on commençait à vouloir pratiquer les idées;

on appela la philosophie au pouvoir; de toutes parts on sollicitait la royauté de remettre le gouvernail aux disciples des philosophes.

Avant d'être attaquée, la monarchie eut encore à sa disposition quinze années, le zèle des peuples et l'appui de l'esprit nouveau. Il faut voir comment elle a usé de ces dernières faveurs de la fortune.

CHAPITRE XXV.

TURGOT.

« Vous aurez bientôt une visite dont je vous « préviens, » écrivait d'Alembert à Voltaire, le 22 septembre 1760 ; « c'est celle de M. Turgot, « maître des requêtes, plein de philosophie, de « lumières et de connaissnces, et fort de mes amis, « qui veut aller vous voir en *bonne fortune;* je dis « en *bonne fortune*, car, *propter metum Judæorum*, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non « plus. » Voici un maître des requêtes, à la fois

doué de prudence et d'audace, que quinze ans après nous trouvons ministre de Louis XVI.

Anne-Robert-Jacques Turgot naquit à Paris, le 10 mai 1727. Sa famille était une des plus anciennes de la Normandie. Le nom de Turgot est normand et figure dès le dixième siècle dans l'histoire d'Angleterre et d'Écosse. Après avoir fait ses premières études au collége de Louis-le-Grand, le jeune Turgot suivit les classes supérieures au collége du Plessis, d'où il entra au séminaire de Saint-Sulpice. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il consentit à étudier la théologie, mais non pas à prendre les ordres, et il répondit plus tard aux abbés de Cicé, de Brienne, de Very, de Boisgelin qui le pressaient de s'ouvrir la route des honneurs et du ministère par l'église, *qu'il ne saurait se dévouer à porter toute sa vie un masque sur le visage.* Il fut élu prieur de Sorbonne en décembre 1749. Le 13 juillet 1750 et le 11 décembre de la même année, il prononça deux discours latins qu'il traduisit plus tard en français, admirables par une profondeur précoce[1]; l'auteur avait vingt-trois ans : il savait du

(1) Voyez pièces justificatives, n° V.

grec, écrivait la langue anglaise facilement ; il apprit l'allemand, l'italien et un peu d'espagnol : il traduisit un grand nombre de morceaux tant de l'antiquité que des littératures modernes. Il savait la métaphysique et combattit Berkeley et Maupertuis ; il commença un traité de géographie politique et une suite de discours sur l'histoire universelle. En 1751 Turgot quitta l'habit ecclésiastique à vingt-quatre ans ; il ne put, à son grand regret, trouver à acheter une charge d'avocat du roi, par laquelle il aurait voulu contracter l'habitude de la parole. Il fut pourvu de celle de *conseiller substitut de M. le procureur-général*, et fut un an après reçu conseiller au parlement ; encore un an après on le nomma maître des requêtes. Il fit alors dans l'Encyclopédie les articles *Existence*, *Etymologie*, *Expansibilité*, *Force* et *Fondation*. Il étudiait la chimie, l'histoire naturelle, la géométrie transcendante et l'astronomie.

A cette époque l'agriculture et le commerce occupaient les esprits d'une manière systématique. Plusieurs avaient pris pour objet de leurs études les matières agraires et l'économie pu-

blique qui s'y rapporte : on les nommait *Economistes.* Ils avaient à leur tête Quesnay, médecin de madame de Pompadour. Louis XV le goûtait, l'appelait son *penseur,* et lui donna pour armes trois fleurs de pensée. Le marquis de Mirabeau en publiant *l'Ami des hommes,* rendit populaires, par l'emphase même de son livre, les questions d'agriculture et de population; il se forma des sociétés qui étudièrent l'économie rurale; on tenta des expériences. Dans le même temps les principes de l'administration et de la liberté du commerce se débrouillaient un peu; ces progrès étaient dus à M. de Gournay, long-temps négociant, et qui, devenu intendant du commerce, fit d'utiles tournées à La Rochelle, à Bordeaux, à Montauban, dans toute la Guyenne, à Bayonne, puis dans l'Orléanais, l'Anjou, le Maine et la Bretagne. M. de Gournay professait que la prohibition des marchandises étrangères et les défenses d'exporter les productions brutes du territoire contrarient la prospérité du pays au lieu de la favoriser; que les priviléges ruinent l'industrie, et que la liberté seule pouvait animer le commerce. M. de Gournay mourut en 1759, et Turgot écrivit son éloge.

Turgot s'appliqua également aux nouvelles théories de l'agriculture et du commerce représentées par Quesnay et Gournay; après la mort de ce dernier, qu'il avait suivi dans ses courses d'intendant, il voyagea, vit les Alpes, la Suisse et Voltaire, et revint en France par l'Alsace; il reprit ses travaux et fut bientôt nommé intendant de la généralité de Limoges.

Durant les treize années de son intendance, il fut infatigable à innover d'une manière bienfaisante; il fit lever un cadastre exact et équitable, affranchit la province du fardeau des corvées, allégea le service de la milice, lutta contre deux années de disette par la liberté du commerce, écrivit sept lettres au ministère qui consultait tous les intendans du royaume sur la législation des blés, persuada au peuple limousin de se servir de la pomme de terre, imprima une utile direction à la Société d'agriculture de Limoges, composa d'excellentes *réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, ouvrage que rend plus remarquable encore son antériorité sur celui d'Adam Smith, et que Turgot composa pour mettre en état deux jeunes Chinois, *Ko* et

Iang, de répondre, lorsqu'ils seraient de retour à Canton, aux questions qu'il leur avait posées sur toutes les parties du gouvernement et des arts de la Chine.

Dès que l'opinion put demander des réformes au nouveau règne de Louis XVI elle désigna Turgot : on le fit sur-le-champ ministre de la marine, pour le placer quelque part ; il ne resta que cinq semaines à ce ministère, il y répara quelques injustices et devint contrôleur-général des finances le 24 août 1774. Il écrivit le même jour une lettre au roi pour lui rappeler quels devaient être les principes de la nouvelle administration : point de banqueroute, point d'augmentation d'impôts, point d'emprunts. Le nouveau ministre établit la liberté du commerce des grains et des farines dans l'intérieur du royaume et de province à province ; il forma une régie spéciale des domaines du roi ; il supprima la place de banquier de la cour ; il améliora la régie des fermiers-généraux ; il abolit la vénalité des intendances de commerce. Une sédition insensée troubla son administration : une partie du peuple de Paris se laissa persuader que la liberté du

commerce des grains amenait la famine, et que les expériences chimériques de Turgot le priveraient de pain. L'émeute fut promptement réprimée, mais elle ébranla le crédit du ministre. Cependant M. de Malesherbes entra aux affaires et put seconder le contrôleur-général. Les corvées furent supprimées partout par une loi générale et une répartition proportionnelle. Cette réforme fut blâmée par le parlement de Paris, qui eut l'impudeur de dire dans des remontrances : « que le peuple de France était taillable et cor-« véable à volonté, que c'était une partie de la « constitution que le roi était dans l'impuissance « de changer. » Un édit donné à Versailles en février 1776, et qu'il fallut faire enregistrer au parlement en lit de justice, abolit les jurandes; dans le préambule Turgot y énumérait les avantages de la liberté. Cependant la noblesse, le parlement et le clergé étaient ligués contre l'administration philosophique de Turgot et de Malesherbes; le jeune Louis était dirigé par un vieux fat, par un de ces hommes nés pour fourvoyer les rois dans des fautes irréparables. Le comte de Maurepas, courtisan fastueux, gentilhomme entêté, abreuva de

dégoûts M. de Malesherbes qui offrit sa démission ; Turgot reçut l'ordre d'envoyer la sienne.

Turgot fut arraché à de grands desseins ; il voulait organiser une administration municipale dans chaque province, et créer des assemblées provinciales.

Il voulait faire contribuer la noblesse et le clergé aux impôts dans la même proportion que le tiers-état.

Il voulait faire vendre une partie des terres domaniales pour réparer les finances ; il voulait diminuer les tailles.

Il voulait rendre toutes les hypothèques spéciales et les faire enregistrer au greffe de la juridiction du lieu ; de cette façon les propriétaires de terre auraient payé leurs dettes.

Il songeait à établir une éducation nationale.

Voltaire écrivait à Turgot le 13 mai 1776 :

« M. de Trudaine est témoin des transports de « joie que vous avez causés dans tous les pays « qui nous environnent. Nous voyons naître le « siècle d'or ; mais il est bien ridicule qu'il y ait « tant de gens du siècle de fer dans Paris. On « m'assure pour ma consolation que vous pouvez « compter sur la fermeté de Sésostris ; c'était là « mon plus grand souci. Je n'ose vous supplier « de me confirmer cette heureuse anecdote, « dont dépend la destinée de toute une nation ; « mais je vous avoue que je voudrais bien avant « de mourir être sûr de mon fait, etc., etc..... » Voltaire vit la disgrace de Turgot en dépit des vertus du jeune Sésostris : le ministre congédié vécut pour ses amis et ses études ; il correspondait avec Smith, avec le docteur Price, avec Francklin ; on dit qu'il avait conçu le plan d'un grand ouvrage où il devait se donner tout entier ; Condorcet[1] a esquissé quelques-unes de ses opinions et de ses idées. Turgot mourut à cinquante ans, le 18 mars 1781, laissant à Malesherbes la célébrité d'une fin tragique au milieu d'une révolution que tous deux s'étaient employés à prévenir.

(1) *Vie de Turgot.* Il faut consulter aussi Dupont de Nemours.

Malesherbes avait en 1771 et en 1774 demandé les états-généraux; il aimait les philosophes, laissait circuler leurs ouvrages, et par sa tolérance suppléait à la liberté de la presse.

Au premier aspect de l'esprit de Turgot il faut admirer sa grandeur et son universalité. Cet homme a tout embrassé. A vingt-trois ans il écrivit ses discours célèbres, en 1750, la même année où paraissait Jean-Jacques; il concevait la marche progressive de l'histoire et de l'esprit humain ; il donnait au christianisme sa valeur historique; il y prophétisait l'émancipation de l'Amérique avec ces pittoresques paroles : « Les colonies sont comme « des fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à « leur maturité : devenues suffisantes à elles-mê- « mes, elles firent ce que fit depuis Carthage, *ce « que fera un jour l'Amérique.* » Sans doute dans ces deux discours tout n'est pas également juste et vigoureux ; mais jamais jeune homme n'a été philosophe à vingt-trois ans avec plus d'ampleur et de maturité. Il était à la fois économiste et jurisconsulte ; il comprit la mobilité du droit civil et n'envisagea jamais le droit de propriété comme une entité scolastique qui ne saurait changer; il prépara

par sa plume la juste expropriation des biens du clergé ; il déposa dans l'encyclopédie (art. *Fondation*) les irrésistibles argumens dont à la Constituante s'arma Mirabeau. Il démontra combien il était déraisonnable de penser qu'une *fondation*, c'est-à-dire l'œuvre d'une volonté particulière, pût être considérée comme une borne immuable. « Je « veux supposer qu'une fondation ait eu dans son « origine une utilité incontestable ; qu'on ait pris « des précautions suffisantes pour empêcher que « la paresse et la négligence ne la fassent dégé- « nérer; que la nature des fonds la mette à l'abri « des révolutions des temps sur les richesses pu- « bliques ; l'immutabilité que les fondateurs ont « cherché à lui donner est encore un inconvénient « considérable, *parce que le temps amène de nou- « velles révolutions, qui font disparaître l'utilité « dont elle pouvait être dans son origine, et qui peu- « vent même la rendre nuisible*. La société n'a pas « toujours les mêmes besoins ; la nature et la dis- « tribution des propriétés, la division entre les dif- « férens ordres du peuple, les opinions, les mœurs, « les occupations générales de la nation ou de ses « différentes portions, le climat même, les ma- « ladies et les autres accidens de la vie humaine,

« éprouvent une variation continuelle; de nou-
« veaux besoins naissent, d'autres cessent de se
« faire sentir; la proportion de ceux qui demeu-
« rent change de jour en jour dans la société, et
« avec eux disparaît ou diminue l'utilité des fon-
« dations destinées à y subvenir....... La plupart
« de ces établissemens survivent long-temps à leur
« utilité : premièrement, parce qu'il y a toujours
« des hommes qui en profitent et qui sont inté-
« ressés à les maintenir; secondement, parce que
« lors même qu'on est bien convaincu de leur inu-
« tilité, on est très long-temps à prendre le parti
« de les détruire, à se décider sur les mesures
« et les formalités nécessaires pour abattre ces
« grands édifices affermis depuis tant de siècles,
« et qui souvent tiennent à d'autres bâtimens
« qu'on craint d'ébranler, soit sur l'usage ou le
« partage qu'on fera de leurs débris; troisième-
« ment, parce qu'on est très long-temps à se con-
« vaincre de leur inutilité, en sorte qu'ils ont quel-
« quefois le temps de devenir nuisibles avant qu'on
« ait soupçonné qu'ils sont inutiles................
« Concluons qu'aucun ouvrage des hommes n'est
« fait pour l'immortalité; et puisque les *fonda-*
« *tions*, toujours multipliées par la vanité, ab-

« sorberaient à la longue tous les fonds et toutes « les propriétés particulières, il faut bien qu'on « puisse à la fin les détruire. Si tous les hom- « mes qui ont vécu avaient eu un tombeau, il « aurait bien fallu, pour trouver des terres à cul- « tiver, renverser ces monumens stériles, et re- « muer les cendres des morts pour nourrir les « vivans. »

J'ignorais ces pages de Turgot en traçant, il y a deux ans, la théorie de la propriété [1]. Je me trouve sur les traces de ce grand homme avec une satisfaction qui me dédommage des clameurs d'une malveillance ignorante.

Mais que manquait-il à cet esprit si vaste et si riche? l'industrie et la force de l'artiste : il concevait sans pouvoir créer. Turgot n'a pas laissé de monument, et son style, que traversent par fois des rayons d'imagination et de génie, demeure cependant inachevé, imparfait, sans forme, attendant l'empreinte immortelle d'un doigt plastique et vigoureux. Il eut, je le crois, autant de génie que Montesquieu dans la conception des idées;

(1) *Philosophie du droit*, t. I, p. 130-153.

mais il ne lui fut pas accordé d'écrire en poète et en législateur. Cette ame immense n'a rendu que des sons médiocres et incomplets; elle n'a pas sonné pour le peuple et pour l'éternité.

L'homme d'état eut les mêmes imperfections que l'écrivain. Il concevait sans pouvoir exécuter et réussir; il était trop bon et pas assez volontaire; il manquait de passions énergiques; il n'avait ni l'ardeur ni le désir de la lutte. Pourquoi ne chercha-t-il pas le plaisir d'humilier les résistances de la noblesse, de dominer Louis XVI, de renverser Maurepas? pourquoi ne voulut-il pas écraser ses ennemis avec le suffrage et l'ascendant de son siècle? Il pensait sans vouloir; il abandonna trop facilement le pouvoir; secrètement il préférait ses études au ministère; il fut administrateur utile à Limoges, ministre impuissant à Versailles; il portait dans les affaires une maladresse à la fois dédaigneuse et timide; novateur hostile contre l'aristocratie et le clergé, il ne sut pas se ménager l'appui de l'enthousiasme populaire; il resta désarmé, sans les qualités et sans les vices des hommes faits pour agiter et changer les empires.

C'est à la monarchie à déplorer de n'avoir pas trouvé dans Turgot un autre Richelieu ; mais elle soupçonnait si peu la gravité du péril, qu'elle se priva volontairement des ressources que lui offrait le génie incomplet de l'ami de Malesherbes.

CHAPITRE XXVI.

INFLUENCE DE L'AMÉRIQUE.

L'année même où Maurepas fit congédier les deux novateurs, on vit arriver à la cour de Versailles Benjamin Francklin. C'était le fils d'un artisan, d'un fabricant de chandelles; il s'était élevé lui-même avec la lecture de Plutarque et de Locke; il avait été ouvrier dans plusieurs imprimeries, avait écrit avec succès dans quelques journaux. Après avoir travaillé comme compositeur à Londres, il était revenu à Philadelphie se marier, établir une imprimerie ainsi qu'une société de librairie et de littérature. Alors il composa un

almanach populaire, dit du *Bonhomme Richard*; fut nommé député à l'assemblée générale de la Pensylvanie; inventa le paratonnerre; fut envoyé à Londres pour plaider la cause des colons; de retour en Amérique, fut envoyé une seconde fois, comparut à la barre du parlement et parla avec une simplicité ferme; revit l'Amérique en 1775, et pendant que sa patrie proclamait son indépendance, vint demander à Versailles l'appui et la reconnaissance de la France.

On s'entretenait à Paris d'un autre hémisphère, vaste pays au-delà des mers, où des marchands et des colons ligués contre le léopard britannique conquéraient leur liberté; on lisait avidement leur manifeste; Lafayette partait pour servir leur cause; on s'empressait autour de Francklin, de Jefferson et d'Adams.

C'était un pays sans vieille royauté, sans clergé puissant et sans aristocratie féodale, qui demandait à son bon sens et à son courage une liberté praticable. Il se constituait en république simplement; sa tenue n'avait rien de déclamatoire et d'emphatique : le 9 juillet 1778 il décrétait

une première constitution fédérale ; on se hâtait dans cet acte de confédération de définir les rapports les plus importans entre la liberté particulière de chaque état et l'unité de la nouvelle république. Mais en 1787, la douzième année de l'indépendance, sous la présidence de Georges Washington, fut établie une nouvelle constitution fédérale [1] qui depuis quarante-cinq ans gouverne l'Amérique. Par cette constitution le pouvoir législatif est exercé par un sénat et une chambre des représentans; les représentans sont nommés par le peuple des divers états; les sénateurs par la législature de chaque état; les sénateurs et les représentans reçoivent pour leurs services une indemnité. Le congrès a le pouvoir d'établir les impôts, de payer les dettes publiques, de faire des emprunts, de régler le commerce avec les nations étrangères, de battre monnaie, d'encourager les progrès des sciences et des arts en assurant aux auteurs, pendant un temps limité, le droit exclusif de leurs écrits et de leurs découvertes, de constituer des tribunaux subor-

(1) *Mélanges politiques et philosophiques* extraits des Mémoires et de la correspondance de Thomas Jefferson par L.-P. Conseil, t. I, p. 127.

donnés à la cour suprême, de déclarer la guerre, de lever et d'entretenir des armées, de créer et d'entretenir une force maritime, de pourvoir à ce que la milice soit organisée, armée et disciplinée; enfin le congrès fait les lois et administre. Le président des États-Unis est investi du pouvoir exécutif; il occupe sa place pendant quatre ans; en cas de mort, de démission ou d'inhabileté, il est remplacé par le vice-président élu en même temps que lui; il est commandant en chef de l'armée et des flottes des États-Unis et de la milice des divers états; de l'avis et du consentement du sénat, il a le pouvoir de faire des traités, de désigner les ambassadeurs, les autres ministres publics et les consuls; il veille à l'exécution des lois et commissionne tous les fonctionnaires. Les États-Unis garantissent à tous les états de l'Union une forme de gouvernement républicain. Le congrès, toutes les fois que les deux tiers des deux chambres le jugeront nécessaire, proposera des amendemens à cette constitution, ou sur la demande de deux tiers des législatures des divers états, il convoquera une convention pour proposer des amendemens qui devront être ratifiés par les lé-

gislatures ordinaires ou extraordinaires des trois quarts des divers états.

Toutes ces choses même imparfaitement connues étaient de grandes nouveautés pour la société française ; il était clair qu'une vaste contrée pouvait se gouverner elle-même; la liberté moderne s'agrandissait et débordait l'histoire et les exemples de l'Angleterre. Francklin servait aussi d'enseignement ; comme le peuple qu'il représentait il était le fils de ses œuvres, et le noble vieillard témoignait par sa vie et sa présence à Versailles tout ce que l'homme et les nations peuvent devoir au travail et à la volonté.

CHAPITRE XXVII.

CONVOCATION DES ÉTATS-GÉNÉRAUX. — ASSEMBLÉE CONSTITUANTE. — ÈRE NOUVELLE DE 1789. — SYEYES. — MIRABEAU.

Quand, sur le déclin de la société antique, les stoïciens se levèrent pour regarder, les bras croisés, la tyrannie partout où elle se trouvait, l'humanité considéra avec respect la sublime impuissance de cette opposition. Mais l'homme n'est pas né pour toujours nier le mal sans accomplir le bien : il trouve que ce n'est pas vivre que de ne pas régner; voilà pourquoi il est sorti de l'immobilité du stoïcisme, s'est fait chrétien, de chrétien catholique, de catholique protestant, de pro-

testant révolutionnaire. A qui sait regarder, l'enchaînement des idées est sensible, leur traduction en actes nécessaire, leur cours irrésistible. Cette continuité nous conduit face à face devant une péripétie sociale, nouvelle entre toutes; ce n'est plus l'acte d'un homme, mais le mouvement d'une société ; non plus le pouvoir d'un législateur, mais la puissance du peuple : spectacle sur lequel il importe de tourner et d'assurer ses regards; car de l'intelligence de la révolution française dépendent les destinées du dix-neuvième siècle.

Avec Voltaire et Turgot disparurent les dernières espérances qui s'adressaient à la monarchie : la royauté n'était plus présente aux esprits; la jeunesse entière s'élevait à l'école de Jean-Jacques et sacrifiait même à l'auteur du *Contrat social* la gloire de l'ami de Frédéric. Durant les dix années qui précédèrent la révolution, Rousseau s'élevait de plus en plus dans les esprits, pendant que Voltaire descendait un peu. Au donjon de Vincennes, Mirabeau écrivait ces lignes : « As-tu « bien le front de comparer mon style à celui de « ce Rousseau, l'un des plus grands écrivains qui « fût jamais ?..... *Il y a des choses excellentes dans*

« *son Émile*, dis-tu; et quoi donc n'y est-il pas
« excellent? ordonnance sublime, détails admi-
« rables, style magique, raison profonde, vérités
« neuves, observations parfaites. Sais-tu bien que
« tu parles d'un des chefs-d'œuvre de ce siècle?...
« Je t'abandonne *Héloïse*, pourvu que tu con-
« viennes que cet ouvrage irrégulier, incorrect,
« peut-être mal conçu et souvent négligé, étin-
« celle pourtant de beautés; cent fois j'ai voulu
« critiquer *l'Héloïse*, et cent fois j'ai pleuré, ad-
« miré, lu, relu, et j'ai plaint ceux qui pouvaient
« être plus sévères que moi. Voltaire, ce Voltaire
« que son propre génie mettait si au-dessus de
« l'envie, comme il a outragé le plus vertueux
« des hommes, qui était malheureux, pauvre, per-
« sécuté, qui ne travaillait point dans son genre,
« et qui, osons le dire. lui était supérieur dans le
« sien! Voltaire immortalisé à tant de titres, Vol-
« taire, qui plus que tout autre peut-être mérita
« l'admiration et le mépris de ses semblables, fut
« au théâtre un génie du premier ordre, dans
« tous ses vers un grand poète, dans l'histoire de
« l'homme un phénomène; mais dans les ouvra-
« ges historiques et philosophiques il n'a été le
« plus souvent qu'un bel esprit, tandis que Rous-

« seau, digne de tous nos respects par ses mœurs,
« son noble et inflexible courage et la nature de
« ses travaux, est le dieu de l'éloquence, l'apôtre
« de la vertu, nous la fait toujours adorer et ne
« prostitua jamais ses talens sublimes ni à la sa-
« tire ni à la flatterie[1]. » Mirabeau qui avait à peine trente ans nous transmet ici la pensée des jeunes générations.

Je ne conte pas les événemens politiques, je n'ai point à parler des intrigues de la cour, de la frivolité de Calonne, des tentatives de Brienne, de Necker échouant à reprendre l'œuvre de Turgot: les états-généraux, demandés par Malesherbes, par le parlement, par le clergé, furent convoqués au 1er mai 1789; alors s'ouvrit avec eux une histoire que nous connaissons, et dont ici nous devons saisir l'esprit et les résultats.

Ces états-généraux des trois ordres devinrent sur-le-champ un concile philosophique; et les

(1) *Lettres écrites du donjon de Vincennes.* Lettre LXXVIe. Dans la lettre suivante Voltaire est encore plus maltraité, et encore en opposition avec Rousseau et en son honneur. Voyez aussi la lettre CXXIVe.

traditions historiques ne purent tenir devant les idées du siècle. Le peuple prit séance en dépit du grand-maître des cérémonies et délibéra : il déclara sa souveraineté, et voulut avec sa raison changer et constituer la société.

Une tête, vaste réservoir d'idées et de constitutions, servait d'autorité et d'oracle aux jeunes gens de l'assemblée : l'abbé Syeyes avait entièrement rompu avec les vieux établissemens historiques, et ne cherchait à sa politique d'autre règle que la pensée ; il parlait peu, mais on se tournait vers lui si l'on avait besoin d'une inspiration et d'une vérité. Il comprenait la nouveauté féconde de la liberté moderne, et n'en faisait pas une imitation restreinte de la liberté antique : « Les philosophes et les publicistes, écrivait-il « dans son rapport sur la première loi qui ait été « faite sur la presse, se sont trop hâtés de nous « décourager en prononçant que la liberté ne « pouvait appartenir qu'à de petits peuples; ils « n'ont su lire l'avenir que dans le passé ; et lors- « qu'une nouvelle cause de perfectibilité jetée « sur la terre leur présageait des changemens « prodigieux parmi les hommes, ce n'est jamais

« que dans ce qui a été qu'ils ont voulu regar-
« der ce qui pouvait être, ce qui devait être.
« Élevons-nous à de plus hautes espérances ; sa-
« chons que le territoire le plus vaste, que la plus
« nombreuse population se prête à la liberté.
« Pourquoi, en effet, un instrument qui saura
« mettre le genre humain en communauté d'opi-
« nions, l'émouvoir et l'animer d'un même sen-
« timent, l'unir du lien d'une constitution vrai-
« ment sociale, ne serait-il pas appelé à agrandir
« indéfiniment le domaine de la liberté et à prêter
« un jour à la nature même des moyens plus sûrs
« pour remplir son véritable dessein, car sans
« doute la nature entend que tous les hommes
« soient également libres et heureux [1]? » Excel-
lentes paroles : c'était sentir la virilité du monde;
c'était voir que chez les peuples modernes il n'ap-
partient qu'aux grands états de faire de grandes
choses; c'était espérer en sage dans les ressources
infinies de l'humaine grandeur.

Mais ce dix-huitième siècle, au moment où il
se lève pour agir, n'aura-t-il pas un représentant

(1) Voyez Pièces justificatives, n° VI.

aussi vaste et aussi complexe que lui-même, passionné comme lui pour les plaisirs et la pensée, comme lui plein d'audace et d'orages dans le cœur, grand et désordonné, traducteur original de ses maîtres, spirituel comme Voltaire, éloquent comme Jean-Jacques, de plus, anticipant certaines qualités de Goëthe et de Byron, infini, clair, immense, invincible? Mirabeau a vécu avant de paraître; il a lutté contre son père, enlevé des femmes; il a frémi dans de longues captivités; à l'imagination il associe l'expérience, et il présente à la tribune une tête sillonnée par les passions et les voluptés. Il met au service de son pays une justesse d'esprit admirable, une facilité qui dévore ou élude tous les obstacles, une connaissance ou plutôt une appropriation des hommes et des choses qui les soumet à son cachet et à sa disposition[1]. Il comprend tout le monde et il en

(1) S'il fallait en croire les assertions d'un livre posthume d'Étienne Dumont, intitulé : *Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières assemblées législatives*, Mirabeau ne serait pas un grand homme, mais seulement un homme extraordinaire. « Comme écrivain, dit Dumont, il n'est pas de la pre-« mière classe; comme orateur, on ne peut le comparer ni à « Cicéron, ni à Démosthènes, ni à Pitt, ni à Fox; la plupart « de ses écrits sont déjà oubliés, et *ses discours dans l'assem-*

est compris; on le trouve tour à tour monarchique et républicain, démocrate et gentilhomme; enfin il est tellement complet qu'il en est double.

Tel ne s'offre pas le jeune Barnave; il marche d'une autre allure à la tribune et à la gloire; il réunit je ne sais quelle virginité de cœur et de pensée à l'ambition de l'éloquence; il veut être éloquent, voilà tout, le plus éloquent, et Mirabeau le désespère. Ce jeune artiste ne s'explique pas bien la carrière ou il est engagé, le but où il tend; il marche toujours jusqu'au moment où, s'apercevant que le sol va manquer sous ses pas, il jette un cri. La mort de Mirabeau l'avait fait roi de la tribune; et le 15 juillet 1791, jour où il déclara que le moment était venu de clore la

« *blée n'ont plus d'intérêt, si l'on en excepte un petit nombre.* » Je ne mets pas en doute la probité d'Étienne Dumont, et je pense qu'il a cru à la vérité de tous les détails et de toutes les anecdotes qu'il a recueillis. Mais il est permis de lui dénier entièrement l'intelligence de la France, de son esprit, de sa révolution et de Mirabeau. Fidèle aux habitudes génevoises, il sacrifie sur tous les points la France à l'Angleterre; il ne pardonne pas à la Constituante de ne pas ressembler à la chambre des communes. En général les écrivains de Genève ont l'esprit plus ouvert et plus bienveillant en ce qui concerne l'Allemagne et l'Angleterre que pour ce qui regarde la France. Cela s'explique par l'éducation calviniste.

révolution, de s'asseoir, l'acclamation de l'assemblée fut unanime et lui décerna son plus beau triomphe. Cependant quelques hommes restèrent silencieux, et même, tandis que Barnave parlait, on put surprendre sur les lèvres de l'un d'eux un sourire amer.......... c'était un avocat d'Arras.

Mais faut-il te plaindre, Barnave, d'avoir été intercepté par une violente catastrophe? Tu es mort pur; ton nom a été dérobé aux vicissitudes des révolutions; tu n'as été atteint ni par la solidarité de la terreur ni par le contact de la dictature; tu as péri, c'est mieux; et tu as légué à la jeunesse de France une de ces renommées d'autant plus éclatantes dans l'histoire qu'elles ont été plus courtes dans la vie.

L'Assemblée constituante se sépara le 30 septembre 1791. Pendant deux ans elle avait gouverné le pays, décrété une constitution et fait des lois sur les sujets les plus importans.

Elle avait aboli le régime féodal, supprimé les priviléges, établi l'égalité des impôts, supprimé

la dîme ecclésiastique et rendu à la nation les biens de l'église.

Elle avait supprimé les distinctions nobiliaires, les vœux monastiques, et aboli les ordres religieux.

Elle avait statué sur la propriété littéraire et organisé la liberté de la presse.

Elle avait fait arborer à nos flottes et à nos armées les trois couleurs.

Elle avait organisé les gardes nationales et réorganisé l'armée.

Elle avait proclamé une déclaration expresse des droits de l'homme et du citoyen.

Elle avait organisé l'unité souveraine du pouvoir législatif, la permanence et la périodicité des assemblées législatives.

Elle avait supprimé les parlemens, organisé un nouveau pouvoir judiciaire et le jury.

Elle avait aboli la torture et esquissé un Code pénal.

Elle avait administré les finances et organisé le trésor public.

Elle avait commencé une nouvelle organisation de l'instruction publique.

Elle avait légué à ses successeurs le soin de rédiger un nouveau Code civil.

Elle avait réuni à la France l'état d'Avignon et le Comtat Venaissin.

Elle avait pendant deux ans représenté et élevé la France aux yeux de ses amis et de ses ennemis. On trouvait dans cette assemblée du dévouement, du cœur et du génie, et les Français pouvaient alors dire comme Rodrigues, que leurs coups d'essai étaient des coups de maître.

CHAPITRE XXVIII.

ÉCOLE DE LA GIRONDE. — VERGNIAUD. — Mme ROLAND. — CONDORCET.

Un mouvement fatal était imprimé aux choses humaines, et il n'était donné à aucune institution et à aucun homme de ne pas être précipité. Mais il semble que dans cette ruine commune la fortune ait voulu nous dédommager de la fréquence des catastrophes par l'abondance du génie; elle nous a prodigué les grands hommes, elle a mieux aimé ne pas nous les refuser que de les soustraire à l'échafaud.

Comment dénombrer cette glorieuse foule? dans cet embarras il faut choisir : Vergniaud sera le type de ces jeunes hommes éloquens qui surent si bien mourir ; madame Rolland, de l'héroïsme des femmes; Condorcet, de la croyance à la puissance de la raison ; grandes ames qui brillèrent par d'harmonieuses figures.

Puisque nous possédons Mirabeau, je ne saurais dire que Vergniaud est le premier de nos orateurs, mais je ne dirai pas non plus qu'il est le second ; il est à part et seul dans l'originalité de son génie. Vous trouvez chez le député de la Gironde une éloquence que la Constituante ne connaissait pas : cet homme rehausse l'esprit moderne par des formes antiques ; le génie de Rome et d'Athènes vibre dans son ame : c'est un poète qui sait parler, c'est l'André Chénier de la tribune. Jamais l'imagination n'a développé dans une assemblée politique plus de richesses et d'empire ; soit qu'il appelle les Parisiens au camp, soit que le premier il attaque Louis XVI, soit qu'à la dernière extrémité du procès il cherche à le sauver, soit qu'il réponde à Robespierre,

il est armé d'un langage dont personne avant ou après lui n'a possédé la puissance, les émotions, les images et les trésors. Vergniaud était paresseux et insouciant; en servant la révolution, il en avait souvent dégoût et satiété : il ne s'arrachait à son indolence que dans les occasions solennelles; il avait besoin de grands accidens pour se mêler de la chose publique; quand il ne tonnait pas, il paraissait sommeiller; il ne pouvait s'accommoder des détails et de la persévérance des affaires; il se sentait uniquement venu au monde pour parler; on le fit taire à trente-cinq ans.

Plutarque, le stoïcisme et Jean-Jacques Rousseau formèrent le cœur de madame Rolland, de cette Porcia moderne du républicanisme et de la philosophie. Cette femme eut la force de s'exalter jusqu'à l'héroïsme : assujétie à un homme médiocre, elle le secourt et le soutient; elle plie les proportions d'un vaste caractère à un rôle inférieur; mais dans cette subordination elle est déplacée, et cette grande ame eut à se plaindre de la fortune ou de son sexe. Cependant elle inspirait les orateurs de la Gironde, réveillait Ver-

gniaud ; elle n'a donc pas été inutile sur la terre. Dans sa captivité madame Rolland écrivit ses mémoires ; élève de Rousseau, naturellement elle en reproduit le style ; parfois on retrouve dans ses pages les *Confessions*, l'*Héloïse* ou l'*Emile*. Elle quitta la plume pour aller à la mort, elle y marcha stoïquement ; elle n'embrassa pas l'image du Christ, mais elle s'inclina devant la statue de la Liberté, en s'écriant : *Liberté, que de crimes on commet en ton nom!* Elle ranima dans le fatal voyage le courage d'un vieillard dont le cœur faiblissait ; elle obtint qu'il mourût avant elle ; alors elle monta sur l'échafaud, calme, vêtue de blanc comme pour une fête, belle, animée d'un enthousiasme serein et chaste qui l'attirait vers les cieux.

Condorcet se donna la mort sans désespérer de la philosophie et de la liberté : ce sage vécut toujours dans la croyance aux idées et à la raison ; il avait vu la vieillesse de d'Alembert, il avait été l'ami de Voltaire et de Turgot dont il avait écrit la vie ; il crut fermement que la république devait sortir de la philosophie ; il dirigeait toutes

ses pensées vers la grandeur et la félicité du peuple, il innovait dans l'éducation, et il mourut les regards fixés sur l'avenir de l'humanité.

Il est vrai que ni Vergniaud et son parti, ni madame Rolland et Condorcet n'ont rien fondé, et qu'après avoir mis la main plus puissamment que d'autres dans la chute de l'ancienne royauté, ils n'ont rien élevé ; mais n'est-ce rien que d'avoir laissé de grands exemples, des témoignages de génie, des signes de dévouement et de vertu, de vastes conceptions et de larges esquisses ? n'est-ce rien que d'ennoblir et de décorer l'histoire du genre humain ?

CHAPITRE XXIX.

DE LA CONVENTION NATIONALE.

On ne peut pas plus tout expliquer dans le monde moral que dans le monde physique : Buffon et Cuvier connaissaient les bornes assignées à leurs efforts, mais ils n'en continuaient pas moins l'étude et l'observation de la nature : l'histoire dérobe également une partie de ses secrets et de ses raisons à l'œil de l'homme ; cependant elle veut être considérée sans découragement et avec fermeté.

Il est aussi un écueil dont il importe de se sau-

ver : dans une cause qui vous est chère il ne faut pas vouloir tout défendre puisqu'on ne peut tout expliquer. Sortis d'une révolution dont nous sommes appelés à recueillir les fruits, nous acceptons la succession, mais sous bénéfice d'inventaire. Champfort disait à un de ses amis : « C'est un « grand avantage de n'avoir rien fait; mais n'en « abusez pas. » Usons de cet avantage sans en abuser, nous qui n'avons rien fait encore, et parlons sincèrement de ceux qui nous ont précédés dans les fatigues de l'histoire.

Quand de vieilles puissances s'en vont, à la fois elles succombent sous les atteintes du temps et sous leur propre incapacité à tirer parti des derniers momens que leur a laissés le temps; elles ne savent pas lutter contre la mort et y substituer une renaissance laborieuse; plus elles approchent du terme, plus la tête leur tourne; elles arrivent aussi imbéciles que décrépites au gouffre fatal, et, comme les pécheurs endurcis de l'église chrétienne, elles ne peuvent effectuer leur salut.

Quand de nouvelles puissances se lèvent, elles sont filles du temps, et puis le temps leur man-

que. L'empire des choses humaines leur est remis pour être changé subitement; est-ce leur faute? Tout le temps dont pouvait encore disposer la vieille autorité a été perdu pour le monde, ou plutôt les affaires sont devenues pires, et il a fallu s'emparer brusquement du gouvernail sous peine de périr.

Ça été l'histoire de la démocratie française, jetée au gouvernement par le flot d'une révolution nécessaire. Le peuple avait été écarté pendant un siècle; Louis XV désirait mourir tranquille; Louis XVI disgraciait Turgot; la monarchie avait gaspillé soixante-dix années sans réformes; convaincue d'impuissance et de mauvais-vouloir, elle dut périr; mais par son incurie sénile elle faillit entraîner la France dans sa chute.

La démocratie arriva aux affaires sans préparation, mais avec de la foi et du génie : que lui manquait-il? le temps. Elle eut à séparer la fortune de la France du cadavre de la vieille monarchie, à susciter partout des armées, des bras et des principes, à tout créer sur des ruines, à vaincre ou à mourir. Qui avait posé aussi tragique-

ment la question? le peuple ou l'ancienne royauté? la fantaisie de quelques hommes ou la volonté de Dieu? Tout était fatal, et encore dans cette course vers un but nécessaire le temps manquait; on y suppléait par l'accélération des efforts; mais il arriva que dans cette contention extraordinaire de l'organisme humain on passa de l'enthousiasme au délire. Si donc d'étranges déviations ont défiguré cette première gestion de la démocratie, je les impute d'abord au temps qui lui manquait, le temps, cet élément nécessaire de la viabilité humaine.

A cette cause il faut ajouter l'Europe. La France était pour elle un sujet d'étonnement et d'effroi. Joseph II, Léopold, Guillaume, Catherine combinèrent leurs efforts: l'agression de ces monarchies tant féodales que despotiques contre une nation révolutionnaire peut être comprise; les différences deviennent aisément des hostilités. Mais voici qu'un peuple libre, qui avait débuté dans les révolutions, qui depuis le treizième siècle ne s'était pas épargné les scènes violentes et les catastrophes de rois, se réunit aux nations liguées contre nous, les anime, les conduit et les solde

Pitt engagea l'Angleterre dans cet affreux contre-sens; cet Anglais jugea le moment venu de porter à la France un coup mortel et de la noyer palpitante dans le sang de ses enfans et de ses ennemis. Dans ce dessein, il empoisonna contre nous les cœurs irrités, il nous ferma toute issue de réconciliation et de paix, et puis il redoubla par ces implacables attaques l'énergie révolutionnaire, il la redoubla jusqu'au crime, il la redoubla jusqu'à la victoire; Pitt en prenant la France corps à corps la poussait à toutes les extrémités de forfait et de gloire; il aiguisa la hache des Jacobins et le fer des soldats, il exaspéra Robespierre, il suscita Bonaparte; sans Pitt nous n'aurions pas plongé si avant dans le sang des échafauds et des champs de batailles. Le peuple anglais reconnaît aujourd'hui combien de sacrifices et de trésors ont été dépensés à soudoyer une idée injuste et funeste.

Telles étaient les conjonctures où devaient se mouvoir les passions de la démocratie : pas de temps et l'Europe armée. En vérité, l'humaine nature est inépuisable et nous ignorons les limites de ce qu'elle peut. Des flancs du peuple sort une assemblée qu'il est impossible de marquer au

front avec un seul mot; dont le premier aspect donne, peu s'en faut, le vertige; riche en caractères différens comme une vaste épopée; possédant tout ensemble le gigantesque et sonore Danton, dont l'audace inaugure la terreur; les orateurs de la Gironde; Marat, fou cynique; le fougueux Saint-Just, passant des camps à la tribune, descendant de cheval pour improviser une harangue; Robespierre; assemblée tour à tour héroïque et tremblante, partagée par l'emportement et la peur, miroir fidèle et orageux de toutes les passions populaires, des grandes comme des hideuses; mais au milieu de toutes ces variétés demeurant une, persévérante, dévouée à la patrie, vomissant contre l'Europe ses démocrates, ses armées et ses doctrines.

Les doctrines de la Convention découlent des écrits de deux hommes du dix-huitième siècle, Rousseau et Mably. A l'école du *Contrat social* les représentans de la démocratie avaient acquis le sentiment profond de l'unité de la société, de la volonté générale, de cette souveraineté dont les individus ne sont que les délégués et les serviteurs, de l'indivisibilité de la patrie et du dévoue-

ment qui lui est dû; ils avaient contracté à cette école la haine de l'égoïsme, l'amour de l'humanité et du peuple, la croyance en un Dieu qui pouvait changer son culte et ses envoyés, la foi en une ame immortelle, dans la puissance de l'homme et de la raison. Voilà les maximes que dut à Rousseau la philosophie de la Convention.

Mais dans la lecture de Mably on avait puisé des idées fausses, des représentations mensongères de l'antiquité, une folle imitation de Lacédémone, la proscription du luxe, la suspicion du commerce et de l'industrie; on séparait la liberté des progrès de la civilisation moderne ; on la mutilait pour la rendre aux proportions antiques. Les conventionnels n'avaient plus comme Syeyes et les constituans le sens moderne de la rénovation européenne ; ils s'égaraient dans l'imitation de Rome et de Sparte, et ils mirent le despotisme dans les mœurs, qui est encore plus intolérable que le despotisme dans les lois. Voilà les erreurs qu'avait répandues Mably sur les bancs de la Convention.

Avec ces circonstances, ces hommes et ces élé-

mens la Convention fut législateur : elle gouverna et combattit par ses décrets et par ses lois.

Elle traça un plan d'éducation nationale.

Elle tenta la rédaction d'un code civil.

Elle créa le *grand-livre* pour inscrire et consolider la dette publique : « Que l'inscription sur le « *grand-livre,* disait Cambon, soit le tombeau des « anciens contrats, et le titre unique et fonda« mental de tous les créanciers ; que la dette con« tractée par le despotisme ne puisse plus être « distinguée de celle qui a été contractée depuis « la révolution ; et je défie à monseigneur le Des« potisme, s'il ressuscite, de reconnaître son an« cienne dette lorsqu'elle sera confondue avec la « nouvelle. »

La Convention décréta l'abolition de la contrainte par corps et de l'esclavage dans les colonies.

Elle s'occupa des moyens de propager la langue française.

Elle créa l'école polytechnique, d'abord appelée *École centrale des travaux publics.*

Elle fonda le Conservatoire des arts et métiers, l'École normale, le Bureau des Longitudes, et les cinq classes de l'Institut national. C'est aux lettres, disait le vénérable Daunou, qu'il est réservé de finir la révolution qu'elles ont commencée.

La Convention s'était réunie le 20 septembre 1792 : elle se sépara le 26 octobre 1795, déclarant sa mission remplie, déclarant encore par la bouche de Chénier qu'*aucune assemblée n'avait porté plus loin qu'elle l'enthousiasme de la liberté, et que si elle a commis de grandes fautes, elle a eu de grandes destinées :* apparition unique dans l'histoire, assemblée qu'il serait également déraisonnable de parodier et de calomnier, exaltation de la démocratie, débordement des grandeurs et des vices de la nature humaine, triomphe inexorable de la force, sépulture des droits individuels, salut de la révolution maintenue debout, de la France laissée intacte, en attendant des conquêtes.

CHAPITRE XXX.

MAXIMILIEN ROBESPIERRE.

Salluste, qui naquit sous le septième consulat de Marius, écrivit de Marius et de Sylla trente ans après la mort de ces deux personnages. Il n'est pas impossible d'agrandir par la pensée l'espace qui nous sépare de choses presque contemporaines, et d'accélérer ainsi la maturité de l'histoire.

Une idée, le règne soudain et absolu de l'éga-

lité démocratique, s'était emparée d'un homme : elle le possédait et le menait en maîtresse ; elle n'avait rencontré dans cette nature ni obstacle, ni contrepoids : ses passions n'y étaient ni diverses, ni fougueuses, ni brillantes. Le caractère était persévérant, dur, intègre ; l'esprit étroit, systématique, réception fidèle d'un dogmatisme acquis par l'étude; l'ame dévorée par l'abstraction qui n'y avait rien laissé ; le talent terne, mais approprié au personnage et à son rôle.

Ainsi constitué, Robespierre conçut de remplacer le temps qui lui manquait par un poids spécifique de sang humain : il crut en abattant des têtes se procurer des siècles; il tua les hommes en l'honneur de sa religion politique ; il prenait leur sang pour les convertir : c'était outrager la raison autant que la charité du genre humain. Il se trompa en voulant retourner le sol avec la hache des proscriptions: il n'y a de fécond que le fer de la charrue et de l'épée.

Robespierre était envieux : à la Constituante, Mirabeau lui pesait ; il se trouvait offensé du talent

de Barnave; quand Vergniaud se défend contre lui, il est sensible que le Girondin, en redoublant d'éloquence, s'approche davantage de l'échafaud; Camille Desmoulins fut puni d'avoir trop d'esprit pour un républicain; Danton dut disparaître, Robespierre avait besoin d'être seul. Dans un instant de loisir, il signa la mort d'André Chénier; apparemment comme Platon il estimait les poètes inutiles dans une république.

Robespierre détestait deux genres de gloire qu'il sentait lui être refusés, celle des lettres et celle des armes : à la tribune des Jacobins il se déclara contre la guerre que demandait la Gironde; il redoutait la propagande militaire de la France; la guerre lui semblait menaçante pour sa dictature et la démocratie telle qu'il la concevait.

Il voulait organiser l'unité sociale de la France, s'élever à une unité religieuse qui dépassât le christianisme, fonder le règne du peuple et le bonheur de chaque homme : il voulut établir l'empire de ces idées par la suppression du temps et l'oppression de la France.

La gestion politique de Robespierre a été trop cruellement erronée pour n'être pas réprouvée; elle a laissé dans l'esprit de la France et de l'Europe une peur trop funeste à la liberté pour n'être pas répudiée ouvertement. Ce nom reviendra-t-il toujours dans la route de la civilisation comme un spectre destiné à nous faire reculer? Purgeons-en les traditions de notre patriotisme; qu'il disparaisse!

Robespierre doit être abandonné à l'histoire : depuis plusieurs années le problème a été posé, et appelle à son examen les esprits et les siècles à venir : j'aurais curiosité de connaître la sentence définitive de la postérité sur cet agent, sur cet homme qui sans éclat et sans génie sut concilier à ses desseins tant de fanatisme et de docilité, développa pour ainsi dire une médiocrité puissante; méchant, sincère, qui ne mentait pas en disant ces paroles: *Otez-moi ma conscience, je suis le plus malheureux des hommes;* intègre, dogmatique, qui sembla se préparer par une retraite de quarante jours à son dernier combat, auquel ne manqua pas le courage d'une mort volontaire; fléau de l'hu-

manité, à laquelle il se disait dévoué; scandale et promoteur de notre révolution; mystérieuse nature qui semble jetée au genre humain comme un instrument, une vengeance et une énigme.

CHAPITRE XXXI.

RÉACTION ANTI-DÉMOCRATIQUE. — BONAPARTE. — CONSULAT. — CODE CIVIL.

Il était une puissance qui grandissait tous les jours : l'armée française. La tribune avait inauguré la révolution ; les camps la défendaient ; quand les grands orateurs s'éclipsèrent, les grands généraux parurent : le peuple s'était fait soldat, et tenait ses comices sous la tente.

La gloire militaire fut alors non-seulement l'or-

gueil mais le salut des Français ; elle rehaussa leur caractère, elle le débarrassa des mauvaises passions de l'extrême démocratie, elle le façonna au dévouement, à l'ordre, au bon sens. Rien de plus sensé que le soldat : de tous les métiers, le métier des armes donne à l'homme le moins de préjugés.

La France prit à la fois le goût des victoires et la satiété de la licence civile : à dater du 9 thermidor les principes démocratiques justes ou erronés déchurent ; le Directoire put sans danger dédaigner la paix que lui offrait Babœuf, martyre fanatique des plus folles imaginations, et le renvoyer devant la cour de Vendôme.

La France était médiocrement administrée par cinq hommes ; Bonaparte n'était pas encore prêt ; après avoir surpassé en Italie les gestes d'Annibal, il ne se trouva pas encore assez grand : il a besoin de quelque chose d'inouï, de merveilleux et de bref, qui lui vaille les dix années de César dans les Gaules ; il doit aussi suppléer au temps, mais non pas par l'échafaud, par son épée. Pour valoir César, il imitera Alexandre ; il paraîtra en

Orient, et soldat de l'Occident il ira croiser les bras devant la statue d'Isis. A cette œuvre il employa dix-huit mois. Ce fut une magnifique nouveauté que d'accomplir la croisade, non pas de saint Louis et du christianisme, mais de la république et de la science. Bonaparte revint vieux en Europe; il put demander d'un ton de prophète aux avocats ce qu'ils avaient fait de la France; les avocats ne purent répondre et rentrèrent dans le néant.

Si quelque chose dans notre monde moderne peut nous représenter la puissance des législateurs de l'antiquité qui se disaient inspirés du ciel, c'est l'époque consulaire. A la voix d'un homme tout renaît et se purifie, tout s'apaise et s'établit. La France prend une physionomie nouvelle; elle retrouve l'ordre et goûte la gloire. Le territoire est soumis à une nouvelle division administrative et partagé en préfectures. Cependant des fêtes nationales honorent Washington et célèbrent Marengo. Les produits de l'industrie qui renaît sont exposés publiquement. Les proscrits rentrent dans leurs foyers; la religion est restau-

rée; l'instruction publique organisée; on décerne au courage militaire des honneurs particuliers; la paix est signée avec l'Angleterre, et Fox vient en France causer avec Bonaparte.

Ce n'est plus le temps de l'Assemblée constituante où sont posés les principes de la révolution, non plus de la Convention où les idées et les passions bouillonnent et débordent, mais d'un conseil d'état peu philosophique, positif, pas oratoire, simple, clair et direct dans ses conférences, subordonnant la liberté au pouvoir et les principes aux affaires. On y peut discuter avec toute franchise; Bonaparte voulait alors tout entendre et tout savoir, et il accueillait la sincérité discrète et instruite.

Mais le moment était venu de l'œuvre spéciale d'un code civil, et la France devait donner à l'Europe l'exemple d'un système de droit privé praticable, cohérent, imparfait mais durable. Ainsi la conception de Bacon, de Leibnitz, essayée par Frédéric, Catherine, Tanucci, venait demander une exécution plus ferme au génie de Bonaparte et de la France.

Dans le Code civil la forme est plus philosophique que le fonds. Il a beaucoup de défauts, mais il est.

Cependant Bonaparte n'avait d'autre écueil à craindre qu'une de ses plus saillantes supériorités, la guerre. On aime toujours ce que l'on fait bien. Le premier consul disait de la paix d'Amiens : « Je « ne crois pas qu'elle dure : l'Angleterre nous « craint, les puissances continentales ne nous ai- « ment pas. Comment, avec cela, espérer une paix « solide !......... Si les gouvernemens européens « ont toujours la guerre *in petto*, s'ils doivent la « renouveler un jour, il vaut mieux que ce soit « plus tôt que plus tard ; car chaque jour affaiblit « en eux l'impression de leurs dernières défaites « et tend à diminuer chez nous le prestige de nos « dernières victoires ; tout l'avantage est donc de « leur côté...... Un premier consul ne ressemble « pas à ces rois par la grace de Dieu qui regardent « leurs états comme un héritage. Leur pouvoir a « pour auxiliaires les vieilles habitudes. Chez nous, « au contraire, ces vieilles habitudes sont des ob-

« stacles. Le gouvernement français d'aujourd'hui « ne ressemble à rien de ce qui l'entoure. Haï de « ses voisins, obligé de contenir dans l'intérieur « plusieurs classes de malveillans, pour imposer à « tant d'ennemis il a besoin d'actions d'éclat et « par conséquent de la guerre......... Il faut ou « que la forme des gouvernemens qui nous envi- « ronnent se rapproche de la nôtre, ou que nos « institutions politiques soient un peu plus en har- « monie avec les leurs. Il y a toujours un esprit « de guerre entre de vieilles monarchies et une « république toute nouvelle. Voilà la racine des « discordes européennes[1]. »

Bonaparte hésitait-il encore entre la république et la monarchie, entre le rôle de César et celui de Washington ? Il posait bien la question : nécessairement l'Europe devait peu à peu imiter la France, ou la France devait être ramenée aux habitudes des vieux gouvernemens. Pourquoi le représentant de la France aima-t-il mieux passer au parti des choses anciennes que de rester l'homme de l'esprit nouveau ?

(1) *Mémoires sur le consulat*, pag. 289-394.

C'était le 13 décembre 1799 que Bonaparte avait été nommé premier consul ; le lendemain Washington mourut dans sa maison de Mount-Vernon ; le dix-huitième siècle était consommé.

CHAPITRE XXXII.

RÉFLEXIONS.

« On imprime le *Télémaque*, écrivait madame « de Caylus à madame de Maintenon retirée à « Saint-Cyr, et l'on s'en promet l'âge d'or. » Effectivement le régent [1] fit donner la première édition du livre de Fénélon, et sur-le-champ l'opinion se promit des résultats pratiques de la publication de ces idées.

On en était venu instinctivement à conclure de

(1) *Histoire sur la régence,* par Lemontey, t. I, pag. 54.

la philosophie à l'amélioration des choses humaines. Cette induction s'élargissait tous les jours; d'année en année elle envahissait la société en surface et en profondeur.

L'Europe, après avoir été débarrassée de l'impuissante vieillesse du moyen-âge par le régime absolu des rois, après avoir utilisé ce despotisme pour s'asseoir et pour s'instruire, veut appliquer à la direction de la société les vérités trouvées par la science humaine. Elle désire une application rapide et successive; le temps coule plus vite; une accélération interne agite déjà ses flots.

Dans ce travail européen le Nord s'élève, la France domine, le Midi s'affaisse. Des sables du Brandebourg sort une monarchie militaire qui s'autorise à la fois des armes et de la pensée. Après avoir adopté la foi de Luther elle accueille l'esprit de Voltaire; plus tard elle aura Kant et Fichte. Son héros mêle le despotisme et les idées philosophiques, écrit l'Anti-Machiavel, entre en Silésie, propage l'empire de l'esprit humain et appesantit sa propre domination. Mais le Nord est encore visité plus avant par les idées : l'empire de Rourik,

de Jaroslaf et d'Ivan IV cherche à s'approprier la civilisation européenne et surtout la française; Pierre et Catherine éclaircissent la barbarie par le secours de nos arts et de notre philosophie.

Cette émancipation du Nord est effective; les efforts du Midi sont moins heureux. Les institutions du moyen-âge pèsent encore sur le sol et font obstacle aux innovations. Pombal, d'Aranda, Campomanès, Tanucci ont plus de volonté que de succès.

Cependant l'Angleterre poursuivait isolément sa maturité politique; elle cultivait les fruits de sa révolution sans soupçonner l'imminence de la nôtre.

Les rois du continent étaient alors omnipotens du consentement des peuples qui sans aucun souvenir des vieilles coutumes invoquaient la puissance absolue pour l'accomplissement du bien. En Suède Gustave III put abolir toutes les lois fondamentales du royaume, réduire le sénat au rôle de conseil, statuer que le roi nommerait lui-même les sénateurs, enfin fonder un despotisme

qui humiliait l'aristocratie et semblait investir la royauté des moyens de rendre le peuple heureux.

La France partagea cette adhésion européenne à la puissance des gouvernemens. Elle se prêta à l'administration de la régence et voulut plutôt en apercevoir les résultats favorables que les honteux inconvéniens; elle eut la bonté d'aimer un instant Louis XV. Elle espéra dans la jeunesse de Louis XVI; elle regretta Choiseul avec éclat; on la priva de Turgot. Alors elle commença de s'indigner, de recueillir ses pensées et ses esprits; se repliant sur elle-même, elle se trouva; forte de cette conscience, elle voulut s'affirmer; une fois posée sur elle-même, elle en sortit et déborda sur le monde. L'égoïsme ne lui convient pas.

La philosophie n'ayant pu obtenir de la royauté un Richelieu fit une révolution; préoccupée de la destinée sociale elle vint à l'intelligence de la volonté sociale; elle aboutit aux peuples après avoir traversé les rois, et elle nia les vieilles doctrines du sacerdoce pour remonter à Dieu.

Si la philosophie du dix-huitième siècle a par-

fois erré, c'est qu'il n'est pas donné à l'esprit de l'homme de voir toute la vérité dans un court espace de temps; mais l'effort du siècle fut héroïque; cet effort a replacé l'homme dans sa force et lui a mis entre les mains les clés de l'avenir.

Si la révolution issue de la philosophie est parfois tombée dans le délire, c'est qu'il n'est pas donné à la tête humaine de ne jamais tourner quand elle s'exalte; mais dans un temps si rapide l'héroïsme et le génie ont poussé leur expression jusqu'au prodige; le bon sens du peuple a suivi cet essor, et de cette façon tout le genre humain s'est agrandi.

La philosophie du dix-huitième siècle et la révolution française sortent en ligne directe de l'histoire de l'Europe; elles sont les deux formes les plus puissantes de l'esprit humain depuis un siècle: mouvement de l'humanité aussi normal que grand.

La philosophie française du dix-huitième siècle a été européenne par les applications qu'en ont voulu faire les rois, Frédéric, Catherine, Pombal, d'Aranda, Tanucci, Choiseul, Turgot.

La révolution française devient de jour en jour européenne par l'application que veulent en faire les peuples, l'Allemagne, la Pologne, l'Italie, l'Angleterre.

Quel siècle depuis la mort de Louis XIV jusqu'au consulat de Bonaparte! Il a rempli les conditions qu'exige l'histoire, il a été grand et nouveau : il ne ressemble à aucun de ses devanciers, pas même aux deux qui l'avoisinent, ni au seizième, ni au dix-septième ; c'est un autre champion ; il n'a ni les mêmes armes ni la même devise. Il a plus d'audace, plus d'impétuosité, porte la tête plus haut; plus avide de gloire et de bruit et de divertissemens, l'esprit sinon plus grand, du moins plus ouvert, plus orateur que poète, philosophe et soldat, raisonneur et passionné, généreux, cruel, pas chrétien, pas athée, plein de foi en lui-même et en Dieu, révolutionnaire, aspirant à fonder des choses nouvelles, aimable, terrible, mêlant dans sa destinée le sérieux et le comique, vicieux, héroïque, arrivant au terme exténué d'efforts, de plaisirs, de sacrifices et de blessures, méritant, victorieux. Fermez sur ce guerrier fatigué les portes d'ivoire, il se repose

dans les champs Elyséens; il y jouit des vives clartés de la gloire et de l'immortalité; il a passé par le jugement de Dieu; ses mérites l'ont emporté sur le mal; il a été comparé et glorifié: maintenant il contemple son jeune fils aux prises avec la vie, et il l'attend avec l'orgueilleuse certitude d'être surpassé par son héritier.

TROISIÈME PARTIE.



TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE XXXIII.

L'EMPEREUR.

Périclès avait recommandé à Phidias de disposer les fragmens d'or pur qui rehaussaient l'ivoire de la statue de Minerve de telle façon qu'ils pussent être démontés pour être estimés devant le peuple à leur poids et à leur valeur. C'est encore décomposer Minerve que de commenter le génie. Mais quand même l'analyse pourrait en apprécier les qualités isolément, jusqu'à la plus exacte té-

nuité, rien n'est fait sans l'intelligence synthétique et passionnée de l'œuvre elle-même. Les quarante talens d'or dépensés par Phidias n'étaient pas la valeur de la statue.

L'homme étudie tous les jours les astres et l'Océan; les astres se multiplient, l'Océan se prolonge devant son œil : ainsi le génie recule devant l'inspection de l'historien et l'attire sans cesse dans de nouvelles découvertes.

Napoléon doit être l'éternel spectacle du penseur et de l'homme d'état : ce n'est certes pas à cette époque de nos études historiques que nous croyons pouvoir essayer sur l'empereur quelque chose qui ressemble à un jugement; nous voulons seulement écrire les impressions que jusqu'ici nous avons reçues, attendant pour récompense de la continuité de nos travaux une intelligence ultérieure de son génie.

Bonaparte avait servi et fondé la Révolution; Napoléon la propagea en Europe et faillit l'étouffer en France. Le général en chef de l'armée d'Italie avait conçu que celui qui voudrait rassurer et

gouverner la France devait se séparer avec éclat des traditions du jacobinisme et de Robespierre ; cette vue juste, loin d'être contraire à la révolution, pouvait seule la continuer. La gloire militaire avait été également estimée nécessaire au salut du pays; effectivement Marengo consolidait la république. Le Code civil réglait avec clarté les rapports de la vie domestique. Tout cela était sainement révolutionnaire ; le régime consulaire succédant à l'énergie conventionnelle purgeait la Révolution de ses violences et de ses excès, lui donnait un gouvernement ferme, et lui ouvrait de nouvelles destinées.

Mais Bonaparte étant devenu Napoléon, cette phase salutaire se changea en un mouvement contre-révolutionnaire. On ne s'occupa plus d'asseoir la Révolution, mais de la nier ; non plus de la purifier, mais de la détruire.

Dans ce dessein Napoléon engagea une lutte contre les idées : c'était bien raisonner ; car les idées avaient mis la Révolution au monde, les idées devaient la continuer, l'agrandir, la rendre de jour en jour plus générale et plus généreuse.

En poussant aux idéologues, en les enveloppant dans la même proscription que les avocats, l'empereur se déclarait contre l'esprit pour la force; on eût dit qu'il ne voulait laisser briller sur la terre que la flamme du bivouac.

Les ordres du maître sont exécutés : on s'empresse à calomnier et à moquer les théories; le siècle philosophique n'est pas encore expiré qu'on l'outrage, et comme Louis XIV il descend insulté dans la tombe. Un journal dont le talent est littéraire et l'ambition politique, se prêta à la proscription des philosophes; on fit des phrases contre les idées; on dégrada les hommes et les œuvres; on excita une émeute sur des cendres à peine refroidies.

Dans un pays où les idées tombent dans une défaveur officielle, les lois ne sauraient être bonnes; je dis de cette bonté véritable qui porte la conviction chez les penseurs aussi bien que l'obéissance dans la foule. La législation décrétée par la Constituante avait reçu son inspiration et son appui de l'esprit philosophique; le Code civil élaboré sous le consulat suppléait aux inno-

vations par les résultats de l'ancien droit et de l'expérience; mais plus l'espace entre la Révolution et l'Empire s'élargit, plus la législation se détériore.

En 1806 est déclaré obligatoire un Code de procédure civile, évocation complète de toutes les routines du Châtelet et du passé; M. Pigeau découpe son livre pour nous en faire un code; il est vrai qu'il n'y a plus de procureurs, mais des avoués, différence énorme, comme on sait. Ainsi était soustraite à toute innovation la procédure judiciaire, c'est-à-dire la matière qui appelle si vivement les réformes de la méthode, cette science des procédés qui doivent pousser jusqu'aux dernières limites du possible la clarté et la rapidité de la justice.

En 1807 le commerce eut son Code, auquel l'ordonnance de 1673 fournit d'abondans matériaux; mais les progrès alors connus de la science économique ne s'y montrèrent pas.

En 1808 fut promulgué le Code d'instruction criminelle. La réaction contre les principes fut plus sensible encore : on écarta les théories de la

Constituante ; et si l'on conserva l'institution du jury, on se réserva de l'atténuer et de la corrompre.

Mais en 1810, dix-neuf ans après la Constituante, on ne se souvenait plus ni de la révolution ni de la philosophie. Quand Napoléon ordonnait alors à ses conseillers d'état de rédiger un Code pénal, ce n'était guère pour lui qu'un mince détail d'administration, une affaire de police. Aux yeux du dictateur victorieux qui tenait sous sa main l'Europe à la fois réduite et soulevée, et qui avait sans cesse à la parcourir de victoire en victoire, le Code pénal n'était qu'un énergique réglement qui devait contenir les prêtres, les mécontens, les écrivains, les garnemens et les filous. Quel homme de sens, à cette époque de persécution et de mépris pour l'idéologie et les idéologues, eût osé émettre quelque pensée qui sentît la philosophie? Non; les collégues de Treilhard ne pouvaient s'emporter à un tel excès : tout se passa convenablement; et le Corps-Législatif, qui se taisait de droit, accueillit avec respect cette péroraison de Treilhard : « J'ose dire que cet ouvrage porte l'em-« preinte de la sagesse profonde qui caractérise « tous les codes que Sa Majesté a donnés à la na-

« tion ; le Code pénal méritera aussi la reconnais-
« sance du peuple français, l'hommage de ses con-
« temporains et le respect de la postérité[1]. »

Quand Louis XIV rendait ses édits et ses ordonnances dont Montesquieu a dit : *Les préambules des édits de Louis XIV furent plus insupportables aux peuples que les édits mêmes*, il avait dans ses conseils un travailleur opiniâtre et ardent, défenseur fanatique des volontés du pouvoir, opposant avec hauteur les erremens de l'administration aux traditions parlementaires qui avaient pour interprète le président de Lamoignon; je veux parler de Pussort. Treilhard, qui rédigea le Code pénal, pourrait être regardé comme le Pussort de Napoléon, bien qu'il lui soit inférieur de beaucoup; car Pussort avait de la doctrine et de la logique, s'appuyait sur une ample tradition d'autorités et de faits, et luttait quelquefois avec avantage contre la jurisprudence parlementaire; mais Treilhard manque de ces dédommagemens à la servitude de ses opinions et de son langage. On ne saurait lire sans découragement et sans tris-

(1) *Exposé des motifs de la loi contenant le livre premier du Code des délits et des peines.*

tesse les différens exposés des motifs et rapports sur le Code de 1810; on y sent l'ignorance et le mépris de la nature humaine, et l'inaltérable conviction que l'ordre social n'a d'autre appui que les gendarmes et la police.

Cependant l'empereur méditait d'outrepasser les triomphes et les satisfactions de la paix de Tilsitt; il s'égarait dans son égoïsme et dans l'univers; il mettait la main partout pour s'augmenter; il ne se trouvait plus assez grand parce qu'il avait dénaturé sa grandeur; il avait sur le front l'huile du pape, mais il avait perdu le sacre de l'esprit humain.

Depuis huit mois il a sur sa table une carte de Russie : il la considère, la quitte et la reprend ; il est obsédé par un indomptable désir; cependant il avait dit pendant son consulat que la France avait la Russie pour alliée naturelle; mais maintenant il n'a qu'une idée, entrer à Saint-Pétersbourg; il ne veut pas que la ville de Pierre et de Catherine échappe à ses entrées de conquérant; il est invinciblement attiré, il part, il entraîne avec lui la France, il traverse l'Allemagne, ne prend la

Pologne que pour une étape et lui déclare qu'il ne se bat pas pour elle; il court, un instant semble vouloir s'arrêter à Wilna; mais il a perdu la faculté de se maîtriser; il repart, attend inutilement la demande de la paix après une victoire, arrive non pas à Pétersbourg, mais à Moscou, vaste bûcher au milieu des neiges où s'abîment le prestige de son nom, la puissance et le sang de la France.

En 1814 il défendit héroïquement cette France qu'il avait ouverte à l'Europe, et, ce qui semblait impossible, il montra sous de nouvelles faces son génie militaire. En 1815 il reparut : la France se laissa ressaisir ; mais l'empereur était ébranlé, et sa foi en sa propre puissance chancelait. « La « nation, disait-il à Benjamin Constant, s'est re- « posée douze ans de toute agitation politique, « et depuis une année elle se repose de la guerre. « Ce double repos lui a rendu un besoin d'acti- « vité. Elle veut ou croit vouloir une tribune et « des assemblées. Elle ne les a pas toujours vou- « lues. Elle s'est jetée à mes pieds quand je suis « arrivé au gouvernement. Vous devez vous en « souvenir, vous qui essayâtes de l'opposition.

« Où était votre appui, votre force? nulle part.
« J'ai pris moins d'autorité que l'on m'invitait à
« en prendre........ Aujourd'hui tout est changé :
« un gouvernement faible, contraire aux intérêts
« nationaux, a donné à ces intérêts l'habitude
« d'être en défense et de chicaner l'autorité; le
« goût des constitutions, des débats, des haran-
« gues paraît revenu; cependant ce n'est que la
« minorité qui les veut, ne vous y trompez pas. Le
« peuple, ou, si vous l'aimez mieux, la multitude
« ne veut que moi. Vous ne l'avez pas vue cette
« multitude se pressant sur mes pas, se précipi-
« tant du haut des montagnes, m'appelant, me
« cherchant, me saluant. A ma rentrée de Can-
« nes ici, je n'ai pas conquis, j'ai administré......
« Je ne suis pas seulement, comme on l'a dit, l'em-
« pereur des soldats, je suis celui des paysans, des
« plébéïens, de la France...... Aussi, malgré tout
« le passé, vous voyez le peuple revenir à moi; il
« y a sympathie entre nous : ce n'est pas comme
« avec les privilégiés. La noblesse m'a servi, elle
« s'est lancée en foule dans mes antichambres; il
« n'y a pas de place qu'elle n'ait acceptée, deman-
« dée, sollicitée; j'ai eu des Montmorency, des
« Noailles, des Rohan, des Beauveau, des Morte-

« mart; mais il n'y a jamais eu analogie. Le cheval
« faisait des courbettes; il était bien dressé, mais
« je le sentais frémir. Avec le peuple, c'est autre
« chose. La fibre populaire répond à la mienne.
« Je suis sorti des rangs du peuple, ma voix agit
« sur lui. Voici ces conscrits, ces fils de paysans:
« je ne les flattais pas, je les traitais rudement; ils
« ne m'entouraient pas moins, ils n'en criaient pas
« moins : *Vive l'empereur!* C'est qu'entre eux et
« moi il y a même nature; ils me regardent comme
« leur soutien, leur sauveur contre les nobles.....
« Je n'ai qu'à faire un signe, ou plutôt à détourner
« les yeux, les nobles seront massacrés dans toutes
« les provinces. Ils ont si bien manœuvré depuis
« dix mois........ Mais je ne veux pas être le roi
« d'une jacquerie. S'il y a des moyens de gouver-
« ner par une constitution, à la bonne heure.....
« J'ai voulu l'empire du monde, et pour me l'as-
« surer un pouvoir sans bornes m'était nécessaire.
« Pour gouverner la France seule, il se peut qu'une
« constitution vaille mieux....... J'ai voulu l'em-
« pire du monde, et qui ne l'aurait pas voulu à ma
« place? le monde m'invitait à le régir. Souverains
« et sujets se précipitaient à l'envi sous mon scep-

« tre. J'ai rarement trouvé de la résistance en
« France; mais j'en ai pourtant rencontré davan-
« tage dans quelques Français obscurs et désarmés
« que dans tous ces rois si fiers aujourd'hui de n'a-
« voir plus un homme populaire pour égal........
« Voyez donc ce qui vous semble possible; ap-
« portez-moi vos idées. Des discussions publiques,
« des élections libres, des ministres responsables,
« la liberté de la presse, je veux tout cela.........
« La liberté de la presse surtout; l'étouffer est ab-
« surde. Je suis convaincu sur cet article.........
« Je suis l'homme du peuple; si le peuple veut
« réellement la liberté, je la lui dois. J'ai reconnu
« sa souveraineté : il faut que je prête l'oreille à
« ses volontés, même à ses caprices. Je n'ai jamais
« voulu l'opprimer pour mon plaisir. J'avais de
« grands desseins; le sort en a décidé : je ne suis
« plus un conquérant; je ne puis plus l'être. Je
« sais ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Je
« n'ai plus qu'une mission : relever la France et lui
« donner un gouvernement qui lui convienne.....
« Je ne hais point la liberté. Je l'ai écartée lors-
« qu'elle obstruait ma route; mais je la comprends,
« j'ai été nourri dans ses pensées....... Aussi bien

« l'ouvrage de quinze années est détruit, il ne
« peut se recommencer. Il faudrait vingt ans et
« deux millions d'hommes à sacrifier...... D'ail-
« leurs je désire la paix, et je ne l'obtiendrai qu'à
« force de victoires. Je ne veux pas vous donner
« de fausses espérances; je laisse dire qu'il y a des
« négociations, il n'y en a point. Je prévois une
« lutte difficile, une guerre longue. Pour la sou-
« tenir, il faut que la nation m'appuie; mais en ré-
« compense, je le crois, elle exigera de la liberté.
« Elle en aura...... La situation est neuve. Je ne
« demande pas mieux que d'être éclairé. Je vieil-
« lis : on n'est plus à quarante-cinq ans ce qu'on
« était à trente; le repos d'un roi constitutionnel
« peut me convenir. Il conviendra plus sûrement
« encore à mon fils[1]. » Peu de témoignages jettent
aussi vivement la lumière sur l'empereur; dans
cette espèce de monologue il se juge, ou plutôt il se
justifie; il explique ce qu'il a fait, il reconnaît que
la situation est neuve, la liberté inévitable. Cette
grande ame souffrait: la conscience du passé et celle
de l'avenir lui étaient également douloureuses.

(1) *Mémoires sur les cent jours,* par Benjamin-Constant, deuxième partie, page 21-25.

A parler froidement de Waterloo, cette journée ne fut pas plus heureuse pour l'Europe que pour la France. L'Europe ne combattait plus alors pour son indépendance que nous n'étions plus en état de menacer; l'amour-propre des rois lui avait seul remis les armes à la main; il eût mieux valu pour le monde que l'honneur du champ de bataille fût laissé par le sort à la France, et que le génie du premier capitaine de l'histoire moderne ne vînt pas échouer devant la médiocrité d'un homme heureux. Si la fortune ne se fût pas permis cette amère dérision, la France n'eût pas été déprimée outre mesure au détriment de la liberté européenne et n'aurait pas à reconquérir cet ascendant moral dont elle est appelée à couvrir l'émancipation des peuples comme d'un bouclier. Waterloo a été la victoire du despotisme sur la liberté et l'écueil des exagérations de notre gloire. On a fait notre éloge dans un pays voisin: vous ne pouvez parcourir l'Angleterre sans trouver partout le nom de Waterloo. Une rue s'appelle Waterloo, une place Waterloo, un pont Waterloo, jusqu'à des maisons de commerce, toujours Waterloo, toujours la France, tant l'Angleterre s'enorgueillit

de cette journée, tant il y a d'étonnement jusque dans l'insolence de la victoire[1].

Napoléon perdit à quarante-cinq ans l'empire du monde; il ne mourut pas heureux, ni comme Karl la couronne impériale sur la tête, ni comme Alexandre des fatigues d'une orgie, ni comme César sous la vengeance de la république; il vécut encore six ans sans régner, pour écrire, pour dicter à ses généraux ses campagnes, sa politique,

(1) Dans un premier voyage fait l'an dernier en Angleterre, je n'ai pu m'empêcher d'exprimer mon étonnement sur cette profusion du nom de Waterloo, et j'ai lieu de croire qu'il a été fait allusion à l'expression de cette surprise par la *Revue d'Edimbourg* (n° cx. *July*, 1832) dans un article fort distingué dont le rédacteur affirme que les sentimens du peuple anglais pour la France sont tout-à-fait sympathiques et dignes de l'humanité. Je crois qu'effectivement les deux nations se rapprochent, s'estiment aujourd'hui et s'aimeront un jour. Mais pour assurer cette réconciliation complète qui importe si fort aux destinées de l'Europe, il faut des deux côtés même effort pour dissiper les préjugés nationaux; il ne faudrait pas qu'on pût lire dans des livres adressés au peuple et à la jeunesse d'Angleterre, et rédigés par les écrivains officiels du pays, une phrase comme celle-ci : « *The French, who have never acted a generous part in* « *the history of the world.* » (*Southey's life of Nelson S*, 63.) En France un écrivain connu qui parlerait ainsi d'une des nations de l'Europe serait hué dans la rue.

ses pensées, pour parler à l'Europe dans des conversations dont il savait que le confident était le secrétaire; pour nous laisser l'éternelle étude de sa plume et de son épée; homme tour à tour général de la république, empereur, agent et destructeur de la révolution, vaste penseur inclinant à la superstition contre les idées, grand écrivain trouvant intolérable la liberté d'écrire, législateur, capitaine, éloquent non devant une assemblée mais dans le conseil, dans ses bulletins et dans le commandement, puissant meneur d'hommes, ayant su fonder le culte et la religion de son nom, nature destinée à grandir incessamment dans l'histoire, nature destinée à l'épopée, nature sur laquelle l'intelligence humaine doit continuellement diriger son œil.

CHAPITRE XXXIV.

DES IDÉES SOUS L'EMPIRE.

D'un siècle à l'autre les idées prolongent leur retentissement; et plus dans une période déterminée elles auront été puissantes et obéies, plus elles seront lentes à mourir pour céder la place à celles qu'elles auront engendrées. Presque tous les esprits qui sous le consulat et l'empire s'étaient maintenus fidèles au culte de la pensée n'eurent d'autre école que la philosophie du dix-huitième siècle: hommes éminens et intermédiaires, chargés de faire produire aux idées de leurs maîtres leurs dernières conséquences et leur dernier éclat.

Je touche ici de dignes et émérites contemporains, de vénérables vieillards qui ont pris séance dans la vie entre deux siècles, et ont transmis celui qui mourait à celui qui commençait. Ainsi nous apparaissent entre tous Daunou et Tracy, figures antiques et paternelles. Le premier alimente encore la philosophie de l'âge précédent par une vaste érudition; on dirait un bénédictin à l'école de Voltaire dont il a l'esprit net et positif; Tracy a surpassé Condillac en le continuant : il possède à un plus haut degré que son devancier certaines qualités du métaphysicien. Son idéologie est une, précise, claire, énergique. Le commentaire sur Montesquieu manque de l'intelligence historique de l'*Esprit des lois*, mais abonde en vues saines sur les rapports des sociétés et des gouvernemens.

En 1808 Georges Cuvier présentait à Napoléon en son conseil d'état un rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789; après avoir tracé l'idée générale de l'objet et de la marche des sciences, la nature et les limites des sciences naturelles et leurs principes généraux, l'illustre rapporteur exposait l'histoire de la chimie, de ses progrès; l'histoire naturelle passait

ensuite avec toutes ses divisions ; en troisième lieu les sciences d'application, l'agriculture et la médecine, dont l'une « nous apprend à propager et à « entretenir les êtres dont nous nous servons, tan-« dis que l'autre nous fait connaître les maladies « auxquelles ils sont sujets ainsi que nous, et les « moyens de les prévenir et de les guérir[1]. » Cuvier résumait en ces termes les progrès accomplis : « La marche des affinités chimiques, ressort gé-« néral de tous les phénomènes naturels, a été « expliquée ; la chaleur, principal de leurs agens, « a reçu des lois rigoureuses ; l'électricité galva-« nique est venue ouvrir des régions toutes nou-« velles dont nul ne peut encore mesurer l'éten-« due ; la nouvelle théorie de la combustion, en « jetant sur toute la chimie la plus vive lumière, « et la nouvelle nomenclature, en facilitant son « étude, en ont inspiré le goût et ont occasionné « une foule de travaux aussi utiles que pénibles ; « la physiologie des corps vivans, l'effet et la mar-« che des fonctions dont leur vie se compose ont « reçu de la chimie les éclaircissemens les plus « inattendus ; l'anatomie comparée s'est jointe à « la chimie pour faire pénétrer tous les secrets

(1) *Rapport*, page 331.

« comme toutes les variations des forces vitales;
« elle a réglé l'histoire naturelle d'après ces mé-
« thodes raisonnées qui réduisent les propriétés
« de tous les êtres à leur expression la plus sim-
« ple ; elle a déterré et recréé des espèces incon-
« nues, enfouies dans les couches du globe; les
« minéraux ont été analysés et soumis aux lois de
« la géométrie ; des végétaux et des animaux au-
« paravant inconnus ont été rassemblés et distin-
« gués ; leur catalogue général a été augmenté de
« plus du double; leurs propriétés ont enrichi les
« arts d'une foule d'instrumens nouveaux ; la vac-
« cine enfin a donné les moyens de soustraire
« l'humanité à l'un des plus funestes fléaux qui la
« tourmentaient [1]. » Les sciences mathématiques
égalaient les progrès des sciences naturelles et
captivaient les plus hautes intelligences. L'auteur
du *Système du monde* [2] continuait ses travaux.

Les lettres étaient moins heureuses ; elles obéis-
saient à l'empereur, et ne pouvaient pas, comme
la nature et la géométrie, échapper à son joug.

(1) *Rapport*, pages 388, 389.

(2) La première édition parut en 1796.

Ce furent des adulations tournées en poèmes épiques ou descriptifs, en tragédies et en opéras ; la littérature présentait une surface assez élégante, mais commune, médiocrement classique, et dont l'uniformité n'était guère troublée que par la verve originale et libre de l'auteur d'Agamemnon, de Colomb et de Pinto.

Mais la pensée humaine ne se laisse pas opprimer même par l'orgueil du génie ; elle a d'irrésistibles révoltes ; ainsi à Napoléon dont elle avait inspiré la mission révolutionnaire, mais dont elle déplorait la désertion impériale vers le passé, elle opposait deux grands artistes qui s'irritèrent de la tyrannie et se séparèrent ouvertement de la littérature officielle. Leur opposition est diverse, mais elle converge au même but, à protester contre le joug absolu de la force. M. de Chateaubriand, au moment même où, avec l'approbation de l'empereur, il restaure les anciens souvenirs, le culte catholique, la vieille patrie, concourt à son insu à soumettre les dogmes religieux à l'empire de l'imagination et du sentiment ; comme Fénélon et comme Rousseau il met la religion dans les voies de l'idéalisme, et la confond sans le vouloir avec

les produits de la tête humaine. Ce poète ne sait pas ce qu'il fait, il est mené ; il se croit chrétien en comparant la Bible à Homère ; il estime servir l'Évangile en traçant de l'antiquité les plus attirantes images ; il croit abattre l'indépendance philosophique en faisant du christianisme un divertissement littéraire. Illusion charmante, utile à nos plaisirs et aux progrès de l'esprit humain ! Mais dans la tête d'une femme je trouve quelque chose de plus rationnel et de plus fort : elle est énergiquement vouée au culte des idées ; c'est la Sapho de la philosophie ; peut-être n'a-t-elle pas les magiques couleurs du chantre d'Atala, mais elle a plus de passion et d'esprit ; elle lutte contre Napoléon : au moment où le conquérant se promène en Allemagne, elle lui offre ainsi qu'à la France le tableau de cette civilisation qu'il croit avoir soumise ; aux victoires de Friedland et de Jéna elle oppose un livre qui divulgue la patrie de Fichte et de Schiller. Pour se mieux venger de l'auteur du système continental, elle célèbre l'Angleterre ; cette femme était fière d'être l'ennemie de l'empereur. Ce duel si glorieux pour elle échauffait encore ses inspirations. Il est juste de déclarer excellente l'influence exercée par madame de

Staël : elle a relevé et instruit les esprits ; elle a travaillé puissamment en France à la confusion de la religion et de la philosophie ; elle a entraîné les Français à l'étude des civilisations étrangères ; services effectifs dont la splendeur jette tout-à-fait dans l'ombre quelques injustices et quelques préjugés.

Ainsi co-existaient sous l'empire les derniers momens du dix-huitième siècle, les progrès des sciences naturelles et mathématiques, la médiocrité d'une littérature asservie et les protestations isolées du génie en lutte contre le génie.

CHAPITRE XXXV.

DE LA RESTAURATION.

L'aigle de Napoléon était sorti vivant des éclairs de Marengo ; les fleurs de lys des vieux rois ne purent renaître que sur nos débris. Ce commencement disgracieux des quinze années de la Restauration avait une raison nécessaire.

La ligne droite est la route naturelle des nations ; elles marchent devant elles ; quelquefois elles s'arrêtent devant les obstacles, puis les surmontent violemment. Après une révolution elles

peuvent désirer s'asseoir et se recueillir, mais jamais retourner en arrière ; aussi toute restauration est une déviation de la dialectique fatale de l'histoire.

Si les peuples ne se comportaient que logiquement, ils ne supporteraient jamais une restauration ; mais, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs [1], ils ont plus de sensibilité que de raisonnement. Ils se prêtent aisément aux accidens irréguliers de la fortune, même quand leur instinct les blâme ; leur complaisance est inépuisable comme leur justice et la précède toujours ; ils sont disposés à prendre des bienfaits de toutes mains, certains qu'ils sont de se retrouver eux-mêmes et de rester les maîtres.

Philosophiquement et en droit, la Restauration était la supériorité rendue au passé sur le présent, à la tradition sur l'idéalisme vivant de l'esprit humain : interversion des choses nécessairement passagères.

Historiquement et en fait, la Restauration était

(1) *Lettres philosophiques adressées à un Berlinois.*

un répit après une lassitude contractée par vingt-sept années de luttes et d'agitations : recueillement forcé, mais salutaire, dont le bon sens de la nation cherchait à tirer parti.

La nation sentit confusément le contre-sens philosophique et la possibilité de corriger par ses efforts l'ingratitude de cette situation imposée. Mécontente et docile, elle travaillait à l'amélioration du présent et se réservait l'avenir.

Deux rois se sont partagé les quinze années de la Restauration : Louis XVIII avait appris quelque chose à l'étude de la philosophie, de la révolution et de l'Angleterre ; il aimait à se considérer entre la vieille monarchie et la France révolutionnaire comme Henri IV entre les protestans et les catholiques ; la Charte de 1814 fut son édit de Nantes. Le rusé monarque n'avait pas les passions de son parti ; il s'appuya, tant qu'il put disposer de sa volonté, sur une transaction sans laquelle il eût craint de ne pas mourir aux Tuileries. Le triste vieillard qui maintenant habite Prague employa six ans à perdre le trône de France ; tête prédestinée à faire tomber une cou-

ronne, ame de chrétien et de moine, personnage qu'on dirait emprunté au neuvième siècle, vieux chevalier s'humiliant avec ferveur sous la main du prêtre.

Au surplus, les deux frères de Louis XVI, l'incrédule et le dévot, étaient soumis à l'influence souveraine d'une situation qui les maîtrisait. Le génie de la Restauration ne pouvait poursuivre que le rétablissement du passé; en vain plusieurs personnes voulurent l'embarrasser et le contenir par l'imitation des pratiques parlementaires de Westminster: il revenait victorieusement à ses instincts de révolution contre la Révolution.

Il nia la légitimité de la régénération française; il voulut reprendre tous les progrès accomplis, rentrer dans tous les priviléges dont il avait perdu la jouissance et nous la mémoire; il déniait à la nation la conquête du pouvoir législatif; il faisait de la religion et du gouvernement un mélange corrupteur et hypocrite; il désirait écraser la tête de l'égalité par le redressement du droit d'aînesse; il rendait à la justice de l'église d'antiques délits et d'antiques cruautés; enfin il eût voulu se re-

faire à lui-même et à lui seul une France, à la convenance de ses regrets, de ses inimitiés et de ses folies.

Mais la France ne manqua ni à elle-même ni à l'Europe; elle retrouva intrépidemment le goût de la liberté; elle releva la cause trop oubliée de la Révolution; elle reprit le mouvement démocratique déserté depuis le 9 thermidor, mais elle eut l'instinct de ne plus séparer la liberté de la civilisation: elle l'appuya sur l'industrie et la pensée; elle saisit toutes les occasions de commenter démocratiquement la charte octroyée; elle s'arma contre la Restauration d'un libéralisme industriel, doctrinaire et légal; elle usa de tous les instrumens et ne dut rien qu'à elle-même.

Attribuer à l'esprit de la Restauration le réveil de la liberté, c'est faire honneur à une blessure grave de ne pas toujours tuer l'homme qu'elle atteint.

Est-ce aussi à d'autres qu'à ses soldats que la France doit de faire flotter sur Alger le drapeau que Bonaparte et Kléber avaient déployé en Égypte? L'armée d'Afrique put changer d'étendard après

la victoire; en recevant les trois couleurs que lui envoyait la liberté victorieuse à Paris, elle ne mésalliait pas l'honneur de ses armes : admirable conjoncture pour un peuple où la gloire civile et la gloire militaire marchaient du même pas !

CHAPITRE XXXVI.

DES IDÉES SOUS LA RESTAURATION.

Réimprimer Voltaire et Jean-Jacques fut la première hostilité exercée contre l'esprit de la Restauration. Avant d'avoir eu le temps de se recueillir, on jeta aux vieux Bourbons le dix-huitième siècle à la tête. Personne dans les rangs du libéralisme n'allait au-delà des souvenirs et des doctrines de l'âge précédent, sauf un homme à la fois élève de Voltaire et de Goëthe, protestant, spiritualiste, Français sachant l'Allemagne, moins ardent, mais plus limpide dans son style que la femme

illustre dont il connut intimement le cœur et le génie. Ailleurs nous avons été justes envers Benjamin Constant lorsque, dans une revue des grands hommes qui de siècle en siècle ont servi la cause de la sociabilité, nous avons clos de son nom cette série que commence Platon [1]. Nul ne convenait mieux que Constant à cette époque de réfutation et de lutte, d'opposition et de raillerie, où le triomphe semblait si lointain, où le combat, à défaut d'une prompte victoire, donnait des émotions et de la popularité, où les assaillans ne pouvaient prévoir l'embarras de gouverner un jour.

A côté du libéralisme que rehaussait Benjamin Constant et qu'il pénétrait d'un spiritualisme religieux, on vit poindre une école intermédiaire, transaction officieuse dans les débats politiques, tâchant d'accommoder à ses desseins une ombre de philosophie empruntée ; école que caractérisaient l'indécision, l'oubli, quelquefois la haine de notre révolution et le dénuement d'imagination et de verve ; raisonneuse, pédagogue, n'ayant su prendre racine nulle part, ni dans les passions de la nationalité ni dans les profondeurs de la vérité philo-

(1) *Philosophie du droit*, t. II, liv. IV. *Les philosophes*.

sophique. Et d'où provenait surtout cette incertitude? Plusieurs de ces hommes appréciés ailleurs[1] étaient éminens et honnêtes ; mais ils ne comprirent ni d'esprit ni de cœur la déduction du siècle et les instincts de la France ; ils s'isolèrent de l'héritage de nos pères pour aller se ménager à part une petite colonie ; et dans cette position fausse ils eurent de la morgue pour contenance et de la stérilité pour expression.

En face du libéralisme et de l'école communément appelée *doctrinaire*, la cause de la vieille monarchie et du culte catholique jeta d'éclatantes clartés ; elle ne manquait pas d'inspirations et de poésie ; elle s'enivrait de ce retour inespéré, de ces prospérités soudaines qui faisaient refleurir un arbre séché ; elle montrait avec enthousiasme le doigt de Dieu ; elle vomissait contre la Révolution d'éloquentes insultes et de vengeresses invectives. Ces premiers transports passés, on s'occupa de trouver des opinions et des institutions qui pussent affermir, comme on disait alors, le trône et l'autel ; malheureusement on eut besoin de la liberté de discussion et de pensée ; on était obligé

(1) *Lettres philosophiques.*

de monter à la tribune pour maudire la Révolution, d'écrire pour se plaindre de l'esprit humain; la théologie tomba dans une métaphysique que les supérieurs ecclésiastiques déclarèrent hérétique; la politique royaliste s'égarait dans des démonstrations tribunitiennes qui faisaient trembler les gentilshommes dans leurs manoirs. De cette façon la fatalité progressive du siècle était encore poussée par les efforts de ceux qui s'en croyaient les ennemis : écrivez ou parlez contre l'esprit humain, vous en rendez témoignage par votre écriture et vos paroles.

En 1824, quand Charles X vint au trône, commença dans toutes les têtes un nouveau travail intellectuel, et les six années qui coulèrent jusqu'à la révolution furent pleines en efforts et en œuvres. Quelques jeunes hommes se mirent à écrire ensemble un journal critique, et publièrent en commun des études utiles au pays; le talent et la sincérité furent plutôt le lien de cette association que l'unité d'opinions; dans cette petite cohorte les sentimens étaient divers, les âges différens; et la révolution mit en saillie ces variétés de caractères, d'époques et de vocations. Cependant l'his-

toire et la poésie florissaient. Un homme qui se fit avec une naïveté savante chroniqueur original au dix-neuvième siècle apportait vivantes sur la scène les races du nord [1], émule de Niebuhr et d'Otfried Müller. Les anciennes chroniques étaient rajeunies par une plume brillante [2] à laquelle on consentait à pardonner de confondre le conte avec l'histoire. La révolution d'Angleterre était écrite par un esprit élevé qui tournait le passé en leçon et en conseil [3]; la révolution française était présentée deux fois d'une façon démonstrative [4] et pittoresque [5] à la mémoire de la France ; évocation puissante qui remua les imaginations. La poésie les agitait aussi en des sens divers; mais à nous barbares il n'appartient pas de qualifier les poètes; nous savons seulement les adorer, et nos oreilles sont pleines encore des sons harmonieux et nouveaux de la chanson, de l'ode, de la méditation et de l'élégie [6].

Au milieu de ces richesses la philosophie ne sut refléter qu'un éclat emprunté ; elle confondit

(1) M. Augustin Thierry.—(2) M. de Barante.—(3) M. Guizot. — (4) M. Mignet. — (5) M. Thiers. — (6) Béranger, Victor Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve.

l'étude du passé avec les conquêtes de l'intelligence, maîtresse du présent; elle identifia l'érudition et la pensée; elle mêla le spiritualisme platonicien à la métaphysique germanique, et ce mélange adultère nous fut offert sous le nom d'éclectisme.

L'éclectisme fut une compilation et non pas un système; il fournit des renseignemens sur le passé, mais pas une seule étincelle de lumière et de vie; il se fit traducteur avec des prétentions de Prométhée. Mais allons un peu à cette Allemagne qui prêta sans le savoir l'autorité de son nom à cette déception métaphysique.

CHAPITRE XXXVII.

INFLUENCE DE L'ALLEMAGNE.

En 842, à Strasbourg, Louis dit le Germanique et Charles II dit le Chauve se jurèrent alliance; Louis prononça le serment en langue romane, Charles en langue tudesque. C'étaient l'Allemagne et la France échangeant leur langage et des paroles de paix. Karl, l'homme du monde, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, n'avait pour héritiers naturels que les peuples cherchant à s'établir dans leurs limites et leur génie, et l'alliance de Strasbourg est le symbole de la fraternité na-

turelle de l'Allemand et du Français, jumeaux sortis des flancs de Charlemagne.

Il est malheureux que Louis-le-Débonnaire ait vu d'un mauvais œil ces poésies du Nord que son père avait fait recueillir avec tant de peine : « *Poe-« tica carmina gentilia, quæ in juventute didicerat, « nec legere, nec audire, nec doceri voluit* [1]. » La piété sotte de cet empereur nous a privés de la connaissance des anciens temps. L'antiquité germanique nous a été interdite et close ; nous pouvons à peine distinguer dans quelques traditions restaurées plus tard quelques linéamens du génie primitif. La poésie de cette société si poétiquement peinte par Tacite nous manque ; nous ne savons pas dans quels chants s'exhalait cette mélancolie du Nord, culte mystérieux et sombre de l'infini. « *Cæterum nec cohibere parietibus deos, « neque in ullam humani oris speciem assimulare, « ex magnitudine cœlestium arbitrantur : lucos ac « nemora consecrant, deorumque nominibus appel-« lant secretum illud quod sola reverentia vident* [2]. » Les Germains adoraient Dieu dans l'espace, dans

(1) *Theganus de gestis Ludovici Pii, cap.* 19. Nous croyons avec Mannert qu'il faut dire *doceri* au lieu de *docere*. — (2) *De moribus Germanorum*, § IX.

ce temple qu'une main d'homme n'a pas élevé.

Comme les coutumes germaniques n'ont guère laissé d'autres traces dans l'histoire que les écritures latines rédigées après la conquête, de même le spiritualisme du Nord ne nous est devenu notable que lorsqu'il a été imbu de christianisme. La doctrine conçue dans Nazareth trouva sur les rives du Danube et du Rhin des ames et des imaginations qui se l'approprièrent avidement : la Germanie s'assimila la parole hébraïque ; elle confondit sa pensée avec elle, mais de telle façon qu'elle imprimait à cette substance reçue les formes de son intellect ; elle fut chrétienne, mais le christianisme y fut allemand. Fleurit alors cette religion si intime, si personnelle et si tendre, moins curieuse des pompes et des magnificences du culte que des libertés un peu sauvages de la pensée, fleur mystique pouvant s'épanouir loin des feux du Midi et s'enracinant de plus en plus dans les profondeurs de l'ame, cette terre sainte et féconde dont un regard de Dieu fait jaillir de si abondantes moissons.

Entre ce mysticisme et la réforme il y a une

relation étroite : un penchant si vif à la spéculation et à la rêverie devait amener un schisme avec les affirmations nettes et restreintes de l'orthodoxie. La théologie allemande était appelée aux variations dont pouvait un instant triompher l'argumentation logique de Bossuet, mais dont avait plus encore à se féliciter l'indépendance de la raison.

La réforme à la fois mystique et raisonneuse se montra toujours fort réservée dans les affaires de ce monde. Quand elle eut conquis la liberté nécessaire à ses études et à ses pratiques, elle se tint contente ; l'Allemagne semble n'avoir commencé à sentir ce que la pensée a de social et d'efficace qu'après un long commerce avec la France.

Quand l'influence de Voltaire et de notre esprit eut suffisamment poli et préparé l'Allemagne, cette influence devint pour elle un embarras et un joug qu'elle devait secouer. Mais dès que deux génies tout-à-fait germaniques, Klopstock et Kant, eurent rétabli la prééminence de l'individualité indigène, les grandes impressions de notre littérature reparurent de nouveau dans les lettres allemandes,

mais teintes de couleurs si tranchées et si différentes qu'elles ne compromirent pas l'originalité des artistes qui les reçurent peut-être à leur insu. Lessing a des qualités françaises; supprimez la lumière que nous avons jetée au dix-huitième siècle, Goëthe et Schiller deviennent incompréhensibles.

Il serait ici mal-séant de nous engager dans une recherche des lettres allemandes; mais n'y a-t-il pas dans Goëthe la trace du génie francais? Candide est-il resté tout-à-fait étranger à Méphistophélès, et Werther ne doit-il rien à Julie? Goëthe semble avoir trouvé sa nouveauté dans la reproduction agrandie de Jean-Jacques et de Voltaire; il les associait en lui en s'y ajoutant lui-même, et le monde a été doté d'un artiste intelligent entre tous, ayant une impartialité presque divine entre les époques, les peuples et les passions de l'humanité. Schiller est moins grand et plus ardent; il n'est qu'une moitié de Goëthe; il ne quitte pas un instant l'école de Rousseau; dans la simplicité de son ame et de son génie il ne réfléchit que les passions plébéiennes et il ne veut prêter l'autorité de sa muse qu'à la liberté démocratique du genre

humain. A côté de lui Fichte par son idéalisme donnait une métaphysique à la politique du *Contrat social.*

Napoléon occupa plus vivement encore l'Allemagne avec le génie de la France; mais enfin l'Allemagne se soulevant nous renvoya nos leçons de tout genre, et nous eûmes à étudier son érudition, sa poésie et sa philosophie.

L'érudition allemande ne pouvait porter chez nous que des fruits excellens; elle nous fournissait des matériaux pour recomposer l'histoire du passé.

La poésie d'outre-Rhin nous causait des émotions infinies; elle élargissait nos traditions classiques et nous procurait le sentiment profond de la moderne et chrétienne humanité.

La philosophie allemande devait être exposée avec une fidélité sincère; cette tâche était assez difficile pour rester honorable. Il fallait, dans une exposition vraiment française de la métaphysique allemande, mettre en saillie la civilisation germa-

nique elle-même, voilà l'exorde; puis apprécier la réforme, en tirer Kant, développer clairement ce grand homme. Cette méthode jetait déjà de la lumière sur Fichte avant qu'il parût; d'ailleurs les difficultés de sa métaphysique s'éclaircissaient si on savait les rapprocher de la révolution française. Cependant avec la réaction contre l'allure démocratique des choses se produisit une philosophie nouvelle procédant, il est vrai, de Kant et de Fichte, mais pour les combattre; ce réalisme idéaliste de Munich et de Berlin voulait être raconté sincèrement; alors après le récit le narrateur pouvait parler en son nom et critiquer, s'il en avait la force, l'Allemagne divulguée devant la France instruite. Mais au lieu et place de cette franchise il y eut des pratiques détournées. L'éclectisme, en 1828, dogmatisa comme de lui-même en puisant aux sources altérées de l'Allemagne; il ne nous donna ni un système neuf ni une histoire véridique; les questions furent embrouillées avec imagination, et j'accorderai que l'*Introduction à l'histoire de la philosophie* [1] a toutes les qualités, sauf l'esprit philosophique.

(1) M. Cousin. Voyez *Lettres philosophiques adressées à un Berlinois.*

Il faut plus de véracité dans la gestion des idées humaines. D'homme à homme, de peuple à peuple, montrons-nous franchement. L'Allemagne et la France sont d'assez grandes puissances pour ne pas entre elles user de surprise. Confessons ce que nous devons à nos voisins en érudition et pour le réveil du sens religieux et métaphysique ; mais en même temps présentons-leur dans toute sa vérité l'image de la France. Nous connaissant bien nous nous aimerons mieux. Enfans de Charlemagne, Germains et Gallo-Francs, vous n'êtes pas voués à d'éternelles inimitiés ; nous nous embrasserons un jour, et nous trinquerons ensemble sur les bords du Rhin, ce fleuve qui comme Charlemagne appartient à l'Allemagne et à la France !

CHAPITRE XXXVIII.

RÉVOLUTION DE 1830.

En reportant notre pensée sur l'histoire de la Restauration, nous pouvons nous appliquer cette parole de Tacite dans l'exorde de la vie d'Agricola : *Dedimus profectò grande patientiæ documentum.* Nous fûmes en effet patiens, mais après quinze années d'attente, nous changeâmes les choses en trois jours.

Il était nécessaire que la vieille légitimité fût dispersée avec cette promptitude. Quand la jus-

tice des peuples et de Dieu tombe sur les couronnes, elle frappe sans pardonner et sans transiger parce qu'elle a long-temps attendu. Un principe devenu faux et pernicieux veut être immolé d'un seul coup; autrement les destinées d'une nation s'embrouillent et s'altèrent en composant toujours avec l'erreur.

La révolution de 1830 n'a pas été prématurée puisqu'elle fut victorieuse; elle a fait tomber à propos la suprématie du passé; elle a remis au premier rang l'activité de l'esprit humain; elle a rendu le pas à l'idéalisme sur la tradition. Que si l'infirmité de plusieurs a plié sous le poids de cette grande conjoncture, cette insuffisance ne saurait nous être imputée. D'ailleurs, Dieu prend toutes les révolutions sur sa responsabilité; il rirait, s'il pouvait rire, de toutes les doléances que soulève la poursuite de ses desseins.

On sentit après les trois journées qu'on avait l'esprit plus libre; le joug était secoué; la carrière à parcourir n'avait plus d'obstacles que son étendue.

Pendant la Restauration quelques jeunes esprits avaient cherché à donner un corps et une application aux idées positives de la révolution française : ils profitèrent de la victoire populaire pour développer sur-le-champ leurs études, mais en les dénaturant. La véritable valeur du saint-simonisme a été de coordonner en système quelques principes épars et méconnus qui dans les neuf dernières années du dix-huitième siècle avaient tenté puissamment d'organiser la société; mais cet instinct qui faisait sa force se déprava bientôt, et rien ne ressembla moins aux commencemens sincères et purs de cette école que les déplorables écarts où quelques-uns la perdirent.

L'éclectisme n'a pas même tenté de rompre le silence auquel il s'est trouvé réduit; l'esprit critique qui avait primé sous la Restauration s'est tenu coi; enfin les derniers souvenirs du dix-huitième siècle ont expiré.

Jamais catastrophe historique n'a plus clairement que la dernière révolution inauguré un

siècle nouveau ; le sillon qui sépare le passé du présent est lumineux et irrécusable.

L'influence du dix-huitième siècle sur le dix-neuvième est consommée : cette influence a produit deux révolutions et conduit à leur majorité les nouvelles générations ; et comme elle n'a plus rien à faire elle n'est plus.

L'esprit historique de Montesquieu ne suffit plus à l'intelligence du passé, et l'histoire veut être renouvelée, comme au dernier siècle Montesquieu l'a renouvelée lui-même.

La philosophie insurrectionnelle de Voltaire n'a plus de crédit : après avoir relevé l'indépendance humaine, elle ne peut la satisfaire et la conduire ; après avoir aimé Dieu et l'humanité, elle est incapable de les faire connaître.

L'Encyclopédie, après avoir atteint son but, n'est plus utile aujourd'hui qu'à la gloire de Diderot.

La volonté de l'homme a été restaurée dans

le gouvernement des choses humaines par Rousseau, et nous avons à poursuivre ce résultat indestructible : pour cela il faut donner à la volonté l'appui de l'intelligence ; il faut agrandir le contrat social par l'idéalisme social.

Les doctrines révolutionnaires de la Constituante et de la Convention doivent venir se perdre dans une philosophie ultérieure qui les complète et les transforme.

A l'heure qu'il est le dix-huitième siècle n'a plus d'autorité efficace dans les jeunes têtes ; il n'est plus pour elles qu'un souvenir d'éducation ; mais un fils n'oublie pas ce qu'il doit à son père, parce qu'il ne lui ressemble pas et parce qu'il a sur les choses d'autres idées que lui.

Et c'est pourquoi j'ai tracé ce tableau, afin que notre indépendance ne fût pas confondue avec l'ingratitude et l'oubli ; une dernière fois j'ai voulu présenter aux générations les images de leurs pères, et j'ai pensé qu'un dernier regard jeté sur elles nous mettrait à tous dans le cœur de l'espoir et du courage.

CHAPITRE XXXIX.

DE LA RELIGION.

Si l'homme pouvait se suffire à lui-même, il ne serait pas religieux : Dieu seul peut se passer de religion.

Être absolu c'est n'avoir besoin de rien et de personne, c'est pouvoir rester seul dans sa puissance, remplir par sa puissance cette solitude, les confondre, être tout, seul, libre, omnipotent et nécessaire.

L'homme n'est pas absolu, mais il a l'idée de l'absolu ; l'idée lui en donne l'amour ; l'amour le

désir ; le désir éveille l'imagination ; l'idée, l'amour, le désir, l'imagination enfantent la religion.

La religion fait descendre Dieu sur la terre : évocation de l'absolu, elle réjouit les hommes en leur en donnant l'apparition symbolique.

La religion est le plus grand effort de l'humanité. Elle s'élance de la terre pour entrer dans les cieux et pour en rapporter aux hommes quelque nouvelle.

Exaltation d'intelligence, d'amour et de volonté, elle emploie toutes les forces de l'homme, les purifie, les consume, les sacrifie, et par la passion fonde le règne de la vérité.

Mais si la religion est le suprême effort de l'humanité, elle n'en est pas moins soumise aux conditions mêmes de l'humanité. Or, rien n'existe sur la terre hors du temps et de l'espace ; rien ne peut se mouvoir dans ces deux formes sans en supporter les empreintes et les limites.

La religion s'élance vers le ciel, mais à travers

le temps et l'espace : naturelle, humaine et divine dans son principe, il ne lui est pas donné d'avoir une même représentation éternelle et universelle.

Le temps la coupe et la divise dans ses manifestations; les siècles sont des sections qui rendent partiel le développement des idées humaines.

L'espace la morcelle, la dissémine et l'affecte; les climats sont des impressions qui rendent différent le développement des idées humaines.

Donc, si la religion est une idée éternelle et universelle, elle n'a pas de symbole éternel et catholique.

Dans les conditions du temps et de l'espace se développe le génie.

L'expression sociale du temps et de l'espace est la civilisation qui relève à la fois de l'âge du monde et du climat.

Donc la religion dépend des degrés et des différences de la civilisation; dès lors elle tombe

sous toutes les conditions de la vie. Elle devient compliquée, habile dans ses procédés, dissimulée quelquefois; pendant le règne du polythéisme elle aura des mystères; elle cachera pour la sauver l'idée de l'unité; le temps et le pays qui plus tard produiront au monde cette unité seront marqués dans l'histoire d'une convenance nécessaire.

La religion manifeste son idée capitale par un homme qu'elle inspire et qu'elle charge d'être la lumière et la victime de l'humanité. Il est homme, mais plus qu'un autre il a du dieu dans l'ame, et même la divinité l'absorbe. Alors il se confond avec elle, et cet hyménée sacré devient pour lui une identité; il ne se connaît plus comme homme, il se croit comme dieu. Voilà qui constitue le révélateur.

Et cette identité personnelle doit se traduire en une parole qui donne à l'humanité la même illusion qu'au révélateur l'inspiration qui le possède. Cette parole contiendra dans l'opinion du genre humain toute la vérité : elle sera l'identité de la forme et du fond, la manifestation ou plutôt le voile de l'absolu.

Cette parole s'appelle dogme.

Le dogme est un mélange d'intelligence et de foi; je pense, il me paraît, δοκεῖ μοι; le dogme est à la fois hors de nous et dans nous; *visum est*, *apparet*.

Le dogme affecte la sensibilité en illuminant l'esprit; il remue pour les épurer les passions sous la lumière de l'idée[1].

(1) Montesquieu a écrit avec une profondeur dont il n'avait peut-être pas toute la conscience ces mots : « Le dogme « de l'immortalité *affecte* prodigieusement les hommes. »

CHAPITRE XL.

DU CHRISTIANISME.

Bella, immortal, benefica
Fede, ai triomphi avvezza,
Scrivi ancor questo, allegrati;
Che piu superba altezza
Al disonor del Golgota
Giammai non si chino[1].

Le lyrique italien ne pouvait rien offrir de plus grand que Napoléon ne dédaignant pas Jésus-Christ.

Les religions ont toujours enchanté les peuples, les conquérans et les poètes. Comme elles sont

(1) Manzoni, *Cinque Maggio.*

quelque chose de positif et de passionné, elles enflamment et nourrissent les ames des masses, des soldats et des chantres de l'humanité. On ne saurait avoir trop de piété pour leur génie qui appuie les sociétés et console les hommes.

Parmi toutes les religions qui ont traduit et satisfait la dévotion de l'humanité à sa cause divine et personnelle, le christianisme nourrit et avive toujours sa lumière. Nous vénérons profondément le christianisme parce qu'il est dans la nature des choses; mais nous ne saurions lui reconnaître d'autre mérite.

Le temps a développé le christianisme. Sa première manifestation fut purement morale ; c'était l'avénement de la fraternelle égalité. Moment de Jésus-Christ.

La parole d'amour devint une doctrine de raison ; elle occupa l'intelligence et voulut gouverner la vie. Moment de saint Paul.

Devenu doctrine, le christianisme voulut ab-

sorber toute la sagesse humaine qui l'avait précédé. Il s'assimila surtout le platonisme. Moment des Pères.

Devenu possible au gouvernement des choses humaines, le christianisme voulut consolider son unité et ouvrit des discussions pour fonder l'orthodoxie. Moment des conciles œcuméniques, ces états-généraux de l'esprit humain.

Après ces débats démocratiques le christianisme incarna son unité dans un homme élu qu'il fut obligé logiquement de déclarer infaillible. Moment du pape.

L'unité latine et italienne fut récusée par l'indépendance du spiritualisme germanique. Moment de Luther.

Aujourd'hui le christianisme est compris comme un mouvement naturel de l'humanité. Moment de l'esprit humain en son propre nom.

Donc le christianisme est en la puissance du

temps qui l'a fait grandir et peut le laisser mourir.

L'espace n'a pas moins que le temps interdit au christianisme l'identité de ses manifestations. Les civilisations grecque et latine n'ont pu s'accorder, et Constantinople a bravé Rome. L'Italie s'est fait un culte magnifique et radieux comme son soleil; l'Allemagne a dressé des autels au christianisme dans toutes les profondeurs de la pensée; l'Angleterre a secoué le papisme avec horreur et a fait de son église un instrument politique. La France a toujours frémi sous la domination ultramontaine et a souvent confondu l'institution catholique avec la pensée pure du christianisme. Le Nouveau-Monde a emprunté sa foi de l'Espagne et de l'Angleterre. Le Mexique imite Madrid dans son adoration du Christ; la patrie de Jefferson [1] a

(1) « Les doctrines de Jésus, écrivait Jefferson retiré à « Monticello, sont simples et toutes tendent au bonheur de « l'homme :

« 1° Il n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu est la perfection « même;

« 2° Il y a une existence future de récompenses et de pu- « nitions;

« 3° Aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme « soi-même, est la somme de toute religion.

« . . . . Ce sont des usurpateurs du nom de chré-

des sectes innombrables, variations vivantes et infinies du christianisme qu'elles s'accordent cependant à ramener à l'unité de la raison. Dans plusieurs portions de la terre le christianisme n'est pas pratiqué. La Chine n'est pas convertie, Mahomet est puissant encore; l'Inde appartient à Brahma; l'Afrique a des villes et des divinités inconnues; enfin l'immense Orient semble trouver trop petite la croix de Jésus-Christ.

Donc le christianisme n'a pas triomphé de l'es-

« tien qui enseignent une contre-religion formée des rêves « de leurs cerveaux malades, et aussi étrangère au christianisme que celle de Mahomet. Leurs blasphèmes ont jeté « dans l'incrédulité des penseurs trop prompts à repousser « l'auteur supposé, en même temps que les horreurs qui lui « étaient si faussement imputées. Si les doctrines de Jésus « avaient toujours été prêchées avec la pureté qu'elles avaient « en sortant de ses lèvres, tout le monde civilisé serait chré-« tien aujourd'hui. Je me réjouis de voir la doctrine de l'u-« nité de Dieu revivre dans cette heureuse contrée des libres « recherches et des libres croyances, qui n'a livré son *credo* « et sa conscience ni aux rois, ni aux prêtres; et j'ai la con-« fiance qu'il n'existe pas aujourd'hui aux États-Unis un « *jeune homme* qui ne soit destiné à mourir *unitaire*. » (Extrait *de la Correspondance de Jefferson*, t. II, pag. 350.) Nous citons ces lignes pour l'instruction des personnes qui s'imaginent encore qu'il n'y a pas au monde d'autre christianisme que celui professé par leur église.

pace qui le morcelle ou ne le connaît pas; il ne se déploie pas en souverain absolu sur ce théâtre qui peut un jour être foulé par d'autres acteurs que lui.

Il se tromperait fort celui qui trouverait injurieuse au christianisme cette inévitable condition du temps et de l'espace. L'esprit n'est pas étouffé sous les obstacles qui ne peuvent augmenter son labeur sans attester plus vivement sa gloire. Les conditions de l'humanité ne sauraient être un opprobre pour la religion de celui dont il a été dit: *Ecce homo.*

Aujourd'hui deux ouvertures s'offrent à l'avenir du monde : procurer un règne social à toute la vérité prêchée par le christianisme; outrepasser les conceptions mêmes du christianisme.

Toute la vérité qu'a conçue le christianisme n'est pas socialement pratiquée : le dogme de l'Évangile, l'égalité, n'est pas accompli; on l'adore sans lui obéir vraiment, et l'avenir le plus prochain de l'histoire sera occupé par le règne politique du principe spiritualiste annoncé par Jésus.

La conception du christianisme n'a pas épuisé le génie de l'humanité : il se tient prêt pour le jour où la pratique des sociétés aura consommé toutes les vérités conçues; déjà peut-être il pense au-delà du connu; qu'est-ce la Providence, si ce n'est envers l'homme l'infatigable charité des prévisions de Dieu?

Ainsi donc l'humanité prendra les deux routes qui s'offrent devant elle ; elle accomplira tout ce qui a été conçu ; elle concevra ultérieurement. Suis-je impie avec de pareilles espérances? L'infirmité de chacun ne se peut relever que par le sentiment de l'infini, et la bassesse des temps présens ne m'encourage nullement à murer l'avenir.

CHAPITRE XLI.

INFLUENCE DE L'ORIENT.

Pendant que nous sommes occupés à voir clair dans les destinées de notre siècle, il s'élève derrière nous un immense passé auprès duquel il semblerait presque que le monde européen n'est qu'un nouveau-né. Athéniens, vous n'êtes que des enfans, disait à Solon un prêtre de Saïs. A l'Europe moderne le prêtre de Brahma peut donner le même avertissement.

Dans le même temps nous sommes travaillés par la science du passé et l'attraction de l'avenir:

nous commençons à connaître dans le siècle inauguré par Napoléon la terre visitée par Alexandre; l'Inde a mis à se faire connaître de nous une majestueuse lenteur et semble s'être réservée la dernière à notre curiosité comme la plus vaste des émanations de Dieu.

L'Inde est pour nous aujourd'hui ce qu'étaient au seizième siècle la Grèce et Rome; nous cherchons à en déchiffrer les monumens, à reconnaître et à ordonner les pierres tumulaires de sa civilisation; et la philologie, cette science philosophique des signes de l'esprit humain, renouvelle sur la littérature brahmanique les expériences qu'elle a presque épuisées sur l'antiquité classique [1].

(1) Cette situation scientifique a été saisie avec une grande sagacité par un jeune et savant professeur, M. Eugène Burnouf, que le suffrage de célèbres Allemands, des Bopp, des Humboldt et des Lassen, avait mis depuis long-temps au premier rang des indianistes. M. Burnouf approfondit la philologie sanscrite que son érudition lui permet d'illustrer encore par la connaissance de la langue zend. Sciemment il sacrifie à l'étude des détails certaines généralités prématurées qui lui seraient cependant plus faciles qu'à tout autre. Cette route est bonne; c'est celle des grands maîtres; c'est ainsi qu'on met son nom dans l'histoire d'une science de façon qu'il n'en puisse pas être expulsé.

Le passé pourra donc nous dire si les idées de l'humanité sont récentes et nouvelles dans leur racine; si un peuple, un homme peut s'en dire l'auteur et le propriétaire; si la révélation n'a pas été toujours une des pensées familières à l'humanité; si l'incarnation n'a pas été prodiguée; si des cosmogonies immenses n'ont pas déjà servi de voile à Dieu; si la spéculation humaine n'a pas versé sur les choses les explications les plus déliées comme les conceptions les plus hautes.

Les propriétés du triangle-rectangle étaient connues à la Chine deux mille deux cents ans avant l'ère chrétienne[1]. La poésie et l'histoire y déployèrent des richesses qui attendent notre curiosité. La religion rationnelle de Confucius concorde souvent avec l'évangile du Christ.

Nulle part il n'est parlé avec plus de justice et de dignité du fondateur du christianisme que dans le Coran. Mahomet y proclame qu'il vient s'ajouter à Moïse, à Noé et à Jésus. « Nous t'avons inspiré « comme nous inspirâmes Noé, les prophètes, « Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, les tribus, Jésus,

(1) *Mélanges asiatiques*, par Abel Remusat, t. II, p. 14.

« Job, Jonas, Aaron et Salomon. Nous donnâmes à « David les psaumes...... O vous qui avez reçu les « Ecritures ! ne passez pas les bornes de la foi; ne « dites de Dieu que la vérité. Jésus est le fils de « Marie, l'envoyé du Très-Haut et son verbe. Il l'a « fait descendre dans Marie. Il est son souffle. « Croyez en Dieu et en ses apôtres. Ne dites pas « qu'il y a une trinité en Dieu. Il est un. Cette « croyance vous sera plus avantageuse. Loin qu'il « ait un fils, il gouverne seul le ciel et la terre. Il « se suffit à lui-même. Jésus ne rougira pas d'être « le serviteur de Dieu[1]. » Le génie de l'Arabie, dont la langue est en France si profondément connue par le prince de nos orientalistes[2], n'a succombé qu'au quinzième siècle sur la terre d'Espagne qu'il avait décorée par la poésie, la science et l'architecture. En 1492, quand les rois catholiques eurent pris Grenade, on brûla dans un seul jour un million cinq mille volumes de la littérature arabe[3]. C'est l'esprit de la religion espagnole de mettre au bûcher les livres et les hommes.

(1) *Le Coran*, chap. IV. *Les femmes*, Traduction de Savary, t. I, page 97. — (2) M. Sylvestre de Sacy.

(3) *Essai sur l'Histoire des Arabes*, par Louis Viardot, t. II, p. 166.

Cependant le livre par excellence des juifs et des chrétiens devient plus clair de jour en jour; des sens nouveaux y paraissent, et les textes immobiles se transforment peu à peu sous la puissance de l'observation humaine.

Dans ce mouvement de la science orientale qui agite l'Europe, la France ne se laisse devancer par aucun peuple. Notre génie cosmopolite n'a craint à aucune époque ni les longs voyages ni les longues études; la première croisade fut prêchée en France; nos missionnaires visitèrent les premiers la Chine; Anquetil-Duperron, au péril de ses jours, acheta la première possession des anciens livres de Zoroastre. Pourquoi donc aujourd'hui laissons-nous occuper Constantinople? Mais la science continue ses explorations[1]; comme de plus en plus elle en discerne la portée, son ardeur s'en accroît, et le nombre de ses jeunes soutiens augmente.

L'Occident a voulu porter aussi la connaissance

(1) La Société Asiatique, fondée à Paris en 1822 et qui tous les mois publie un journal, a successivement agrandi le cercle de ses travaux et de ses collaborateurs. Un rapport annuel a, depuis l'origine, constamment exposé la situation de la science.

de sa religion dans les contrées orientales : la Bible a été traduite dans presque toutes les autres langues de l'Asie; elle s'est multipliée, elle s'est offerte elle-même à la comparaison que devaient en faire avec leur foi les adorateurs de Brahma et les sectateurs de Confucius. De cette pénétration réciproque de l'Orient et de l'Occident doivent sortir un jour les nouvelles destinées de l'humanité.

En face des merveilles du panthéisme idéaliste de l'Orient, le christianisme se soutient par la simplicité démocratique de sa morale : voilà sa force. Plus humain, il se trouve supérieur plus divin; il a cet avantage d'incliner plus qu'aucune autre religion à la liberté humaine : voilà qui me conduit à la philosophie.

CHAPITRE XLII.

DE LA PHILOSOPHIE.

Que nous veut la philosophie ? se sont écriés quelques-uns. Peut-elle donner aux nations du pain, des plaisirs et des croyances ? dispose-t-elle des biens de ce monde ? peut-elle nous garantir dans une autre vie des destinées positives ? Et comme ils ne voyaient dans les mains de la philosophie ni la corne d'abondance ni les clés du paradis, la philosophie a été réprouvée.

Ainsi s'accordent pour méconnaître le mouve-

ment philosophique quelques esprits engagés dans des voies différentes: ceux qui ne veulent travailler qu'au bien-être matériel des peuples et des individus, et ceux qui ont fait vœu de ne rien entendre au-delà des dogmes positifs de l'antique religion. L'impression reçue par ces esprits est sincère, je n'en fais nul doute; mais leur réflexion n'est pas assez profonde.

Quand un Grec donna le nom d'amour de la sagesse au mouvement spéculatif de l'esprit humain, il fit preuve de justesse, de modestie et de convenance; il exprima bien ce désir toujours actif qui emporte l'homme vers la recherche du vrai, cette ardente amitié pour le beau, *φιλία*; il exprimait en même temps cette poursuite éternelle d'un bien qui ne se laisse jamais saisir tout entier, se dérobe à nos étreintes, et ne nous permettant jamais qu'une demi-possession nous échappe, semble grandir encore dans sa fuite, comme s'il voulait en prolongeant la course de l'esprit humain rehausser encore la conquête qui doit en être le prix.

Mais le découragement gagne si peu l'intelli-

gence de l'humanité qu'on lui a plutôt reproché une avidité jamais satisfaite : sitôt qu'elle a livré à la pratique commune ses découvertes obtenues à grand'peine, elle aspire au-delà, *elle aime ailleurs*, et cet amour de la sagesse qui semblait au premier abord n'être que modestie devient une passion indomptable et fière pour laquelle tout n'est pas trop.

La philosophie représente donc la pensée en elle-même, la pensée infinie, infatigable et passionnée.

La pensée en elle-même, douée de sa pleine conscience, se distingue et se retrouve sous tous les voiles et sous toutes les images. La pensée est infinie ; elle anime les symboles, mais elle peut en sortir : la religion assistée de l'art asseoit sur la terre ses temples et ses tabernacles; la pensée plane sur ces monumens sacrés, s'y pose, mais elle a la liberté de reprendre son vol pour se perdre dans les cieux. Elle est infatigable; elle ne sait ni se reposer ni se limiter; rien à ses yeux n'est jamais consommé, et elle trouve la récompense de ses découvertes dans l'attrait de recherches

nouvelles. La passion de la vérité la soutient : la pensée trouve ses martyrs comme la religion ; je ne veux pas rapprocher la prison d'Athènes des sommets du Golgotha ; mais que d'hommes ont payé leurs idées avec la pauvreté, l'exil et une passagère infamie ! Nobles passions qu'inspirent les idées, saintes chaleurs qui descendez de la tête dans le cœur, vous seules purifiez la vie ! L'homme que vous remplissez puise dans vos ardeurs une exaltation chaste qui lui donne une vigueur presque divine ; mais sitôt que vous le désertez, que devient-il ? Il tombe dans les régions basses et orageuses de la terre ; il peut dire comme Socrate à Criton : « Que ferai-je en Thessalie que de traî-« ner mon corps de festin en festin, comme si je « n'y étais venu que pour souper[1] ? »

La philosophie est le mouvement éternel de l'esprit humain : les religions en sont les haltes. Un moment, mais un seul, la philosophie consent à faire avec le symbole une station commune ; mais bientôt elle se sépare et dans le cercle même tracé autour d'elle elle répand des opinions différentes qui s'appellent des hérésies.

(1) *Criton.*

Les hérésies sont la gloire de l'esprit humain : ce sont ses variétés, ses richesses et ses libertés ; par les hérésies il manifeste le désir d'améliorer constamment les solutions qu'il fournit ; l'esprit humain se divise pour s'agrandir ; il se combat pour se corriger.

Quand une hérésie est assez forte pour n'être pas étouffée par l'orthodoxie, elle se sépare victorieusement et se constitue dans un isolement schismatique. Le schisme, triomphe de l'hérésie, est la négation organisée d'une unité soit fausse, soit prématurée, soit défaillante.

Cependant la philosophie outrepasse le schisme ; elle sort des voies de la conception primitive pour se retrouver entièrement libre ; elle restaure la nouveauté et l'indépendance de ses recherches ; dans cette situation elle n'est plus protestante, elle n'est pas encore dogmatique.

Alors des esprits tendres et quelque peu débiles, qui ont besoin de s'appuyer sur quelque chose d'immédiat et de positif, se mettent à maudire cette éternelle inquiétude de l'esprit humain qui

les trouble, et va les poursuivre jusqu'aux pieds des autels : les croyances définitives rendent si heureux ceux qui les caressent ! il est si doux de se tenir tranquille dans quelque chose de clos et de déterminé !

D'autres demandent exclusivement au travail humain des résultats matériels et palpables qui mettent dans l'abondance les individus et les peuples; et parce que la philosophie n'améliore pas sur-le-champ le vivre et le couvert, ils réprouvent le mouvement philosophique, ne s'apercevant pas qu'eux-mêmes par leurs efforts industriels concourent à ce mouvement dont aussi ils recueillent les fruits.

Où serait la possibilité d'améliorer la condition matérielle des peuples sans la réforme, sans la philosophie du dix-huitième siècle et sans la révolution française? Que serait le christianisme sans Socrate, Platon et Luther? Où serait l'avenir du monde sans des progrès ultérieurs de l'esprit humain?

La philosophie, cette forme la plus générale de

la science humaine, n'est pas seulement subversive; elle édifie des résultats positifs; la science enfante l'axiome; l'axiome, cette estimation certaine de l'esprit, ἀξιόω, j'apprécie, ἀξίωμα; l'axiome, ce fruit le plus précieux de la science, cette plante cérébrale qui croît dans notre tête.

Que la science humaine trouve des axiomes et les inculque à la conscience de la société, vous aurez des révolutions pacifiques, et le règne de la vérité autant qu'il est donné sur la terre.

La philosophie peut seule aujourd'hui préparer un avenir religieux au monde, et l'axiome sera le précurseur légitime du dogme.

La forme la plus positive et la plus sévère de la philosophie est le rationalisme : le rationalisme consiste dans la connaissance et l'application de la raison qui à la fois se connaît dans ses propriétés et ses limites, et qui se sert de l'instrument connu. La raison ne se connaissant elle-même que par elle-même est obligée de s'affirmer, de se croire.

La forme la plus indéfinie et la plus élevée de

la philosophie est l'idéalisme : l'idéalisme consiste dans la transgression de ce qui est purement élémentaire et rationnel ; c'est l'emploi le plus audacieux que l'esprit puisse tirer de ses forces. C'est par l'idéalisme que l'axiome peut devenir dogme ; c'est l'idéalisme par ses conceptions qui fait suivant les formes revêtues les plus grands philosophes et les révélateurs.

CHAPITRE XLIII.

DE L'HISTOIRE.

Que l'histoire est chose divertissante, et qu'il est réjouissant de parcourir les chroniques ou plutôt les réparations enjolivées qui nous en sont offertes ! Nous aimons les chevaliers, les dames, les grands coups d'épée et les aventures de manoirs; il ne nous déplaît pas de considérer un peu la vie simple et triviale de la bourgeoisie, même quelques épisodes égayés par des manants; ces représentations viennent amuser nos langueurs et notre oisiveté ; après tout, il n'y a pas d'inconvé-

niens à chercher des distractions dans la curiosité du passé et à lire les récits arrangés que l'on nous fait des anciens jours.

J'en demande pardon aux esprits agréables qui confondent la chronique avec l'histoire, et dont nous nous sommes permis de retracer en quelques mots l'élégante conversation ; mais il y a plus de danger à regarder le passé, et nous leur devons cet avertissement que l'humanité ne se considère pas sans tirer de ce tableau qui la reproduit à elle-même quelques inductions.

L'histoire n'est pas une chronique ; elle ne s'amuse pas à dérouler d'interminables récits sans autre dessein que de conter de merveilleuses choses ; elle expose au genre humain ses destinées pour qu'il se connaisse et s'améliore lui-même ; donc en parlant elle a ses pensers et son but.

L'histoire n'est pas une dissertation : elle n'est pas sèchement raisonneuse et didactique ; elle aime à enseigner sans trop démontrer, certaine que si sa parole est nette et vive elle peut insinuer dans ses récits l'autorité d'une leçon.

L'histoire n'est pas un plaidoyer : elle ne saurait se vouer soit à la défense soit à la vengeance d'un seul principe si grand qu'il soit; cette muse ne s'appartient pas ni à elle seule ni à quelques-uns, elle se doit à tous.

Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.

Elle peut avoir de nobles passions et de justes partialités; mais elle ne saurait oublier qu'elle est la voix de l'humanité même ; mais jusque dans ses blâmes et ses condamnations elle doit avoir à ses côtés la justice et la charité.

L'histoire est le reflet de la vie : cette muse doit tout visiter, tout connaître et tout peindre; il lui faut des cités passer dans les camps, des camps séjourner dans les villages, quitter les champs de bataille pour parcourir les mers; entrer dans les conseils des rois; des assemblées des peuples se rendre aux universités de la jeunesse, concevoir l'étroite union du mouvement idéal de la société avec ses pratiques ; explorer la marche des sciences; inspecter les religions dans leur durée; se prendre à l'homme même, débrouiller sa vocation

et son caractère; le mettre à nu; ne pas craindre de troubler l'unité du personnage en relevant dans les actions et les pensées humaines ce haut comique qui s'y attache inévitablement; trouver une plume qui écrive sérieusement les grandes comédies et peigne avec simplicité les vastes catastrophes; tout comprendre, tout sentir, tout exprimer, et rendre à l'humanité sa propre image, pas amoindrie, mais plus vive en couleurs et en vérité.

Mais ce n'est pas encore assez; outre le spectacle du monde, l'historien doit réfléchir en lui les idées générales de l'humanité, et par la force qu'elles lui communiqueront ne pas tomber sous le charme de ses propres peintures. C'est alors qu'il poussera son drame à travers ses phases pittoresques au dénouement fatal décrété par la raison du genre humain et par la sienne; alors l'artiste complet aura produit une œuvre consommée.

De quels élémens aura-t-il disposé pour élever son histoire? de l'art, de l'érudition et de la philosophie.

Dans la production la plus grossière l'art est iné-

vitable; comme on ne peut rien tirer de la masse concrète des choses sans un acte de l'esprit, comme on ne peut abstraire sans choisir, comme on ne saurait choisir sans être muni d'une préférence, et puisqu'une préférence est un jugement, il faut tomber d'accord que tout esprit est soumis à cette première loi de l'art, la nécessité de choisir quelque chose; et qu'il apporte dans son choix des raisons antérieures à l'étude approfondie de la chose même. Dans le choix du sujet se donne à connaître l'artiste; plus il sait abstraire, plus il est grand. Ainsi peu d'historiens du premier génie entreprennent de dérouler les annales entières d'un grand peuple, et Tite-Live dans cette tâche immense apparaît presque seul; son génie était épique par excellence et le conviait exclusivement à raconter. Mais les grands maîtres inclinent ordinairement à l'unité d'un sujet plus simple et plus abstrait. Thucydide n'écrira pas l'histoire de la Grèce, mais seulement la guerre du Péloponnèse, et dans le cercle d'un développement harmonique, dans l'action et le dénouement d'une catastrophe, il enfermera la Grèce, ses races, ses populations, ses colonies, ses rivalités, les antipathies majeures du génie

dorique et de l'esprit ionien, la variété des grands hommes, une société tout entière. Il est une abstraction plus philosophique : celle dont s'est armé Montesquieu qui, en écrivant l'*Esprit des lois*, a plus qu'un autre spiritualisé l'histoire; mais on peut aujourd'hui l'élever encore à quelque chose de plus abstrait et de plus idéal; après les races et les nations les idées mêmes de l'humanité veulent être racontées.

J'entends ici par érudition les matériaux de l'histoire : ce sont les chroniques, les textes, les mémoires, les rapports, les inscriptions, les correspondances, les lois, les bulletins, toutes les écritures authentiques ou naïves qui gardent les traces ou les confidences des époques et des hommes. Voilà la masse concrète dont il faut abstraire l'histoire. Pour cela, que l'écrivain puise dans les sources primitives et les moins altérées; qu'il mette son imagination et son esprit face à face avec ce que les témoignages du passé peuvent lui livrer de plus original et de plus sincère; qu'il ne souffre pas d'intermédiaire entre lui et les objets dont il doit lire l'esprit. Alors en voyant directement les choses il pourra les comprendre;

cette intelligence sachant attendre sa maturité produira dans le temps marqué son verbe et son expression ; l'œuvre éclose s'animera, se vêtira de couleur et d'harmonie, et prendra place parmi les monumens qui avertissent les hommes en se tenant debout au milieu d'eux.

La philosophie, cette réflexion puissante que la pensée des modernes, plus riche sur ce point que l'antiquité, peut s'associer à l'inspiration, tirera du récit de l'historien des leçons; elle aura su ne pas effaroucher l'imagination de l'artiste et lui aura laissé verser tous ses trésors; mais elle n'a pas cessé un instant de diriger sa plume et de la conduire sans la tyranniser à travers les capricieux dédales des accidens et des variétés de la vie : l'écrivain pourra mettre du temps à toucher le but, mais il ne le manquera pas, et couronnera son œuvre en ralliant ses récits aux destinées ultérieures du genre humain.

Écrire l'histoire c'est faire une abstraction; c'est extraire une statue du bloc; c'est animer la représentation durable d'une grandeur préférée parmi les grandeurs humaines.

Écrire l'histoire c'est faire un acte de foi; c'est croire énergiquement à la solidarité et à la cohésion du genre humain, à sa perpétuité, à son avenir, à son habileté pour se perfectionner et grandir.

Écrire l'histoire c'est tirer une induction qui mène à la connaissance des lois essentielles de l'humanité.

CHAPITRE XLIV.

DE LA LÉGISLATION.

Parmi les hommes de l'Europe moderne qui ont laissé un nom durable dans la science de la législation, je n'en trouve que deux qui aient entièrement affranchi leur pensée du joug des traditions historiques : Jean-Jacques Rousseau et Jérémie Bentham.

La féodalité sortie des mœurs germaniques a

mis de telles empreintes dans les institutions et les mœurs de l'Occident que les esprits les plus réfléchis en ont gardé quelque chose dans leurs théories, soit volontairement, soit à leur insu. La féodalité a eu ses théoriciens, et, ce qui est encore plus flatteur pour elle, ses influences ont enveloppé des imaginations envahies sans le savoir. Rousseau, le premier, par sa fermeté resta pur de ce contact; après lui, Bentham trouva dans d'autres voies la même indépendance; mais une erreur capitale, sans jeter dans l'ombre les services immenses rendus par ce penseur, a cependant ébranlé son autorité.

Bentham, voyant dans son pays et ailleurs le droit antique faire obstacle aux progrès de l'esprit moderne, confondit le fonds avec la forme, l'enveloppa dans la même réprobation, et nia le droit même. Capitale erreur.

Le droit est indestructible comme la religion. Il est un comme elle; il est idéal comme elle.

Comme la religion le droit est soumis aux conditions du temps et de l'espace.

Donc le droit n'a pas une forme éternelle, puisqu'il est sujet du temps lorsqu'il se manifeste.

Donc le droit n'a pas une forme catholique, puisqu'il se développe à travers les différences de l'espace.

Donc la législation est supérieure à l'histoire : elle outrepasse ce qui est pour le changer ; elle plane au-dessus de ses propres établissemens; une attraction puissante l'entraîne incessamment dans la région des idées, ses autres sœurs.

Entre la religion et la philosophie la législation prend séance ; elle a besoin de l'une et de l'autre qui ont aussi besoin d'elle ; si la religion et la philosophie lui servent d'origine et de puissance, elle sert à la religion et à la philosophie de complément et de pratique. Suivez ceci.

Le dogme est la création la plus pure et la plus noble de l'idéalisme ; il affecte notre intelligence et notre ame, mais en même temps il veut diriger la vie et devenir la loi de l'homme.

L'axiome est le produit le plus positif et le plus élevé de la science ; il édifie l'esprit et la raison, mais en même temps il veut les diriger et devenir la loi de l'homme.

Dans le conflit de l'axiome et du dogme naît la loi, je veux dire la loi sociale qui, engendrée par l'axiome et le dogme, s'en distingue et travaille à leur soumettre la société.

La loi est un faisceau de vérités choisies, *legere*, cueillir, *choisir*; c'est l'élite des vérités mûres et possibles, présentées à la pratique de l'humanité.

Sans religion la véritable loi n'est pas possible; il y a toujours quelque chose de dogmatique dans les prescriptions sociales, et ceux qui leur obéissent leur prêtent une foi qui suppose dans le législateur une puissance supérieure et révérée.

Sans philosophie la véritable loi n'est pas possible. Les décrets de l'intelligence doivent intervenir dans les mœurs sociales ; et les hommes veulent sentir dans les procédés qui les mènent

quelque chose de rationnel et de savant qui leur serve de règle et de mesure.

La véritable loi n'est pas embarrassée de gouverner les choses humaines; elle est douée de la force nécessaire pour rendre docile ce qu'il y a de plus rebelle à la persuasion, les intérêts.

Les intérêts sont la partie corporelle et physique de l'humanité; ils en sont les membres et comme la vie individuelle et locale; aussi la contradiction les constitue, et ils se combattent en coexistant. Souvent ils veulent s'entre-détruire; l'égoïsme les exaspère et dans des concurrens leur désigne des ennemis. Les passions sont plus vives encore quand le temps a marqué d'une notable différence l'âge des antagonistes; alors entre les intérêts anciens et les intérêts nouveaux il semble n'y avoir pas de transactions possibles; entre la conservation et la conquête, la propriété et le travail, entre le sol déjà partagé et la population qui grossit, on dirait que la guerre seule saura faire raison; la victoire pourra se montrer mobile; mais quand même elle choisirait définitivement le camp des intérêts nouveaux, les affaires hu-

maines ne seraient pas résolues. Il n'appartient ni aux nouveaux ni aux anciens intérêts de fournir cette solution qui ne peut être apportée que par une auguste et sainte médiation, la médiation des idées.

Les idées ont un désintéressement admirable qui les approprie à la mission d'arbitres et de reines du monde; ces vierges n'ont qu'une passion, celle de la vérité ; elles travaillent au bonheur de l'humanité sans se laisser enfermer dans des situations étroites. Elles ne sont ni bourgeoises, ni prolétaires; elles sont intelligentes, charitables et humaines, et elles s'emploient à guérir le genre humain par la grandeur de leurs conceptions et de leur amour.

La législation doit donc concilier à ses prescriptions l'obéissance de tous les intérêts par la lumière des idées; elle a cette mission philosophique d'éclairer les hommes, cette mission religieuse de les convertir, cette mission sociale de s'en faire obéir.

CHAPITRE XLV.

DE LA LIBERTÉ MODERNE.

« Socrate est un bavard, un homme violent, in-
« juste ; il s'est mis en tête de devenir le tyran de
« sa patrie en renversant les coutumes reçues, en
« entraînant ses concitoyens dans des opinions
« contraires aux lois. [1] »

Qui parle ainsi? un rhéteur d'Athènes, de Rome ou de Paris briguant l'éclat futile d'un paradoxe éphémère? Non, c'est un homme grave, c'est Caton le Censeur. Qu'est-ce que cela veut dire?

(1) Plutarque. *Vie de Caton le Censeur*, § XXXVI.

Mais, pour comprendre cet étrange propos, il faut connaître ce Romain. Or, Priscus, qui plus tard s'appela Caton, vivait dans une petite maison de campagne voisine de celle qu'avait habitée Manius Curius; et souvent, en passant devant cette habitation célèbre, Caton se mettait à penser qu'il avait encore bien à réformer dans sa conduite et dans sa maison pour ressembler à Curius. Il avait aussi pour voisin Valérius Flaccus, un des meilleurs citoyens de la république. Valérius ne fut pas long-temps sans apprendre que dès le matin Caton allait dans les villes voisines plaider pour ceux qui l'en priaient, que de là il revenait labourer son champ avec ses domestiques et avec eux encore prenait son repas après le travail. Édifié d'une telle conduite, il le fit un jour prier à dîner. Les deux Romains se lièrent ensemble, et Caton se laissa persuader par Valérius d'aller s'établir à Rome et de s'y occuper des affaires publiques. Son caractère, son éloquence, le crédit de Valérius l'y mirent bientôt en honneur, et plus tard il fut le collègue de son protecteur dans le consulat et la censure. Caton s'était aussi attaché à Fabius Maximus et se proposait d'imiter ses mœurs et sa manière de vivre. Le faste

du premier Scipion lui déplaisait. Caton ne portait jamais de robe qui coutât plus de cent drachmes; il ne but jamais d'autre vin que celui de ses esclaves. Il estimait que rien de superflu n'est à bon marché. Quand il visitait les villes de son gouvernement de Sardaigne, il marchait à pied, n'ayant avec lui qu'un officier public qui lui portait une robe et un vase pour les libations dans les sacrifices. Après avoir reçu les honneurs du triomphe il ne devint pas oisif, mais il continua le travail de la vertu et sembla recommencer une nouvelle vie; on le vit servir comme lieutenant et comme tribun des soldats. Dix ans après son consulat il brigua la censure. Censeur, il porta sur toutes les réputations l'inspection de sa probité; il réforma le luxe; il fit estimer les habillemens, les voitures, les ornemens des femmes, et les chargea d'une taxe considérable; enfin, suivant l'inscription gravée en son honneur d'après le vouloir du peuple, il releva dans sa censure la république romaine que l'altération des mœurs avait mise sur le penchant de sa ruine. Caton était vieux quand il vit arriver à Rome Carnéade, philosophe académicien, et Diogène, de la secte stoïque, qu'Athènes députait pour obtenir la décharge

d'une amende de cinq cents talens à laquelle les Sycioniens l'avaient condamnée sur la poursuite des habitans d'Orope. On disait par la ville qu'il était venu un Grec, à savoir Carnéade, d'une science admirable, et pouvant comme par enchantement répandre dans les ames l'amour de la philosophie. La jeunesse romaine serrait de plus en plus ses rangs autour de Carnéade et ne se lassait pas de l'entendre. Caton frémissait; il exhortait avec véhémence le sénat de renvoyer au plus tôt ces hommes capables de persuader tout ce qu'ils voulaient; que ces hommes aillent instruire leurs Grecs, mais que la jeunesse de Rome n'obéisse comme auparavant qu'aux magistrats et aux lois. C'est alors qu'il tint ce propos : « Socrate « est un bavard, un homme violent, injuste; il « s'est mis en tête de devenir le tyran de sa pa- « trie en renversant les coutumes reçues, en en- « traînant ses concitoyens dans des opinions con- « traires aux lois. »

La liberté antique était, pour ainsi parler, le triomphe de la forme sur le fonds des choses humaines. Une fois la statue brisée, il n'y avait plus de Dieu. Cette liberté consistait dans des institu-

tions précises, des lois certaines et des mœurs déterminées. L'atteinte qui blessait ces mœurs, ces institutions et ces lois frappait la liberté, et les pensées nouvelles lui étaient mortelles. La philosophie préparait sa dissolution et sa chute, et Caton ne se trompait pas en maudissant Socrate qui le premier exerça d'une manière violente la tyrannie des idées pour arracher aux hommes la désobéissance à de mauvaises lois.

La liberté moderne donne, au contraire, la supériorité au fonds des choses humaines sur la forme : elle ne saurait trouver son équation que dans l'harmonie de tous les élémens de l'humanité ; voilà pourquoi il est si difficile de dresser à cette immense déesse un tabernacle digne d'elle.

Au milieu des mœurs barbares le christianisme apporta un esprit d'amour et de liberté ; mais plus tard il fit cause commune avec les établissemens historiques, avec la féodalité, et peu à peu s'évapora le souffle heureux avec lequel il avait caressé les peuples.

Un vent nouveau s'éleva, celui de l'humaine

pensée. L'œuvre de l'émancipation de l'humanité fut de rechef reprise et soulevée par la réflexion et l'effort de l'intelligence.

Comme la pensée dont elle est fille, la liberté moderne est infinie; elle embrasse tout, les mœurs comme les idées; elle est à la fois une inspiration et une science; elle se plie à toutes les fortunes et à toutes les formes; elle se sent supérieure aux représentations mensongères et petites sous lesquelles parfois on veut l'amoindrir; elle est patiente parce qu'elle est indestructible et encore parce que ses desseins sont immenses.

La liberté moderne se propose de coordonner selon les lois de l'intelligence tous les élémens de l'humanité; il ne lui est pas possible de laisser rien en dehors d'elle-même; et c'est dans cette harmonie vivante qu'elle a mis son triomphe définitif.

La liberté moderne se sent perfectible comme la pensée même: elle s'identifie avec une perfectibilité continue dont les progrès doivent circuler dans toutes les parties de la civilisation.

Ne vous étonnez donc pas si, depuis que les établissemens de la féodalité sont profondément ébranlés en Europe, la liberté moderne n'a pas encore produit une institution nouvelle et générale : sa tâche est infinie ; elle doit tout mener de front, progrès religieux, philosophiques, industriels ; elle doit employer et retremper toutes les aptitudes et toutes les facultés de l'humanité ; elle ne saurait être contente d'elle-même à moins de frais ; elle ne veut commencer à bâtir le temple de Jérusalem qu'après avoir fait descendre du Liban tous ses matériaux ; et, pour donner une forme nouvelle à la réalité tout entière, elle a besoin de toutes les ressources de l'art et de la science.

Mais si lente qu'elle nous paraisse, cette liberté moderne n'abandonne pas ses desseins : sa pensée ne cesse pas d'animer un instant les plans de son architecture à venir, et son intelligence sait tout y faire concourir.

La liberté moderne est logique ; et c'est le progrès de l'humanité de confier de plus en plus ses destinées aux déductions de sa raison. La dialectique sociale s'organise peu à peu : elle triomphera ;

son impulsion donnera le branle à tous les élémens de l'humanité; elle les disposera suivant les lois de sa méthode; c'est la lyre d'Amphyon donnant à chaque pierre sa place et son rang, et faisant sortir une cité de cette économie harmonique.

Ainsi la liberté moderne est à la fois universelle et logique, supérieure aux formes connues et travaillant à en créer de nouvelles, infinie dans ses vues, positive dans ses ambitions, fille de la pensée et voulant donner à sa mère le gouvernement de la société.

CHAPITRE XLVI.

DU RAPPORT DES IDÉES ET DES MOEURS.

On a déploré de nos jours le divorce qui se laisse voir entre les mœurs et les idées; on a montré la vivacité des idées contrastant avec la prostration des mœurs, et l'on a estimé que ce discord était une maladie pour la société.

Nous l'estimons de même; mais la plainte n'est pas le remède; et nous aimons mieux chercher une issue que de nous enfermer dans nos gémissemens. Or, la considération de la marche de

l'humanité nous a convaincu que de nouvelles idées pouvaient seules régénérer les mœurs.

Il est des époques dans la vie du monde où les mœurs précèdent les idées. Quand la race dorique eut appesanti sur le Péloponnèse sa domination et ses hordes, une société s'organisa entre les vainqueurs et les vaincus, société forte, grossière, variée, irrégulière, livrée à tous les accidens des mœurs instinctives. Mais du sanctuaire de Delphes sortit une idée qui s'établissant au cœur des mœurs doriennes les soumit et les changea ; cette idée eut plusieurs représentans, mais un seul nom, Lycurgue ; et elle conduisit la féodalité dorienne sous le joug d'une unité religieuse et philosophique.

Dans le Latium de petits peuples vivaient comme des familles; ils menaient des jours agrestes et simples, se reposaient par la chasse de la culture de leurs terres, et sous le chaume gardaient des mœurs purs qui leur servaient de lois. Mais survint une idée, une force, ῥώμη, qui les poussa devant elles, les assujétit à sa discipline, façonna leurs mœurs à un droit strict, et transforma la

féodalité primitive du Latium [1] en une république impérieuse et maîtresse.

Les mœurs germaniques étaient occupées à organiser sur le sol qu'elles avaient conquis de petites sociétés se façonnant sur l'image de la famille, quand la trame de cette féodalité naissante fut interrompue par l'intervention d'un homme qui, doué d'une force inouïe, portait dans sa main l'unité : lumière éblouissante, lumière passagère; sur la tombe de Karl la féodalité germanique reprit sa marche et s'empara de l'Europe.

La féodalité est une forme naturelle et normale de la société humaine; elle est le règne des mœurs avant la venue des idées; elle est l'expression des instincts avant l'intervention de la règle.

La féodalité est encore le triomphe de la famille sur l'état, de la chose particulière sur la chose publique.

(1) « Le droit romain est né de la féodalité ; je parle de cette « féodalité primitive que nous avons observée particulièrement dans la barbarie antique du Latium, et qui est la base « commune de toutes les sociétés humaines. » *Vico.*

Voilà pourquoi la féodalité disparaît nécessairement devant l'apparition de l'unité ; voilà pourquoi elle n'a pas eu d'ennemie plus naturelle que la philosophie moderne.

Les idées ont l'inévitable ambition de déraciner les vieilles mœurs et d'en produire de nouvelles. Tracer les rapports des idées et des mœurs c'est suivre la marche des temps, c'est voir clair dans la chronologie, dans cette raison des temps et des peuples, qui livre toujours d'excellentes réponses à qui sait l'interroger [1].

(1) La question mise au concours par l'académie française, *De l'influence des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois,* imposait aux concurrens, peut-être à l'insu de l'académie, l'obligation de chercher une solution dans une histoire philosophique de l'humanité. Cette nécessité nous semble ressortir de l'esquisse suivante que nous avons tracée de la question proposée.

I. QU'EST-CE QUE LES MOEURS?

Analyse des instincts spontanés de l''homme et des sociétés.

A quelle époque de l'histoire générale du monde elles ont dû régner sans les lois.

A quelle époque de l'histoire de tout peuple elles règnent sans les lois.

Ainsi au milieu de mœurs primitives interviennent des idées générales : chute des vieilles mœurs. Une direction vive, nouvelle et générale

A quelle époque elles tiennent lieu de lois révélées, et de toute écriture.

A quelle époque elles se concilient avec la présence d'une loi courte et écrite, et tiennent lieu de lois plus nombreuses et plus raisonnées.

Leur caractère traditionnel.

En quoi excellentes.

En quoi originales et innées.—Question des races.

En quoi soumises aux influences extérieures de la nature. — Question du climat.

Que, livrées à elles-mêmes, elles enchaîneraient l'avenir des sociétés.

Question de la liberté de l'individu.

Question de l'association.

Idée de la société.

Transition naturelle pour passer à l'idée de loi.

II. QU'EST-CE QUE LA LOI?

Analyse des caractères de la loi, de ce résultat de la conscience sociale.

Modifications successives par lesquelles passe la conscience de la société.

Disposition exclusivement superstitieuse, de foi, et de religion symbolique.—Institutions théocratiques.

Disposition encore théocratique, inclinant aux

est imprimée à la vie : les idées s'établissent, se font obéir et enfantent des mœurs nouvelles.

Nous sommes aujourd'hui parvenus à un mo-

intérêts exclusifs d'une minorité. — Institutions aristocratiques.

Aurore d'un esprit plus général, avénement d'intérêts plus généraux, apparition d'une majorité qui réclame. — Luttes entre la situation théocratico-aristocratique et la situation timo-démocratique.

Avénement d'une liberté plus générale encore, plus humaine.

Plébéianisme : Christianisme :	C'est-à-dire égalité des droits de l'ame humaine.
Philosophie :	C'est-à-dire égalité des droits de l'intelligence humaine.

Question de la révélation.

Question de l'éducation du genre humain. Empire s'étendant de plus en plus de la loi philosophique.

Du législateur.

Un dieu parlant par le prêtre.

Le prêtre se confondant avec le noble.

La minorité transigeant avec la majorité.

La majorité dans des conditions imparfaites.

La majorité dans des conditions plus philosophiques.

ment du temps où les vertus sociales dépendent des vues de l'intelligence, et la régénération des mœurs dépend de la révolution des idées.

Quand une vérité illumine l'homme, elle le change, elle le convertit ; mais si des pensées fortes et neuves n'occupent ni son esprit ni son cœur, il vit au gré de ses fantaisies et il ne voit rien qui l'oblige à changer de vie.

La vertu est perfectible et la morale pratique de l'humanité changeante; ce qui ne change pas c'est la volonté constante où vit l'homme de devenir de jour en jour plus libre, plus vertueux et

Comment la loi participe à la fois de l'axiome et du dogme.

Office social de la science.

Que la science sociale doit travailler à mettre la légalité toujours au niveau de la moralité interne et progressive des sociétés.

Caractère philosophique et réfléchi de la moralité moderne.

Supériorité de la raison sur l'instinct, du général sur le particulier.

Idée philosophique et moderne de l'état.

Subordination morale de l'individualité à l'association.

Donc, dans les rapports des lois avec les mœurs, et des mœurs avec les lois, les lois doivent diriger, modifier, perfectionner constamment les mœurs, et les gouverner rationnellement.

plus heureux ; mais, chemin faisant, il varie les procédés qui doivent agrandir sa liberté, son bonheur et sa vertu.

La vertu comme le bonheur peut changer de formes. Elle en a changé, au témoignage même de l'histoire; la vertu antique a été supplantée par la vertu chrétienne ; et à moins de toucher à la fin des temps, nous ne touchons pas à la fin des changemens de la vertu.

L'intelligence et la vertu sont les deux soutiens de l'humanité ; la santé du monde dépend de leur harmonie, mais les conditions de cette harmonie ont changé : le genre humain arrivé à la conscience de lui-même ne saurait plus s'abandonner aux entraînemens et aux crédulités de son enfance. Enfant, il agissait, sauf à comprendre plus tard ; homme, il ne veut plus agir qu'après avoir compris ; la vertu dépend donc aujourd'hui de l'intelligence.

Prêchez des idées neuves et fortes et vous semerez des mœurs neuves et fortes ; que si au contraire on se sépare du mouvement de l'intel-

ligence humaine pour prêcher une morale immobile, on abdique l'influence sociale.

La vertu n'a pas besoin des faiblesses de l'intelligence ; elle saura bien la suivre et se conformer à ses progrès. L'intelligence offre à la vertu un type idéal auquel elle lui propose de s'élever. De civilisation en civilisation l'exemplaire proposé est toujours plus grand et plus beau, et c'est dans la variété des types aussi bien que dans la continuité des efforts qu'éclatent à travers le temps et l'espace la richesse et la grandeur de l'humanité.

CHAPITRE XLVII.

CONCLUSION.

L'esprit est un et il a trois rayons : le dogme, l'axiome et la loi ; dans l'identité du dogme, de l'axiome et de la loi consiste la vérité.

Le monde est en travail pour conquérir cette vérité ; jamais la pensée de l'homme n'a posé son thème avec autant d'étendue et de réflexion ; elle embrasse tout avec la conscience du tout et d'elle-même.

Cette position de l'homme est nouvelle ; jamais

il n'a reçu plus vivement des conjonctures qui l'environnent l'obligation d'être grand ; tous les voiles tombent devant ses yeux, et la nature lui apparaît lui demandant des voiles plus transparens.

La religion est éternelle, mais les conditions de la religion changent insensiblement. Les élémens et les propriétés de l'humanité persistent dans leur racine, mais les modes de leur expression cherchent une nouvelle harmonie.

Cette situation nouvelle de l'humanité est normale ; elle résulte naturellement des vicissitudes précédentes de l'histoire moderne. Depuis le jour où sur les hauteurs de Sainte-Geneviève Abeilard répandait sur d'innombrables auditeurs la contagion de la pensée, cette semence ne s'est pas laissée étouffer : elle a produit les moissons qu'ont recueillies nos pères et le pain qui nous nourrit aujourd'hui. Dès 1147 Pierre de Brueis et Henri son disciple prêchaient l'hérésie qui devait au seizième siècle conquérir la moitié de l'Europe, et plus tard la moitié de l'Amérique. C'est au douzième siècle qu'au sein de la féodalité éclata l'es-

prit général du monde qui le vivifie et de plus en plus aspire à le gouverner.

Que demander de plus, puisque nous sommes dans une situation neuve et légitime? puisque nous sommes armés de cette conscience? Mais il est dur, estiment quelques-uns, de toujours marcher devant soi sans arriver, et de dévorer l'espace sans trouver un abri. J'avoue que l'avenir, cet immense désert qui se projette devant nous, et qui attend l'empreinte de notre passage, est mystérieux parce qu'il est infini. Nous ignorons aussi dans quelle mesure de vitesse le temps emportera les choses et les hommes, mais nous ne saurions maîtriser ces circonstances extérieures et nous n'avons à répondre que de nous-mêmes.

Il est des siècles où l'homme croit posséder toute la vérité, et il se repose; il en est d'autres où il la cherche dans toutes les voies, et il s'agite. Ces attitudes alternatives de repos et de recherche sont les faces diverses d'une même destinée; mais les générations qui passent sont employées tout entières à suffire à un seul de ces momens. L'époque de recherche nous est tombée en partage

et nous préparons le règne de l'esprit et de la vérité. Que si nous devons mourir sur le bord des destinées nouvelles de l'humanité, nous témoignerons de nos œuvres par l'endroit même où nous aurons porté notre tombeau. Moïse est-il moins grand que Josué pour avoir, au terme de sa vie, légué à ce capitaine le soin de traverser le Jourdain?

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.



PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° I.

ÉDIT PORTANT RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

Louis, etc. — Le roi Henri-le-Grand, notre aïeul de glorieuse mémoire, voulant empêcher que la paix qu'il avait procurée à ses sujets, après les grandes pertes qu'ils avaient souffertes par la durée des guerres civiles et étrangères, ne fût troublée à l'occasion de la R. P. R., comme il était arrivé sous les règnes des rois ses prédécesseurs, aurait, par son édit donné à Nantes au mois d'avril 1598, réglé la conduite qui serait à tenir à l'égard de ceux de ladite religion, les lieux dans lesquels ils en pourraient faire l'exercice, établi des juges extraordinaires pour leur administrer la justice, et enfin pourvu, même par des articles

particuliers, à tout ce qu'il aurait jugé nécessaire pour maintenir la tranquillité dans son royaume et pour diminuer l'aversion qui était entre ceux de l'une et de l'autre religion, afin d'être plus en état de travailler comme il avait résolu de faire pour réunir à l'église ceux qui s'en étaient si facilement éloignés. Et comme l'intention du roi notredit aïeul ne put être effectuée à cause de sa mort précipitée, et que l'exécution dudit édit fut même interrompue pendant la minorité du feu roi notre très honoré seigneur et père de glorieuse mémoire par de nouvelles entreprises desdits de la R. P. R., elles donnèrent occasion à les priver de divers avantages qui leur avaient été accordés par ledit édit : néanmoins le roi, notredit feu seigneur et père, usant de sa clémence ordinaire, leur accorda encore un nouvel édit à Nîmes, au mois de juillet 1629, au moyen duquel la tranquillité ayant été de nouveau rétablie, ledit feu roi, animé du même esprit et du même zèle pour la religion que le roi notredit aïeul, avait résolu de profiter de ce repos pour essayer de mettre son pieux dessein à exécution ; mais les guerres avec les étrangers étant survenues peu d'années après, en sorte que depuis 1635 jusqu'à la trève conclue en l'année 1684 avec les princes de l'Europe, le royaume ayant été peu de temps sans agitation, il n'a pas été possible de faire autre chose pour l'avantage de la religion que de diminuer le nombre des exercices de la R. P. R. par l'interdiction de ceux qui se sont trouvés établis au préjudice de la disposition des édits, et par la suppression des chambres mi-parties, dont l'érection n'avait été faite que par provision. Dieu ayant enfin permis que nos peuples jouissent d'un parfait repos, et que nous-mêmes, n'étant pas occupé des soins de les protéger contre nos ennemis, ayons pu profiter de cette trève que nous avons facilitée à l'effet de donner notre entière application à rechercher les moyens de parvenir au succès

du dessein des rois nosdits aïeuls et père, dans lequel nous sommes entrés dès notre avénement à la couronne, nous voyons présentement, avec la juste reconnaissance que nous devons à Dieu, que nos soins ont eu la fin que nous nous sommes proposée, puisque la meilleure et la plus grande partie de nos sujets de ladite R. P. R. ont embrassé la catholique ; et d'autant qu'au moyen de ce, l'exécution de l'édit de Nantes et de tout ce qui a été ordonné en faveur de ladite R. P. R. demeure inutile, nous avons jugé que nous ne pouvions rien faire de mieux, pour effacer entièrement la mémoire des troubles, de la confusion et des maux que le progrès de cette fausse religion a causés dans notre royaume, et qui ont donné lieu audit édit et à tant d'autres édits et déclarations qui l'ont précédé ou ont été faits en conséquence, que de révoquer entièrement ledit édit de Nantes et les articles particuliers qui ont été accordés en suite d'icelui, et tout ce qui a été fait depuis en faveur de ladite religion.

Art. 1er. Savoir faisons, que nous, pour ces causes et autres à ce nous mouvant, et de notre certaine science, pleine puissance et autorité royale, avons, par ce présent édit perpétuel et irrévocable, supprimé et révoqué, supprimons et révoquons l'édit du roi notredit aïeul, donné à Nantes au mois d'avril 1598, en toute son étendue, ensemble les articles particuliers arrêtés le 2 mai en suivant, et les lettres-patentes expédiées sur iceux, et l'édit donné à Nîmes au mois de juillet 1629, les déclarons nuls et comme non-avenus; ensemble toutes les concessions faites tant par iceux que par d'autres édits, déclarations et arrêts, aux gens de ladite R. P. R., de quelque nature qu'elles puissent être, lesquelles demeureront pareillement comme non-avenues. Et en conséquence voulons et nous plaît que tous les temples de ceux de ladite R. P. R. situés dans

notre royaume, pays, terres et seigneuries de notre obéissance, soient incessamment démolis.

2. Défendons à nosdits sujets de la R. P. R. de plus s'assembler pour faire l'exercice de ladite religion, en aucun lieu ou maison particulière, sous quelque pretexte que ce puisse être, même d'exercices réels ou de bailliages, quand bien même lesdits exercices auraient été maintenus par des arrêts de notre conseil.

3. Défendons pareillement à tous seigneurs, de quelque condition qu'ils soient, de faire l'exercice dans leurs maisons ou fiefs, de quelque qualité que soient lesdits fiefs, le tout à peine contre tous nosdits sujets qui feraient ledit exercice de confiscation de corps et de biens.

4. Enjoignons à tous ministres de ladite R. P. R. qui ne voudraient pas se convertir et embrasser la R. C. A. et R. de sortir de notre royaume et terres de notre obéissance quinze jours après la publication de notre présent édit, sans y pouvoir séjourner au-delà, ni pendant ledit temps de quinzaine faire aucun prêche, exhortation ni autre fonction, à peine des galères.

5. Voulons que ceux desdits ministres qui se convertiront, continuent à jouir leur vie durant, et leurs veuves après leur décès, tandis qu'elles seront en viduité, des mêmes exemptions de taille et logement de gens de guerre dont ils ont joui pendant qu'ils faisaient la fonction de ministres; et en outre, nous ferons payer auxdits ministres, aussi leur vie durant, une pension qui sera d'un tiers plus forte que les appointemens qu'ils touchaient en qualité de ministres, de la moitié de laquelle pension leurs femmes jouiront aussi après leur mort, tant qu'elles demeureront en viduité.

6. Que si aucuns desdits ministres désirent se faire avocats ou prendre les degrés de docteurs ès-lois, nous vou-

lons et entendons qu'ils soient dispensés des trois années d'études prescrites par nos déclarations; et qu'après avoir subi les examens ordinaires, et par iceux être jugés capables, ils soient reçus docteurs en payant seulement la moitié des droits que l'on a accoutumé de percevoir pour cette fin en chacune université.

7. Défendons les écoles particulières pour l'instruction des enfans de la R. P. R., et toutes les choses généralement quelconques qui peuvent marquer une concession, quelle que ce puisse être, en faveur de ladite religion.

8. A l'égard des enfans qui naîtront de ceux de ladite R. P. R., voulons qu'ils soient dorénavant baptisés par les curés des paroisses. Enjoignons aux pères et mères de les envoyer aux églises à cet effet-là, à peine de 500 livres d'amende et de plus grande s'il y échet, et seront ensuite les enfans élevés en la R. C. A. et R., à quoi nous enjoignons bien expressément aux juges des lieux de tenir la main.

9. Et pour user de notre clémence envers ceux de nos sujets de la R. P. R. qui se seront retirés de notre royaume, pays et terres de notre obéissance avant la publication de notre présent édit, nous voulons et entendons qu'en cas qu'ils y reviennent dans le temps de quatre mois du jour de ladite publication, ils puissent et leur soit loisible de rentrer dans la possession de leurs biens et en jouir tant ainsi et comme ils auraient pu faire s'ils y étaient toujours demeurés; au contraire, que les biens de ceux qui, dans ce temps-là de quatre mois, ne reviendront pas dans notre royaume, ou pays et terres de notre obéissance, qu'ils auraient abandonnés, demeurent et soient confisqués en conséquence de notre déclaration du 20 d'août dernier.

10. Faisons très expresses et itératives défenses à tous nos sujets de la R. P. R. de sortir, eux, leurs femmes et

enfans, de notre dit royaume, pays et terres de notre obéissance, ni d'en transporter leurs biens et effets, sous peine, pour les hommes, des galères, et de confiscation de corps et de biens pour les femmes.

11. Voulons et entendons que les déclarations rendues contre les relaps soient exécutées selon leurs formes et teneur.

Pourront au surplus lesdits de la R. P. R., en attendant qu'il plaise à Dieu les éclairer comme les autres, demeurer dans les villes et lieux de notre royaume, pays et terres de notre obéissance, et y continuer leur commerce, et jouir de leurs biens, sans pouvoir être troublés ni empêchés, sous prétexte de ladite R. P. R., à condition, comme dit est, de ne point faire d'exercices ni de s'assembler sous prétexte de prières ou de culte de ladite religion, de quelque nature qu'il soit, sous les peines ci-dessus, de corps et de biens. Si donnons, etc.

N° II.

En ce commencement de janvier, Fénélon, aujourd'hui conseiller-d'état d'épée, lieutenant-général, gouverneur du Quesnoy, et chevalier de l'ordre, après avoir été ambassadeur en Hollande, entra chez moi à Versailles comme j'achevais de dîner. Il me dit fort affligé qu'il venait d'apprendre par un courrier que l'archevêque de Cambrai, son grand-oncle, était extrêmement mal, et qu'il me venait prier d'obtenir de M. le duc d'Orléans de lui envoyer Chirac, son médecin, sur-le-champ, et de lui prêter ma chaise-de-poste. Je sortis de table aussitôt; j'envoyai chercher ma chaise, et allai chez M. le duc d'Orléans qui envoya chercher Chirac et lui ordonna de partir et de demeurer à Cambrai tant qu'il y serait nécessaire. Entre l'arrivée de Fénélon chez moi et le départ de Chirac il n'y eut pas une heure, et il alla tout de suite à Cambrai. Il trouva l'archevêque hors d'espérance et d'état à tenter aucun remède. Il y demeura néanmoins vingt-quatre heures au bout desquelles il mourut. Ainsi, moi qu'il craignait tant auprès de M. le duc d'Orléans pour les temps futurs, ce fut moi qui lui rendis le dernier service. Ce personnage a

été si connu et si célèbre que, après ce qui s'en voit en plusieurs endroits ici, il serait inutile de s'y beaucoup étendre, quoiqu'il ne soit pourtant pas possible de s'y arrêter pas un peu.

On a vu ici sa naissance d'ancienne et bonne noblesse, décorée d'ambassades, de divers emplois, d'un collier du Saint-Esprit sous Henri III, et d'alliances; sa pauvreté, ses obscurs commencemens, ses tentatives diverses vers les jansénistes, les jésuites, les pères de l'Oratoire et le séminaire de Saint-Sulpice, auquel enfin, non sans peine, il s'accrocha, et qui le produisit aux ducs de Chevreuse et de Beauvilliers; le rapide progrès qu'il fit dans leur estime, la place de précepteur des enfans de France qu'elle lui valut, ce qu'il en sut faire, les sources et les progrès de la catastrophe de ses opinions et de sa fortune; les ouvrages qu'il composa, ceux qui y répondirent; les adresses qu'il employa et qui ne purent le sauver; la disgrace de ses partisans, de ses amis, de ses protecteurs, à combien peu il tint qu'il n'entraînât la ruine des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, et l'incomparable action de Noailles, archevêque de Paris, depuis cardinal, qui le brouilla pour long-temps avec le duc son frère et sa belle-sœur; les divers contours de son affaire qu'il porta enfin à Rome où le roi fit agir en son nom comme partie contre lui; sa condamnation canoniquement acceptée par toutes les assemblées de provinces ecclésiastiques du royaume de l'obéissance du roi; la promptitude, la netteté, l'éclat de sa soumission et sa conduite admirable dans sa propre assemblée provinciale avec Valbelle, évêque de Saint-Omer, qui s'en déshonora; enfin le bonheur qu'il eut de se conserver en entier et pour toujours le cœur et l'estime de monseigneur le duc de Bourgogne, des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers et de tous ses amis, sans l'affaiblissement d'aucun, malgré la roideur et la profondeur

de sa chute, la persécution toujours active de madame de Maintenon, le précipice ouvert du côté du roi, et dix-sept années d'exil; amis tout aussi vifs que lui, aussi attentifs, aussi faisant leur chose capitale de ce qui le regardait, aussi assujétis à sa direction, aussi ardens à profiter de tout pour le remettre en première place que les premiers momens de sa disgrace, et tous avec la plus grande mesure de respect pour le roi, mais sans s'en cacher, et moins qu'aucun d'eux les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, toute leur famille, et monseigneur le duc de Bourgogne même.

Ce prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaîté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur; et ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les graces, la décence, et surtout la noblesse. Il fallait effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlans, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. Ses manières y répondaient dans la même proportion avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations; avec cela une éloquence naturelle, douce, fleurie; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée; une élocution facile, nette, agréable; un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les ma-

tières les plus embarrassées et les plus dures; avec cela un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, qui se mettait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettait à l'aise, et qui semblait enchanter, de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avait au dernier degré, qui lui tint ses amis si entièrement attachés toute sa vie malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie. C'est aussi par cette autorité de prophète qu'il s'était acquise sur les siens qu'il s'était accoutumé à une domination qui, dans sa douceur, ne voulait point de résistance. Aussi n'aurait-il pas long-temps souffert de compagnon s'il fût revenu à la cour, s'il fût entré dans le conseil, ce qui fut toujours son grand but; et une fois ancré et hors des besoins des autres, il eût été bien dangereux non-seulement de lui résister, mais de n'être pas toujours pour lui dans la souplesse et dans l'admiration.

Retiré dans son diocèse, il y vécut avec la piété et l'application d'un pasteur, avec l'art et la magnificence d'un homme qui n'a renoncé à rien, qui se ménage tout le monde et toutes choses. Jamais homme n'a eu plus que lui la passion de plaire, et au valet autant qu'au maître; jamais homme ne l'a portée plus loin, avec une application plus suivie, plus constante, plus universelle; jamais homme n'y a plus complètement réussi. Cambrai est un lieu de grand abord et de grand passage; rien d'égal à la politesse, au discernement, à l'agrément avec lesquels il recevait tout le monde. Dans les premières années on l'é-

vitait, il ne courait après personne; peu à peu les charmes de ses manières lui rapprochèrent un certain gros; à la faveur de cette petite multitude, plusieurs de ceux que la crainte avait écartés, mais qui désiraient aussi jeter des semences pour d'autres temps, furent bien aises des occasions de passer à Cambrai. De l'un à l'autre tous y coururent. A mesure que monseigneur le duc de Bourgogne parut figurer, la cour du prélat grossit, et elle en devint une effective aussitôt que son disciple fut devenu dauphin. Le nombre des gens qu'il y avait accueillis, la quantité de ceux qu'il avait logés chez lui passant par Cambrai, les soins qu'il avait pris des malades, des blessés qu'en diverses occasions on avait portés dans sa ville, lui avaient acquis le cœur des troupes. Assidu aux hôpitaux et chez les moindres officiers, attentif aux principaux, en ayant chez lui en nombre et plusieurs mois de suite jusqu'à leur parfait rétablissement, vigilant en vrai pasteur au salut de leurs ames, avec cette connaissance du monde qui les savait gagner et qui en engageait beaucoup d'autres à s'adresser à lui-même, ne se refusant point au moindre des hôpitaux qui voulait aller à lui, et qu'il suivait comme s'il n'eût point d'autres soins à prendre, il n'était pas moins actif au soulagement corporel: les bouillons, les nourritures, les consolations des dégoûts, souvent encore les remèdes sortaient en abondance de chez lui; et dans ce grand nombre un ordre et un soin que chaque chose fût du meilleur en sa sorte qui ne se peut comprendre. Il présidait aux consultations les plus importantes; aussi est-il incroyable jusqu'à quel point il devint l'idole des gens de guerre et combien son nom retentit jusqu'au milieu de la cour.

Ses aumônes, ses visites épiscopales réitérées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connaître par lui-même à fond toutes les parties de son diocèse, la sagesse et la

douceur de son gouvernement, ses prédications fréquentes dans la ville et dans les villages, la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses graces naturelles qui rehaussaient le prix de tout ce qu'il disait et qu'il faisait, le firent adorer de son peuple ; et les prêtres dont il se déclarait le père et le frère, et qu'il traitait tous ainsi, le portaient tous dans leur cœur. Parmi tant d'art et d'ardeur de plaire, et si générale, rien de bas, de commun, d'affecté, de déplacé, toujours en convenance à l'égard de chacun. Chez lui abord facile, expédition prompte et désintéressée ; un même esprit, inspiré par le sien, en tous ceux qui travaillaient sous lui dans ce grand diocèse ; jamais de scandale ni rien de violent entre personne ; tout en lui et chez lui dans la plus grande décence. Ses matinées se passaient en affaires du diocèse. Comme il avait le génie élevé et pénétrant, qu'il y résidait toujours, qu'il ne se passait pas de jour qu'il ne réglât ce qui se présentait, c'était chaque jour une occupation courte et légère. Il recevait après qui le voulait voir, puis allait dire la messe, et il y était prompt ; c'était toujours dans sa chapelle, hors les jours qu'il officiait, ou que quelque raison particulière l'engageait à l'aller dire ailleurs. Revenu chez lui il dînait avec la compagnie toujours nombreuse, mangeait peu et peu solidement, mais demeurait long-temps à table pour les autres, et les charmait par l'aisance, la variété, le naturel, la gaîté de sa conversation, sans jamais descendre à rien qui ne fût digne et d'un évêque et d'un grand seigneur; sortant de table, il demeurait peu avec la compagnie. Il l'avait accoutumée à vivre chez lui sans contrainte et à n'en pas prendre pour elle. Il entrait dans son cabinet et y travaillait quelques heures qu'il prolongeait s'il faisait mauvais temps et qu'il n'eût rien à faire hors de chez lui.

Au sortir de son cabinet il allait faire des visites ou se

promener à pied hors la ville. Il aimait fort cet exercice et l'allongeait volontiers; et, s'il n'y avait personne de ceux qu'il logeait ou quelque personne distinguée, il prenait quelque grand-vicaire ou quelque autre ecclésiastique, et s'entretenait avec eux du diocèse, de matières de piété ou de savoir; souvent il y mêlait des parenthèses agréables. Les soirs il les passait avec ce qu'il logeait chez lui, soupait avec les principaux de ces passages d'armée quand il en arrivait, et alors sa table était servie comme le matin. Il mangeait encore moins qu'à dîner et se couchait toujours avant minuit. Quoique sa table fût magnifique et délicate, et que tout chez lui répondît à l'état d'un grand seigneur, il n'y avait rien néanmoins qui ne sentît l'odeur de l'épiscopat et de la règle la plus exacte parmi la plus honnête et la plus douce liberté. Lui-même était un exemple toujours présent, mais auquel on ne pouvait atteindre; partout un vrai prélat, partout aussi un grand seigneur, partout encore l'auteur de Télémaque. Jamais un mot sur la cour, sur les affaires, quoi que ce soit qui pût être repris, ni qui sentît le moins du monde bassesse, regrets, flatterie; jamais rien qui pût laisser seulement soupçonner ni ce qu'il avait été, ni ce qu'il pouvait encore être. Parmi tant de grandes parties un grand ordre dans ses affaires domestiques, et une grande règle dans son diocèse, mais sans petitesse, sans pédanterie, sans avoir jamais importuné personne d'aucun état sur la doctrine.

Les jansénistes étaient en paix profonde dans le diocèse de Cambrai, et il y en avait grand nombre; ils s'y taisaient, et l'archevêque aussi à leur égard. Il eût été à désirer pour lui qu'il eût laissé ceux de dehors dans le même repos; mais il tenait trop intimement aux jésuites, et il espérait trop d'eux, pour ne leur pas donner ce qui ne troublait pas le sien. Il était aussi trop attentif à son

petit troupeau choisi, dont il était le cœur, l'ame, la vie et l'oracle, pour ne lui pas donner de temps en temps la pâture de quelques ouvrages qui couraient entre leurs mains avec la dernière avidité, et dont les éloges retentissaient. Il fut rudement réfuté par les jansénistes; et il est vrai de plus que le silence en matière de doctrines aurait convenu à l'auteur si solennellement condamné du livre des *Maximes des Saints;* mais l'ambition n'était rien moins que morte; les coups qu'il recevait des réponses des jansénistes lui devenaient de nouveaux mérites auprès de ses amis, et de nouvelles raisons aux jésuites de tout faire et de tout entreprendre pour lui procurer le rang et les places d'autorité dans l'église et dans l'état. A mesure que les temps orageux s'éloignaient, que ceux de son dauphin s'approchaient, cette ambition se réveillait fortement, quoique cachée sous une mesure qui certainement lui devait coûter. Le célèbre Bossuet, évêque de Meaux, n'était plus, ni Godet, évêque de Chartres; la constitution avait perdu le cardinal de Noailles; le P. Tellier était devenu tout-puissant. Ce confesseur du roi était totalement à lui, ainsi que l'élixir du gouvernement des jésuites principaux; et la société entière faisait profession de lui être attaché, depuis la mort du P. Bourdaloue, du P. Gaillard et de quelques autres qui lui étaient opposés, qui en retenaient d'autres, et que la politique des supérieurs laissait agir, pour ne pas choquer le roi ni madame de Maintenon contre tout le corps; mais ces temps étaient passés, et tout ce formidable corps lui était enfin réuni. Le roi, en deux ou trois occasions depuis peu, n'avait pu s'empêcher de le louer. Il avait ouvert ses greniers aux troupes dans un temps de cherté, et où les munitionnaires étaient à bout, et il s'était bien gardé d'en rien recevoir, quoiqu'il eût pu en retirer de grosses sommes en le vendant à l'ordi-

naire. On peut juger que ce service ne demeura pas enfoui, et ce fut aussi ce qui fit hasarder pour la première fois de nommer son nom au roi. Le duc de Chevreuse avait enfin osé l'aller voir et le recevoir une autre fois à Chaulnes; et on peut juger que ce ne fut pas sans s'être assuré que le roi le trouvait bon.

Fénélon, rendu enfin aux plus flatteuses et aux plus hautes espérances, laissa germer cette semence d'elle-même; mais elle ne put venir à maturité. La mort si peu attendue du dauphin l'accabla, et celle du duc de Chevreuse, qui ne tarda guère après, aigrit cette profonde plaie; la mort du duc de Beauvilliers la rendit incurable et l'attéra. Ils n'étaient qu'un cœur et qu'une ame, et, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus depuis l'exil, Fénélon le dirigeait de Cambrai jusque dans les plus petits détails. Malgré sa profonde douleur de la mort du dauphin, il n'avait pas laissé d'embrasser une planche dans ce naufrage. L'ambition surnageait à tout, se prenait à tout. Son esprit avait toujours plu à M. le duc d'Orléans. M. de Chevreuse avait cultivé et entretenu entre eux l'estime et l'amitié; et j'y avais aussi contribué par attachement pour le duc de Beauvilliers qui pouvait tout sur moi. Après tant de pertes et d'épreuves les plus dures, ce prélat était encore homme d'espérances et ne les avait pas mal placées. On a vu les mesures que les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers m'avaient engagé de prendre pour lui auprès de ce prince, et qu'elles avaient réussi de façon que les premières places lui étaient destinées, et que je lui en avais fait passer l'assurance par ces deux ducs dont la piété s'intéressait si vivement en lui, et qui étaient persuadés que rien ne pouvait être si utile à l'église ni si important à l'état que de le placer au timon du gouvernement; mais il était arrêté qu'il n'aurait que des espérances. On a vu que rien ne pouvait le rassurer sur moi, et que les ducs de Chevreuse et

de Beauvilliers me l'avouaient. Je ne sais si cette frayeur s'augmenta par leur perte et s'il crut que, ne les ayant plus pour me tenir, je ne serais plus le même pour lui, avec qui je n'avais jamais eu aucun commerce, trop jeune avant son exil et sans nulle occasion depuis. Quoi qu'il en soit, sa faible complexion ne put résister à tant de soins et de traverses. La mort du duc de Beauvilliers lui donna le dernier coup. Il se soutint quelque temps par effort de courage, mais ses forces étaient à bout. Les eaux, ainsi qu'à Tentale, s'étaient trop persévéramment retirées du bord de ses lèvres toutes les fois qu'il croyait y toucher pour y éteindre l'ardeur de sa soif.

Il fit un court voyage de visite épiscopale, il versa dans un endroit dangereux, personne ne fut blessé, mais il vit tout le péril et eut dans sa faible machine toute la commotion de cet accident. Il arriva incommodé à Cambrai, la fièvre survint, et les accidens tellement coup sur coup qu'il n'y eut plus de remèdes; mais sa tête fut toujours libre et saine. Il mourut à Cambrai le septième jour de cette année, au milieu des regrets intérieurs et à la porte du comble de ses désirs. Il savait l'état tombant du roi, il savait ce qui le regardait après lui. Il était déjà consulté du dedans et accourtisé du dehors, parce que le goût du soleil levant avait déjà percé. Il était porté par le zèle infatigablement actif de son petit troupeau, devenu la portion d'élite du grand parti de la constitution par la haine des anciens ennemis de l'archevêque de Cambrai, qui ne l'étaient pas moins de la doctrine des jésuites qu'il s'agissait, de tolérée à grand'peine qu'elle avait été depuis son père Molina, de rendre triomphante, maîtresse et unique. Que de puissans motifs de regretter la vie, et que la mort est amère dans des circonstances si parfaites et si à souhait de tous côtés! Toutefois il n'y parut pas. Soit amour de la réputation, qui fut toujours un objet auquel il donna

toute préférence, soit grandeur d'ame qui méprise enfin ce qu'elle ne peut atteindre, soit dégoût du monde si continuellement trompeur pour lui, et de sa figure qui passe et qui allait lui échapper, soit piété ranimée par un long usage et ranimée peut-être par ces tristes mais puissantes considérations, il parut insensible à tout ce qu'il quittait et uniquement occupé de ce qu'il allait trouver avec une tranquillité, une paix qui n'excluait que le trouble et qui embrassait la pénitence, le détachement, le soin unique des choses spirituelles de son diocèse, enfin avec une confiance qui ne faisait que surnager à l'inutilité et à la crainte.

Dans cet état il écrivit au roi une lettre sur le spirituel de son diocèse qui ne disait pas un mot sur lui-même, qui n'avait rien que de touchant et qui ne convînt au lit de la mort à un grand évêque. La sienne, à moins de soixante-cinq ans, munie des sacremens de l'église, au milieu des siens et de son clergé, put passer pour une grande leçon à ceux qui survivaient, et pour laisser de grandes espérances de celui qui était appelé. La consternation dans tous les Pays-Bas fut extrême. Il y avait apprivoisé jusqu'aux armées ennemies qui avaient autant et même plus de soin de conserver ses biens que les nôtres. Leurs généraux et la cour de Bruxelles se piquaient de le combler d'honnêtetés et des plus grandes marques de considération, et les protestans pour le moins autant que les catholiques. Les regrets furent donc sincères et universels dans toute l'étendue des Pays-Bas. Ses amis, surtout son petit troupeau, tombèrent dans l'abîme de l'affliction la plus amère. A tout prendre, c'était un bel esprit et un grand homme. L'humanité rougit pour lui de madame Guyon, dans l'admiration de laquelle, vraie ou feinte, il a toujours vécu sans que ses mœurs aient jamais été le moins du monde soupçonnées ; et il est mort après en avoir été le martyr,

sans qu'il ait été jamais possible de l'en séparer. Malgré la fausseté notoire de toutes ses prophéties, elle fut toujours le centre où tout aboutit dans ce petit troupeau et l'oracle suivant lequel Fénélon vécut et conduisit les autres.

Si je me suis un peu étendu sur ce personnage, la singularité de ses talens, de sa vie, de ses diverses fortunes, la figure et le bruit qu'il a fait dans le monde m'ont entraîné, persuadé aussi que je ne devais pas moins au feu duc de Beauvilliers pour un ami et un maître qui lui fut si cher, et pour montrer que ce n'était pas merveille qu'il en fût aussi enchanté, lui qui avec sa candeur n'y vit jamais que la piété la plus sublime et qui n'y soupçonna pas même l'ambition. Tout était si exactement compassé chez M. de Cambrai qu'il mourut sans devoir un sou et sans nul argent.

N° III.

Ce n'est rien moins qu'une révolution dont il est question dans la Polysynodie; et il ne faut pas croire, parce qu'on voit actuellement des conseils dans les cours des princes, et que ce sont des conseils qu'on propose, qu'il y ait peu de différence d'un système à l'autre. La différence est telle qu'il faudrait commencer par détruire tout ce qui existe pour donner au gouvernement la forme imaginée par l'abbé de Saint-Pierre; et nul n'ignore combien est dangereux dans un grand état le moment d'anarchie et de crise qui précède nécessairement un établissement nouveau. La seule introduction du scrutin devait faire un renversement épouvantable, et donner plutôt un mouvement convulsif et continuel à chaque partie qu'une nouvelle vigueur au corps. Qu'on juge du danger d'émouvoir une fois les masses énormes qui composent la monarchie française. Qui pourra retenir l'ébranlement donné, ou prévoir tous les effets qu'il peut produire? Quand tous les avantages du nouveau plan seraient incontestables, quel homme de sens oserait entreprendre d'abolir les vieilles coutumes, de changer les vieilles maximes, et de

donner une autre forme à l'état que celle où l'a successivement amené une durée de treize cents ans? Que le gouvernement actuel soit encore celui d'autrefois, ou que, durant tant de siècles il ait changé de nature insensiblement, il est également imprudent d'y toucher. Si c'est le même, il faut le respecter; s'il a dégénéré, c'est par la force du temps et des choses, et la sagesse humaine n'y peut rien. Il ne suffit pas de considérer les moyens qu'on veut employer si l'on ne regarde encore les hommes dont on se veut servir. Or, quand toute une nation ne sait plus s'occuper que de niaiseries, quelle attention peut-elle donner aux grandes choses? Et dans un pays où la musique est devenue une affaire d'état, que seront les affaires d'état sinon des chansons? Quand on voit tout Paris en fermentation pour une place de baladin ou de bel esprit, et les affaires de l'Académie ou de l'Opéra faire oublier l'intérêt du prince ou la gloire de la nation, que doit-on espérer des affaires publiques rapprochées d'un tel peuple et transportées de la cour à la ville? Quelle confiance peut-on avoir au scrutin des conseils, quand on voit celui d'une académie au pouvoir des femmes? Seront-elles moins empressées à placer des ministres que des savans, ou se connaîtront-elles mieux en politique qu'en éloquence? Il est bien à craindre que de tels établissemens dans un pays où les mœurs sont en dérision ne se fissent pas tranquillement, ne se maintinssent guère sans troublés, et ne donnassent pas les meilleurs sujets. (Extrait du jugement sur la Polysynodie.)

N° IV.

De tous temps la censure a été très sévère dans les états autrichiens. L'entrée des livres étrangers qu'on pouvait y regarder de mauvais œil était non-seulement défendue sous les peines les plus graves, mais encore on prenait les plus grandes précautions pour en empêcher l'introduction. Les voyageurs étrangers étaient gênés à cet égard de la façon la plus cruelle, et le commerce de la librairie soumis aux vexations les plus atroces. M. Schloetzer rapporte, sur la censure établie à Prague, un fait très singulier [1] surtout dans ces circonstances; il est arrivé sous la fin du règne de feu l'impératrice ; on y fit une procédure dont le but était surtout de susciter une affaire à un professeur nommé Seibt, qui tâchait d'inspirer et la raison et le goût des vraies connaissances à ses auditeurs. L'impératrice arrêta, à la vérité, tout ce qui aurait pu devenir atroce pour l'individu dans cette persécu-

(1) *Schloetzers Briefwechsel*, n° 25, 11, pages 51 et suivantes, et 31, 9, pages 87 et suivantes.

tion, mais elle n'en publia pas moins le décret suivant pour les libraires de ses états, et pour ceux de Prague en particulier :

« 1°. Les livres pris aux libraires, et dont le titre se trouve dans le catalogue des livres défendus, doivent être confisqués et remis à la bibliothèque de l'Université. Les autres doivent être scellés par les bureaux de douane et renvoyés ainsi hors du pays. Quant à celui qui introduit secrètement des livres qu'il sait être défendus, on lui donnera une forte mercuriale en présence de toute la commission, et on l'avertira très sérieusement que si on l'y surprend encore une fois on lui fermera sa boutique, et qu'il sera puni en outre d'une façon exemplaire.

« 2°. Tous les jours d'assemblée de la commission (de censure), les libraires comparaîtront en personne ou par leurs commis dans la chambre de révision, et copieront les titres des livres défendus et suspendus. Leurs livres de cette espèce resteront dans cette chambre jusqu'à ce qu'ils soient envoyés à leurs frais sous le sceau des bureaux de douane hors du pays.

« 3°. On ne leur permet ce transport hors du pays que la première fois; à la seconde et troisième fois, les livres seront confisqués, et, s'il y a fraude de leur part, ils seront en outre sévèrement punis, à savoir.

« 4°. Les libraires qui violent les lois à cet égard en connaissance de cause seront punis les premières fois par une amende; la seconde par une plus forte encore, et la troisième, de tels prévaricateurs audacieux et incorrigibles seront punis par la clotûre absolue de leur boutique. Ils doivent aussi surveiller leurs commis; car, au cas qu'ils aient connaissance des contraventions de ces derniers, ils en répondront; et quant aux commis eux-mêmes, ils seront sévèrement punis.

« 5°. Les libraires qui envoient leurs commis avec di-

vers livres à la campagne doivent se pourvoir auparavant de billets de permission. M. Kanka, conseiller des appels, ayant été nommé commissaire à cet effet, les leur fournira *gratis*, après avoir lu le catalogue des livres qui devront être envoyés.

« 6°. Il ne leur sera pas permis d'imprimer un catalogue de livres sans approbation. Dans un tel catalogue, on ne doit pas seulement insérer le titre d'un livre, permis *erga Schedam*[1] bien moins encore des livres absolument défendus. »

Pour sentir tout le ridicule de cet arrangement et d'autres tendant au même but, il faut connaître la littérature allemande, et voir le catalogue des livres prohibés où se trouve tout ce qu'il y a de mieux dans tous les genres.

Aussi le correspondant de M. Schloetzer lui mande-t-il à ce sujet : « On oppose de jour en jour plus de difficultés à l'émulation d'écrire. Est-ce possible qu'avec ces procédés les sciences fleurissent, comme le veut notre souveraine, qui fait tout pour parvenir à ce but? Lorsqu'on veut imprimer quelque chose, il faut faire copier deux fois le manuscrit; ensuite il reste des mois entiers à la censure. Le censeur passe un fil à travers, et le cachète de tous côtés, afin qu'il soit impossible d'y rien ajouter. L'ouvrage de .... est à la censure depuis longtemps, et il doit être examiné par les quatre facultés. Charger les auteurs de tant d'entraves, c'est presque leur défendre d'écrire.»

Cette grande princesse très religieuse, et la multitude de ceux qui haïssent ou redoutent l'accroissement des lumières, faisaient jouer continuellement ce ressort. Leur

(1) Pour entendre cette expression, il faut savoir que certains livres, regardés comme moins dangereux pour les esprits instruits, pouvaient se donner à des personnes connues, moyennant un billet par lequel elles répondaient de l'usage qu'elles en feraient ; on nommait cela livres permis, *erga Schedam*.

nombre est fort grand ; car, outre les prêtres, ce sont les sots et les ignorans de toutes les classes. M. Schloetzer rapporte que lors de cette recherche de livres prohibés à Prague, plusieurs membres de la commission s'étaient beaucoup récriés contre des jeunes gens chez lesquels on avait trouvé quelques-uns des meilleurs écrivains allemands en fait d'éloquence et de poésie, sur ce qu'ils avaient *gaspillé tant d'argent en livres*. Quant à l'impératrice, les prêtres agissaient sur elle. Dans le même écrit tiré du journal de M. Schloetzer, il est dit qu'une dispute s'étant élevée devant cette princesse peu de temps auparavant sur l'introduction d'un nouveau système d'instruction, le supérieur d'un ordre religieux ayant crédit à la cour lui avait dit : « Si votre majesté introduit cette nouvelle méthode d'étude, éclaire et raffine par là davantage les hommes, toute la religion sera certainement détruite. Mais si V. M. veut maintenir la religion, qui est le principal, il faut laisser les choses sur l'ancien pied, et ne pas corrompre les esprits en leur inculquant ces idées philosophiques et libertines ; car alors ils ne croiront plus rien. » Cette décision coûta au bon M....... (sans doute M. de Martini, conseiller aulique et bibliothécaire) le sacrifice d'une grande partie de ses plus utiles projets.

Nous trouvons dans M. Schloetzer les principes que l'empereur posa pour règles à la censure future, lorsqu'il voulut introduire un nouveau système à cet égard ; mais il n'y a point de date à ce morceau[1].

« 1°. Il serait inutile de prouver qu'il ne faut qu'une seule et même censure dans les pays héréditaires alle-

(1) *Schlotezers Brieswechsel*, nos 58, 19, pages 222 et suivantes. La pièce est intitulée : *Gründregeln zur Bestimmung einer ordentlichen Bucher-Censur.* (Principes pour servir de règle à l'avenir à une censure bien ordonnée.) Nous ignorons au reste si et quand ces principes ont reçu force de loi ; mais nous savons qu'en général ce sont eux qu'on suit à présent.

mands et hongrois ; car les idées des hommes sont si diverses qu'on ne saurait aisément trouver de conformité dans ce qu'il faut reconnaître pour dangereux ou innocent, et dans le degré de précautions à prendre.

« 2°. Il est question de savoir si l'on se trompe davantage en laissant entrer des livres qui devraient être prohibés, ou en arrêtant, par une sévérité extrême, l'introduction de beaucoup de bons ouvrages, et employant à cet effet des moyens coërcitifs désagréables en eux-mêmes, et qui coupent une branche essentielle du commerce[1]. Il semble que les mesures suivantes sont les vraies, savoir : d'être sévère contre tout ce qui contient des obscénités absurdes, parce que cela ne peut jamais produire ni science ni lumière, et d'être d'autant plus indulgent pour tout ce qui contient de la science, des connaissances, des propositions méthodiques ; que les écrits de la première espèce ne sont lus que par la multitude et par des esprits faibles, au lieu que les autres ne tombent dans les mains que de personnes convenablement préparées, et affermies dans leurs principes[2].

« Cela doit s'entendre aussi bien des ouvrages contenant des choses qui choquent quelques propositions religieuses que de ceux qui traitent plus librement des objets de morale, ou qui avancent des opinions un peu opposées au système du gouvernement.

« *Des ouvrages qui attaquent systématiquement la religion catholique, et souvent la religion chrétienne en général, ne sauraient être tolérés, non plus que ceux qui ridiculisent cette même religion.* Des livres protestans, et en général des écrits nécessaires à l'exercice des religions établies dans

(1) C'est une idée bien petite que celle de regarder la librairie sous le point de vue du commerce.

(2) Ce principe est en général très juste ; mais on verra comment dans la suite l'empereur ôte ce qu'il donne ici.

ce pays, ne sauraient être défendus, parce qu'apparemment ils ne feront pas de prosélytes, et qu'il y a beaucoup de personnes attachées à ces croyances, tant étrangères qu'indigènes, qui les achèteront. Il faudrait seulement avoir égard à ne donner de pareils ouvrages protestans, destinés par leur contenu même à la lecture des gens du peuple, tels que les bibles, les livres de sermons, etc., dans les provinces où la religion protestante n'est pas tolérée, qu'aux personnes de cette religion employées dans l'état civil ou militaire qui s'y trouvent *ergà Schedam* : mais là où un tel mélange de religion existe, comme en Hongrie et en Silésie, il faudrait en laisser l'entrée libre, avec les précautions nécessaires pour empêcher qu'ils ne soient répandus dans le voisinage.

« 3°. Quant aux critiques, pourvu qu'elles ne soient point des libelles, on ne doit pas les défendre, quelle que soit la personne sur qui elles portent, quand ce serait le souverain lui-même, surtout si l'auteur y met son nom, et s'offre par-là pour garant de la vérité du fait. Chaque ami de la vérité se réjouira toujours de se la voir présenter ainsi.

« 4°. Des écrits entiers, des journaux, etc., ne doivent point être défendus pour quelque endroit blâmable, pourvu que l'écrit en lui-même contienne des choses utiles ; car ces grands ouvrages tombent rarement entre les mains des personnes sur l'esprit desquelles ces passages puissent produire un effet pernicieux. Cependant, quand même un écrit périodique de cette nature, présenté sous la forme de simple brochure, devrait être mis dans la classe des livres défendus, il ne faudrait le laisser parvenir qu'aux personnes qui se sont abonnées, *et même le refuser à celles-ci, lorsque de tels numéros traiteraient directement la religion, les bonnes mœurs, ou l'état et le souverain, d'une façon trop choquante.*

« 5°. Tout ce qui regarde le droit, la médecine et la guerre, n'est pas, selon nous, du ressort de la censure ; et il faudrait laisser passer les livres de ce genre sans recherche ni délai. Il faudrait aussi ranger sous cette classe tout ce qui ne traite que des objets de belles-lettres ou de beaux-arts, n'ayant aucune relation avec la religion ou les mœurs, et ne soumettre tout cela à aucune censure. *Cependant il faudrait excepter de cette classe générale tous les livres qui, sous un titre simple, contiennent notoirement des propositions dangereuses et intolérables,* ainsi que toutes les brochures des charlatans, vendeurs d'orviétan et alchimistes; de plus, tous les ouvrages qui traitent du droit canon, du droit public, soit général, soit germanique, ainsi que les écrits publiés sous le titre de mélanges : tous les livres de ce genre doivent être soumis à la censure.

« 6°. Quant à ce qui concerne les affaires d'état, il faudrait, lorsqu'il paraît de la part des cours étrangères des propositions ou des écrits scandaleux, les envoyer à la chancellerie d'état, lui demander sa décision et s'y conformer.

« Voilà en peu de mots ce qui concerne les livres importés de l'étranger. Mais il est nécessaire de déterminer aussi ce qui doit être assujéti à l'inspection et au pouvoir de la censure.

« 7°. L'usage de fureter tous les coffres et les paillasses des lits des voyageurs, ou même les effets d'un régnicole qui entre de ses terres en ville, soit pour trouver un livre à brûler, ou bien un ouvrage inconnu jusqu'ici à censurer, et l'abus de retirer à chacun son bien pendant des semaines ou des mois, jusqu'à ce qu'on ait lu les livres, qu'on ait fait à leurs juges des rapports et des réflexions, et de finir par les détruire, ou par forcer un étranger ou un libraire à les renvoyer; tout cela semble non-seule-

ment peu utile, mais encore outrepasser de beaucoup les bornes de l'équité. Il faudrait donc laisser passer tout particulier librement avec ses livres, à moins qu'il n'eût plusieurs exemplaires du même ouvrage, ce qui indiquerait qu'il ne le possède pas pour son propre usage, mais qu'il a envie de le répandre; ou que le personnage même, ou bien des avis secrets, donnassent un juste soupçon que ce particulier ou ce voyageur s'entendit avec des libraires et des colporteurs pour introduire et vendre à leur profit des livres défendus dans le pays. En ce cas, il faudrait le visiter exactement, le traiter, le punir de la même manière qu'on fait à l'égard de toute contrebande, et selon les circonstances le punir sévèrement.

« 8°. La censure ne s'occupera donc absolument que des livres destinés à être vendus publiquement, soit chez les libraires, soit dans des ventes ou encans.

« 9°. Mais la police veillera sévèrement sur les colporteurs et autres vendeurs clandestins de livres; elle arrêtera leur activité de concert avec les libraires dont l'intérêt personnel y est attaché, et punira convenablement ceux qui seront pris en contravention.

« 10°. Voilà les principes généraux auxquels la commission de la censure établie ici devra se conformer dans ses opérations. En conséquence elle devrait revoir encore une fois le catalogue des livres prohibés et fixer ce qu'il faudra, d'après ces principes, défendre encore, ou quels livres pourraient être accordés, *sans cependant publier sa décision d'une façon particulière.* De cette révision il résulterait que tous les livres qu'on accordait autrefois, *ergà Schedam*, devraient se vendre à présent librement comme les livres purement scientifiques.

« Ainsi, la distinction *ergà Schedam et continuantibus* n'aura pas lieu à l'avenir. Seulement, dans le cas des livres défendus pour de certaines propositions qui choquent

réellement la religion et l'état, on peut les accorder à certains savans *erga Schedam*, ou aux bibliothèques; ce qui ne doit pourtant pas s'entendre des livres obscènes, parce qu'il n'y aura plus rien de défendu que ce qui est indécent et inutile pour tout le monde.

« 11°. D'après ces principes la commission sera aussi bien moins surchargée de travail que ci-devant. Il en résultera la facilité que les libraires de Prague, de Lintz, et d'autres villes ou provinces, pourront aisément envoyer ici un exemplaire de tous les ouvrages nouveaux qui contiendront une histoire ou une science; tandis que les bureaux des douanes et autres où les visites pourront avoir lieu arrêteront les livres déjà défendus, parce qu'un libraire ne s'exposera pas facilement à la punition irrémissible statuée contre l'importation et la vente des livres défendus; pourvu qu'on fasse bien attention au commerce clandestin et que les libraires soient mis en état, par la connaissance des livres défendus, d'éviter les peines portées contre les contraventions; et il faut, pour cet effet, qu'on leur accorde une pleine liberté d'examiner le catalogue des livres prohibés.

« Quant aux manuscrits, on pourrait accorder aux gouvernemens dans les provinces le plein pouvoir d'y mettre leur *imprimatur* sans les envoyer ici pour cet effet. Ainsi il faudrait casser les commissions de censure établies çà et là après l'introduction du nouveau système; et cela demanderait encore quelque temps, soit pour rédiger les instructions nécessaires, soit pour la révision du catalogue.

« Quant à l'imprimerie intérieure, il faudrait que tous les ouvrages de quelque conséquence, et ayant une influence essentielle sur les sciences, les études et la religion, fussent envoyés ici pour être approuvés par la censure avant d'obtenir l'*imprimatur*, mais de façon qu'ils fussent

accompagnés d'une attestation signée de quelque savant versé dans cette partie, de quelque professeur, de quelque supérieur laïque ou ecclésiastique du pays même d'où viendrait l'ouvrage; certifiant qu'il ne contient rien de contraire à la religion, aux bonnes mœurs et aux lois du pays, et *qu'il est* POURTANT *conforme au bon sens*. (Ce passage est excellent, et le POURTANT est traduit littéralement.) Les choses moins importantes et qui ne forment pas des ouvrages entiers pourraient être acceptées ou rejetées par le gouvernement provincial, sur la production d'une attestation pareille. Cependant chacun serait libre s'il se croyait lésé par la réjection, de recourir en révision à la censure d'ici, aux frais de la partie condamnée.

« Quant aux affiches, gazettes, prières, etc., les gouvernemens provinciaux en auraient soin et ils nommeraient parmi eux un censeur stipendié, chargé d'examiner ces choses et d'y mettre son *imprimatur*. Mais pour les comédies, comme elles ont une très grande influence sur les mœurs, on n'en jouera aucune en province, sur les théâtres réguliers, qui n'aient obtenu la permission de la censure d'ici d'être jouées dans la ville ou dans les faubourgs. A cet effet, il faudra encore examiner le catalogue et ensuite en envoyer une copie dans toutes les provinces. De nouvelles comédies nationales ou étrangères seront toutes envoyées ici à la censure avant leur représentation.

« 12. De tout ceci, il suit que la commission de censure subsistante actuellement doit être regardée pour un moment comme entièrement abolie; qu'on en établirait ici une toute nouvelle composée des sujets nommés ci-après, qui agirait dorénavant d'après une instruction régulière qu'on dirigerait sur les points marqués ci-dessus. Les autres individus de la commission d'ici, qu'on ne remplacerait pas dans la nouvelle, ainsi que des commissions de toutes les autres provinces qui cesseraient alors, rentre-

raient dans les emplois qu'ils occupent d'ailleurs; et affranchi de tout travail de censure, l'état retiendra en revanche toutes les dépenses, les appointemens ou surcroits de pension qu'il payai t autrefois pour eux. »

On ne saurait faire un panégyrique plus frappant de l'utilité des sciences et de la liberté de la presse, comme du seul moyen de les avancer, que cette loi ou cette introduction de la loi. Mais elle est écrite d'une façon obscure, équivoque et souvent même contradictoire; car enfin, comment concilier les deux alinéas? *Quant aux manuscrits*, etc., *et quant à l'imprimerie intérieure?* Nous supposons, à la vérité, que le mot manuscrit a ici un sens particulier, comme celui de *manuscrits d'anciens auteurs* ou quelque chose de pareil; mais devrait-on être réduit à deviner dans une loi? Voici donc comment celle-ci est un panégyrique des sciences et de la liberté de la presse. Assurément la grammaire, le style et la saine logique sont nécessaires pour faire des lois claires et précises, sans compter la sagesse qui est indispensable pour en faire de sages. Nous mettons ce dernier point à part; mais nous soutenons que lors même que les lois sont absurdes, c'est au moins une consolation et un adoucissement au mal qu'elles soient claires et sans ambiguité. La logique, la grammaire, le style sont des choses dont l'étude n'a jamais été ni prohibée ni même gênée dans les états autrichiens; mais les sciences se tiennent par la main; elles viennent ou elles fuient ensemble. Si vous en bannissez ou gênez une seule, vous les chassez toutes. Cela est bien sensible ici, puisque l'empereur ne peut pas trouver un homme capable de rédiger clairement et nettement une loi et une instruction aussi importantes. Peut-être dira-t-on que c'est à dessein qu'on a mis de l'équivoque et de l'incohérence dans cette loi ainsi que dans celle sur la tolérance que nous avons examinées sous ce point de vue,

pour pouvoir les tourner ensuite comme on veut et laisser toujours une porte à l'oppression théologique et persécutrice. Nous aurions d'autant moins de peine à le croire que, bien que le style de palais en Autriche soit tout ce qu'on peut imaginer de plus pédantesque, de plus confus, de plus obscur, cette instruction outrepasse la mesure en fait de mauvais style et surtout de confusion et d'ambiguïté. Quoi qu'il en soit, on voit qu'avec ce projet de réglement pour la censure on n'a que très peu gagné, puisqu'on peut en tirer telles conséquences pratiques que l'on veut.

Aussi a-t-elle eu l'effet qu'on devait attendre ? La lettre suivante, adressée de la Silésie autrichienne le douze juillet mil sept cent quatre-vingt-deux à M. Schloetzer, nous en donne le résultat [1].

« Il serait à souhaiter, monsieur, que ce que vous avez inséré dans votre journal, touchant les nouveaux réglemens de censure, fût observé selon la volonté réelle de notre sage monarque. Mais, hélas ! il y règne un désordre si grand qu'on ne saurait s'en faire d'idée.

« Il est connu qu'à présent il n'y a dans tous les états héréditaires qu'une seule commission de la cour pour la censure établie à Vienne ; mais il y a dans chaque province une révision. Jusqu'à présent il n'a pas encore paru de catalogue décisif des livres permis suivant le nouveau système, et les réviseurs feuillètent encore avec terreur l'ancien gros catalogue des livres prohibés pour voir s'ils n'y trouveraient pas tel livre permis déjà depuis longtemps. Par malheur, bien de ces réviseurs n'entendent que leur langue naturelle et n'ont avec cela pas la moindre connaissance bibliographique. Notre réviseur d'ici a voulu retenir naguère la petite chirurgie de Heister, à

(1) *Schloetzers staats-anzeigen*, n. 2, 41, pages 246 et et suivantes.

cause des figures nues qui s'y trouvent; il céda enfin à la représentation qu'on lui fit, que ce livre était permis depuis long-temps, et qu'il était indispensablement nécessaire aux élèves de chirurgie.

« Chaque livre nouveau qui passe la frontière reste chez le réviseur, ainsi que tous les autres qui lui paraissent suspects, jusqu'à ce qu'il ait demandé à la censure la permission de le délivrer. De cette façon les livres restent là deux à trois mois, et enfin ils sont remis au propriétaire avec beaucoup de formalités. Cela est fort fâcheux pour les pauvres libraires dans les états autrichiens. Ils reçoivent des commissions en conséquence desquelles ils achètent des livres chers et rares; mais avant qu'ils les tirent des mains de la révision, celui qui a donné la commission a changé de dessein ou s'est éloigné.

« Quant aux nouveautés, c'est une affaire tout-à-fait ridicule. Car soit histoire, ou chirurgie, ou théologie, etc., tout ce qui porte une date nouvelle est arrêté sans rémission. Quand même le livre aurait été réimprimé pour la dixième fois, quand il serait approuvé depuis douze ans, on le regarde comme neuf, et avant de le délivrer il faut en faire rapport à Vienne.—Les ouvrages périodiques doivent passer librement suivant les nouveaux arrangemens, et cependant vos cahiers, ainsi que le muséum allemand et autres restent à la révision jusqu'à ce qu'on en obtienne la dispense. Cela dure un à deux mois, suivant l'éloignement de la province. Les seigneurs et autres particuliers se lassent d'attendre, et cherchent enfin à faire entrer leurs livres et leurs journaux par des routes détournées : il est tout simple que cela fasse tomber le commerce du libraire autorisé, et qu'il voie ainsi son trafic aller en décadence, malgré toute son industrie.

« D'après l'édit de tolérance il est permis à tous les protestans de se procurer les livres de prières et d'édification

conformes à leur croyance. Cependant tout livre acatholique que l'on fait venir de Hongrie doit passer encore à la censure, quand il faudrait le transporter de trente à quarante lieues jusqu'au lieu de la révision. Il est vrai que cela coûte le double du livre. On n'en dit pourtant pas moins que nous avons la liberté de la presse (*Censur-Freyheit*). » M. Schloetzer ajoute à cette lettre : « On apprend de toutes parts qu'à Vienne on est content de la censure; mais dans les provinces il est encore question de la tyrannie vraiment incroyable qu'y exerce la censure. Par exemple, l'automne dernier, un professeur à Inspruck reçut une brochure imprimée de son libraire qui traitait à la vérité de moines et de superstitions, mais qu'on lisait et vendait publiquement à Vienne. L'ignorant réviseur la retint long-temps à ce savant distingué, et la lui donna enfin avec la semonce de ne faire qu'un usage bien refléchi de ce livre. »

Voilà des pièces authentiques sur lesquelles le lecteur pourra comparer l'état actuel de la censure en Autriche avec l'ancien. Mais il nous sera difficile de le mettre à portée de juger également des conséquences malheureuses que la gêne excessive ancienne a eues pour tous les états de cette maison. Il faudrait, pour lui en donner une idée, lui faire connaître la littérature allemande. On lui prouverait ainsi l'énorme différence qu'il y a sur ce point entre l'Allemagne protestante et l'Allemagne catholique, et notamment les états de la maison d'Autriche. Il est bien vrai que cette grande capitale, Vienne, a produit dans son sein, au moyen des richesses, quelques arts et quelques sciences à un plus haut degré que dans la plupart des autres états catholiques de la Germanie. L'affluence des étrangers y a eu aussi beaucoup de part; mais, en général, l'instruction y est infiniment moins répandue que dans les villes protestantes d'un ordre très inférieur. M. Nicolaï

en cite des exemples curieux. Nous n'en allèguerons qu'un seul. Il se publie constamment à Vienne une notice des livres que la censure permet ou tolère[1]. Les titres des livres y sont imprimés avec des marques palpables de l'ignorance la plus crasse; nous en citerons un seul exemple. Il se publie en Allemagne un journal très curieux intitulé : *γνωθι σαῦτον* (Gnoti sauton) ou Magasin pour la psycologie expérimentale[2]. Voici comment on a imprimé ce titre dans le catalogue de la censure de Vienne: Γνοθι Σαυτον, *oder Magazin*, etc... *Admittitur*. Supposé même que l'ignorance ne vienne que du correcteur de l'imprimerie, elle prouve déjà pour notre thèse; car il n'y a pas d'imprimerie, dans la moindre ville protestante d'Allemagne, dont le correcteur commît une telle bévue; bien moins permettrait-on chez le plus petit comte protestant de l'empire qu'une émanation de l'autorité souveraine, car enfin ce catalogue en est une, portât des caractères d'ignorance semblable; et notez qu'il en fournit mille de pareils. (*De la monarchie Prussienne* sous Frédéric le Grand, avec un appendice contenant des recherches sur la situation actuelle des principales contrées de l'Allemagne, par le comte de Mirabeau. Tome IV, page 390 — 401.)

(1) Il faut observer ici que la censure met sous le titre de certains livres *admittitur*, et sous d'autres *toleratur*. Cela doit indiquer que les premiers peuvent se vendre à tout le monde et les autres seulement aux gens connus et instruits. Mais M. Nicolaï relève avec raison cette distinction : 1° Parce qu'elle est inutile en soi; 2° Parce que les livres les plus instructifs, les plus sensés sont mis sous la rubrique du *toleratur*, tandis que de mauvais romans et autres écrits de ce genre, ou même les ouvrages les plus absurdes reçoivent l'*admittitur*. Que les hommes ont de peine à se débarrasser des anciens préjugés, et surtout à renoncer aux moyens du despotisme! L'empereur dans ses arrangemens de censure paraît avoir voulu toujours conserver des formes qui le missent en état d'arrêter les lumières lorsqu'il le jugerait à propos.

(2) *Magazin zur Erfahrungs seelenkunde.*

N° V.

PREMIER DISCOURS.

SUR LES AVANTAGES QUE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME A PROCURÉS AU GENRE HUMAIN, PRONONCÉ LE 3 JUILLET 1750.

Après un exorde éloquent dirigé contre ceux qui pensent que le christianisme n'est utile que pour l'autre vie, l'auteur entre entière.

Je ne m'appuierai que sur les faits, et la comparaison du monde chrétien avec le monde idolâtre sera la démonstration des avantages que l'univers a reçus du christianisme. Je m'efforcerai de vous peindre, depuis l'établissement de la doctrine de Jésus-Christ, ce principe toujours agissant au milieu du tumulte des passions humaines, toujours subsistant parmi les révolutions continuelles qu'elles produisent, se mêlant avec elles, adoucissant leurs fureurs, tempérant leur action, modérant la chute des états, corrigeant leurs lois, perfectionnant les

gouvernemens, rendant les hommes meilleurs et plus heureux. La matière est immense, les preuves naissent en foule; leur multitude semble ne pouvoir se plier à aucune méthode. Je dois pourtant me borner. Voici le plan de ce discours. J'envisagerai dans la première partie les effets de la religion chrétienne sur les hommes considérés en eux-mêmes; ses effets sur la constitution et le bonheur des sociétés politiques seront l'objet de la seconde; l'humanité et la politique perfectionnée le renfermeront tout entier.

Auguste assemblée[1] où tant de lumières réunies représentent la majesté de la religion dans toute sa splendeur, en même temps que votre présence m'inspire un respect mêlé de crainte, je ne puis m'empêcher de me féliciter d'avoir à parler devant vous de l'utilité de la religion; montrer ce que lui doivent les hommes et les sociétés, ce sera rappeler aux uns et aux autres la reconnaissance qu'ils doivent aux ministres zélés qui la font régner dans l'esprit des peuples par leurs instructions, comme ils la font respecter par leurs vertus.

Puisse l'esprit de cette religion conduire ma voix! puissé-je, en la défendant, ne rien dire qui ne soit digne d'elle, digne de vous, messieurs, et du chef illustre d'un corps si respectable[2] : digne de cet homme qui jouit de l'avantage si rare de réunir tous les suffrages; que Rome, que la France, la cour et les provinces chérissent à l'envi; dont l'esprit, ami du vrai, prompt à le saisir, à le démêler, semble être conduit par je ne sais quel instinct sublime d'une ame droite et pure; dont l'éloquence naïve plaît et persuade à la fois par le seul charme du vrai rendu dans sa noble simplicité, éloquence préférable à tous les

(1) L'assemblée du clergé.

(2) Le cardinal de La Rochefoucauld.

brillans de l'art, et la seule digne d'un homme ; qui enfin toujours bon, toujours simple et toujours grand, ne doit qu'à ses seules vertus cette considération si universelle et si flatteuse, supérieure à l'éclat même de sa haute naissance et des honneurs qui l'environnent.

PREMIÈRE PARTIE.

L'étrange tableau que celui de l'univers avant le christianisme ! Toutes les nations plongées dans les superstitions les plus extravagantes, les ouvrages de l'art, les plus vils animaux, les passions même et les vices déifiés, les plus affreuses dissolutions des mœurs autorisées par l'exemple des dieux, et souvent même par les lois civiles. Quelques philosophes en petit nombre n'avaient appris de leur raison qu'à mépriser le peuple et non à l'éclairer. Indifférens sur les erreurs grossières de la multitude, égarés eux-mêmes par les leurs qui n'avaient que le frivole avantage de la subtilité, leurs travaux s'étaient bornés à partager le monde entre l'idolâtrie et l'irréligion. Au milieu de la contagion universelle, les seuls Juifs s'étaient conservés purs ; ils avaient traversé l'étendue des siècles, environnés de toutes parts de l'impiété et de la superstition qui couvraient la terre, et dont les progrès s'étaient arrêtés autour d'eux. C'est ainsi qu'autrefois on les avait vus marcher entre les flots de la Mer-Rouge suspendus pour leur ouvrir un passage. Mais ce même peuple, ce peuple de Dieu par excellence, ignorait la grandeur du trésor qu'il devait donner à la terre ; son orgueil avait resserré dans les bornes étroites d'une seule nation l'immensité des miséricordes d'un Dieu. Jésus-Christ paraît ; il apporte une doctrine nouvelle, il annonce aux hommes que la lumière

va se lever pour eux, que la vertu sera mieux connue, mieux pratiquée ; le bonheur doit en être la suite. La religion se répand sur la terre, et les hommes plus éclairés, plus vertueux, plus heureux, goûtent et découvrent tout à la fois les avantages du christianisme.

L'Évangile est annoncé, les temples et les idoles tombent sans effort. Leur chute n'est due qu'au pouvoir de la vérité, et l'univers éclairé par la religion chrétienne s'étonne d'avoir été idolâtre. Les superstitions que l'on quitte sont si extravagantes qu'à peine ose-t-on faire un mérite à la religion d'une chose où il semble que la raison l'ait prévenue. Cependant, malgré les raisonnemens des philosophes et les railleries des poètes, ils subsistaient toujours ces temples et ces idoles ; le peuple, esclave toujours docile à l'empire des sens, suivait avec plaisir une religion dont l'éclat séducteur ne laissait pas réfléchir à son absurdité. En vain les philosophes l'insultaient ; que mettaient-ils à la place d'une erreur qui flattait les sens et qui était à la portée du peuple ? Des rêveries ingénieuses, tout au plus des systèmes enfantés par l'orgueil, soutenus par des sophismes trop subtils pour séduire l'homme ignorant. Disons tout : les plus grands génies avaient encore plus besoin de la religion chrétienne que le peuple parce qu'ils s'égaraient avec plus de raffinement et de réflexion. Quelles ténèbres encore dans leurs opinions sur la divinité, la nature de l'homme, l'origine des êtres ! Rappellerai-je ici l'obscurité, la bizarrerie, l'incertitude de presque tous les philosophes dans leurs raisonnemens, les idées de Platon, les nombres de Pythagore les extravagances théurgiques de Plotin, de Porphyre et de Iamblique. Le genre humain, par rapport aux vérités même que la raison lui démontre d'une manière plus sensible, a-t-il donc une espèce d'enfance ? Nos théologiens scolastiques, tant décriés par la sécheresse de leur méthode,

n'ont-ils pas eu, dans le sein même de la barbarie, des connaissances plus vastes, plus sûres et plus sublimes sur les plus grands objets?

N'aurais-je pas même raison d'ajouter que c'est à eux que nous devons en quelque sorte le progrès des sciences philosophiques? Lorsque l'Université de Paris naissante entreprit de marcher d'un pas égal dans la carrière de toutes les sciences; lorsque l'histoire, la physique et les autres connaissances ne pouvaient percer les ténèbres de ces siècles grossiers; l'étude de la religion, la théologie cultivée dans les écoles, et en particulier dans ce sanctuaire de la faculté, cette science qui participe à l'immutabilité de la religion prêta en quelque sorte son appui à cette partie de la philosophie qui s'unit de si près avec elle, qui entrelace pour ainsi dire ses branches avec les siennes. Elle porta la métaphysique au point où l'éloquence et le génie de la Grèce et de Rome n'avaient pu l'élever.

A ces noms respectés de Rome et de la Grèce, quelles réflexions viennent me saisir? Superbe Grèce! où sont ces villes sans nombre que ta splendeur avait rendues si brillantes? Une foule de barbares a effacé jusqu'aux traces de ces arts par lesquels tu avais autrefois triomphé des Romains et soumis tes vainqueurs même. Tout a cédé au fanatisme de cette religion destructive qui consacre la barbarie: l'Égypte, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, tout a disparu devant ses progrès. On les cherche dans elles-mêmes, et l'on ne voit plus que la paresse, l'ignorance et un despotisme brutal établis sur leurs ruines. Notre Europe n'a-t-elle donc pas été aussi la proie des barbares du Nord? Quel heureux abri peut conserver au milieu de tant d'orages le flambeau des sciences prêt à s'éteindre? Quoi! cette religion qui s'était établie dans Rome, qui s'était attachée à elle malgré elle-même, la soutint, la fit survivre

à sa chute ! Oui, par elle seule ces vainqueurs féroces, déposant leur fierté, se soumirent à la raison, à la politesse des vaincus, en portèrent eux-mêmes la lumière dans leurs anciennes forêts et jusqu'aux extrémités du Nord. Elle seule a transmis dans nos mains ces ouvrages immortels où nous puisons encore les préceptes et les exemples du goût le plus pur, et qui, à la renaissance des lettres, nous ont du moins épargné l'excessive lenteur des premiers pas. Par elle seule enfin ce génie qui distinguait la Grèce et Rome d'avec les barbares vit encore aujourd'hui dans l'Europe ; et si tant de ravages coup sur coup, si les divisions des conquérans, les vices de leurs gouvernemens, le séjour de la noblesse à la campagne, le défaut de commerce, le mélange de tant de peuples et leurs langages retinrent long-temps l'Europe dans une ignorance grossière, s'il a fallu du temps pour effacer toutes les traces de la barbarie, du moins les monumens du génie, les modèles du goût peu consultés, peu suivis, furent conservés dans les mains de l'ignorance comme des dépôts pour être ouverts dans des temps plus heureux. L'intelligence des langues anciennes fut perpétuée par la nécessité du service divin. Cette connaissance demeura long-temps sans produire des effets sensibles, mais elle subsista comme les arbres dépouillés de leurs feuilles par l'hiver subsistent au milieu des frimats pour donner encore des fleurs dans un nouveau printemps.

Enfin la religion chrétienne, en inspirant aux hommes un zèle tendre pour les progrès de la vérité, ne l'a-t-elle pas en quelque sorte rendue féconde ? En établissant un corps de pasteurs pour l'instruction des peuples, n'a-t-elle pas rendu par-là l'étude nécessaire à un grand nombre de personnes, et dès lors tendu les mains à une foule de génies répandus sur la masse des hommes ? Plus d'hommes ne se sont-ils pas appliqués aux lettres, et par conséquent

plus de grands hommes! Mais, dans l'abondance des preuves que mon sujet me présente, puis-je les développer toutes? Je me hâte de passer à des bienfaits plus importans et plus dignes de la religion : au progrès de la vertu.

Ici je succombe encore plus et je cède à l'immensité de la matière. Je passe avec rapidité sur l'amour de Dieu dont la religion chrétienne seule a fait l'essence du culte divin, borné dans les autres religions à demander des biens et à détourner des maux; sur la sévérité de notre loi qui, embrassant les pensées et les sentimens les plus secrets, a appris aux hommes à remonter à la source de leurs passions, et à les captiver avant qu'elles aient pu faire leurs ravages. Mais combien je tourne les yeux vers les choses précieuses que je laisse! Combien je regrette tant d'objets d'admiration qu'offre l'histoire des premiers chrétiens! Leur courage au milieu des supplices, le spectacle de leurs mœurs si pures, et le contraste de leur sainteté avec les abominations étalées et consacrées dans les fêtes du paganisme. Forcé de me borner, je m'arrêterai du moins à ces vertus purement humaines dont les ennemis de la religion se glorifient d'être les apôtres, à ces sentimens de la nature qu'on ose lui reprocher d'avoir affaiblis.

Quoi donc! elle aurait affaibli les sentimens de la nature, cette religion dont le premier pas a été de renverser les barrières qui séparaient les Juifs des Gentils? cette religion qui en apprenant aux hommes qu'ils sont tous frères, enfans d'un même Dieu, ne formant qu'une famille immense sous un père commun, a renfermé dans cette idée sublime l'amour de Dieu et l'amour des hommes, et dans ces deux amours tous les devoirs?

Elle aurait affaibli les sentimens de la nature, cette religion dont un des premiers apôtres (celui-là même que

Jésus aimait), accablé d'années, se faisait encore porter dans les assemblées des fidèles, et là n'ouvrait une bouche mourante que pour leur dire : *Mes enfans, aimez-vous les uns et les autres!* Elle aurait affaibli les sentimens de la nature, cette religion dont la charité, les soins attentifs à soulager tous les malheureux ont fait le caractère constant auquel on a toujours reconnu ses disciples? «Quoi! dit un empereur fameux par son apostasie en écrivant aux prêtres des idoles, les Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres; ces nouveaux venus nous enlèvent notre vertu; ils couvrent d'opprobre notre négligence et notre inhumanité!» Ce prince vraiment singulier par un mélange bizarre de raison et de folie, Platon, Alexandre et Diogène à la fois, devenu ennemi du christianisme par un fanatisme ridicule pour des erreurs consacrées à ses yeux par leur antiquité, et assez décriées en même temps pour laisser entrevoir à son orgueil dans leur rétablissement la gloire piquante de la nouveauté; *Julien*, en un mot, est forcé par la vérité de rendre ce témoignage à la vertu des chrétiens.

Elle aurait affaibli les sentimens de la nature, cette religion? Eh quoi! dans Athènes, dans Rome, une politique ignorante et cruelle autorisait les pères à exposer leurs enfans; même dans ce vaste empire situé à l'extrémité de l'Asie, dans cet empire si vanté pour la prétendue sagesse de ses lois, la nature est outragée par cette horrible coutume; ses plus tendres cris étouffés n'excitent pas la stupide indifférence des lois chinoises; sa voix ne s'est point fait entendre au cœur d'un Solon, d'un Numa, d'un Aristote, d'un Confucius! O religion sainte! c'est vous qui avez aboli cette coutume affreuse, et si la honte et la misère sont encore quelquefois plus fortes que l'horreur que vous en avez inspirée, c'est vous qui avez ouvert ces asiles où tant de victimes infortunées re-

çoivent de vous la vie et deviennent des citoyens utiles; c'est vous qui, par le zèle de tant d'hommes apostoliques que vous portez aux extrémités du monde, devenez la mère des enfans également abandonnés par leurs parens et par des lois qu'on nous vante comme le chef-d'œuvre de la raison.

O religion sainte! on jouit de vos bienfaits et l'on cherche à se cacher qu'on les tient de vous. Quel esprit de douceur, de générosité, répandu dans l'univers, a rendu nos mœurs moins cruelles? Si Théodose, dans la punition d'une ville coupable, écoute plus encore sa colère que sa justice, Ambroise lui refuse l'entrée de l'église; Louis VII expie par une pénitence rigoureuse le saccagement et l'incendie de Vitri. Ces exemples et tant d'autres ont à la longue répandu la douceur du christianisme dans les esprits. Peu à peu ils sont devenus plus humains; et comment même ont-ils eu besoin d'un temps si long? Comment cette humanité, cet amour des hommes que notre religion a consacrés sous le nom de charité, n'avaient-ils pas même de noms chez les anciens? La sensibilité aux malheurs d'autrui n'eût-elle donc pas gravé dans tous les cœurs ses impressions assez vivement pour faire reconnaître la sainteté de la morale chrétienne? L'étaient-elles trop peu pour la rendre inutile? C'est donc après quatre mille ans que Jésus-Christ est venu apprendre aux hommes à s'aimer. Il a fallu que sa doctrine, en ranimant ces principes de sensibilité que chaque homme retrouve dans son cœur, ait en quelque sorte dévoilé la nature à elle-même.

Ici serait-il possible de ne point mêler les preuves du progrès de la vertu parmi les hommes avec celles de l'accroissement de leur bonheur? Non, ces deux choses sont unies trop étroitement, et vainement les règles de l'éloquence prescriraient de séparer dans le discours ce qui

est si près de se confondre dans la vérité! Quel autre motif que celui de la religion a jamais engagé une foule de personnes à ne plus connaître d'autre intérêt que celui des pauvres? Qui pourrait compter ces établissemens utiles qu'a élevés parmi nous une heureuse émulation à chercher des malheureux et des besoins négligés, et une heureuse industrie à les découvrir? Établissemens dans lesquels, par le zèle partagé des fidèles, le corps entier de l'église embrasse à la fois le soulagement de tous ceux qui souffrent. Ceux-ci se dévouent à l'instruction des enfans, ceux-là à celle des pauvres de la campagne. Des chrétiens gémissent dans les fers des barbares : des hommes qui ne les connaissent pas quittent leur patrie, passent les mers, s'exposent à mille dangers pour les délivrer ; les victimes même de la justice des hommes trouvent encore des consolations dans le sein de la religion, et des ressources dans la piété des fidèles.

Temples élevés à Jésus-Christ dans la personne des pauvres, ouvrez-vous à nos yeux; montrez-nous l'humanité dans tout l'excès de sa faiblesse et de sa misère, et la religion dans toute sa grandeur; montrez-nous autour de ces lits de souffrance et de larmes des personnes délicates, élevées dans la pourpre, s'empressant, malgré l'horreur et le dégoût d'un si triste spectacle, à rendre aux malades les services les plus pénibles et les plus assidus.

Des incrédules vertueux ont été souvent les apôtres de la bienfaisance et de l'humanité, mais nous les voyons rarement dans ces asiles du malheur. La raison parle; c'est la religion qui fait agir.

Ce n'est point aux Tite, aux Trajan, aux Antonin que la terre doit l'abolition des combats de gladiateurs, de ces jeux où le sang humain coulait au milieu des applaudissemens populaires. C'est à Constantin, ou plutôt c'est à Jésus-Christ; c'est par les mains d'un prince à qui

l'histoire reproche d'avoir été cruel que la religion a répandu des bienfaits plus grands que n'a fait la bonté même des princes privés de ses lumières.

Partout où s'est étendu leur empire, les cirques, les amphithéâtres sont à la fois des monumens de leur goût, de leur puissance, de la grandeur et de l'inhumanité romaines.

Oh! que j'aime bien mieux ces édifices gothiques destinés aux pauvres et à l'orphelin! Monumens respectables de la piété des princes chrétiens et de l'esprit de la religion, si votre architecture grossière blesse la délicatesse de nos yeux, vous serez toujours chers aux cœurs sensibles.

Que d'autres admirent dans cette retraite préparée à ceux qui dans les combats ont sacrifié pour l'état leur vie et leur santé toutes les richesses des arts rassemblés, étalant aux yeux des nations la magnificence de Louis XIV, et portant notre gloire au niveau de celle des Grecs et des Romains; j'admirerai l'usage de ces arts que l'honneur sublime de servir au bonheur des hommes élève encore plus haut qu'ils ne l'ont jamais été dans Rome et dans Athènes.

Ainsi, partout où s'étend le christianisme, les monumens de son zèle pour le bonheur de l'humanité portent à la fois dans tous les siècles le témoignage de son utile et généreuse bienveillance. Ils s'élèvent de toutes parts; peu à peu ils couvrent la surface de l'univers. Mais que dis-je? l'univers lui-même, considéré sous le point de vue le plus vaste, n'est-il pas un moment de ses bienfaits? Quel tableau nous présentent ses révolutions depuis l'établissement du christianisme? Les passions couvrant, comme dans tous les temps, la terre de leurs ravages, et la religion au milieu d'elles, tantôt réprimant leur impétuosité, tantôt répandant ses secours et ses consolations où elles ont fait sentir leurs ravages.

O Amérique ! vastes contrées ! n'avez-vous été dévoilées à nos regards que pour être les tristes victimes de notre ambition et de notre avarice ? quelles scènes d'horreurs et de cruautés nous ont fait connaître ! Des nations entières disparaissent de la terre, ou englouties dans les mines, ou anéanties tantôt par la rigueur des supplices, tantôt par le supplice continué d'un esclavage plus dur que la mort, sous des maîtres qui dédaignent même d'en adoucir la rigueur pour en tirer plus long-temps le profit. Mais la religion ne fut que le prétexte de ces horreurs qu'elle réprouvait avec force ; et ce fut un de ses pontifes, le pieux *Las-Casas* qui, les dénonçant à l'Europe, en adoucit un peu les calamités.—Ah ! détournons nos yeux de si tristes images. Jetons-les sur les immenses déserts de l'intérieur de l'Amérique. —Ici ce ne sont plus des conquérans guidés par l'intérêt ou l'ambition : ce sont des missionnaires que l'esprit de Jésus-Christ anime, qui, à travers mille dangers, poursuivent de tous côtés des hommes grossiers qu'ils veulent rendre heureux. Des peuplades nombreuses se forment de jour en jour ; peu à peu les sauvages en devenant hommes se disposent à devenir chrétiens. La terre jusqu'alors inculte est fécondée par des mains rendues industrieuses. Des lois fidèlement observées maintiennent à jamais la tranquillité dans ces climats fortunés. Les ravages de la guerre y sont inconnus. L'égalité en bannit la pauvreté et le luxe, et y conserve, avec la liberté, la vertu et la simplicité des mœurs : nos arts s'y répandent sans nos vices.

Peuples heureux ! ainsi vous avez été portés tout à coup des ténèbres les plus profondes à une félicité plus grande que celle des nations policées. Vastes régions de l'Amérique, cessez de vous plaindre des fureurs de l'Europe. Elle vous a porté sa religion faite pour éclairer l'esprit, pour adoucir les mœurs ; dès qu'elle y sera fidèle elle répandra

parmi vous toutes les vertus et le bonheur qui les suit. Elle-même y trouva la protection de ses sociétés politiques et le plus ferme appui de sa félicité.

SECONDE PARTIE.

La nature a donné à tous les hommes le droit d'être heureux.

Des besoins, des désirs, des passions, une raison qui se combine en mille manières avec ces différens principes, sont les forces dont elle les a doués pour y parvenir.

Mais trop bornés dans leurs vues, trop petitement intéressés, presque toujours opposés les uns aux autres dans la recherche des biens particuliers, il leur fallait le sceau d'une puissance supérieure, d'un sentiment élevé qui, embrassant le bonheur de tous, pût diriger au même but et concilier tant d'intérêts différens.

Voyez cet agent universel de la nature, l'eau, qui, filtrée par mille canaux insensibles, distribue aux productions de la terre leurs sucs nourriciers, couvre le sol de verdure et porte partout la vie et la fécondité; qui, recueillie en plus grand amas dans les rivières et dans la mer, est le lien du commerce des hommes et réunit toutes les parties de l'univers; également répandue sur toute la surface de la terre, elle n'en ferait qu'une vaste mer; les germes seraient étouffés par l'élément qui doit les développer. Il a fallu que les montagnes portassent leurs têtes au-dessus des nuages pour rassembler autour d'elles les vapeurs de l'atmosphère, et qu'une pente variée à l'infini, depuis leur sommet jusqu'aux plus grandes profondeurs, en dirigeant le cours des eaux, distribuât partout leur bienfait.

Voilà l'image de la souveraineté, de cette subordination nécessaire entre tous les ordres de l'état, de cette sage distribution de la dépendance et de l'autorité qui en unit toutes les parties.

De là les deux points sur lesquels roule la perfection des sociétés politiques, la sagesse et l'équité des lois, l'autorité qui les appuie. Des lois qui combinent tous les rapports que la nature ou les circonstances peuvent mettre entre les hommes, qui balancent toutes les conditions et qui, de même qu'un pilote habile sait avancer presque à l'opposite du vent par une adroite disposition de ses voiles, sachent diriger au bonheur public les intérêts, les passions et les vices mêmes des particuliers. — Une autorité établie sur des fondemens solides qui réprime l'indépendance sans opprimer la liberté. — En deux mots, faire le bonheur des sociétés, en assurer la durée, voilà le but et la perfection de la politique ; et c'est par rapport à ces deux grands objets que nous allons examiner les progrès de l'art de gouverner, et montrer combien il a été amélioré par le christianisme.

Les premiers législateurs étaient hommes et leurs lois portent l'empreinte de leur faiblesse. Quelle vue pouvait être assez vaste pour reconnaître d'un coup d'œil tous les élémens des sociétés politiques ? Serait-ce dans l'enfance de l'humanité qu'on aurait pu résoudre le plus difficile comme le plus intéressant des problèmes ? Et dans ce labyrinthe ténébreux, où la raison sans expérience ne pouvait manquer de s'égarer, n'était-il pas pardonnable aux législateurs de suivre quelquefois la lueur trompeuse des passions de la multitude ? De là ces vertus chimériques, ces vertus de système auxquelles on a si souvent immolé la vertu véritable ; de là ces fausses idées de l'utilité publique restreinte à un petit nombre de citoyens.

Quel plan que celui de Lycurgue qui, abandonnant cette

sage économie de la nature par laquelle elle se sert des intérêts et des désirs des particuliers pour remplir ses vues générales et faire le bonheur de tous, détruisit toute idée de propriété, viola les droits de la pudeur, anéantit les plus tendres liaisons du sang! Son projet était si extravagant qu'il fut obligé d'interdire à ses citoyens la culture des terres et tous les arts nécessaires à la vie. Il fallut que pour faire jouir leurs maîtres d'une égalité qui ne produisait pas même la liberté, un peuple entier d'esclaves fût soumis à la plus cruelle tyrannie. Jouets des caprices de ces maîtres barbares, on les dépouille de tous les droits de l'humanité et même des droits sacrés de la vertu. On les force de se livrer à des excès déshonorans et de se rendre eux-mêmes l'exemple du vice pour en inspirer l'horreur aux jeunes Lacédémoniens. On pousse en eux l'avilissement de l'humanité jusqu'à regarder comme une action indifférente de les tuer même sans raison. Pour procurer à dix mille citoyens le rare bonheur de mener la vie la plus austère, de faire toujours la guerre sans rien conquérir, des lois sacrifient tout un peuple et ne rendent pas même heureux le petit nombre qu'elles favorisent.

Malheur aux nations dont un faux esprit de système a ainsi conduit les législateurs; ceux qui s'y livrent ne font que resserrer leur objet pour l'embrasser. Les hommes en tout ne s'éclairent que par le tâtonnement de l'expérience. Les plus grands génies sont eux-mêmes entraînés par leur siècle, et les législateurs n'ont fait souvent qu'en fixer les erreurs en voulant fixer leurs lois. Presque tous ont négligé d'ouvrir la porte aux corrections dont tous les travaux des hommes ont besoin, ou d'en rendre les moyens faciles; et il n'est resté pour remédier aux abus que la ressource, plus triste que les abus mêmes d'une révolution totale, qui, détruisant la puissance que les lois tirent de l'autorité souveraine, ne leur laisse que celles

qu'elles reçoivent de leur utilité, ou de leur conformité avec l'équité naturelle.

Mais ni les progrès lents et successifs, ni la variété des événemens qui élèvent les états sur les ruines les uns des autres, n'ont pu abolir un vice fondamental enraciné chez toutes les nations, et que la seule religion a pu détruire. Une injustice générale a régné dans les lois de tous les peuples. Je vois partout que les idées de ce qu'on a nommé le bien public ont été bornées à un petit nombre d'hommes; je vois que les législateurs les plus désintéressés pour leur personne ne l'ont point été pour leurs concitoyens, pour la société, ou pour la classe de la société dont ils faisaient partie; c'est que l'amour-propre, pour embrasser une sphère plus étendue, n'en est pas moins disposée à l'injustice quand il n'est pas contenu par de grandes lumières; c'est qu'on a presque toujours mis la vertu à se soumettre aux opinions dans lesquelles on est né; c'est que ces opinions sont l'ouvrage de la multitude qui nous entoure, et que la multitude est toujours plus injuste que les particuliers, parce qu'elle est plus aveugle et plus exempte de remords.

Ainsi dans les anciennes républiques la liberté était moins fondée sur le sentiment de la noblesse naturelle des hommes que sur un équilibre d'ambition et de puissance entre les particuliers. L'amour de la patrie était moins l'amour de ses concitoyens qu'une haine commune pour les étrangers. De là les barbaries que les anciens exerçaient envers leurs esclaves; de là cette coutume de l'esclavage répandue autrefois sur toute la terre; ces cruautés horribles dans les guerres des Grecs et des Romains; cette inégalité barbare entre les deux sexes qui règne encore aujourd'hui dans l'Orient; ce mépris de la plus grande partie des hommes, inspiré presque partout aux hommes comme une vertu, poussé dans l'Inde jusqu'à

craindre de toucher un homme de basse naissance; de là la tyrannie des grands envers le peuple dans les aristocraties héréditaires, le profond abaissement et l'oppression des peuples soumis à d'autres peuples. Enfin partout les plus forts ont fait les lois et ont accablé les faibles; et si l'on a quelquefois consulté les intérêts d'une société, on a toujours oublié ceux du genre humain.

Pour y rappeler les droits et la justice, il fallait un principe qui pût élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes et de tout ce qui les environne, qui pût leur faire envisager toutes les nations et toutes les conditions d'une vue équitable, et en quelque sorte par les yeux de Dieu même: c'est ce que la religion a fait. En vain les états auraient été renversés, les mêmes préjugés régnaient par toute la terre, et les vainqueurs y étaient soumis comme les vaincus. En vain l'humanité éclairée en aurait-elle exempté un prince, un législateur; aurait-il pu corriger par ses lois une injustice intimement mêlée à toute la constitution des états, à l'ordre même des familles, à la distribution des héritages? N'était-il pas nécessaire qu'une pareille révolution dans les idées des hommes se fît par degrés insensibles, que les esprits et les cœurs de tous les particuliers fussent changés? Et pouvait-on l'espérer d'un autre principe que celui de la religion? Quel autre aurait pu combattre et vaincre l'intérêt et le préjugé réunis? Le crime de tous les temps, le crime de tous les peuples, le crime des lois mêmes, pouvait-il exciter des remords, et produire une révolution générale dans les esprits?

La religion chrétienne seule y a réussi. Elle seule a mis les droits de l'humanité dans tout leur jour. On a enfin connu les vrais principes de l'union des hommes et des sociétés; on a su allier un amour de préférence pour la société dont on fait partie avec l'amour général de l'humanité. L'homme a trouvé dans son cœur cette ten-

dresse que la Providence y a répandue pour tous les hommes, mais dont la vivacité mesurée sur leurs besoins mutuels, plus forte dans la proximité, semble s'évanouir en se répandant sur une plus vaste circonférence. Près de nous, les hommes ont plus besoin de nous, et notre cœur nous porte plus rapidement vers eux. Hors de la portée de nos secours, qu'ont-ils besoin de notre tendresse? Ils n'échappent à notre cœur et à nos bienfaits qu'en échappant à notre vue; de là cette vivacité graduée du sentiment selon la distance des objets; de là l'amour de nos parens et de nos amis si vif et si tendre, celui de notre pàtrie et du gouvernement qui nous protége, amour plus actif peut-être que sensible; enfin l'amour de l'humanité plus étendu, qui paraît plus faible, mais dont toutes les forces partagées se réunissent pour maîtriser notre ame à la vue d'un malheureux : degrés tous justes quoique inégaux, tous pesés dans la balance équitable de la bonté d'un Dieu.

Développés par la religion chrétienne, ces sentimens ont adouci les horreurs même de la guerre. Par elle ont cessé ces suites affreuses de la victoire, ces villes réduites en cendres, ces nations passées au fil de l'épée; les prisonniers, les blessés massacrés de sang-froid, ou conservés pour l'ignominie du triomphe, sans respect du trône même; toutes ces barbaries du droit public des anciens sont ignorées parmi nous : les vainqueurs et les vaincus reçoivent dans les mêmes hôpitaux les mêmes secours. Par elle les esclaves même sont devenus libres dans la plus grande partie de l'Europe. Elle n'a point aboli partout l'esclavage, quoiqu'elle l'ait partout adouci, parce qu'elle ne s'est point servi d'une loi précise qui eût donné à la constitution des sociétés une secousse trop subite; et il n'est que plus glorieux pour elle d'avoir pu arracher les hommes à leur intérêt sans aucun précepte formel, seu-

lement en adoucissant peu à peu leurs esprits, en inspirant à leur cœur l'humanité et la justice. Par elle seule les lois n'ont plus été l'instrument de l'oppression; elles ont tenu la balance entre les puissans et les faibles, elles sont devenues véritablement justes.

Ce n'est point assez encore : les lois doivent enchaîner les hommes, mais les enchaîner pour leur bonheur ; il faut qu'en même temps elles s'appliquent à rendre leurs chaînes plus légères, et sachent en resserrer les chaînons avec force ; qu'une heureuse harmonie entre la partie qui gouverne et la partie qui obéit, également contraire à la tyrannie et à la licence, maintienne à jamais l'ordre et la tranquillité dans l'état. Heureuses les sociétés politiques où l'édifice du gouvernement tient sa solidité et sa durée des mêmes ornemens, de la même ordonnance qui en fait l'agrément et la beauté. Heureuses les nations où la félicité des sujets et la puissance des rois se servent l'une à l'autre d'appui ! Heureux les peuples dont les liens mutuels assurent la prospérité, la richesse et la paix !

Mais n'est-ce pas à nos yeux que ce spectacle a été réservé ? Les siècles qui ont précédé l'établissement du christianisme, les peuples privés de ses lumières l'ont-ils connu ? Pourquoi celui des anciens qui a fait l'étude la plus profonde des gouvernemens, qui a su le mieux en comparer les principes, en peser les avantages, pourquoi le précepteur d'Alexandre croit-il impossible d'accorder l'autorité d'un seul avec la douceur du gouvernement ? Pourquoi ignore-t-il la différence de la monarchie et de la tyrannie ? Pourquoi l'histoire des anciennes républiques montre-t-elle qu'on n'y connaissait guère mieux la différence de la liberté et de l'anarchie ? C'est qu'elles n'avaient aucune idée de la monarchie que par l'histoire de leurs tyrans et par le despotisme des rois de Perse; c'est que le monde ne leur offrait jusqu'alors dans les di-

vers gouvernemens qu'une ambition sans bornes dans les uns, un amour aveugle de l'indépendance dans les autres, une balance continuelle d'oppression et de révolte.

Ne le dissimulons point, les hommes n'ont pas une raison assez supérieure pour sentir avant l'expérience la nécessité d'être soumis à l'autorité souveraine. Avares de leur liberté, portés vers ce bien suprême par l'impulsion réunie de tous leurs désirs particuliers, pouvaient-ils croire qu'il fût un prix capable de la payer? Pouvaient-ils croire qu'il y eût un moyen de la conserver sous des lois? C'est l'ambition qui a formé les premiers empires; c'est par elle que de nouveaux conquérans ont été successivement élevés sur les premiers. Les bornes de l'ambition ne sont point dans elle-même; elle a voulu que tout pliât sous ses caprices; les excès de sa tyrannie ont souvent produit la liberté. Ailleurs, les peuples fatigués de l'anarchie se sont rejetés dans les bras du despotisme. En vain, pour arrêter ces combats perpétuels des passions, des législateurs ont essayé de les captiver par des lois qui ne concordant pas avec les opinions et les mœurs ont été trop faibles contre les passions. Je crois voir une liqueur bouillante dans les vases fragiles qui la contiennent, elle s'en échappe de tous côtés, et souvent les brise avec éclat. La religion, en tempérant son effervescence, en donnant au cœur humain une solidité capable de le soutenir par lui-même, a pu seule fixer enfin ces balancemens funestes aux états.

En mettant l'homme sous les yeux d'un Dieu qui voit tout, elle a donné aux passions le seul frein qui pût les retenir; elle a donné des mœurs, c'est à dire des lois intérieures plus fortes que tous les liens extérieurs des lois civiles. Les lois captivent, elles commandent. Les mœurs font mieux, elles persuadent, elles engagent et rendent le commandement inutile. Il semble que les lois annon-

cent aux passions les obstacles qu'elles peuvent renverser. Un roi s'irrite contre la loi qui le gêne, le peuple contre celle qui l'asservit. Les mœurs n'opposent point une autorité visible contre laquelle il puisse se faire une réunion. Leur trône est dans tous les esprits. Se révolter contre elles c'est se révolter à la fois contre tous les hommes et contre soi-même. Aussi les mœurs ne sont et ne peuvent être violées que par quelques particuliers et dans quelques parties. En un mot, elles sont le frein le plus puissant pour les hommes, et presque le seul pour les rois. Or, la seule religion chrétienne a eu sur toutes les autres cet avantage par les mœurs qu'elle a introduites, d'avoir partout affaibli le despotisme. Voyez depuis l'Océan atlantique sans interruption jusqu'au-delà du Gange toutes les rigueurs de la tyrannie régner avec la religion de Mahomet! Jetez les yeux par-delà cette zone immense, et voyez au milieu de la barbarie le christianisme conserver chez les Abyssins la même sûreté pour les princes, la même aisance pour les sujets, le même gouvernement et les mêmes mœurs qu'il entretient dans l'Europe. Les limites de cette religion semblent être celles de la douceur du gouvernement et de la félicité publique.

En montrant aux rois le tribunal suprême d'un Dieu qui jugera leur cause et celle des peuples, elle a fait disparaître à leurs yeux mêmes la distance de leurs sujets à eux comme anéantie, comme absorbée dans la distance infinie des uns et des autres à la divinité. Elle les a en quelque sorte égalés dans leur abaissement commun. Les princes et les sujets ne sont plus deux puissances opposées qui, alternativement victorieuses, fassent passer sans cesse les états de la tyrannie à la licence, et de l'anarchie au despotisme. Les peuples, par la soumission que la religion leur inspire, les princes par la modération qu'ils tiennent d'elle, concourent également au même but, au

bonheur de tous. « Peuples, soyez soumis à l'autorité légitime, » a dit dans tous les temps cette religion; et lors même qu'elle voyait toute la puissance des empereurs armés contre elle, elle répétait encore : « Peuples, soyez soumis à l'autorité légitime; » mais elle n'a jamais cessé d'ajouter : « Et vous, qui jugez la terre; vous, rois, apprenez que Dieu ne vous a confié l'image de la puissance que pour le bonheur de vos peuples. Apprenez à ne plus regarder votre autorité comme l'unique but du gouvernement, à ne plus immoler la fin aux moyens. »

Les princes ont enfin compris ces vérités. Ils eussent autrefois regardé comme criminels ceux qui auraient osé seulement les penser. Leur manifestation est devenue l'éloge des rois, je le dis avec joie, parce que je vois en général les peuples plus heureux par cet esprit d'équité et de modération; je le dis avec reconnaissance, pour les princes capables d'en goûter les maximes; enfin, grace à la religion chrétienne, je le dis hardiment et sans crainte d'irriter les bons rois, en publiant ce qui est gravé dans leur cœur. Ames serviles, qui croyez flatter les rois en trahissant la cause de l'humanité, en leur persuadant qu'ils ne doivent considérer qu'eux, que les peuples ne sont faits que pour servir de base à leur grandeur et pour en porter le poids, vos honteuses adulations sont un outrage aux rois dignes de l'être.

Ce ne sera pas vous qui me désavouerez, grand prince, qui regardez le nom de *Bien-Aimé* comme le plus cher de vos titres, vous dont le cœur sait apprécier le trône par le pouvoir de faire des heureux; vous avez senti la douceur d'être aimé : ces cris de joie de tout un peuple transporté au moment où il apprit que des portes de la mort vous reveniez à la vie ont pénétré dans votre cœur : avouez-le, ce triomphe a été plus cher à votre sensibilité que le moment où, victorieux de trois nations réu-

nies, vos armes en imposèrent à l'Europe; on vous vit gémir sur une gloire qui coûtait tant de sang; vous soupirâtes dès lors après la paix, et vous l'avez faite enfin sans vous réserver d'autre avantage que celui d'avoir dicté le repos du monde : puissiez-vous en faire long-temps la félicité ! Puissiez-vous protéger long-temps une religion qui doit être si chère à votre cœur, qui ne respire que ce que vous respirez, le plus grand bonheur des hommes !

Et vous, messieurs, qui dans ce cours d'exercices travaillez à vous rendre dignes de la défendre, vous la connaissez trop bien pour ne pas l'aimer. Plus que jamais des défenseurs instruits et zélés lui sont nécessaires. L'église a sur vous les yeux; elle vous regarde comme le fonds de ses plus brillantes espérances, et vous les remplirez un jour.

SECOND DISCOURS

SUR LES PROGRÈS SUCCESSIFS DE L'ESPRIT HUMAIN, PRONONCÉ LE 11 DÉCEMBRE 1750.

Il est vraisemblable que ce discours avait, comme le précédent, un exorde particulièrement relatif à la circonstance et à la cérémonie pour lesquelles il était destiné. — Mais on n'a pas trouvé cet exorde.

Les phénomènes de la nature soumis à des lois constantes sont renfermés dans un cercle de révolutions tou-

jours les mêmes. Tout renaît, tout périt; et dans ces générations successives, par lesquelles les végétaux et les animaux se reproduisent, le temps ne fait que ramener à chaque instant l'image de ce qu'il a fait disparaître.

La succession des hommes, au contraire, offre de siècle en siècle un spectacle toujours varié. La raison, les passions, la liberté produisent sans cesse de nouveaux événemens. Tous les âges sont enchaînés par une suite de causes et d'effets qui lient l'état du monde à tous ceux qui l'ont précédé. Les signes multipliés du langage et de l'écriture, en donnant aux hommes les moyens de s'assurer la possession de leurs idées et de les communiquer aux autres, ont formé de toutes les connaissances particulières un trésor commun qu'une génération transmet à l'autre, ainsi qu'un héritage toujours augmenté des découvertes de chaque siècle; et le genre humain, considéré depuis son origine, paraît aux yeux d'un philosophe un tout immense qui lui-même a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès.

On voit s'établir des sociétés, se former des nations qui tour à tour dominent d'autres nations ou leur obéissent. Les empires s'élèvent et tombent : les lois, les formes du gouvernement se succèdent les unes aux autres; les arts, les sciences se découvrent et se perfectionnent. Tour à tour retardés et accélérés dans leurs progrès, ils passent de climats en climats. L'intérêt, l'ambition, la vaine gloire changent perpétuellement la scène du monde, inondent la terre de sang; et au milieu de leurs ravages les mœurs s'adoucissent, l'esprit humain s'éclaire; les nations isolées se rapprochent les unes des autres; le commerce et la politique réunissent enfin toutes les parties du globe; et la masse totale du genre humain, par des alternatives de calme et d'agitations, de biens et de maux, marche toujours, quoique à pas lents, à une perfection plus grande.

Les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas de présenter à vos yeux un tableau si vaste. Nous essaierons seulement d'indiquer le fil des progrès de l'esprit humain; et quelques réflexions sur la naissance, les accroissemens, les révolutions des sciences et des arts rapprochés de la suite des faits historiques formeront tout le plan de ce discours.

Les livres saints, après nous avoir éclairés sur la création de l'univers, l'origine des hommes et la naissance des premiers arts, nous font bientôt voir le genre humain concentré de nouveau dans une seule famille par un déluge universel. A peine commençait-il à réparer ses pertes, que la division miraculeuse des langues força les hommes de se séparer. La nécessité de s'occuper des besoins pressans de la nourriture dans des déserts stériles et qui n'offraient que des bêtes sauvages, les obligea de s'écarter les uns des autres dans toutes les directions, et hâta leur diffusion dans tout l'univers. Bientôt les premières traditions furent oubliées. Les nations séparées par de vastes espaces, et plus encore par la diversité des langages, inconnues les unes aux autres, furent presque toutes plongées dans la même barbarie où nous voyons encore les Américains indigènes.

Mais les ressources de la nature et le germe fécond des sciences se trouvent partout où il y a des hommes. Les connaissances les plus sublimes ne sont et ne peuvent être que les premières idées sensibles développées ou combinées; de même que l'édifice dont la hauteur étonne le plus nos regards s'appuie nécessairement sur cette terre que nous foulons aux pieds; et les mêmes sens, les mêmes organes, le spectacle du même univers ont partout donné aux hommes les mêmes idées, comme les mêmes besoins et les mêmes penchans leur ont partout enseigné les mêmes arts.

Une clarté faible commence à percer la nuit étendue sur toutes les nations et se répand de proche en proche. Les habitans de la Chaldée plus voisins de la source des premières traditions, les Égyptiens, les Chinois paraissent devancer le reste des peuples, d'autres les suivent de loin; les progrès amènent d'autres progrès. L'inégalité des nations augmente: ici les arts commencent à naître; là ils avancent à grands pas vers la perfection. Plus loin ils s'arrêtent dans leur médiocrité; ailleurs les premières ténèbres ne sont point encore dissipées; et dans cette inégalité variée à l'infini, l'état actuel de l'univers, en présentant à la fois sur la terre toutes les nuances de la barbarie et de la politesse, nous montre en quelque sorte sous un seul coup d'œil les monumens, les vestiges de tous les pas de l'esprit humain, l'image de tous les degrés par lesquels il a passé, l'histoire de tous les âges.

La nature n'est-elle donc pas partout la même? Et si elle conduit tous les hommes aux mêmes vérités, si leurs erreurs mêmes se ressemblent, pourquoi ne marchent-ils pas tous d'un pas égal dans cette route qui leur est tracée? Sans doute l'esprit humain renferme partout le principe des mêmes progrès; mais la nature, inégale en ses bienfaits, a donné à certains esprits une abondance de talens qu'elle a refusée à d'autres: les circonstances développent ces talens ou les laissent enfouir dans l'obscurité; et de la variété infinie de ces circonstances naît l'inégalité des progrès des nations.

La barbarie égale tous les hommes; et, dans les premiers temps, ceux qui naissent avec du génie trouvent à peu près les mêmes obstacles et les mêmes ressources. Cependant les sociétés se forment et s'étendent; les haines des nations, l'ambition ou plutôt l'avarice, seule ambition des peuples barbares, multiplient les guerres et les ravages; les conquêtes, les révolutions mêlent en mille manières

les peuples, les langages, les mœurs. Les chaînes de montagnes, les grands fleuves, les mers, en arrêtant entre certaines bornes les courses des peuples, et par conséquent leurs mélanges, formèrent des langues générales qui devinrent un lien pour plusieurs nations et partagèrent toutes celles de l'univers en un certain nombre de classes. Le labourage rendit les habitations plus fixes; il nourrit plus d'hommes qu'il n'en occupa, et dès lors imposa à ceux qu'il laissa oisifs la nécessité de se rendre utiles ou redoutables aux cultivateurs. De là les villes, le commerce, les métiers, les arts même de simple agrément, la séparation des professions, la différence de l'éducation, l'inégalité des conditions plus grande; de là ce loisir par lequel le génie dégagé du poids des premiers besoins sort de la sphère étroite où ils le retiennent, et dirige toutes ses forces à la culture des sciences; de là cette allure plus vigoureuse et plus rapide de l'esprit humain, qui entraîne toutes les parties de la société et qui reçoit de leur perfection une vivacité nouvelle. Les passions se développèrent avec le génie, l'ambition prit des forces, la politique lui prêta des vues toujours plus vastes, les victoires eurent des suites plus durables et formèrent des empires dont les lois, les mœurs, le gouvernement, influant diversement sur le génie, devinrent une espèce d'éducation générale pour les nations, et mirent entre un peuple et un peuple la même différence que l'éducation met entre un homme et un homme.

Réunis, divisés, élevés sur les ruines les uns des autres, les empires se suivent avec rapidité. Leurs révolutions font succéder les uns aux autres tous les états possibles, rapprochent et séparent tous les élémens des corps politiques. Il se fait comme un flux et reflux de la puissance d'une nation à l'autre; et, dans la même nation, des princes à la multitude et de la multitude aux princes. Dans ces

balancemens tout se rapproche peu à peu de l'équilibre et prend à la longue une situation plus fixe et plus tranquille. L'ambition, en formant les grands états des débris d'une foule de petits, met elle-même des bornes à ses ravages; la guerre ne désole plus que les frontières des empires; les villes et les campagnes commencent à respirer dans le sein de la paix; les liens de la société unissent un plus grand nombre d'hommes; la communication des lumières devient plus prompte et plus étendue, et les arts, les sciences, les mœurs avancent d'un pas plus rapide dans leur progrès. Ainsi que les tempêtes qui ont agité les flots de la mer, les maux inséparables des révolutions disparaissent; le bien reste et l'humanité se perfectionne. Au milieu de cette combinaison variée d'événemens tantôt favorables, tantôt contraires, dont l'action opposée doit à la longue s'entredétruire, le génie que la nature, en le distribuant à quelques hommes, a cependant répandu sur la masse totale à des distances égales à peu près, agit sans cesse, et par degrés ses effets deviennent sensibles.

Sa marche d'abord lente, ignorée, ensevelie dans l'oubli général où le temps précipite les choses humaines, sort avec elles de l'obscurité par l'invention de l'écriture. Précieuse invention! qui semble donner aux peuples qui la possédèrent les premiers des ailes pour devancer les autres nations. Invention inestimable qui arrache au pouvoir de la mort la mémoire des grands hommes et les exemples de la vertu; mais les lieux et les temps fixent la pensée fugitive et lui assurent une existence durable par laquelle les productions, les vues, les expériences, les découvertes de tous les âges accumulées servent de base et de degré à la postérité pour s'élever toujours plus haut.

Mais quel spectacle présente la succession des opinions des hommes! J'y cherche les progrès de l'esprit humain

et je n'y vois presque autre chose que l'histoire de ses erreurs. Pourquoi sa marche, si sûre dès les premiers pas dans l'étude des mathématiques, est-elle dans tout le reste si chancelante, si sujette à s'égarer? Essayons d'en découvrir les raisons. L'esprit, dans les mathématiques, déduit les unes des autres une chaîne de propositions, dont la vérité se démontre par leur dépendance mutuelle. Il n'en est pas de même des autres sciences, où ce n'est plus de la comparaison des idées entre elles que naît la connaissance de la vérité, mais de leur conformité avec une suite de faits réels, pour la découvrir et la constater. Il ne s'agit plus d'établir un petit nombre de principes simples d'où l'esprit n'ait qu'à se laisser entraîner par le fil des conséquences. Il faut partir de la nature telle qu'elle est, et de cette diversité infinie d'effets auxquels ont concouru tant de causes contrebalancées les unes par les autres. Les notions ne sont plus des assemblages d'idées que l'esprit forme à son gré et dont il connaisse précisément l'étendue. Les idées naissent et s'assemblent dans notre ame presque à notre insu; les images des objets viennent l'assaillir dès le berceau; peu à peu nous apprenons à les distinguer, moins par rapport à ce qu'ils sont en eux-mêmes que par rapport à nos usages et à nos besoins. Les signes du langage s'impriment dans l'esprit encore faible, se lient par le moyen de l'habitude et de l'imitation d'abord aux objets particuliers, puis parviennent à rappeler des notions plus générales. Ce chaos d'idées, d'expressions, s'accroît et se confond sans cesse; et l'homme, quand il commence à chercher la vérité, se trouve au milieu d'un labyrinthe où il entre les yeux bandés : faut-il s'étonner de ses erreurs?

Spectateur de l'univers, ses sens en lui montrant les effets lui laissent ignorer les causes; et chercher par l'examen des effets leur cause inconnue, c'est deviner une énig-

me, imaginer un ou plusieurs mots, les essayer successivement jusqu'à ce qu'on en rencontre un qui remplisse toutes les conditions. Le physicien forme des hypothèses, les suit dans leurs conséquences; il les compare à l'énigme de la nature, il les essaie pour ainsi dire sur les faits, comme on vérifie un cachet en l'appliquant sur son empreinte; les suppositions imaginées d'après un petit nombre d'effets mal connus cèdent à d'autres suppositions moins absurdes sans être plus vraies. Le temps, les recherches, les hasards accumulent les observations, dévoilent les liens cachés qui unissent plusieurs phénomènes.

Toujours inquiète, incapable de trouver le repos ailleurs que dans la vérité, toujours excitée par l'image de cette vérité qu'elle croit toucher et qui fuit devant elle, la curiosité des hommes multiplie les questions et les disputes et les oblige d'analyser d'une manière toujours plus exacte et plus approfondie les idées et les faits. Les vérités mathématiques devenues de jour en jour plus nombreuses, et de là plus fécondes, apprennent à développer des hypothèses plus étendues et plus précises, indiquent de nouvelles expériences qui leur donnent à leur tour de nouveaux problèmes à résoudre. Ainsi le besoin perfectionne l'instrument; ainsi les mathématiques s'appuient sur la physique à qui elles prêtent leur flambeau; ainsi tout est lié; ainsi, malgré la diversité de leur marche, toutes les sciences se rendent l'une à l'autre un secours mutuel; ainsi, à force de tâtonner, de multiplier les systèmes, d'épuiser pour ainsi dire les erreurs, on arrive enfin à la connaissance d'un grand nombre de vérités.

Que d'opinions extravagantes ont marqué nos premiers pas! Quelle absurdité dans les causes que nos pères ont imaginées pour rendre raison de ce qu'ils voyaient! Quels tristes monumens de la faiblesse de l'esprit humain! Les sens sont l'unique source de ses idées. Tout le pouvoir de

l'imagination se borne à combiner les notions qu'elle a reçues d'eux. A peine même peut-elle en former les assemblages dont les sens ne lui fournissent pas le modèle. De là ce penchant presque invincible à juger de ce qu'on ignore par ce qu'on connaît; de là ces analogies trompeuses auxquelles la grossièreté des premiers hommes s'abandonnait avec tant d'inconsidération; de là les égaremens monstrueux de l'idolâtrie. Les hommes, dans l'oubli des premières traditions, frappés des phénomènes sensibles, supposèrent que tous les effets indépendans de leur action étaient produits par des êtres semblables à eux, mais invisibles et plus puissans, qu'ils substituaient à la Divinité. Contemplant la nature, appliquant en quelque sorte leurs regards sur la surface d'une mer profonde, au lieu du fond caché par les eaux ils n'y virent que leur image. Tous les objets de la nature eurent leurs dieux qui, formés sur le modèle des hommes, en eurent les attributs et les vices. La superstition consacra par tout l'univers les caprices de l'imagination, et le seul vrai Dieu, seul digne d'être adoré, ne fut connu que dans un coin de la terre par le peuple qu'il s'était expressément choisi.

Dans cette progression lente d'opinions et d'erreurs qui se chassent les unes les autres, je crois voir ces premières feuilles, ces enveloppes que la nature a données à la tige naissante des plantes, sortir avant elles de la terre, se flétrir successivement à la naissance d'autres enveloppes, jusqu'à ce qu'enfin cette tige paraisse et se couronne de fleurs et de fruits, image de la tardive vérité.

Malheur donc aux nations chez lesquelles, par un zèle aveugle pour les sciences, on les resserre dans les limites des connaissances actuelles en voulant les fixer. C'est par cette cause que les régions qui ont été les premières éclairées ne sont pas celles où elles ont fait le plus de progrès.

Le respect que l'éclat de la nouveauté imprime aux hommes pour la philosophie naissante tend à perpétuer les premières opinions. L'esprit de secte s'y joint, et cet esprit est naturel aux premiers philosophes parce que l'orgueil se nourrit de l'ignorance, parce que moins on sait, moins on doute ; moins on a découvert, moins on voit ce qui reste à découvrir. En Égypte, et long-temps avant dans les Indes, la superstition qui faisait des dogmes de l'ancienne philosophie comme le patrimoine des familles sacerdotales, qui, en les consacrant, les enchaînait et les incorporait aux dogmes d'une fausse religion ; dans la Haute-Asie, le despotisme politique, effet de l'établissement des grands empires dans les siècles barbares, et le despotisme civil né de l'esclavage et de la pluralité des femmes qui en est la suite ; la mollesse des princes, l'abattement des sujets; à la Chine, le soin même que prirent les empereurs de régler les études et de mêler les sciences à la constitution politique de l'état, les retinrent à jamais dans la médiocrité. Ces tiges trop fécondes en branches dès leur origine cessèrent bientôt de s'élever.

Le temps s'écoulait, et de nouveaux peuples se formaient dans l'inégalité des progrès des nations. Les peuples policés, environnés de barbares tantôt conquérans, tantôt conquis, se mêlaient avec eux. Soit que ceux-ci reçussent des premiers leurs arts et leurs lois avec la servitude, soit que vainqueurs ils cédassent à l'empire naturel de la raison et de la politesse sur la force, la barbarie diminuait toujours.

Les Phéniciens, habitans d'une côte aride, s'étaient faits les ministres des échanges entre les peuples. Leurs vaisseaux répandus dans toute la Méditerranée commencèrent à dévoiler les nations aux nations. L'astronomie, la navigation, la géographie se perfectionnèrent l'une par l'autre. Les côtes de la Grèce et de l'Asie-Mineure se rem-

plirent de colonies phéniciennes. Les colonies sont comme des fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité; devenues suffisantes à elles-mêmes, elles firent ce que fit Carthage, *ce que fera un jour l'Amérique.*

Du mélange de ces colonies, indépendantes les unes des autres, avec les anciens peuples de la Grèce et avec les restes de tous les essaims de barbares qui l'avaient successivement ravagée, se forma la nation grecque, ou plutôt ce peuple de nations composé d'une foule de petits peuples qu'une égale faiblesse et la nature du pays, coupé par les montagnes et la mer, empêchaient de s'agrandir aux dépens les uns des autres, et que leurs associations, leurs intérêts publics et particuliers, leurs guerres civiles et nationales, leurs migrations, les devoirs réciproques des colonies et des métropoles, une langue, des mœurs, une religion communes, le commerce, les jeux publics, le tribunal des Amphictions, mélangeaient, divisaient, réunissaient en mille manières. Dans ces révolutions, par ces mélanges multipliés, se formait cette langue riche, expressive, sonore, la langue de tous les arts.

La poésie, qui n'est que l'art de peindre par le moyen du langage et dont la perfection dépend si fort du génie des langues qu'elle emploie, se revêtit en Grèce d'une magnificence qu'elle n'avait point connue encore. Ce n'était plus comme chez les premiers hommes une suite de mots barbares asservis à la mesure d'un chant rustique et aux pas d'une danse aussi grossière que la joie tumultueuse qu'elle exprimait; elle s'était parée d'une harmonie qui n'était qu'à elle. L'oreille, toujours plus difficile à contenter, avait conduit à des règles plus sévères; et si le joug en était devenu plus pesant, les expressions, les tours nouveaux, les hardiesses heureuses multipliées à proportion, donnaient plus de forces pour le porter.

Le goût avait achevé de proscrire ces figures entassées, ces métaphores gigantesques qu'on reproche à la poésie des Orientaux.

Dans ces contrées de l'Asie où les sociétés ont pris plus tôt un état fixe, où il y a eu plus tôt des écrivains, les langues ont été fixées plus près des premières origines, et dès lors l'emphase en est devenue le caractère parce qu'elle est une suite de la première imperfection du langage. Les langues sont la mesure des idées des hommes; par conséquent elles n'eurent de noms dans les premiers temps que pour les objets les plus familiers aux sens. Pour exprimer des idées imparfaites il fallut se servir de métaphores. Un mot qu'on invente n'est pas toujours entendu; il faut, en rassemblant les signes des idées les plus approchantes, essayer de mettre l'esprit sur la voie de celle qu'on voulait lui donner. L'imagination s'étudie à saisir le fil d'une certaine analogie qui lie nos sensations et leurs différens objets. Une analogie imparfaite ou éloignée fit naître ces métaphores grossières et fréquentes que la nécessité plus ingénieuse que délicate emploie, que le goût désavoue, dont les premières langues sont pleines, et dont les étymologistes aperçoivent même encore les vestiges dans les plus cultivées.

Les langues, nécessairement maniées par tous les hommes, quelquefois par des hommes de génie, se perfectionnent toujours avec le temps quand elles ne sont pas fixées par des écrits qui deviennent une règle constante pour juger de leur pureté. L'usage habituel de la parole amène sans cesse de nouvelles combinaisons d'idées, fait remarquer entre elles de nouveaux rapports, de nouvelles nuances, et fait sentir le besoin de nouvelles expressions. De plus, par les migrations des peuples, les langages se mêlent comme les fleuves et s'enrichissent du concours de plusieurs langages.

Ainsi, la langue grecque, formée du mélange d'un plus grand nombre de langues, fixée plus tard que celles de l'Asie, réunit l'harmonie, l'abondance et la variété. Homère acheva de la faire triompher, y versa les trésors de son génie, et l'éleva au plus haut point par le nombre de sa poésie, le charme de ses expressions, la pompe de ses images.

Dans la suite la liberté qui, par une révolution naturelle aux petits états, vint à s'établir dans toutes les villes sur les ruines du gouvernement d'un seul, donna aux génies des Grecs un nouvel essor. Les différentes formes d'administration, où les passions opposées des puissances et des peuples les précipitaient tour à tour, enseignaient aux législateurs à comparer, à peser tous les élémens des sociétés, à trouver le juste équilibre entre leurs forces, en même temps que les querelles et les intérêts combinés de tant de républiques voisines, ambitieuses, faibles et jalouses, apprenaient aux états à se craindre, à s'observer sans cesse, à contrebalancer les succès par les ligues, et perfectionnaient à la fois la politique et l'art de la guerre.

Ce ne fut qu'après plusieurs siècles qu'on vit paraître des philosophes dans la Grèce; ou plutôt ce ne fut qu'alors que l'étude de la philosophie devint le partage de certains esprits et parut assez vaste pour les occuper entièrement. Jusque là les poètes avaient été à la fois les seuls philosophes et les seuls historiens.

Quand les hommes étaient ignorans, il était aisé de tout savoir; mais les idées n'étaient point encore assez éclaircies, les faits n'étaient point en assez grand nombre; le temps de la vérité n'était point encore arrivé, les systèmes des philosophes grecs ne pouvaient être encore qu'ingénieux. Leur métaphysique chancelante sur les plus importantes vérités, souvent superstitieuse ou impie, n'était

guère qu'un amas de fables poétiques ou un tissu de mots inintelligibles, et leur physique elle-même n'était qu'une métaphysique frivole.

La morale, quoique encore imparfaite, se sentit moins de l'enfance de la raison. Les besoins naissans qui appellent l'homme à la société et le forcent de se plier à ses lois; cet instinct, ce sentiment du bon et de l'honnête que la Providence a gravé dans tous les cœurs, qui devance la raison, qui souvent l'entraîne malgré elle-même, ramène les philosophes de tous les temps aux mêmes principes fondamentaux de la science des mœurs. *Socrate* guida ses concitoyens dans le chemin de la vertu. *Platon* le sema de fleurs : le charme de l'éloquence embellit ses erreurs même. *Aristote*, l'esprit le plus étendu, le plus profond, le plus véritablement philosophique de toute l'antiquité, porta le premier le flambeau d'une analyse exacte dans la philosophie et dans les arts, et dévoilant les principes de la certitude et les ressorts du sentiment, il asservit à des régles constantes la marche de la raison et la fougue même du génie.

Siècle heureux! où tous les beaux-arts répandaient de tous côtés leurs lumières! où le feu d'une noble émulation se communiquait avec rapidité d'une ville à l'autre! La peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie, l'histoire s'élevaient partout à la fois, comme on voit dans l'étendue d'une forêt mille arbres divers naître, monter, élever ensemble leur cime touffue.

Athènes, gouvernée par les décrets d'une multitude dont les orateurs calmaient ou soulevaient à leur gré les flots tumultueux; Athènes, où Périclès avait appris aux chefs à acheter l'état aux dépens de l'état même, à dissiper ses trésors pour se dispenser d'en rendre compte; Athènes, où l'art de gouverner le peuple était l'art de l'amuser, l'art de repaître ses oreilles, ses yeux, sa cu-

riosité toujours avide de nouvelles fêtes, de plaisirs, de spectacles renaissans; Athènes dut aux mêmes vices de son gouvernement qui la firent succomber sous Lacédémone cette éloquence, ce goût, cette magnificence, cet éclat dans tous les arts qui l'ont rendue le modèle des nations.

Tandis que les Athéniens, les Spartiates, les Thébains s'arrachent successivement la supériorité sur les autres villes, la puissance macédonienne, telle qu'un fleuve qui par degrés surmonte ses rives, s'étend lentement dans la Grèce sous Philippe, inonde avec impétuosité l'Asie sous Alexandre. Cette foule de régions, d'états dont les conquêtes des Assyriens, des Mèdes, des Perses, en s'engloutissant successivement les unes les autres, avaient formé ce grand corps, l'ouvrage de tant de conquérans et de tant de siècles se sépare tout à coup avec fracas à la mort du vainqueur de Darius. Les guerres entre ses généraux établissent de nouveaux royaumes. La Syrie, l'Égypte, deviennent une partie de la Grèce, et reçoivent la langue, les mœurs et les sciences de leurs conquérans.

Le commerce et les arts rendent Alexandrie la rivale d'Athènes; l'astronomie et les sciences mathématiques y sont portées même plus haut qu'elles ne l'avaient encore été. Surtout on y vit briller cette érudition que jusque là les Grecs avaient peu connue; cette espèce d'étude qui s'exerce moins sur les choses que sur les livres, qui consiste moins à produire, à découvrir, qu'à rassembler et comparer, à juger ce qu'on a produit, ce qu'on a découvert; qui ne va point en avant, mais qui tourne les yeux en arrière pour observer le chemin qu'on a fait. Les études qui demandent le plus de génie ne sont pas toujours celles qui supposent le plus de progrès dans la masse des hommes. Il est des esprits à qui la nature a donné une

mémoire capable de les comparer, de leur donner cet arrangement qui les met dans tout leur jour, mais à qui en même temps elle a refusé cette ardeur de génie qui invente et qui s'ouvre des routes nouvelles. Faits pour réunir les découvertes anciennes sous un point de vue, pour les éclairer et même pour les perfectionner, si ce ne sont pas des flambeaux qui brillent par eux-mêmes, ce sont des diamans qui réfléchissent avec éclat une lumière empruntée, mais qu'une obscurité totale confondrait avec les pierres les plus viles.

L'univers connu, si j'ose ainsi parler, l'univers commerçant, l'univers politique s'était agrandi par les conquêtes d'Alexandre; les dissensions de ses successeurs commençaient à présenter un spectacle plus vaste; et, dans ces chocs et ces balancemens des grandes puissances, les petites villes de la Grèce situées au milieu d'elles, souvent le théâtre de leurs combats, en proie aux ravages de tous les partis, ne sentirent plus que leur faiblesse. L'éloquence ne fut plus le ressort de la politique. Dès lors avilie dans l'ombre des écoles par des déclamations puériles, elle perdit son éclat avec son pouvoir.

Cependant déjà depuis plusieurs siècles Rome, dans l'Italie comme dans un monde à part, marchait par une suite continuelle de triomphes à la conquête de l'univers; victorieuse à Carthage, elle parut soudain au milieu des nations. Les peuples tremblèrent et furent soumis. Les Romains, conquérans de la Grèce, connurent un nouvel empire, celui de l'esprit et du savoir; leur rudesse austère s'apprivoisa; Athènes trouva des disciples dans ses vainqueurs, et bientôt des émules. Cicéron déploya au Capitole et sur la tribune aux harangues une éloquence puisée dans les leçons des Grecs, et dont ses maîtres asservis ne connaissaient plus que les règles. La langue latine, adoucie, enrichie, poliça l'Afrique, l'Espagne et

les Gaules. Les limites de l'univers éclairé se confondirent avec celles de la puissance romaine, et deux langues rivales, le grec et le latin, le partagèrent entre elles.

Les lois de Rome faites pour gouverner une ville succombèrent sous le poids du monde entier. La liberté romaine s'éteignit dans des flots de sang; Octave recueillit enfin seul le fruit des discordes civiles. Usurpateur cruel, prince modéré, il donna à la terre des jours tranquilles. Sa protection éclairée anima tous les arts : l'Italie eut un Homère, moins fécond que le premier, mais plus sage, plus égal, aussi harmonieux, peut-être plus parfait. Le sublime, la raison et les graces s'unirent pour former Horace; le goût se perfectionna dans tous les genres.

La connaissance de la nature et de la vérité est infinie comme elles. Les arts, dont l'objet est de nous plaire, sont bornés comme nous. Le temps fait sans cesse éclore de nouvelles découvertes dans les sciences; mais la poésie, la peinture, la musique ont un point fixe que le génie des langues, l'imitation de la nature, la sensibilité limitée de nos organes déterminent, qu'elles atteignent à pas lents et qu'elles ne peuvent passer. Les grands hommes du siècle d'Auguste y arrivèrent et sont encore nos modèles.

Depuis ce temps jusqu'à la chute de l'empire, je ne vois plus qu'une décadence générale où tout se précipite. Les hommes ne s'élèvent-ils donc que pour tomber? Mille causes se réunissent pour dépraver de plus en plus le goût : la tyrannie qui abaisse les esprits au-dessous de tout ce qui est grand; le luxe aveugle qui, né de la vanité et jugeant moins les ouvrages de l'art comme des objets de goût que comme des signes d'opulence, est aussi contraire à leur perfection qu'un amour éclairé de la magnificence lui est favorable; l'ardeur pour les choses nouvelles dans ceux qui, n'ayant point assez de génie pour

en inventer, n'ont que trop souvent assez d'esprit pour gâter les anciennes; l'imitation des fautes des grands auteurs, et même l'imitation déplacée de leurs beautés. Les écrivains se multiplient dans les provinces et corrompent la langue. Je ne sais quels restes de l'ancienne philosophie grecque mêlee avec une foule d'allégories vaines, avec les prestiges de la magie, s'emparent des esprits, étouffent la saine physique qui commençait à naître dans les écrits de Sénèque et de Pline l'Ancien.

Bientôt l'empire abandonné aux caprices d'une milice insolente devient la proie d'une foule de tyrans qui, en se l'arrachant les uns aux autres, promènent dans les provinces la désolation et le ravage. La discipline militaire s'anéantit. Les barbares du Nord pénètrent de tous côtés; les peuples se précipitent sur les peuples; les villes deviennent désertes, les campagnes incultes, et l'empire d'Occident affaibli par le transport de toutes les forces à Constantinople, ruiné en détail par tant de ravages redoublés, s'affaisse enfin tout à coup et laisse les Bourguignons, les Goths, les Francs se disputer ses vastes débris, et fonder des royaumes dans diverses contrées de l'Europe.

Serait-ce dans ce sanctuaire que je passerais sous silence cette nouvelle lumière, qui, tandis que l'empire marchait à sa ruine, s'était répandue sur l'univers, lumière plus précieuse mille fois que celle des lettres et de la philosophie? Religion sainte! pourrai-je oublier les mœurs perfectionnées, les ténèbres de l'idolâtrie enfin dissipées, les hommes éclairés sur la Divinité! Dans la ruine presque totale des lettres, vous seule formiez encore des écrivains qu'animait le désir d'instruire les fidèles ou de repousser les attaques des ennemis de la foi; et quand l'Europe fut la proie des barbares, vous seule apprivoisâtes leur férocité; vous seule avez perpétué l'intelligence

de la langue latine abolie ; nous seule vous avez transmis à travers tant de siècles l'esprit, si j'ose ainsi parler, de tant de grands hommes confié à cette langue ; et la conservation du trésor des connaissances humaines prêt à se dissiper est un de vos bienfaits.

Mais la plaie du genre humain était trop profonde : il fallait des siècles pour la guérir. Si Rome n'avait été conquise que par un seul peuple, le chef serait devenu romain, et sa nation aurait été absorbée dans l'Empire avec sa langue ; on aurait vu ce que l'histoire du monde présente plus d'une fois, le spectacle d'un peuple policé envahi par des barbares, qui leur communique ses mœurs, son langage, ses connaissances, et les force de ne faire avec lui qu'un seul peuple. Cicéron, Virgile auraient soutenu la langue latine, comme Homère, Platon, Démosthènes avaient défendu la leur contre la puissance romaine. Mais trop de peuples, trop de ravages se succédèrent ; trop de couches de barbarie furent données coup sur coup, avant que les premières eussent le temps de disparaître et de céder à la force des sciences romaines. Les conquérans trop nombreux, trop uniquement livrés à la guerre, furent pendant plusieurs siècles trop occupés de leurs dissensions : le génie des Romains s'éteignit, et leur langue se perdit, confondue avec les langues germaniques.

C'est une suite du mélange de deux langues qu'il s'en forme une nouvelle différente de chacune d'elles ; mais il se passe bien du temps avant qu'elles puissent se confondre d'une manière assez intime. La mémoire flottante entre les deux se détermine au hasard pour les expressions de l'une ou de l'autre : l'analogie, c'est-à-dire l'art de former les conjugaisons, les déclinaisons, d'exprimer les rapports des objets, d'arranger les expressions dans le discours, n'a plus de règles fixes. Les idées se lient d'une manière

confuse : plus d'harmonie, plus de clarté dans le langage. Versez deux liqueurs dans le même vase : vous les verrez se troubler, s'obscurcir, et ne reprendre la transparence qu'elles avaient séparément que lorsque le temps aura rendu leur mélange plus intime et plus homogène. Ainsi, jusqu'à ce qu'une longue suite de siècles ait achevé de donner au nouveau langage sa couleur propre et uniforme, la poésie, l'éloquence, le goût disparaissent presque entièrement. Ainsi de nouvelles langues naissaient en Europe, et dans le chaos de leur première formation, l'ignorance et la grossièreté dominaient partout.

Déplorable empire des Césars, faut-il que de nouveaux malheurs poursuivent encore jusqu'aux restes échappés à ton naufrage? Faut-il que la barbarie détruise à la fois tous les asiles des arts! Et toi, Grèce aussi, tes honneurs sont donc éclipsés! Le Nord enfin paraît s'être épuisé, et de nouveaux orages se forment dans le Midi contre les seules provinces qui ne gémissent point encore sous un joug étranger.

L'étendard d'un faux prophète réunit les pâtres errans dans les déserts de l'Arabie; en moins d'un siècle la Syrie, la Perse, l'Egypte, l'Afrique sont couvertes par le torrent fougueux qui embrasse dans ses ravages depuis les frontières de l'Inde jusqu'à l'Océan atlantique et aux Pyrénées. L'empire grec resserré dans des bornes étroites, dévasté au midi par les Sarrazins, et depuis par les Turcs, au nord par les Bulgares; désolé au dedans par les factions et par l'instabilité de son trône, tomba dans un état de faiblesse et de langueur, et la culture des lettres et des arts cessa d'occuper des hommes avilis dans une lâche indolence.

En vain Charlemagne dans l'Occident veut ranimer quelques étincelles d'un feu enseveli sous la cendre; leur éclat est aussi passager que faible. Bientôt les discordes de

ses petis-fils troublent son empire. Le Nord fait encore sortir de son sein de nouveaux destructeurs; les Normands, les Hongrois couvrent encore l'Europe de nouvelles ruines et de nouvelles ténèbres. Dans la faiblesse générale une nouvelle forme de gouvernement achève de tout perdre. La puissance royale anéantie fait place à cette foule de petites souverainetés subordonnées les unes aux autres, entre lesquelles les lois des fiefs entretiennent je ne sais quelle fausse image de l'ordre au sein même de l'anarchie qu'elles perpétuent.

Les rois sans autorité, les nobles sans frein, les peuples esclaves, les campagnes couvertes de forteresses et sans cesse ravagées; la guerre allumée entre une ville et une ville, un village et un village; pénétrant, si j'ose ainsi parler, toute la masse des royaumes; nul commerce, toute communication interrompue; les villes habitées par des artisans pauvres et sans émulation; les seules richesses, le seul loisir dont quelques hommes jouissent encore, perdues dans l'oisiveté d'une noblesse répandue çà et là dans ses châteaux, et qui ne savait que se livrer des combats inutiles à la patrie. L'ignorance la plus grossière étendue sur toutes les nations, sur toutes les professions! Tableau déplorable, mais trop ressemblant, de l'Europe pendant plusieurs siècles.

Et cependant du sein de cette barbarie ressortiront un jour les sciences et les arts perfectionnés. Au milieu de l'ignorance un progrès insensible prépare les éclatans succès des derniers siècles. Sous cette terre se développent déjà les faibles racines d'une moisson éloignée. Les villes, chez tous les peuples policés, sont par leur nature le centre du commerce et des forces de la société. Elles subsistaient, et si l'esprit du gouvernement féodal né des anciennes coutumes de la Germanie combinées avec quelques circonstances accidentelles les avait abaissées, c'était dans la

constitution des états une contradiction qui devait s'effacer à la longue. Je vois bientôt les villes se relever sous la protection des princes; ceux-ci, en tendant la main aux peuples opprimés, diminuer la puissance de leurs vassaux et rétablir peu à peu la leur.

On étudiait déjà le latin et la théologie dans les universités, avec la dialectique d'Aristote. Dès long-temps les Arabes musulmans s'étaient instruits dans la philosophie des Grecs; et leurs lumières se répandaient dans l'Occident. Les mathématiques s'étaient étendues par leurs travaux, plus indépendantes que les autres sciences de l'imperfection du goût et peut-être même de la justesse de l'esprit. On ne peut les étudier sans être conduit au vrai. Toujours certaines, toujours pures, les vérités naissaient environnées des erreurs de l'astrologie judiciaire. Les chimériques espérances du grand œuvre, en animant les philosophes arabes à séparer, à rapprocher tous les élémens des corps, avaient fait éclore sous leurs mains la science immense de la chimie et l'avaient répandue partout où les hommes peuvent être trompés par leurs désirs avides. Enfin, de tous côtés, les arts mécaniques se perfectionnaient par cela seul que le temps s'écoulait, parce que dans la chute même des sciences et du goût les besoins de la vie les conservent, et parce que dès lors dans cette foule d'artisans qui les cultivent successivement, il est impossible qu'il ne se rencontre quelques-uns de ces hommes de génie qui sont mêlés avec le reste des hommes, comme l'or avec la terre d'une mine.

De là quelle foule d'inventions ignorées des anciens et dues à un siècle barbare! Notre art de noter la musique, les lettres de change, notre papier, le verre à vitre, les grandes glaces, les moulins à vent, les horloges, les lunettes, la poudre à canon, l'aiguille aimantée, la perfection de la marine et du commerce. Les arts ne sont que

l'usage de la nature, et la pratique des arts est une suite d'expériences physiques qui la dévoilent de plus en plus. Les faits s'amassaient dans l'ombre des temps d'ignorance, et les sciences, dont le progrès pour être caché n'en était pas moins réel, devaient reparaître un jour accrues de ces nouvelles richesses, et telles que ces rivières qui, après s'être dérobées quelque temps à notre vue dans un canal souterrain, se montrent plus loin grossies de toutes les eaux filtrées à travers les terres.

Différentes suites d'événemens naissent dans les différentes contrées du monde, et toutes comme par autant de routes séparées concourent enfin au même but, à relever l'esprit humain de ses ruines. Ainsi pendant la nuit on voit les étoiles se lever successivement; elles s'avancent chacune sur leur cercle; elles semblent dans leur révolution commune entraîner avec elles toute la sphère céleste et nous amener le jour qui les suit. L'Allemagne, le Danemarck, la Suède, la Pologne, par les soins de Charlemagne et des Othons, la Russie par le commerce avec l'empire des Grecs, cessent d'être des forêts incultes. Le christianisme, en rassemblant ces sauvages épars, en les fixant dans des villes, va tarir pour jamais la source de ces inondations tant de fois funestes aux sciences. L'Europe est encore barbare; mais ses connaissances, portées chez des peuples plus barbares encore, sont pour eux un progrès immense. Peu à peu les mœurs apportées de la Germanie dans le midi de l'Europe disparaissent. Les nations, dans les querelles des nobles et des princes, commencent à se former les principes d'un gouvernement plus fixe, à acquérir par la variété des circonstances où elles se trouvent le caractère particulier qui les distingue. Les guerres contre les Musulmans dans la Palestine, en donnant à tous les états de la chrétienté un intérêt commun, leur apprennent à se connaître, à s'unir, jettent les

semences de cette politique moderne par laquelle tant de nations semblent ne composer qu'une vaste république. Déjà on voit l'autorité royale renaître en France; la puissance du peuple s'établir en Angleterre; les villes d'Italie se former en républiques et présenter l'image de l'ancienne Grèce; les petites monarchies d'Espagne chasser les Maures devant elles et se joindre peu à peu dans une seule. Bientôt les mers qui jusque là séparaient les nations en deviennent le lien par l'invention de la boussole. Les Portugais à l'orient, les Espagnols à l'occident, découvrent de nouveaux mondes. L'univers est enfin connu.

Déjà le mélange des langues barbares avec le latin a produit dans la suite des siècles de nouvelles langues, tandis que l'italienne, moins éloignée de leur source commune, moins mêlée avec les langues étrangères, s'élève la première à l'élégance du style et aux beautés de la poésie. Les Ottomans, répandus dans l'Asie et dans l'Europe avec la rapidité d'un vent impétueux, achèvent d'abattre l'empire de Constantinople et dispersent dans l'occident les faibles étincelles des sciences que la Grèce conservait encore.

Quel art naît toup à coup comme pour faire voler en tous lieux les écrits et la gloire des grands hommes qui vont paraître ? Que les moindres progrès sont lents en tous genres ! Depuis deux mille ans les médailles présentent à tous les yeux des caractères imprimés sur l'airain, et après tant de siècles un particulier obscur soupçonne qu'on peut en imprimer sur le papier. Aussitôt les trésors de l'antiquité tirés de la poussière passent dans toutes les mains, pénètrent dans tous les lieux, vont porter la lumière aux talens qui se perdaient dans l'ignorance, vont appeler le génie du fond de sa retraite.

Les temps sont arrivés ! Sors, Europe, de la nuit qui te couvrait. Noms immortels des Médicis, de Léon X, de

François I[er], soyez consacrés à jamais ! Que les bienfaiteurs des arts partagent la gloire de ceux qui les cultivent ! Je te salue, ô Italie ! heureuse terre, pour la seconde fois la patrie des lettres et du goût, la source d'où leurs eaux se sont répandues pour fertiliser nos régions. Notre France ne regarde encore que de loin tes progrès. Sa langue encore infectée d'un reste de barbarie ne peut les suivre. Bientôt de funestes discordes déchireront l'Europe entière. Des hommes audacieux ont ébranlé les fondemens de la foi et ceux des empires : les tiges fleuries des beaux-arts croissent-elles arrosées de sang ? Un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, qu'elles embelliront toutes les contrées de l'Europe.

Temps, déploie tes ailes rapides ! Siècle de Louis, siècle des grands hommes, siècle de la raison, hâtez-vous ! Déjà dans les troubles de l'hérésie, la fortune des états longtemps agitée a achevé, comme par une dernière secousse, de prendre une raisonnable fixité. Déjà l'étude opiniâtre de l'antiquité a remis les esprits au point où elle s'était arrêtée. Déjà cette multitude de faits, d'expériences, d'instrumens, de manœuvres ingénieuses que la pratique des arts accumulait depuis tant de siècles, a été tirée de l'obscurité par l'impression. Déjà les productions des deux mondes rassemblées sous les yeux par un commerce immense sont devenues le fondement d'une physique inconnue jusque là et dégagée enfin des spéculations étrangères. Déjà de tous côtés des regards attentifs sont fixés sur la nature. Les moindres hasards mis à profit enfantent les découvertes. Le fils d'un artisan, dans la Zélande, assemble en se jouant deux verres convexes dans un tube: les limites de nos sens sont reculées; et dans l'Italie les yeux de *Galilée* ont découvert un nouveau ciel. Déjà *Képler*, en cherchant dans les astres les nombres de Pythagore, a trouvé ces deux fameuses lois du cours des pla-

nètes qui deviendront un jour dans les mains de *Newton* la clé de l'univers. Déjà *Bacon* a tracé à la postérité la route qu'elle doit suivre.

Quel mortel ose rejeter les lumières de tous les âges et les notions mêmes qu'il a crues le plus certaines? Il semble vouloir éteindre le flambeau des sciences pour le rallumer lui seul au feu pur de la raison. Veut-il imiter ces peuples de l'antiquité chez lesquels c'était un crime d'allumer à des feux étrangers celui qu'on faisait brûler sur l'autel des dieux? Grand *Descartes!* s'il ne vous a pas été donné de trouver toujours la vérité, du moins vous avez détruit la tyrannie de l'erreur.

La France, que l'Espagne et l'Angleterre ont déjà devancé dans la gloire de la poésie, la France dont le génie n'achève de se former que lorsque l'esprit philosophique commence à se répandre, devra peut-être à cette lenteur même l'exactitude, la méthode, le goût sévère de ses écrivains. Les pensées subtiles et recherchées, le pesant étalage d'une érudition fastueuse corrompent encore notre littérature. Étrange différence de nos progrès dans le goût et de ceux des anciens! L'avancement réel de l'esprit humain se décèle jusque dans ses égaremens. Les caprices de l'architecture gothique n'appartiennent point à ceux qui n'ont que des cabanes de bois; l'acquisition des connaissances chez les premiers hommes et la formation du goût marchaient, pour ainsi dire, du même pas. De là une rudesse grossière, une trop grande simplicité étaient leur apanage. Guidés par l'instinct et l'imagination, ils saisirent peu à peu ces rapports entre l'homme et les objets de la nature qui sont les seuls fondemens du beau. Dans ces derniers temps où, malgré l'imperfection du goût, le nombre des idées et des connaissances était augmenté, où l'étude des modèles et des règles avait fait perdre de vue la nature et le sentiment, il fallait revenir

par la perfection au point où les premiers hommes avaient été conduits par un instinct aveugle; et qui ne sait que c'est là le suprême effort de la raison?

Enfin toutes les ombres sont dissipées. Quelle lumière brille de toutes parts! Quelle foule de grands hommes dans tous les genres! Quelle perfection de la raison humaine! Un homme, *Newton*, a soumis l'infini au calcul, a dévoilé les propriétés de la lumière qui, en éclairant tout, semblait se cacher elle-même; a mis dans la balance les astres, la terre et toutes les forces de la nature. Cet homme a trouvé un rival: *Leibnitz* embrasse dans sa vaste intelligence tous les objets de l'esprit humain. Les différentes sciences resserrées d'abord dans un petit nombre de notions simples, communes à tous, ne peuvent plus, lorsqu'elles sont devenues par leurs progrès plus étendues et plus difficiles, être envisagées que séparément; mais un progrès plus grand encore les rapproche, parce qu'on découvre cette dépendance mutuelle de toutes les vérités qui, en les enchaînant entre elles, les éclaire l'une par l'autre; parce que si chaque jour ajoute à l'immensité des sciences, chaque jour les rend plus faciles; parce que les méthodes se multiplient avec les découvertes, parce que l'échafaud s'élève avec l'édifice.

O Louis! quelle majesté t'environne! Quel éclat ta main bienfaisante a répandu sur tous les arts! Ton peuple heureux est devenu le centre de la politesse. Rivaux de Sophocle, de Ménandre, d'Horace, rassemblez-vous autour de son trône! Académies savantes, naissez! unissez vos travaux pour la gloire de son règne! Quelle multitude de monumens publics, de productions du génie, d'arts nouveaux inventés, d'arts anciens perfectionnés! Qui pourrait suffire à les peindre! Ouvrez les yeux et voyez! Siècle de Louis-le-Grand, que votre lumière embellisse le règne précieux de son successeur! Qu'elle soit

à jamais durable, qu'elle s'étende sur tout l'univers! Puissent les hommes faire sans cesse de nouveaux pas dans la carrière de la vérité! Plutôt encore, puissent-ils devenir sans cesse meilleurs et plus heureux!

Au milieu de ces vicissitudes des opinions, des sciences, des arts et de tout ce qui est humain, jouissez, messieurs, du plaisir de voir cette religion à laquelle vous avez consacré vos cœurs et vos talens, toujours semblable à elle-même, toujours pure, toujours entière, se perpétuer dans l'église, conserver tous les traits du sceau dont l'a marquée la Divinité. Vous serez ses ministres et vous serez dignes d'elle. La Faculté attend de vous sa gloire, l'église de France ses lumières, la religion ses défenseurs : le génie, l'érudition, la piété s'unissent pour fonder leurs espérances.

DISCOURS DE M. L'ABBÉ SYEYES,

SERVANT D'EXPOSÉ DES MOTIFS AU PROJET DE LOI SUR LES DÉLITS QUI PEUVENT SE COMMETTRE PAR LA VOIE DE L'IMPRESSION.

Le public s'exprime mal lorsqu'il demande une loi pour accorder ou autoriser la liberté de la presse. Ce n'est pas en vertu d'une loi que les citoyens pensent, parlent, écrivent et publient leurs pensées; c'est en vertu de leurs droits naturels, droits que les hommes ont apportés dans l'association, et pour le maintien desquels ils ont établi la loi elle-même et tous les moyens publics qui la servent.

L'imprimerie n'a pu naître que dans l'état social, il est vrai ; mais si l'état social, en facilitant à l'homme l'invention des instrumens utiles, étend l'usage de sa liberté, ce n'est pas pour que tel ou tel usage puisse jamais être regardé comme un don de la loi : la loi n'est pas un maître qui accorderait gratuitement ses bienfaits ; d'elle-même la liberté embrasse tout ce qui n'est pas à autrui ; la loi n'est là que pour l'empêcher de s'égarer ; elle est seulement une institution protectrice, formée par cette même liberté antérieure à tout, et pour laquelle tout existe dans l'ordre social.

Mais en même temps, si l'on veut que la loi protége en effet la liberté du citoyen, il faut qu'elle sache réprimer les atteintes qui peuvent lui être portées. Elle doit donc marquer, dans les actions naturellement libres de chaque individu, le point au-delà duquel elles deviendraient nuisibles aux droits d'autrui : là elle doit placer des signaux, poser des bornes, défendre de les passer, et punir le téméraire qui oserait lui désobéir. Telles sont les fonctions propres et tutélaires de la loi.

La liberté de la presse, comme toutes les libertés, doit donc avoir ses bornes légales. Munis de ce principe, nous sommes entrés avec courage dans le travail auquel vous nous avez ordonné de nous livrer.

Nous avons dû commencer d'abord par examiner en quoi les écrits imprimés pouvaient blesser les droits d'autrui.

Nous avons dû spécifier ces cas, leur imprimer la qualité de délit légal, et à chacun d'eux appliquer sa peine.

Ensuite nous avons dû rechercher et indiquer les personnes qui doivent être responsables des délits de la presse.

Enfin, après avoir caractérisé les délits, réglé les peines et atteint les accusés, nous avons déterminé l'instruc-

tion et le jugement par lesquels ils doivent être condamnés ou absous.

Telle est la marche que nous avons adoptée dans le projet de loi que nous vous offrons en ce moment. Son vrai nom est : *Projet de loi contre les délits qui peuvent se commettre par la voie de l'impression et par la publication des écrits, des gravures, etc....*

Beaucoup de personnes pensent que c'est en balançant les avantages et les inconvéniens de la liberté de la presse qu'on doit tracer la juste ligne de démarcation entre ce qui peut être défendu en ce genre et ce qui ne doit pas l'être. Ces personnes se trompent; le véritable rôle d'un législateur n'est pas de négocier comme un conciliateur habile : le législateur, toujours placé devant les principes, au lieu d'écouter une politique adresse, doit être sévère et immuable comme la justice; ainsi il ne s'occupera pas de comparer le bien et le mal, pour compenser l'un par l'autre, dans une loi de pure considération. Si on lui demande non de favoriser, mais de limiter l'exercice d'une liberté quelconque, il saura que le mal seul est de son ressort; que, n'y eût-il même aucun avantage public résultant de cette liberté, il suffit qu'elle n'ait rien de nuisible pour qu'il doive la respecter, et qu'en ce genre, en un mot, l'indifférent est sacré pour lui comme l'utile.

Au surplus, en rappelant ici la rigueur des principes, nous devons remarquer que nous avons plutôt obéi à une considération de circonstances qu'à un besoin réel d'invoquer au secours de notre sujet des forces dont il peut facilement se passer, car vous ne regardez sans doute pas, messieurs, l'usage de la presse comme une chose indifférente. Qui pourra, au contraire, calculer tous les avantages dont nous lui sommes redevables? Et quel législateur, quel que soit l'esprit qui le conduise, oserait à cette

vue vouloir suspendre ou gêner l'action d'une cause aussi puissamment utile, à moins de la plus absolue nécessité, celle de faire justice à tout le monde ?

Voyez les effets de l'imprimerie dans ses rapports avec le simple citoyen ; elle a su fertiliser son travail, son industrie, multiplier ses richesses, faciliter et embellir ses échanges, ses consommations, ses relations de société, améliorer de plus en plus ses facultés intellectuelles et physiques, l'aider dans tous ses projets, s'allier à toutes ses actions, à toutes ses pensées, servir enfin l'homme même le plus isolé en lui révélant dans sa solitude mille et mille moyens de jouissance et de bonheur.

Dans ses rapports politiques la même cause se change en une source féconde de prospérité nationale ; elle devient la sentinelle et la véritable sauvegarde de la liberté publique. C'est bien la faute des gouvernemens s'ils n'ont pas su, s'ils n'ont pas voulu en tirer tout le fruit qu'elle leur promettait. Voulez-vous réformer des abus, elle vous préparera les voies, elle balaiera pour ainsi dire devant vous cette multitude d'obstacles que l'ignorance, l'intérêt personnel et la mauvaise foi s'efforcent d'élever sur votre route. Au flambeau de l'opinion publique tous les ennemis de la nation et de l'égalité qui doivent l'être aussi des lumières se hâtent de retirer leurs honteux desseins. Avez-vous besoin d'une bonne institution, laissez la presse vous servir de précurseur ; laissez les écrits des citoyens éclairés disposer les esprits à sentir le besoin du bien que vous voulez leur faire ; et qu'on y fasse attention, c'est ainsi qu'on prépare les bonnes lois, c'est ainsi qu'elles produisent tout leur effet, et qu'on épargne aux hommes qui, hélas ! ne jouissent jamais trop tôt, le long apprentissage des siècles.

L'imprimerie a changé le sort de l'Europe ; elle changera la face du monde. Je la considère comme une nouvelle faculté ajoutée aux plus belles facultés de l'homme ;

par elle la liberté cesse d'être resserrée dans de petites agrégations républicaines; elle se répand sur les royaumes, sur les empires. L'imprimerie est pour l'immensité de l'espace ce qu'était la voix de l'orateur sur la place publique d'Athènes et de Rome. Par elle la pensée de l'homme de génie se porte à la fois dans tous les lieux; elle frappe pour ainsi dire l'oreille de l'espèce humaine entière. Partout le désir secret de la liberté, qui jamais ne s'éteint entièrement dans le cœur de l'homme, la recueille cette pensée avec amour, et l'embrasse quelquefois avec fureur. Elle se mêle, elle se confond dans tous ses sentimens. Et que ne peut pas un tel mobile agissant à la fois sur des millions d'ames? Les philosophes et les publicistes se sont trop hâtés de nous décourager en prononçant que la liberté ne pouvait appartenir qu'à de petits peuples; ils n'ont su lire l'avenir que dans le passé, et lorsqu'une nouvelle cause de perfectibilité jetée sur la terre leur présageait des changemens prodigieux parmi les hommes, ce n'est jamais que dans ce qui a été qu'ils ont voulu regarder ce qui pouvait être, ce qui devait être. Élevons-nous à de plus hautes espérances, sachons que le territoire le plus vaste, que la plus nombreuse population, que tout se prête à la liberté. Pourquoi en effet un instrument qui saura mettre le genre humain en communauté d'opinions, l'émouvoir et l'animer d'un même sentiment, l'unir du lien d'une constitution vraiment sociale, ne serait-il pas appelé à agrandir indéfiniment le domaine de la liberté et à prêter un jour à la nature même des moyens plus sûrs pour remplir son véritable dessein? car sans doute la nature entend que tous les hommes soient également libres et heureux.

Vous ne réduisez donc pas, messieurs, les moyens de communication entre les hommes; l'instruction et les vérités nouvelles ressemblent à tous les genres de produit;

elles sont dues au travail. Or, on sait que dans toute espèce de travail c'est la liberté de faire et la facilité du débit qui soutiennent, excitent et multiplient la production. Ainsi, gêner mal à propos la liberté de la presse, ce serait attaquer le fruit du génie jusque dans son germe, ce serait anéantir une partie des lumières qui doivent faire la gloire et les richesses de votre postérité.

Combien il serait plus naturel au contraire, surtout lorsqu'on montre avec raison beaucoup d'intérêt aux progrès du commerce, de favoriser de toutes ses forces celui qui vous importe le plus : le commerce de la pensée! Mais il ne s'agit pas en ce moment d'une loi pour encourager l'usage utile, mais d'une loi pour réprimer les abus de la presse.

Votre comité aurait désiré vous présenter dans un développement préliminaire l'esprit des principales parties de celles qu'il vous propose, et les motifs même particuliers qui ont dirigé la rédaction de la plupart des articles. Le temps nous a manqué, et même cette entreprise nous eût engagés dans un ouvrage trop volumineux. Vous connaissez déjà le plan général et la marche de notre travail; quant aux détails, la discussion les fera ressortir et les expliquera beaucoup mieux que nous n'aurions pu faire d'avance.

Nous nous contentons ici de vous prévenir, messieurs, que nous n'avons pas entendu faire une loi pour un autre ordre de choses que celui qui existe maintenant, car c'est pour le moment que vous la demandez. Cet état présent des choses n'est ni l'ancien ni le nouveau, c'est-à-dire que votre nouvelle constitution a déjà nécessairement amené des réformes partielles dans votre législation, et que d'autre part il est impossible que cette législation ne reçoive bientôt dans presque toutes ses parties, et surtout dans son ensemble, des changemens et des améliorations

très considérables. Cette double considération a dû nous frapper et nous guider ; nous avons cru en conséquence devoir mettre pour premier article que la présente loi n'aura d'effet que pendant deux ans. A cette époque il sera bien aisé au corps législatif d'en décréter une de plus longue durée si le nouveau code n'est pas encore achevé ou promulgué. Mais si les Français ont reçu le grand bienfait d'une législation uniforme et simple et d'une procédure prompte et précise, il est évident que votre loi particulière sur la presse ne doit pas rester en arrière, qu'elle doit profiter comme toutes les autres de ces progrès de l'art social.

Quant à présent nous nous sommes permis tout ce que les changemens déjà opérés parmi nous pouvaient nous permettre de tenter. Ainsi, par exemple, nous avons introduit dans notre loi un commencement de procédure et de jugement par *jurés ;* cette institution est le véritable garant de la liberté individuelle et publique contre le despotisme du plus redoutable des pouvoirs. Il sera essentiel d'employer tôt ou tard le ministère des jurés pour la décision de tous les faits en matière judiciaire : cette vérité vous est déjà familière; vous craignez seulement que son exécution ne soit prématurée en ce moment; mais cette inquiétude ne peut vous arrêter lorsqu'il s'agit des délits de la presse, c'est-à-dire de cette partie de l'ordre judiciaire qui se prête le plus aisément à l'institution des jurés et qui échappe à tous les inconvéniens qui pourraient en résulter en toute autre matière ; en effet, nous vous prions d'observer d'abord que ce n'est guère que dans les principales villes du royaume que sont les imprimeries, et où se fait le commerce des livres, et que par conséquent il ne sera pas difficile d'y trouver des jurés instruits et propres à bien décider du fait des délits de la presse. En second lieu, il s'agit ici d'une loi qui ne peut guère intéres-

ser que la plus petite partie du peuple, c'est-à-dire cette classe de citoyens que leurs lumières accoutumeront bientôt à un changement dont ils sentent et reconnaissent déjà l'utilité. Enfin nous vous prions de considérer que la plupart des délits de la presse sont de leur nature de vrais délits de police, qu'ils s'accommodent fort bien de l'instruction sommaire, et vous ne serez point étonnés d'une part que nous les fassions juger définitivement au premier tribunal, et de l'autre que nous en écartions la procédure par écrit, du moins à dater de l'époque où l'instruction pourra être publique et où les jurés seront appelés.

Si toutes ces raisons ne suffisaient pas pour enrichir dès aujourd'hui cette partie de notre procédure de la belle institution des jurés, il est fort à craindre qu'il ne fallût y renoncer pour toujours, et en la perdant, nous ne pouvons trop le répéter, il faudrait renoncer aussi à nous précautionner jamais contre l'arbitraire du pouvoir judiciaire.

La décision du fait par un juré est aussi la meilleure réponse que nous puissions faire à ceux qui trouveraient qu'il reste encore du vague dans quelques-uns des premiers articles. La loi que nous vous proposons n'est pas parfaite ; elle n'est pas même aussi bonne qu'il sera facile de la faire dans deux ans : vous en savez la raison ; il a fallu la lier à l'ordre actuel des choses : en même temps nous cacherions mal à propos la moitié de notre pensée en ne disant point que, même dans son état d'imperfection, cette loi nous paraît encore en ce genre la meilleure qui existe en aucun pays du monde.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

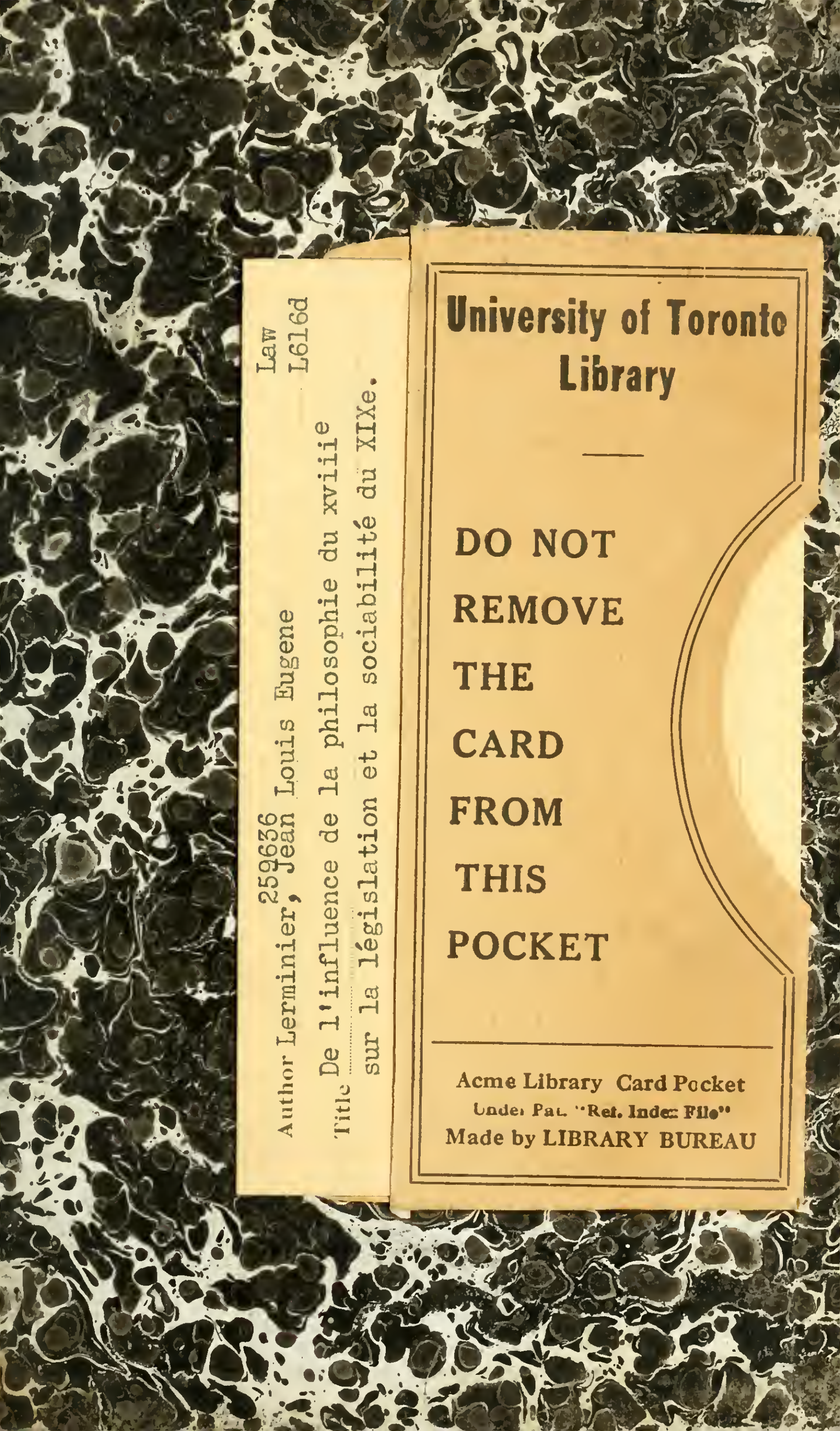
FIN DE LA TABLE.










Law
L616d
259636
Author Lerminier, Jean Louis Eugene
Title De l'influence de la philosophie du xviiie
sur la législation et la sociabilité du XIXe.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

